

Esca



Joseph Estridge.

AA 4.

RES 67

R. 57

HISTOIRE GENERALE, DES ISLES DE S. CHRISTOPHE, DE LA GUADELOUPE, DE LA MARTINIQUE, ET AUTRES DANS L'AMERIQUE.



Où l'on verra l'establissement des Colonies Fran-
çoises, dans ces Isles; leurs guerres Civiles &
Estrangeres, & tout ce qui se passe dans les
voyages & retours des Indes.

Comme aussi plusieurs belles particularitez des Antilles de l'Amérique:
Vne description generale de l'Isle de la Guadeloupe: de tous ses
Mineraux, de ses Pierreries, de ses Riuieres, Fontaines &
Estangs: & de toutes les Plantes.

*De plus, la description de tous les Animaux de la Mer, de l'Air, & de la
Terre: & un Traité fort ample des Mœurs des Sauvages du pays, de l'Estat
de la Colonie Française, & des Esclaves, tant Mores, que Sauvages.*

Par le R.P. Jean Baptiste DU TERTRE, Religieux de l'Ordre des FF. Pref-
cheurs, du Nouitiat du Faux-bourg Saint Germain de Paris,
Missionnaire Apostolique dans l'Amérique.



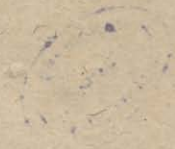
A PARIS,
Chez IACQUES LANGLOIS, Imprimeur Ordinaire du Roy,
Au Mont de sainte Geneuiefve, vis à vis la Fontaine.
ET EMMANUEL LANGLOIS, dans la grand' Salle du Palais,
à la Reyne de Paix.

M. D C. L I V.

Avec Privilège du Roy, & Approbation des Superieurs.

NUMÉRO D'ENTRÉE: 5538

1874



THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
GEOGRAPHY
OF THE
CITY OF BOSTON
1874



A M O N S I E V R
A C H I L L E S
D E H A R L A Y .

CHEVALIER, SEIGNEVR, ET COMTE
de Beaumont, &c. Conseiller du Roy en ses
Conseils d'Estat & Priué, & Maistre des Re-
questes ordinaires de son Hostel.



M O N S I E V R ,

*Si ce Liure emprunte auiourd huy vostre nom,
pour se faire connoistre à la France; C'est, Monsieur,
qu'il apprehen de tout François qu'il est, d'y estre
traité comme Estranger; d'autant qu'il se sent si peu
de la politesse du langage de ce temps, que sans doute*

EPISTRE.

on auroit peine de l'y souffrir, & de l'y voir de bon œil, s'il n'y paroïssoit sous le nom & l'authorité d'une personne connue & honorée de toute la France, comme le Chef d'une des plus illustres familles, & legitime successeur & heritier des vertus, aussi bien que du nom de ce grand Achilles François, l'ornement & la gloire de son siecle, & du plus Auguste Senat du monde, qui seruit de Colonne à l'Estat, & de plus ferme apuy à la Couronne de nos Roys, Henry III. & Henry le Grand d'immortelle memoire. C'est, Monsieur, pour ce suiet & pour m'acquiter en partie des grandes obligations que ie vous ay, que ce Liure se renomme de vous pour paroistre en public, afin que tous ceux que la curiosité pourroit attirer à le lire, sçachent en mesme temps qu'il est tout à vous, & que s'ils trouvent de la satisfaction à le regarder, c'est à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous sçauẽz, Monsieur, que ie ne l'eus pas plutost apporté en France, que vous luy seruistes d'Azile & de Pere, puisque le desir que i'auois de vous satisfaire, m'obligea de relire & de ranger les ramas de plusieurs memoires & de differentes remarques, que i'auois fait dans mes voyages, & ma demeure dans les isles de l'Amérique: i'en fis vn Liure que ie vous presentay il y a quelques années: Vostre bien-veillance en mon endroit, fit qu'il recent de vous vn acueil assez favorable: Vous le regardastes de bon œil; & luy faisant faire place

EPISTRE.

dans vostre Bibliothèque si renommée, vous luy don-
nastes rang parmy ces doctes manuscrits qui la com-
posent. Le me serois sans doute contenté de le voir dans
une si honorable Compagnie, & n'aurois iamais
pensé à le donner au public, si ie n'auois été auerty
qu'il étoit plus mal-heureux sur la terre que sur la
mer, & qu'après auoir éuité les Pirates de dix-huit
cens lieües de mer, il étoit poursuiuy sur la terre par
les voleurs du labeur d'autruy, qui s'en étoient desia
saisis, par le moyen de certaines personnes, auxquelles
i'en auois presté une copie fort confuse; toute mal en
ordre qu'elle étoit, ils luy vouloient faire porter un
autre nom que le *Mien*: si bien que pour le mettre à
l'abry de ces pilleries, & le deliurer des mains de ces
iniustes usurpateurs; Je me resolus de le mettre sous
la presse, & de luy faire porter un nom, qui impri-
mast du respect & de la crainte à ses enuieux. Le
voicy, Monsieur, qui auant que de voir le iour se
vient jetter entre vos bras, esperant de rencontrer un
accueil favorable, & une protection toute particu-
liere en celuy qui a eu tant de bonté pour son Autheur,
qu'il se sent obligé de se dire toute sa vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble & tres-obligé seruiteur,
F. I. B. DV. TERTRE, de l'Ordre des
Freres Prescheurs.

A V L E C T E V R.

IL y a plus de quatre ans, que l'obeyssance que ie dois à mes Superieurs, iointe aux tres-instantes, & presque importunes prieres de mes amis, me contrainit d'écrire ce Liure avec autant de repugnance, que i'auois de iuste sujet de m'en diuertir; dautant qu'à mon retour des Indes, ie trouuay la langue Françoisse dans vn si haut degré de politeffe; que i'auois raison d'apprehender que la rudesse de mon style ne rebutast mesme les plus grossiers, & ne leur fit estimer mon discours aussi sauuage que le pays que ie leur décris. Dans cette pensée ie l'auois comme abandonné, & me contentant de l'auoir donné à vne personne de haute condition, qui me faisoit l'honneur de m'aymer, ie ne pensois plus à le faire imprimer. Certainement, il n'auroit pas si-tost veu le iour, si ie n'auois esté bien informé que l'on auoit surpris ma copie, pour la faire imprimer sous vn autre nom que le mien; l'on en auoit desia parlé à quelques Imprimeurs, lesquels m'en donnerent aduis; si bien qu'ayant esté contraint d'en haster vn peu trop l'impression, ie ne doute pas que tu n'y rencontre beaucoup de fautes, qui sont inseparables d'vne impression precipitée. Je te le presente tel qu'il est, fort peu orné de belles paroles; mais autant sincere & veritable, comme le discours en est naïf & succinct. Je me promets au moins, que si tu n'est satisfait du discours, que le grand nombre de belles & curieuses remarques, qui sont comme autant des belles fleurs

AV LECTEUR.

produites dans vn mauuais terroir, te donneront du contentement.

Or comme ie sçay tres-bien que le bel ordre & agencement de chaque chose en son lieu, contente autant vn esprit bien réglé, que le desordre & la confusion le choque & le rebute, i'ay eu vn soin tres-particulier de traiter toutes ces matieres si differentes avec tant d'ordre, que i'apprehende que tu ne me blasme d'auoir esté trop court, plustost que de t'ennuier dans la lecture de ce Liure. En effet, ie me suis étudié de propos deliberé à retrancher de ce Liure tout ce que i'ay creu qui n'estoit pas necessaire à mon dessein, qui est de décrire tout simplement les choses que i'ay remarquées durant mon séjour dans l'Amerique, & de donner vne entiere connoissance de tout le bien qui s'y rencontre sans aucune exageration, & de tout le mal sans aucun déguisement, ce qui est vne chose assez rare dans la pluspart des Auteurs, qui ont iusques icy écrit de l'Amerique. Que si tu trouue du superflu dans quelques-vnes de ses parties, qui peut-estre ne te plairont pas également, sçache que ie n'ay pas écrit pour tøy seul; car lors que i'ay conceu le dessein de ce Liure, i'ay eu en veüe non seulement la satisfaction des curieux; mais l'vtilité des habitans du pays, aussi bien que d'informer ceux qui veulent faire le voyage, de plusieurs choses qui leur sont absolument necessaires: si bien qu'il se pourra faire que les choses qui choqueront ton esprit, seront l'vtilité & les délices des autres.

Je t'auertis aussi, mon cher Lecteur, qu'encore bien

AV LECTEUR.

que ie traite seulement icy de quelques isles particulieres de l'Amerique , tu dois iuger sur le mesme pied , tant de la terre ferme , que des autres isles qui sont entre les deux Tropics ; car c'est la mesme temperature, le mesme terroir, les mesmes plantes, & les mesmes animaux, exceptez quelques singes, & quelques bestes feroces qui ne se rencontrent pas dans les isles ; & tant s'en faut que ces isles vallent moins dans l'estat où elles sont que la terre ferme, qu'au contraire, ie suis certain que dans deux ou trois années, l'experience fera changer d'opinion à plusieurs qui ne m'ont pas voulu croire.

Si tu dis qu'il y a encore plusieurs belles remarques à faire dans le pays, desquelles ie ne fais aucune mention, i'en demeure d'accord, & croy assurement que si i'auois écrit sur les lieux, i'auois dit quelque chose d'auantage ; mais ie t'assure que sçauroit esté peu de chose ; contente-toy de ma bonne volonté, & reçois le peu que ie te donne d'aussi bonne part, que ie te l'offre de bon cœur.





T A B L E

DES TRAITÉZ
DES CHAPITRES ET PARAGRAPHERS
contenus en ce Liure.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

DE la naissance de la Colonie Françoisé dans l'isle de saint Christophé, 1

CHAPITRE II.

De l'establissement de la Colonie Françoisé dans l'isle de la Guadeloupe, 27

CHAP. III.

De l'establissement de la Colonie Françoisé dans l'isle de la Martinique, & autres. 68

CHAP. IV.

De tout ce qui se passe de plus considerable dans les voyages de France en l'Amerique, 75

§. 1. De mes voyages en l'Amerique, & de ce qui s'y remarque de plus curieux, 76

§. 2. De mes retours de l'Amerique en France, 87

II. PARTIE.

I. TRAITE'.

CHAP. I.

De la temperature de l'air. 99

CHAP. II.

De la diuersité des saisons, 104

CHAP. III.

Des differentes agitations de l'air, 107

§. 1. Des Ouragans, 108

§. 2. Du Puchot. 110

§. 3. Des Rafalles, 111

CHAP. IV.

Du flux & du reflux de la mer, 112

II. TRAITE'.

CHAP. I.

Description generale de l'isle de la Guadeloupe, 114

§. 1. Description de la terre toute nue, ib.

§. 2. Des deux culs de sacs, 119

§. 3. Des Escueils, des Bancs, des Rades & des Mouillages, 122

CHAP. II.

Des Mineraux, 125

§. 1. De la Mine d'or, ibid.

§. 2. De la Mine d'argent, 126

§. 3. Des Mines de fer, 127

§. 4. Des mines de souphre & de vitriol, ibid.

T A B L E

§. 5. De la Mine de saumon, 128	qu'on appelle Karacibés, 157	
CHAP. III.	§. 11. Du perun, 158	
Des pierreries.	§. 12. De l'herbe vine & sensible, 161	
§. 1. Des umbilics ou pierres aux yeux, <i>ibid.</i>	§. 13. De l'Aloës & autres semper-nives, 162	
§. 2. Des pierres vertes, 130	§. 14. Des Cousins, 163	
§. 3. Du cristal, 131	§. 15. Du Ricinus ou figuier d'enfer, 164	
§. 4. Du sel, 132	§. 16. De deux sortes de Lys qui croissent dans l'Amérique, <i>ibid.</i>	
§. 5. Des Materiaux, comme pierres de taille, des Briques, des thuilles, du plâtre, des pierres à faire la chaux, & des pierres de ponces, 133	§. 17. De l'herbe au Musc, ou mauve musquée, 165	
CHAP. IV.	§. 18. D'une espece de violier, 166	
Des rivières, des torrens, des fontaines, & des estangs, 135	§. 19. D'un petit Panot blanc, <i>ibid.</i>	
§. 1. Des rivières, <i>ibid.</i>	§. 20. De l'herbe fascheuse, poil de chat, ou mal nommée, 167	
§. 2. Des fontaines boüillantes, 138	§. 21. Du Patagon, <i>ibid.</i>	
§. 3. Des estangs, 141	§. 22. De l'herbe lacteuse, 168	
<hr style="width: 50%; margin: 10px auto;"/>		
III. PARTIE.		
I. TRAITE'.		
Des Plantes.		
CHAP. I.		
Des plantes qui ne portent point de fructs, 145		
§. 1. Des plantes communes, & sans graines, 146	§. 27. De l'indigo, 177	
§. 2. Des capillaires, 149	§. 28. Du Manyoc, 198	
§. 3. De la scolopandre, 150	De la façon de faire le pain & la boisson ordinaire avec le manyoc, 182	
§. 4. D'une plante dont les femmes Sauvages se servent pour estre fécondes, <i>ibid.</i>	§. 29. Des Patates, 185	
§. 5. D'un Ione odoriferant qui facilite l'enfantement, 151	§. 30. Du Iuca, 187	
§. 6. De l'herbe aux fleches, <i>ibid.</i>	§. 31. De la plante appelée sargaç, 189	
§. 7. De deux sortes d'herbes qui guérissent le mal de dents, 152	§. 32. Du Gingembre, 190	
§. 8. Du piment, 153	CHAP. II.	
§. 9. De la Chine, 154	Des plantes qui portent des fructs, 191	
§. 10. De deux sortes de choux	§. 1. De l'Ananas, <i>ibid.</i>	
	§. 2. Des Karatas, 193	
	§. 3. Du chardon, 194	
	§. 4. Du Grossièr de l'Amérique,	

DES CHAPITRES.

<p>196</p> <p>§. 5. De la fleur de la passion, & de son fruit, ibid.</p> <p>§. 6. Du fruit d'une plante rampante que quelqu'uns appellent pomme de liane, & d'autres cha- staigne, 199</p> <p>§. 7. De la Vigne, 200</p> <p>§. 8. De toutes sortes de citrouilles, callebasses, melons & concobres, 201</p> <p>§. 9. Des bannanes & figues de l'Amérique, 202</p> <p style="text-align: center;">II. TRAITE'.</p> <p>Des Arbres sauvages & sans fruits, & des Arbres fruitiers.</p> <p style="text-align: center;">CHAP. I.</p> <p>Des Arbres sauvages & sans fruits, 206</p> <p>De quelques arbrisseaux medicinaux.</p> <p>§. 1. Du Pignon d'Inde, ibid.</p> <p>§. 2. D'un arbrisseau que quelques habitans appellent arbre de baume, & de la sauge arborecente, 209</p> <p>§. 3. Du poyure long, 210</p> <p>§. 4. De la Cannelle qui se trouve dans la grande terre de la Guadeloupe, 211</p> <p>§. 5. Du bois de Sandalle & de Gayac, 212</p> <p>§. 6. Du bois de chandelle, 214</p> <p>§. 7. Du Roucou, 215</p> <p>§. 8. Du coton, 216</p> <p>§. 9. De l'arbre à enyurer les poissons, ibid.</p> <p>§. 10. Du mahar, 217</p> <p>§. 11. Des crocs de chien, 218</p> <p>§. 12. De l'arbre à icteus, 219</p> <p>§. 13. Du Jasmin, ibid.</p> <p style="text-align: center;">Des bois à bastir.</p> <p>§. 14. De quatre sortes de bois épi-</p>	<p style="text-align: center;">neux,</p> <p>220</p> <p>§. 15. Du bois d'Inde, ou l'aurier aromatique, 222</p> <p>§. 16. De trois sortes d'acomas, 223</p> <p>§. 17. De deux sortes d'Acojou qui ne portent point de fruits, 224</p> <p>§. 18. De deux sortes de Gommiers, 226</p> <p>§. 19. Du bois de Rose ou Cypre, 227</p> <p>§. 20. Du bois vert, 228</p> <p>§. 21. Des bois rouges, qui sont bons à bastir, ibid.</p> <p>§. 22. Du bois de fer, 229</p> <p>§. 23. Des bois à petites feuilles, 230.</p> <p>§. 24. D'une sorte de bois noir qu'on appelle courroussa, ibid.</p> <p>§. 25. De l'arbre qui porte les sa- uonnettes, 231</p> <p>§. 26. De toutes les sortes de palmistes que l'on a veyu dans la Guadeloupe, 232</p> <p>§. 27. Du Latanier, 237</p> <p style="text-align: center;">CHAP. II.</p> <p>De tous les arbres qui portent des fruits, tant de ceux qu'on mange, que de ceux qui sont vn peu considerables, 238</p> <p>§. 1. De tout ce qu'il y a d'arbres fruitiers dans ces Isles que nous voyons en France, ibid.</p> <p>§. 2. De deux sortes de cassiers ou canificiers, 240</p> <p>§. 3. Du Corossol & des Momins, 241</p> <p>§. 4. De deux sortes de Cachimas, 243</p> <p>§. 5. Des prunes de Momins, 244</p> <p>§. 6. De l'acajou, ibid.</p> <p>§. 7. Des Gouyaues, 245</p>
---	---

T A B L E

§. 8. D'un arbrisseau qui porte de petites cerises,	246
§. 9. Du Coudrier,	247
§. 10. Du Raisiner,	248
§. 11. De deux sortes de Papayers,	249
§. 12. Des Callebassiers,	250
§. 13. Du Courbaril,	251
§. 14. Du Genipa,	252
§. 15. Des Pommes de Mance- nille,	254

IV. PARTIE.

I. TRAITE'

Des Poissons.

CHAP. I.

Des poissons de la mer,	259
§. 1. Des Baleines,	261
§. 2. Des Soufleurs,	263
§. 3. Du Lamantin, ou Manary,	264
§. 4. Du Requiem,	268
§. 5. De la Becune & autres poissons dangereux,	271
§. 6. Du poisson armé,	273
§. 7. Des poissons volants: & de la Dorade,	275
§. 8. De la Remore.	278
§. 9. Du petit poisson appelé Pilote,	280
§. 10. De la Galere,	281
§. 11. Des trois especes de tortuës, à sçavoir la tortuë franche, le Carat & la kaouane,	283
§. 12. De la kaouane,	284
§. 13. Du Carat,	285
§. 14. De plusieurs poissons à co- quilles,	290

CHAP. II.

Des poissons de riuierc.

§. 1. Du petit Titiry,	291
§. 2. De quelques poissons qui ont du rapport avec ceux de la Fran- ce,	292

II. TRAITE'

Des animaux de l'air.

CHAP. I.

Des oyseaux,

§. 1. De l'Arras,	294
§. 2. Des Perroquets,	295
§. 3. Des Perriques.	298
§. 4. Du Flamand,	300
§. 5. Du Colibris,	301
§. 6. De la Fregatte,	305
§. 7. Du grand-Gostier,	308
§. 8. Du Crabier,	310
§. 9. Des Mannes, des Foux, & des festu-en-cul.	311
§. 10. De tous les oyseaux de riuierc & de marefts,	312
§. 11. De l'oyseau appelé diable,	313
§. 12. De trois sortes d'oyseaux de proye: sçavoir du Mansefenil, du Pescheur, & des Emerillons, ibid.	315
§. 13. Des Perdrix,	316
§. 14. Des Ramiers,	317
§. 15. Des Grives & des autres petits oyseaux du pays,	318
§. 16. Des Arondelles,	318
§. 17. Des oyseaux domestiques, com- me poulles d'indes & poulles com- munes,	321

CHAP. II.

Des mouches,

§. 1. Des Abeilles,	ibid.
§. 2. Des mouches luisantes.	322
§. 3. Des mouches cornuës,	323
§. 4. Des Guespes,	325
	326

DES CHAPITRES.

§. 5. Des <i>Maringoins</i> & des <i>Mouffiques</i> ,	328	rons,	368
§. 6. De quelques autres especes de <i>mouches</i> qui ne se voyent point dans l' <i>Europe</i> : & des <i>mouches communes</i> ,	330	§. 10. Des <i>Soldats</i> ou <i>Cancelles</i> ,	378

I. TRAITE'.

Des animaux de la terre.

CHAP. I.

Des animaux à quatre pieds.

§. 1. Des <i>bestes</i> de labour,	332
§. 2. Des <i>Porcs</i> qui se rencontrent dans toutes ces <i>isles</i> ; & une agreable description de la <i>chasse</i> ,	333
§. 3. De l' <i>Acouty</i> ,	340
§. 4. Des <i>Lappins</i> ,	341
§. 5. Des <i>Piloris</i> ou <i>Rats musquez</i> ,	342

§. 6. Des <i>rats</i> communs,	343
§. 7. Des <i>Souris</i> ,	345
§. 8. Des <i>chats</i> ,	<i>ibid.</i>
§. 9. Des <i>chiens</i> ,	346

CHAP. II.

De toutes les reptiles, amphybies & vermines,

§. 1. Des <i>lezards</i> ,	<i>ibid.</i>
De cinq autres especes de petits <i>lezards</i> ,	351
§. 2. Des <i>Anolis</i> ,	352
§. 3. Des <i>Gobe-mouches</i> ,	<i>ibid.</i>
§. 4. Des <i>Rocquets</i> ,	353
§. 5. Des <i>Maboyas</i> ,	354

§. 6. Des *Couleuvres* & des *Serpens* qui se rencontrent dans les deux terres de la *Guadeloupe*,

§. 7. Des <i>Couleuvres</i> de la <i>Martinique</i> & de <i>sainte Alouste</i> ,	357
§. 8. Des <i>estranges grenouilles</i> de la <i>Martinique</i> ,	366

§. 9. De toutes sortes de *Crables* ou *Cancres*, qui se trouvent dans l'*isle* de la *Guadeloupe*, & aux enui-

§. 11. Des <i>scorpions</i> de l' <i>isle</i> de la <i>Guadeloupe</i> ,	381
§. 12. Des <i>araignees</i> , & principalement d'une monstrueuse espece que l'on voit à la <i>Martinique</i> ,	382
§. 13. Des <i>Fourmis</i> ,	384
§. 14. Des <i>Poux</i> de bois,	386
§. 15. Des <i>Chenilles</i> ,	388
§. 16. Des <i>Rauets</i> ,	389
§. 17. Des <i>vermines</i> , comme <i>poux</i> & <i>puees</i> ,	390
§. 18. Des <i>Chiques</i> ,	<i>ibid.</i>

V. PARTIE.

CHAP. I.

Des habitans naturels des *Antilles* de l'*Amerique*, appelez *karraïbes* ou *Sauvages*,

§. 1. Des <i>Sauvages</i> en general,	396
§. 2. De leur origine,	401
§. 3. De la <i>Religion</i> des <i>Sauvages</i> ,	403
§. 4. De la <i>naissance</i> , <i>education</i> , & <i>mariage</i> de leurs enfans,	412
§. 5. De l' <i>exercice</i> , <i>negoce</i> , & <i>trafic</i> des <i>Sauvages</i> ,	421
§. 6. De leurs <i>resiouyffances</i> , tant <i>particulieres</i> que <i>generales</i> .	426
§. 7. De leur <i>nourriture</i> ordinaire, & du bon traitement qu'ils font à ceux qui les vont visiter,	429
§. 8. De leurs <i>ornemens</i> ,	432
parag. 9. De leurs <i>carbets</i> , <i>cases</i> , <i>liets</i> , <i>pirogues</i> , & <i>canots</i> ,	473
par. 10. De tout ce qui se passe dans leurs <i>guerres</i> : & des <i>armes</i> dont ils	

TABLE DES MATIERES.

<i>ils se seruent,</i>	441	<i>la conuersion des Sauvages,</i>	460
<i>par. II. De leurs maladies, mort & funeraïlles,</i>	459	<i>Second obstacle,</i>	461
<i>par. 12. Conclusion de ce Chapitre, où il est traité de quelques obstacles qui se rencontrent à la conuersion des Sauvages,</i>	458	CHAP. II.	
<i>Premier obstacle, qui se rencoontre à</i>		<i>Des François de nostre colonie.</i>	446
		CHAP. III.	
		<i>Des esclaués, tant Mores que sauuages,</i>	473



L I C E N T I A

REVERENDISSIMI PATRIS
Thomæ Turci, totius Ordinis FF. Prædicato-
rum Magistri Generalis.

*Nos Frater Thomas Turcus sacrae Theologiae Professor, totiusque Or-
dinis FF. Prædicat. Magister Generalis & humilis servus.*

HArú serie nostrique autoritate officij tibi R. P. F. Ioanni
Baptistæ du Tertre, licentiam facimus impressioni man-
dandi librum à te editum de Insula Guadalupa, in America,
modò prius à R. Admod. P. Priore & Lectoribus Theologicis
Nouitiatus nostri Gener. Parisiensis approbetur, servatis om-
nibus iuxta decreta Sûmorum Pontificum, sacri Concilij Trid.
nostrarum sacrarum Constitutionum, Capitulorum Genera-
lium, & specialiter Capituli vltimi Valentini, aliisque servandis.
In quorum fidem his officij nostri sigillo munitis propria ma-
nu subscripsimus. Datum Romæ in Conuentu nostro Sanctæ
Mariæ super Mineruam, die 8. Nouemb. An. Dom. 1648. Fra-
ter THOMAS TURCVS. qui supra.

Registrata. folio 258.

F. IACOBVS BARELIER Socius.

Locus † sigilli.

Approbation des Lecteurs en Theologie.

Nous sous-signez Professeurs en Theologie, du Conuent de
l'Annonciade de l'Ordre des FF. Prescheurs de la Congregation
de S. Louïs, certifions auoir veu le Liure intitulé; *Histoire Generale des
Isles de S. Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, & autres
dans l'Amerique*, composé par le R. P. Jean Baptiste du Tertre, Missio-
naire Apostolique dans l'Amerique, dans lequel nous n'auons rien
trouué contraire à la Foy, ny aux bonnes mœurs. Fait à Paris ce 8.
Auril 1654.

F. PHILIPPE BORDEREAU.

F. ANDRE VVIDEHEM.

Extrait de Privilege du Roy.

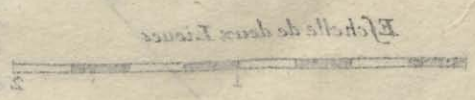
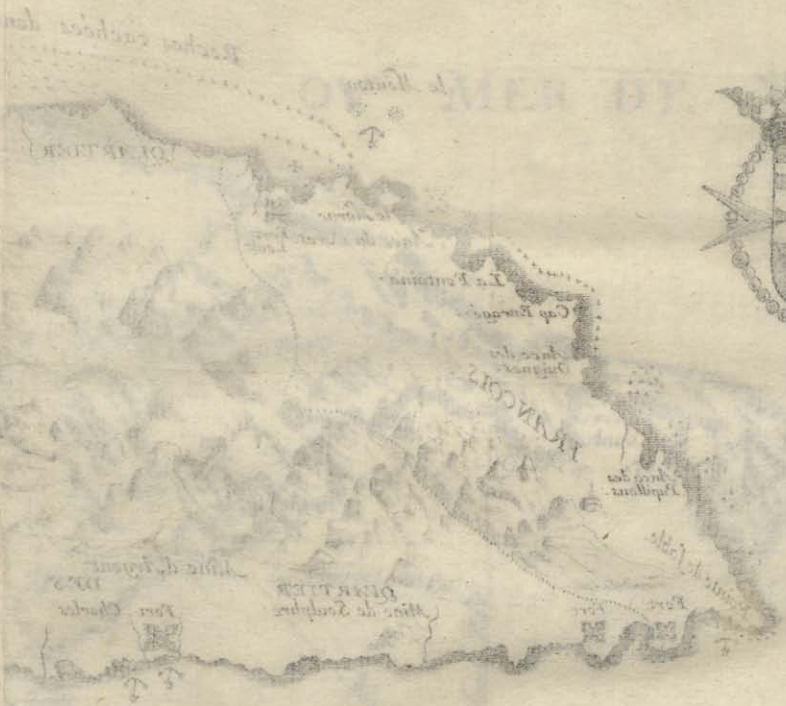
LOVIS Par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos Amez & Feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Baillifs, Seneschaux, Preuosts & leurs Lieutenans, & tous autres nos Iusticiers qu'il appartiendra. Salut; Nostre cher & bien aymé le Pere Iean Baptiste du Tertre, Prestre, Religieux de l'Ordre des Freres Prescheurs, Profes du Nourriat General des Iacobins Reformez du Faux-bourg S. Germain à Paris, nous a fait remonstrer qu'il a composé vn Liure intitulé; *L'Histoire generale des Isles de S. Christophre, Guadeloupe, Martinique & autres de l'Amérique, &c. enrichy de plusieurs Cartes, Figures & Images*: Lequel Liure il desireroit mettre en lumiere, & iceluy faire imprimer pour le bien & utilité du public, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires: A CES CAUSES; Nous luy auons permis & octroyé, & par ces presentes permettons & octroyons audit Pere Iean Baptiste du Tertre, de faire imprimer, vendre & debiter ledit Liure avec lesdites Cartes, Figures & Images necessaires en taille douce, ou autrement, comme il auera bon estre en tous les lieux de nostre obeysance, par tel Imprimeur, Graueur & Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs volumes, en telles grandeurs, marges ou caracteres, & autant de fois que bon luy semblera durant neuf ans entiers & accomplis, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois; & faisons tres-expresses deffenses à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soiét, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ny distribuer ledit Liure durât le dit téps en aucun lieu de nostre obeysance, sous pretexte d'augmentation, correction, chagement de titre, fausses marques ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce puisse estre sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront son droit, à peine de quinze cens liures d'amende, payable par chacun des contreuenans, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hôtel-Dieu de nostre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers au Libraire que l'Exposant aura choisi, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests, à la charge qu'il sera mis trois exemplaires dudit Liure, deux en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur Molé, Cheualier, Garde des Sceaux de France, auant que de l'exposer en vente, & de faire enregistrer ces presentes es Registres de la Communauté des Libraires Imprimeurs de nôtre Ville de Paris, à peine d'estre descheus de la grace du Priuilege; Si vous mandons & à chacun de vous enioignons, que de nôtre present Priuilege & permission, & du contenu cy-dessus vous fassiez & souffriez iouir plainement & paisiblement ledit Exposant, & ceux qui auront droit de luy sans qu'il leur soit donné aucun empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure, vn Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deüement signifiées, & foy y soit adioutée & aux coppies collationnées par vn de nos Amez & Feaux Conseillers Secretaires comme à l'Original: Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire pour l'execution des presentes tous exploits necessaires sans demander autre permission: Car tel est nostre plaisir; nonobstant Clameur de Haro, Charrre Normandie, prise à partie, & Lettres à ce contraires. Donnée à Paris le 16. de Mars, l'an 1654. & de nostre Regne le onzième.

Par le Roy en son Conseil,
V ABOIS.

Ledit R. P. Iean Baptiste du Tertre a cedé & transporté le Priuilege cy-dessus à Jacques Langlois, Imprimeur ordinaire du Roy, pour en iouyr aux termes & conditions d'iceluy, ainsi qu'ils ont conuenu le 25. d'Auril 1654.

HISTOIRE

LE GRAND OCEAN



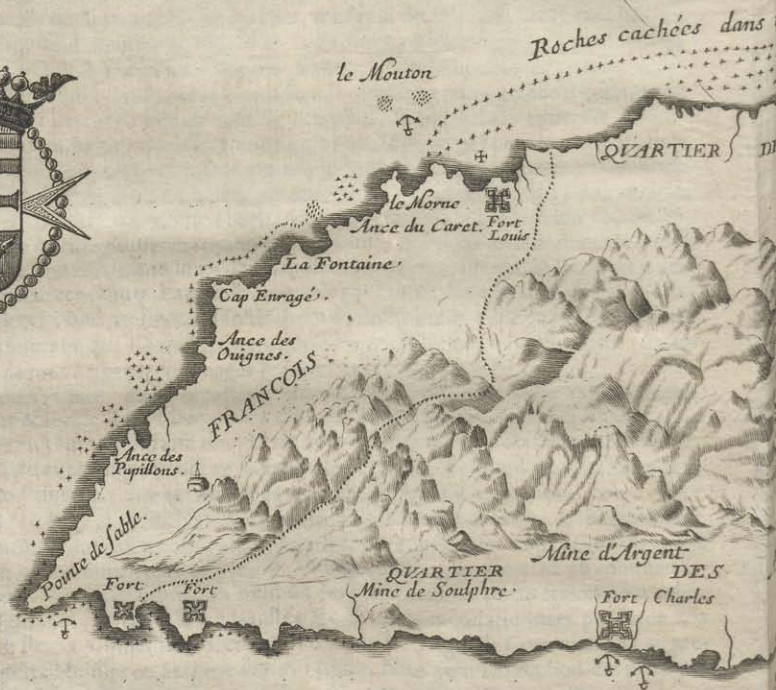
Eschelle de deux Toises
Avec privilege du Roy



LE GRAND OCEAN



50



45

Eschelle de deux Lieues

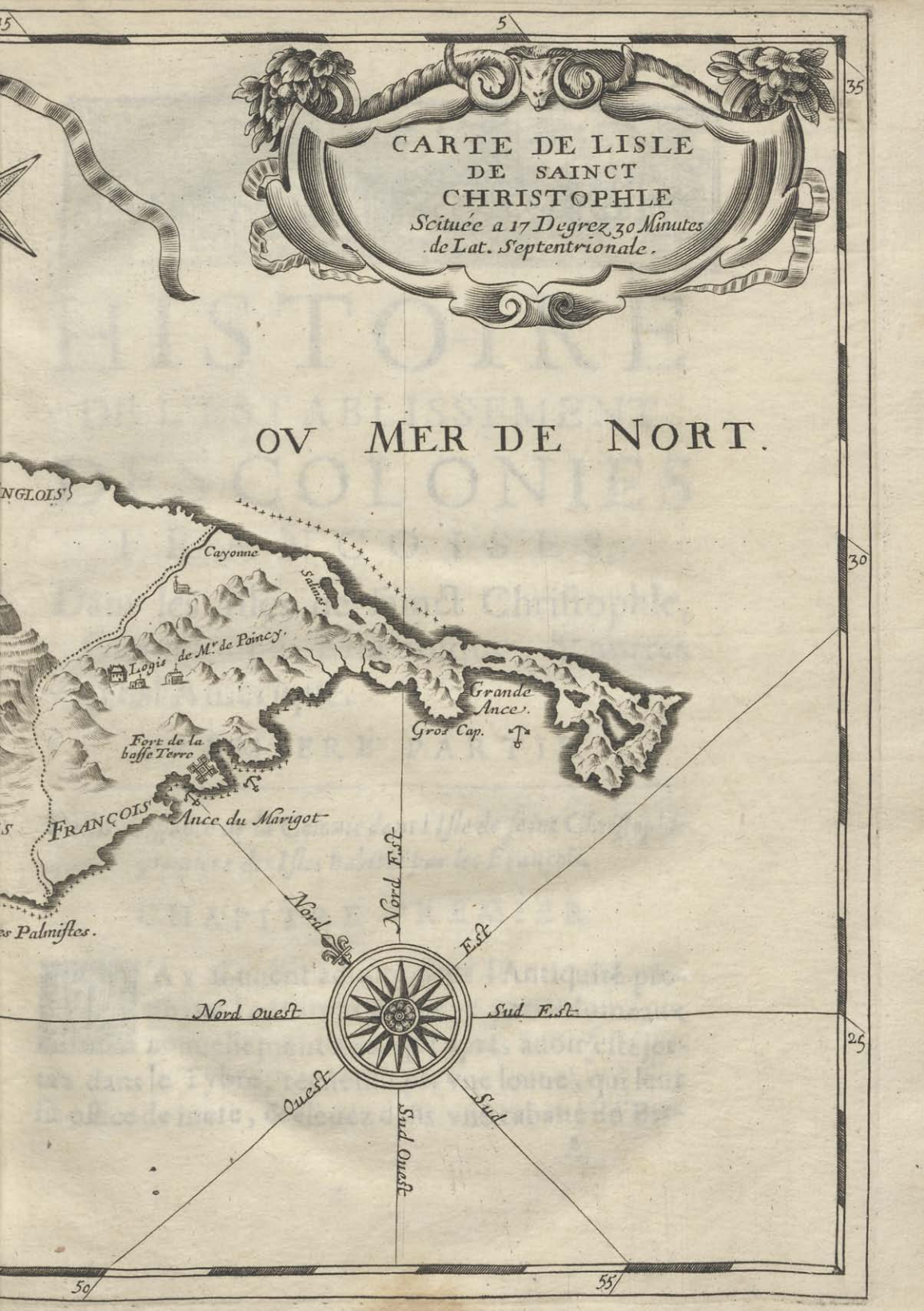


Avec priuil. du Roy

40

40

45/



CARTE DE LISLE
DE SAINT
CHRISTOPHE

Scituée a 17 Degrez 30 Minutes
de Lat. Septentrionale.

OV MER DE NORT.

NGLOIS

Cayome

Sabat

Logis de M. de Poincy

Fort de la basse Terre

Grande Ance

Gros Cap.

FRANÇOIS

Ance du Marigot

es Palmistes.

Nord ouest

Sud E.st.

Ouest

Sud Ouest

Sud



OU MER DE NORT.





HISTOIRE DE L'ESTABLISSEMENT DESCOLONIES FRANCOISES,

Dans les Isles de saint Christophle,
Guadeloupe, Martinique, & autres
dans l'Amerique.

PREMIERE PARTIE.

*De la naissance de la Colonie dans l'Isle de saint Christophle
premiere des Isles habitée par les François.*

CHAPITRE PREMIER.



AY souuent admiré dans l'Antiquité pro-
phane l'auanture de deux petits lumeaux
nouuellement nez, qui apres auoir esté jet-
tez dans le Tybre, recueillis par vne louue, qui leur
fit office de mere, & éleuez dans vne cabane de Ber-

ger; ont esté comme la semence feconde qui a produit ce grand arbre de l'Empire Romain, dont les branches se sont étenduës & multipliées par l'Vniuers. Je n'ay pas trouué moins étrange ce que les Lettres saintes nous apprennent de la merueilleuse fortune du petit Ioseph, tiré de sa cisterne, & déchargé de ses chaines, pour estre fait Viceroy de toute l'Egypte. L'éléuation de Moysé est encore vn grand miracle de la Prouidence, qui sauue cét enfant exposé d'vn naufrage inéuitable, pour en faire le Dieu de Pharaon, & le Libérateur de son peuple: Mais ie puis dire, sans rien donner à la flatterie, que l'establissement de nostre Colonie Françoisé dans les Isles Cannibales n'est pas moins émerueillable, ny moins étonnant. Car si nous considerons avec attention son commencement & son progres, nous la verrons naistre comme vne petite source, qui se dégorgeant insensiblement par des voyes conuës seulement de Dieu, malgré les obstacles des montagnes, & les contradictions des hommes, va inonder les plus belles terres de l'Amerique. Elle vous semblera d'abord ruinée tout à fait dans sa naissance, & vous remarquerez en mesme temps, que recueillant les pieces de son débris, elle se restablit sur ses propres ruynes contre toute sorte d'esperance, & avec tant d'auantage & tant de saccéz, que toute abandonnée & toute persecutée, mesme qu'elle estoit de ceux qui la deuoient maintenir, elle remplit desia d'habitans François plusieurs belles terres capables de composer autant de Prouinces.

Les richesses prodigieuses que les Espagnols tiroient de ce nouveau monde, firent naistre le desir d'en auoir leur part, à toutes les Nations de l'Europe. A cét effect force auanturiers équiperent des Nauires pour aller trafiquer avec les Sauuages: mais l'Espagnol, qui croit estre seul & legitime possesseur de ce grand pays, se preualant de la donation qu'Alexandre VI. en auoit fait aux Roys Catholiques Ferdinand & Isabelle, l'an 1493. pour y establir le Christianisme, s'y opposa fortement, & traicta de Pirates & de Corsaires, tous ceux qu'il trouua entre les deux Tropiques. Voila le sujet de la guerte dans les Indes Occidentales. Or soit que les autres Nations estimassent cette donation friuole, ou que ce fut par forme de represaille, elles se roidirent contre les efforts des Espagnols, & y firent souuent de tres-riches prises: elles ont continué cette petite guerre, iusqu'à ce que Dieu leur eut inspiré le dessein d'habiter vne si riche partie du monde, de laquelle il semble qu'il en veuille priuer cette nation ambitieuse, qui s'en est renduë indigne par les horribles cruauitez qu'elle a exercée sur les Indiens: cruauitez si estranges & si inouyes, que le Reuerendissime Pere Barthelemy de Las Casas, Euéque de Chiapa, Religieux de l'Orde des FF. Prêcheurs, assure comme témoin oculaire, que les Espagnols en quarante ans, ont massacré cinquante millions d'hommes dans les Isles d'Hispaniola, de Cuba & de S. Iean de Portric.

Je sçay bien qu'on pourroit m'alleguer que i'ay tres mauuaise grace d'écrire que Dieu veut priuer les Es-

pagnols des terres de l'Amérique, afin d'en gratifier les François, qui pour auoir moins fait mourir de Sauvages, n'ont pas esté moins barbares qu'eux; eu égard qu'ils les ont chassez de l'isle de saint Christophle, aussi bien que de celle de la Guadeloupe. Mais ie puis répondre, que si vous lisez attentiuement cette Histoire, vous trouuerez que Dieu s'est comporté enuers les François, comme il a fait avec les Israëlites dans les deserts, ne laissant pas impuny vn seul de leurs crimes; car il est certain que tous ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang de ces pauvres innocens, ont expié leur massacre par la perte de leur vie ou de leurs biens.

Entre plusieurs Capitaines qui tafchoient de faire fortune dans l'Amérique, vn Gentil-homme nommé Desnambuc, cadet de la maison de Vauderop en Normandie, se voyant priué des biens deus à sa qualité & à sa naissance, à cause de la rigueur des loix du pays, resolut ou de mourir genereusement, ou de suiure les traces de quantité de braues hommes, qui auoient fait vne fortune tres-avantageuse dans cette nouvelle & opulente partie du monde.

Il part de Dieppe l'an 1625. dans vn brigantin armé de quatre pieces de canon & de quelques pierriers, avec enuiron trente-cinq hommes, tous bons soldats bien disciplinez & bien agueris. Arriué aux Kaymans, il se trouue aussi-tost découuert par vn Gallion d'Espagne d'enuiron quatre cens tonneaux, & monté de trente pieces d'artillerie, lequel le prend à son auantage dans vne baye, & l'attaquant

soudainement à coups de canon , luy donne à peine le temps de se reconnoistre. La surprise neantmoins ne fit point perdre courage à nostre Capitaine genereux ; au contraire , redoublant ses forces par la resistance , il soustient le choc l'espace de trois heures , avec tant d'opiniastreté , que l'Espagnol fut contraint de l'abandonner , apres la perte de la moitié de ses gens.

Mais que la victoire sembla funeste à nostre Cadet ! il voit apparament sa fortune renuersee ; son vaisseau ne peut plus tenir la mer , ses voiles sont déchirées , ses cordages sont rompus , huit ou dix de ses hommes ont esté tuez , & la plus grande partie des autres sont blesez dangereusement. A quoy se refoudra il en vn estat si déplorable ? inspiré de Dieu , qui l'auoit choisi comme le Pere des habitans , & comme le Fondateur des Colonies Françoises dans les Isles Cannibales : Il aborde l'Isle de saint Christophle , située au dix-septième degré de latitude Septentrionale , pour y racommoder son brigantin , & y faire panser tous ses blesez par le Chirurgien qu'il auoit embarqué avec luy.

Il rencontre dans cette isle vingt-cinq ou trente François , refugiez en diuers temps & par différentes occasions , s'entretenans en grande paix avec les Sauvages , & se nourrissans des viures qu'ils leurs fournissoient fort liberalement. L'arruée de Monsieur Desnambuc avec ses gens leur donna beaucoup de consolation : Ils vécurent avec luy l'espace de sept ou huit mois , l'aymans comme leur pere , &

l'honorans comme leur Chef : il faisoit du petun avec eux , lequel valoit en ce temps-là dans nos Havres douze ou quinze francs la liure ; pendant que l'on reparoit son vaisseau , ou qu'il attendoit la commodité de quelqu'autre nauire pour repasser en Europe.

Il faut icy obseruer qu'un Capitaine Anglois , nommé Vvaërnard , aussi mal traicté par les Espagnols, que Monsieur Desnambuc l'auoit esté, se jeta presqu'en mesme temps que luy dans saint Christophe. Cét Anglois viuoit en mesme intelligence avec les Sauvages que Monsieur Desnambuc. Cependant ces Barbares entrent en défiance des vns & des autres ; parce que dans vn vin general qu'ils firent, le Diable leur persuada par la bouche de leurs *Boyez*, que ces Nations Estrangeres n'estoient abordées d'as l'Isle que pour les y massacrer cruellement, comme elles auoient tué leurs ancestres dans toutes les terres qu'elles occupét. Cét esprit de manfonge n'eut pas beaucoup de peine à les porter à s'en deffaire en vne nuit ; ils en prennent la resolution, choisissent le temps que la Lune seroit à pic, c'est à dire, en son plain, & ils eussent infailliblement executé vne si sanglante deliberation, si la diuine Prouidence n'eut détourné cet orage, permettant que les François & les Anglois en furent auertis par vn Sauvage , qui pour quelque interest particulier decouurit le secret de ses compatriotes , & leur attira le malheur, qu'ils premeditoient de décharger sur les autres ; car nos François & les Anglois detestans vne

Nous expliquons cette cérémonie dans le §. 7. de la 5. partie.

si horrible conspiration, les preuindrent chacun dans son quartier, & en vne mesme nuit les poignarderent tous dormans dans leurs lits, sans en excepter vn seul, sinon quelques-vnes des plus belles femmes pour assouuir leurs brutales passions, & en faire leurs esclaves : Il y en eut cent ou six vingt de tuez ; cela fait, ces deux Capitaines Desnambuc & Vvaërnard concerterent ensemble sur le dessein qu'ils auoient d'habiter cette Isle ; & apres auoir projecté le partage des terres, tel que nous dirons cy-apres, ils partent de l'Isle de saint Christophe presqu'en mesme temps pour trauailler à l'establissement de quelque Compagnie, qui püst subuenir aux frais necessaires.

Monsieur Desnambuc charge sa barque de pe-tun, & de tout ce qu'il peut trouuer de plus curieux, s'en vient en France, ou ayant beaucoup gaigné sur sa marchandise, il arriua à Paris en fort bon équipage. Pour venir about de ses pretensions, il fit en sorte par le moyen de quelques-vns de ses amis, d'exposer à Monseigneur le Cardinal de Richelieu la fertilité de toutes ces isles, & les grandes richesses qu'on en pouuoit tirer : en quoy il reüssit avec tant de bon-heur, que son Eminence approuuant sa proposition, permit l'establissement de la Compagnie de l'Isle de S. Christophe, le dernier iour du mois d'Octobre l'an 1626.

Cette Compagnie fut composée de personnes de haute qualité ; & quoy que le premier fond de chaque particulier ne fut que de deux mille liures, Mon-

seigneur le Cardinal y prenant plusieurs parts, comme firent quelques autres à son imitation, il se trouua vne somme capable de fournir à l'équipage de plusieurs nauires. Ces Seigneurs de la Compagnie donnerent Monsieur de Rossey pour collegue à Monsieur Desnambuc, & apres que tous deux eurent receu leur congé en pareille forme, datté du quatorzième Nouembre 1626. & fait vn traité, qui portoit entre plusieurs conditions onereuses, que les habitans donneroient la moitié de leur trauail ausdits Seigneurs de la Compagnie; ils leuent environ trois cens hommes qu'ils embarquent dans trois nauires, équippez aux frais de la Compagnie, pour les mener à l'Isle de saint Christophle.

Cent mille liures auancées pour cét embarquement, furent si mal ménagez, que nos gens n'eurent pas fait deux cens lieues en mer, que les viures leur manquerent, & trauerferent avec plus de malheur qu'on ait iamais fait, depuis que les isles sont frequentées. Arriuez dans l'isle à la pointe de sable au commencement de May 1627. ils débarquerent leur monde tout en desordre, & dans vn si pitoyable estat, que le plus fort d'entr'eux auoit bien de la peine à se soustenir; la pluspart estoient à demy-morts, couchez sur le sable sans aucun secours, ny spirituel ny temporel: & ce qui est horrible à entendre, les *Crables* decenduës en grande abondance au bord de la mer, & amoncélées les vnes sur les autres aussi haut que les maisons, en mangerent plus de trente. Nos deux Capitaines s'assemble-

rent

DANS L'ISLE DE S. CHRISTOPHE. 9

rent les plus sains, & les ayant diuisé par la moitié, Monsieur Desnambuc fut prendre son quartier à la Capsterre, & Monsieur de Rossey à la Basse-terre, laissant tout le reste à la misericorde de Dieu. l'oubliais de dire qu'on auoit mené vn bon Prestre dans le premier embarquement, lequel voyant tant de miseres, & craignant d'en éprouuer encore de plus fascheuses, s'en retourna aussi-tost en France.

Le Capitaine Vvaërnard ayant trouué plus de disposition en Angleterre au succez de son dessein, que Monsieur Desnambuc n'en auoit rencontré en France, eut bien-tost formé vne Compagnie, de laquelle le Milord Karlay estoit chef: de sorte qu'il estoit desia arriué à sainct Christophe, & auoit pris son poste à la grande Rade, avec quatre cens hommes, sains, gaillards & bien munis de toute sorte de provisions; il receut fort ciuilement nos deux Capitaines; puis d'vn commun accord partagerent la terre de l'Isle sainct Christophe, le treizième de May l'an 1627. pour, & aux noms des Roys de France & d'Angleterre, selon les Commissions qu'ils en auoient apporté, ainsi qu'il est fort ponctuellement remarqué sur la carte: neantmoins la chasse, la pesche, les salines, les riuieres, la mer, les Rades, les mines, les bois de teintures & de prix demeurèrent communs à toutes les deux Nations.

Que si nos deux Colonies sont si dissemblables dans leur establissement, elles ne le sont pas moins dans leurs progres. Il est vray que toutes deux trouuerent l'Isle également depourueë de viures

pour l'une & pour l'autre : mais si les Anglois ressentirent quelque chose de la famine, ce fut plustost à cause du grand nombre d'hommes, que la compagnie Angloise y enuoya, qu'à cause de l'indigence commune ; d'autant que les nauires qui les apportoient, mettoient tousiours à terre des viures pour les faire subsister, iusqu'à ce que les pois & les Patates qu'ils plantoient, eussent atteint leur maturité. Mais au contraire, nos François estans arriuez dans l'isle, malades & affoiblis par le traual d'une si rude trauersée, souffrirent non seulement par la famine, mais encor par le defaut de secours, qui fut tel, que pendant toute vne année ils ne virent pas vn seul nauire François à leur costé.

La Colonie Angloise s'augmenta si fort, qu'ils furent contrains d'enuoyer vne partie de leurs hommes pour habiter l'isle des Niéues, distante seulement de deux lieues de celle de saint Christophe ; tandis que nos François mouroient de faim, & dépérissent tellement faute de secours, que de quatre cens hommes qu'ils deuoient estre dans l'isle, ils furent reduits à cent cinquante ; si bien que les Anglois prirent de là occasion de tirer auantage de leur malheur, & de bastir sur leurs ruines. Ils murmurent & crient tout haut, qu'il n'est pas raisonnable qu'une si chetive colonie les empesche de s'estendre au de là des limites qui leur sont prescrites. Monsieur Desnambuc fait tout ce qu'il peut pour adoucir les choses, leur remontrant que les ordres du Roy luy auoient lié les mains, & que ce luy seroit

vnne tache trop grande de les laisser enfreindre sans son consentement : mais les Anglois faisans instance sur le petit nombre d'hommes qui leur restoit, lesquels sans vn prompt secours periroient aussi bien que les autres ; il les prie de luy donner le temps de faire vn voyage en France , pour proposer l'estat de cette Colonie au Roy , & pour apprendre sa volonté là dessus. Ce qui luy ayant esté accordé, il part promptement, laissant le gouuernement & la conduite à Monsieur de Rosley.

Il n'est pas plustost en mer, qu'vn secours inespéré arriue à nos François : ce fut vn nauire de Zelande chargé de viures, d'estoffes, & de toute sorte de denrées necessaires dans les isles ; le Capitaine de ce vaisseau ayant trouué du petun bien conditionné chez les François, les encourage & les prie de trauailler pour luy, leur promettant de les secourir dans six mois, & de leur apporter des viures & tout ce qu'ils auroient besoin.

Cependant Monsieur Desnambuc arriué en France, fait aussi-tost le narré sincere à Messieurs de la Compagnie de tout ce qui se passoit, les assurant que s'il n'estoit efficacement assisté, tout ce qu'ils auoient auancé iusques alors, estoit infalliblement perdu : on expose la mesme chose à Monseigneur le Cardinal de Richelieu, qui resolut de luy donner du secours. Pour cet effect, il fit promptement équiper quatre grands nauires de Roy, & deux autres moyens ; les Seigneurs de la Compagnie de leur part, leuèrent trois cens hommes à leurs frais pour

habiter dans l'isle. Tout cét embarquement partit du Havre de Grace au mois de Iuin l'an 1629. sous la conduite de Monsieur de Cahusac, & arriua à saint Christophe au mois d'Aouft suiuant.

Aussi tost que la flotte fut arriuée, Monsieur de Cahusac fit sommer le Capitaine Vvaërnard, pour ratifier les contracts de la partition des terres, & pour laisser aux François la paisible possession des quartiers qui leurs estoient échus en partage. L'Anglois demanda trois iours pour en deliberer. Monsieur de Cahusac répond, qu'il n'a pas vn moment de temps à donner, & que si cela ne se fait toute à l'heure, il va liurer le combat à dix nauires Anglois, qui estoient le long de la coste, & qui s'estimoient beaucoup plus forts que les nostres. Les Anglois differans vn peu trop, il leue l'ancre pour aller attaquer les nauires: ce qu'ayans reconnu, ils se disposerent au combat, & l'attendirent avec bonne resolution. La bataille fut grande, & ils furent longtemps aux prises, sans sçauoir qui auroit le dessus; mais trois de leurs nauires estans demeurez à Monsieur de Cahusac, quelques-vns jettez à la coste, & le reste ayant esté contrains de fuir tout en desordre, nostre Amiral demeura victorieux, ayant perdu fort peu de monde, entre lesquels fut regretté vn de ses Capitaines, nommé Pompierre, Gentil-homme fort consideré.

Les Anglois voyans le desauantage qu'auoient eu leurs nauires, creurent qu'il y auoit plus de huit cens hommes dans les nostres, & apprehenderent

tellement que nos foldats ne poufaffent leur pointe , qu'ils enuoyerent promptement le fils de leur Capitaine Vvaërnard , qui estoit vn jeune homme tres-bien né, & extremement chery des François, avec promesse de ne les iamais inquieter pour la possession de ce qui leur estoit écheu en partage l'an 1627.

Monsieur de Cahusac ayant heureusement remis les François dans la iouyffance de leurs biens , & débarqué les trois cens hommes leuez par les Seigneurs de la Compagnie , permit à ses Capitaines d'aller courir le bon bord le long des isles habitées par les Espagnols. Le Capitaine Giron, qui a tousiours suiuy son caprice , quita la flotte contre les ordres de son Amiral , lequel ayant desfeind d'habiter à ses frais l'Isle de saint Eustache (qui est vne petite Isle à deux lieuës de saint Christophe, la plus forte d'affiette que i'aye veu dans toutes les Isles de l'Amerique) y fit trauailler en sa presence pour y bastir vn fort , & y commancer vne habitation.

Nos François iouyffans d'vne profonde paix avec les Anglois , croyoient n'auoir plus d'ennemis à combattre ; pour ce sujet ils ne songerent plus qu'à planter du petun, & des viures sur leurs habitations, lors que vers la fin d'Octobre de la mesme année; Voicy arriuer Dom Federic de Toledé, General d'vne armée, composée de trente-cinq gros Gallions, avec ordre expresse du Roy d'Espagne son maistre, de chasser les François & les Anglois de l'isle de

faint Christophe. Arriué aux Niéues, il enleue d'a-
 bord trois ou quatre nauires Anglois, & destache
 vn Gallion, de la flotte pour en poursuiure vn autre
 qui vint échouer sous la forteresse des François à la
 Basse-terre. Estant tout proche de terre, il salua la
 forteresse de trois coups de canon sans balles: Mon-
 sieur de Rossey qui y commandoit, luy répond de
 trois autres coups chargez de balles au trauers de
 son nauire: le Capitaine du Gallion dissimule, &
 se contente d'enleuer sa prise. Le soir venu toute la
 flotte mouille l'ancre à deux portées de canon de la
 forteresse. Monsieur de Rossey demande du se-
 cours aux Anglois & à Monsieur Desnambuc qui
 commandoit à la Capsterre: ceux là enuoyerent
 huit cens hommes, & celuy-cy deux cens: Il se re-
 tranche toute la nuit le long de la coste. A huit
 heures du matin, trois grandes chaloupes chargées
 de soldats, partent de l'Amiral pour mettre pied à
 terre, sous la conduite d'vn Capitaine Italien fort
 estimé, & tenu pour le plus experimenté à faire des
 décentes, qui fut dans toute l'armée Espagnole. Il
 descend avec ses soldats, à deux portées de mousquet
 du retranchement des habitans, où il se retranche;
 puis fait auancer du monde pour vn second retran-
 chement, & gagner ainsi pied à pied iusqu'au re-
 tranchement des nostres. L'Amiral fit aussi-tost
 partir de tous les nauires, des chaloupes chargées
 de soldats, pour descendre à la faueur de cette ter-
 rasse. Alors vn ieune Gentil-homme nommé du
 Parquet, nepueu de Monsieur Desnambuc, voyant

le procedé des Espagnols, & que Monsieur de Rossey les laissoit descendre sans s'y opposer, luy dit; Quoy Monsieur, endurerons-nous que ces ennemis triomphent de nous sans les combattre? Souffrirons-nous qu'ils nous égorgent, sans montrer de la resistance? Sera-il dit que les Espagnols attaquent les François, sans éprouver leur valeur? la gloire de nostre nation nous doit estre plus considerable. Allons M^r, il faut mourir avec honneur, ou empêcher leur descente. Monsieur de Rossey le voyant si resolu, luy donna ordre de s'opposer à leurs efforts, luy promettant de le seconder: Il ne luy determine personne pour vne si perilleuse entreprise; neantmoins dix ou douze volontaires, ravis d'une si extraordinaire generosité, l'accompagnèrent. Il part aussi-tost du retranchement, met le pied sur la tranchée des ennemis, ses deux pistolets luy ayant manqué, il les jette à la teste de ceux qui se presentent à luy. Son mousqueton luy en fait autant, il met l'espée à la main, & prend resolution de mourir plustost en homme de cœur, que de receler. Les volontaires qui l'auoient suiuy, le soustenoient vigoureuusement, faisans des merueilles de leurs personnes. Le Capitaine Italien, qui conduisoit les Espagnols, vint aux mains avec luy, & apres quelque resistance de part & d'autre, nostre ieune Heros luy passe son espée au trauers du corps & le tuë. En fin, apres auoir fait ce que le plus genereux homme auroit pû faire en vne pareille rencontre, il tomba blessé d'onze coups, & fut tiré dans la tran-

chée ennemie par des Sergens, avec les crochets de leurs halebardes, puis porté dans le nauire de Dom Federic de Toledé, qui fit tout ce qu'il pût pour luy sauuer la vie; mais il mourut dix iours apres, laissant à la posterité vn monument d'vne gloire immortelle, & vn sensible regret à ses ennemis, qui auoient conçu vne haute estime de sa valeur.

Monfieur de Rossey voyant Monfieur du Parquet tombé comme mort, que les volontaires laschoient le pied, & que l'Espagnol pourfuiuoit viuement sa pointe, prend le premier l'épouuante, estonne ses soldats de sa seule contenance, dit tout haut qu'il se faut sauuer, & prend la course vers la Capsterre, où tout le monde s'efforce de le suiure à perte d'haleine. Ils crient à leur arriué, que tout est perdu, que l'Espagnol les poursuit, qu'il se faut embarquer dans les deux nauires qui estoient à la rade, & abandonner l'Isle. Monfieur Desnambuc tasche de les rassurer, leur remontrant l'auantage de son poste, que les ennemis n'entreprendroient iamais de faire huit lieüs de chemin au trauers des bois, où on leur pourroit dresser des embuscades dangereuses, & que pour conclusion qu'il leurestoit plus auantageux & plus glorieux, d'exposer genereusement leur vie pour le seruice du Roy, que de faire vne si honteuse retraite. Monfieur de Rossey demande qu'on tienne conseil pour en deliberer, où la brigue estant la plus forte, il fut conclu qu'on abandonneroit l'Isle de saint Christophe, qu'on iroit habiter celle de la Barbade, & qu'on poignarderoit Mon-

ſieur Deſnambuc, au cas qu'il n'y voulut conſentir: ſi bien qu'eſtant contraint de ceder à la violence, ils s'embarquerent environ quatre cens hommes dans les nauires du Capitaine des Roches, & du Capitaine Liot, qui eſtoient pour lors à la rade de la Capſterre.

Les Anglois voyans que les Eſpagnols s'eſtoient faiſis de la forterreſſe des François, s'accommoderent avec eux, à condition de quitter l'iſle dans la premiere commodité. Dom Federic de Toledo en fit auſſi-toſt embarquer le plus qu'il puſt, dans les quatre nauires qu'il leur auoit pris en arriuant, & les fit partir en ſa preſence pour l'Angleterre, le reſte promettant d'en faire autant au premier iour: En ſuite, les Eſpagnols ayans viſité tous les quartiers de l'iſle, & reconnu que les François s'en eſtoient fuiſ, ils prirent les ſix pieces de canon qui leur appartenoient, & continuerent leur route, menaçant les Anglois de ne leur point donner de quartier, ſ'ils les retrouuoient iamais dans l'iſle.

Retournons à noſtre pauvre Colonie, qui flotte ſur les eaux de la mer, comme les deux petits Iumeaux ſur le Tybre, comme vn Ioseph dans ſa ciſterne, & comme Moyſe dans ſon berceau ſur le Nil; elle eſt conduite par la toute-puiſſante main de la Prouidence diuine, qui la tirera ſans doute de tous ces mal-heurs, & par des éuenemens inſperez, la fera ſurgir à bon port.

Comme cét embarquement auoit eſté impreueu & precipité, de quatre cens hommes dans deux na-

uires, qui n'auoient des viures que pour leurs équipages, ils furent en peu de temps reduits à l'extrémité, de n'auoir plus qu'un ver^{re} d'eau, & du biscuit la pesanteur d'une balle de mousquet par chaque iour. Cependant ils sont batus de vents contraires, & voguent plus de trois semaines dans ce miserable estat, sans pouuoir atteindre l'isle des Barbades, qu'ils auoient projecté d'aller habiter: mais au contraire, Dieu, en ayant autrement disposé, lors qu'ils pensoient auoir fait plus de cent lieuës, ils se trouuerent proche de l'isle de S. Martin, distante de celle de S. Christophe de sept lieuës.

Ils n'eurent pas plustost reconnu cette isle, estans pressés de la necessité, qu'ils mirent tout le monde à terre, pour aller chercher à boire & à manger; mais dans l'endroit le plus sec & le plus sterile de toute l'isle; ils ny trouuerent, ny riuieres, ny fontaines, ny mares d'eau douce pour se rafraischir; de sorte qu'ils furent contrains de faire des puits dans le sable, d'où ils tirerent de l'eau à demy salée; telle qu'elle estoit vn chacun en but, & sept ou huit qui en prirent vn peu dauantage que les autres, creuerent & moururent sur les puits.

Nos deux Capitaines estoient demeurez dans le nauire du Capitaine des Roches, affligé extraordinairement de voir estoufer dans son berceau la Colonie qui leur auoit cousté tant de trauail & tant de fatigues. Monsieur de Rossez n'y voyant aucun remede, se resolut de tout abandonner: à cét effect, il desbaucha quelques officiers, & contre le gré de

Monfieur Desnambuc fit partir le Capitaine des Roches pour s'en reuenir en France, où auffi-toft qu'il fut arriué, Monfieur le Cardinal de Richelieu le fit mettre dans la Baftille, où il a demeuré fort long-temps.

Nos François voyans le Capitaine des Roches party, creurent qu'ils estoient tout à fait abandonnez de leurs Chefs, qui estoient tous deux dans ce nauire: Ils ont recours aux larmes & aux regrets, & passent toute la nuit dans vne tristesse qui n'est pas imaginable: le iour venu ils vont sur le bord de la mer continuer leurs plaintes, où ils découurent la barque du Capitaine Liot, qui estoit allé chercher des viures; le Pilote de cette barque les console, les afferant que Monfieur de Rossey estoit party seul, & que Monfieur Desnambuc estoit resolu de viure & de mourir avec eux: la ioye qu'ils eurent de cette nouvelle fut si grande, qu'ils se mirent tous à tirer leurs pistolets & fusils en l'air, pour témoigner leur satisfaction; car ils aymoient tendrement ce Gentil-homme, qui mit auffi-toft pied à terre, & apres auoir par sa presence & par ses paroles releué le courage abatu de ces pauures desesperez, il assembla son conseil, où il fut encore vne fois resolu d'aller à l'isle des Barbades. Il s'embarque avec environ cent cinquante hommes dans le nauire du Capitaine Liot, laissant le reste dans sainct Martin, avec promesse de les enuoyer querir si-toft qu'il auroit pris terre. Apres trois ou quatre iours de navigation assez fascheuse, ils abordent heureusement

à l'isle d'Antigoa, où ils rencontrent le nauire du Capitaine Giron, qui y prenoit des eauë : ils visiterent cette isle de tous costez, & l'ayans trouuée mal faine, marécageuse, & difficile à habiter, ils prièrent instamment ce Capitaine de les conduire à l'isle de Montfarrat, habitée des Sauuages qui auoient quantité de viures; ce qu'il fit tres-volontiers, bien aise de trouuer l'occasion de rendre quelque seruice signalé aux François, qui peut effacer la faute qu'il auoit commis, abandonnant son Amiral contre les ordres du Roy.

Le Capitaine Giron ayant desia rendu ce bon office aux François de la Colonie, creut qu'il n'en falloit pas demeurer là, mais qu'il deuoit acheuer la chose, d'aussi bonne grace comme il l'auoit commencée : Il part aussi-tost pour aller reconhoistre l'isle de sainct Christophe, & trouue à son arriuée que les Anglois, resolu de se mocquer de la promesse qu'ils auoient fait à l'Espagnol, en estoient seuls demeurez les maistres. Au moment qu'ils l'eurent reconnu, ils luy enuoyerent vn Capitaine dans vne chaloupe, pour luy deffendre l'abord de la terre : Giron répond, que puis qu'ils le traictoient d'ennemy, qu'il leur alloit faire ressentir ce qu'il pouuoit sur la mer; & au mesme temps attaque deux nauires Anglois, qui estoient à la rade, sans leur donner le loisir de se reconhoistre; & après les auoir fort mal traicté à coups de canon, il s'en empare; puis vient mouiller l'ancre proche d'vn troisieme, plus grand que les deux autres.

iurant & protestant, que s'il tiroit vn seul coup de canon, il le couleroit à fond. Cela fait, il enuoye promptement vne de ses deux prises à Montsarrat, & l'autre à saint Martin, pour ramener tous les François dans l'Isle de saint Christophe: cette nouvelle surprit extrêmement nos habitans, qui n'esperoient rien moins qu'un si heureux succès, d'une affaire en vn si mauuais estat; ils en pleurent de ioye, & apres mille benedictions & actions de graces à Dieu, ils partent de Montsarrat & de saint Martin, pour retourner à saint Christophe, aussi contens que les Israélites sortirent de l'Egypte pour entrer dans la terre de Promission.

Giron voyant ses deux nauires arriuez, dans lesquels il y auoit bien encor trois cens cinquante hommes tous bons soldats & bien armez, parle plus haut qu'auparauant, & menace les Anglois de leur passer sur le ventre, s'ils font la moindre resistance. Mais quoy que les Anglois fussent en beaucoup plus grand nombre que les nostres, n'estans pas agueris, & la plus grande partie sans armes, acquiescerent amiablement à tout ce que les François voulurent; si bien que Monsieur Desnambuc se saisit de ses anciens postes, & tous les particuliers de leurs habitations; cela arriua enuiron trois mois après la deffaitte.

Nos François, qui à leur sortie de saint Christophe auoient laissé leurs habitations en tres-bon ordre, bien plantées, munies de bonnes cases, & de toute sorte d'outils pour cultiuer la terre, trouue-

rent que l'Espagnol auoit tout renuersé, arraché les viures, & enleué iusqu'au moindre ferrement: cela fut cause qu'ils commencerent à souffrir tout de nouveau, & la famine les pressa si fort, qu'ils fussent tous peris de faim; si deux mois apres leur arriüée, ils n'eussent esté secourus par le Capitaine de Zelande, qui auoit traicté avec Monsieur Desnambuc auant son départ. Ce Capitaine fut si sensiblement touché de leurs miserés, qu'il leur vendit, pain, vin, viande, & tout ce qui leur estoit necessaire, à six mois de payement.

Nos habitans à la faueur de ce secours, plantent des viures, font tant de petun, que ce charitable Zelandois, qui les auoit assisté si à propos, receut à son retour le payement comptant de toutes ses marchandises, sans que nos habitans se mettent en peine de rien enuoyer aux Seigneurs de la Compagnie, pour les droits qui leur estoient deus par leurs traictés: ils continuent de trafiquer avec les Hollandois, qui ne les laissent manquer dequoy que ce soit, horsmis des hommes, qu'ils ne pouuoient tirer que de la France.

Cependant, la Compagnie se plaint qu'ayant auancé plus de cinquante mille escus, pour l'establissement de cette Colonie, il n'est pas raisonnable que les Estrangers en ayent le fruiët. Nos habitans répondent qu'il y a de l'iniustice dans le traicté qu'ils ont fait avec ces Seigneurs, & que s'il le uouloient garder, il ne leur resteroit pas dequoy auoir vne chemise, apres les auoir payé. La Compagnie

croyant qu'ils ne se pourroient passer d'elle, se promet de les contraindre, en leur déniaut tout le secours qu'elle leur pouuoit donner : elle les laisse deux ans entiers sans les vouloir assister d'un Prêtre, qui leur administra les Sacremens : on saisit leurs marchandises dans tous les Havres de France; on emprisonne leur personnes; & on va si auant, que de deffendre aux Capitaines des nauires dans leur congé, de passer à l'isle de saint Christophe. Mais nos habitans se voyans secourus des Hollandois, se mocquent des efforts de la Compagnie, & se résoluent de ne iamais enuoyer vne livre de petun en France, si on ne modifioit le premier traité : si bien que les Seigneurs de la Compagnie iugeans assez que toutes ces violences ne se pourroient terminer qu'à la ruyne de la Colonie, & à la perte de tout ce qu'ils auoient auancé; ils choisirent vn expedient plus doux; à sçauoir, de leur enuoyer sur la fin de l'année 1631. vne barque, appelée la Cardinale, qui leur portoit pour secours, vn Prestre, deux Capitaines, deux Lieutenans, deux Enseignes, deux Sergens, deux Corporaux, deux Anspades, deux femmes, deux enfans, & deux Commis pour connoistre de ce different, & modifier les droicts, selon qu'ils le iugeoient à propos. Apres que ces Commis eurent entendu les raisons des habitans, il fut arresté d'un consentement commun, que les droits de la Compagnie seroient de cent livres de petun par teste pour chacun an. Ce qui a tousiours esté gardé depuis, iusqu'à ce que les Seigneurs de la

Compagnie se soient deffair de ces isles en les vendant à des particuliers.

Nos François voyans que la Colonie Angloise s'augmentoit à proportion que la nostre diminueoit, & qu'il y auoit desia cinq ou six mille Anglois, au lieu que les nostres n'estoient plus qu'environ deux cens; ils se maintiennent en gens desesperéz en attendant du secours, ne sortent iamais de leurs habitations, qu'ils n'ayent cinq ou six pistolets pendus à vne ceinture de cuir, & vn fusil sur l'espaule; si bien qu'ils imprimerent vne si grande terreur de leurs personnes dans l'esprit des Anglois, que les plus hardis d'entr'eux estoient forcez d'auouer ingenuëment qu'ils aymoient mieux auoir affaire à deux Diables, qu'à vn François.

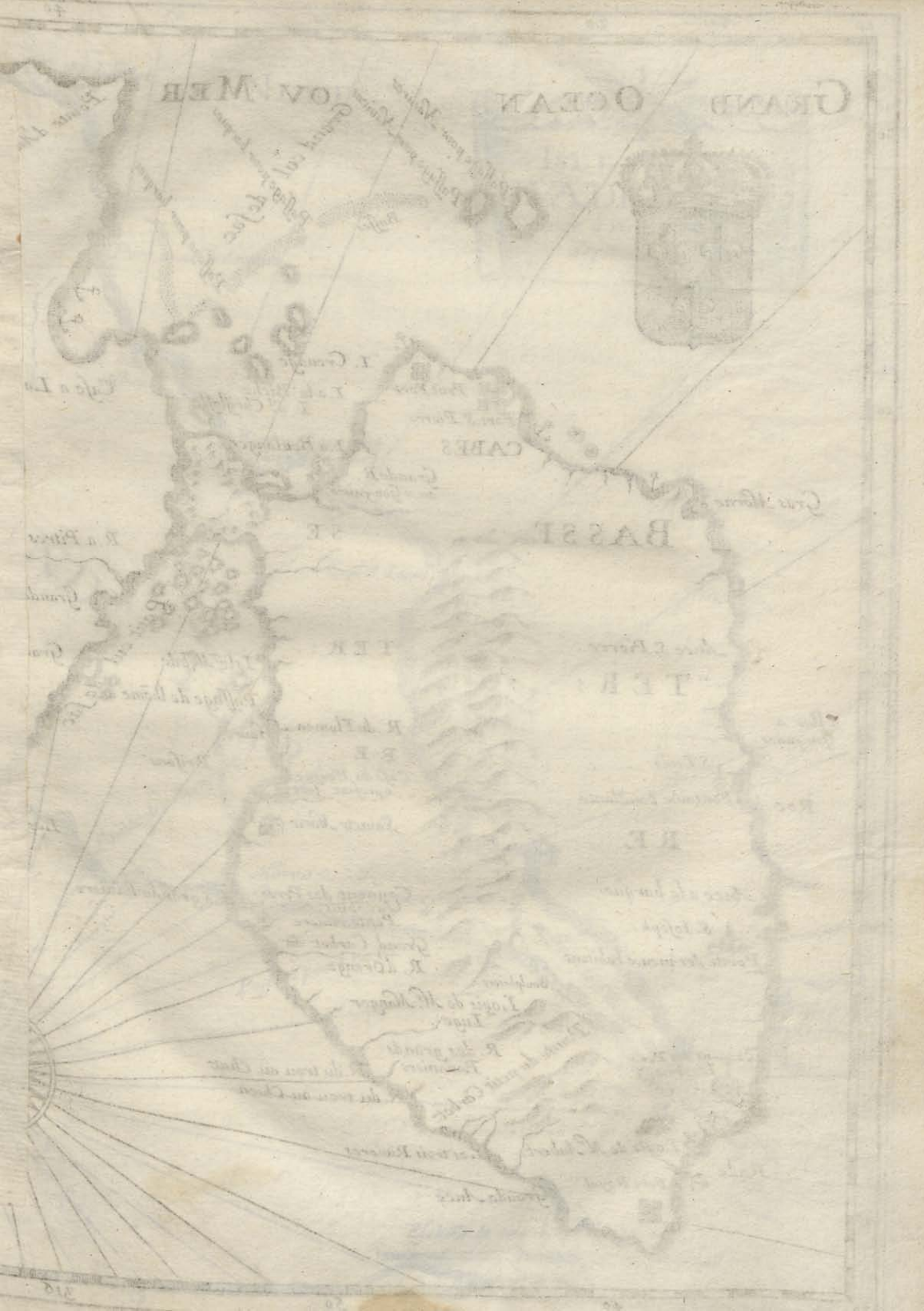
Durant tout ce grand abandonnement, nos François viuent sous la sage conduite de Monsieur Desnambuc, avec tant d'vnion, que tout estoit commy parmy eux; & quoy qu'il n'y eut ny Notaire, ny Procureur, ny Sergent, il y auoit plus de foy & de seureté dans la seule parole d'vn homme, que dans toutes les écritures des Tabellions: s'il arriuoit quelque different, Monsieur Desnambuc en estoit seul le Iuge, & les terminoit avec tant d'adresse, que tous vnanimement se soumettoient à ses ordonnances avec ioye. Sa prudence parut dans vne occasion fort épineuse, en ce qu'il appaisa & pacifia vne querelle, qui eut jetté nos habitans dans leurs premieres miseres, & eut entierement ruyné la Colonie. En voicy le sujet. Enuiron la fin de l'année

1633. il se leua vn murmure des seruiteurs François contre leurs maistres. Tous les seruiteurs demanderent leur liberté à Monsieur Desnambuc, luy remontrans qu'ils auoient par leur trauail remboursé au double leurs maistres, des frais qu'ils auoient fait pour eux, soit dans la trauersee, soit dans l'isle: D'autre-part les maistres se preualans de la coustume des Anglois, qui engageoient leurs hommes à sept ans de seruitude, pretendent n'auoir pas moins despensé que les Anglois, pour le passage de leurs seruiteurs, & par consequent qu'ils en deuoient tirer le mesme seruice. Ce Pere commun trouua d'abord de l'aigreur & de l'opiniaistreté dans l'esprit des vns & des autres; neantmoins se seruant de cette affabilité qui luy gaignoit les cœurs d'vn chacun, il les contenta tous, faisant vn reglement, autant iudicieux qu'utile & necessaire à la Colonie, qui portoit que les seruiteurs passez dans l'isle aux despens de leurs maistres, les seruiroient trois ans entiers, à gages proportionnez à leurs forces, apres lequel temps, ils auroient pleine liberté de retourner en France, où de s'habiter dans l'isle. L'authorité de ce Gentil-homme a eu tant de poids, que cette loy a esté & est encor inuiolablement gardée dans toutes les isles que les François habitent.

Ce different appaisé, il ne manquoit plus rien à ce petit siecle d'or que des hommes, lesquels les Seigneurs de la Compagnie ne vouloient plus risquer, dans l' apprehension de tout perdre avec les

deniers qu'ils auoient auancé dans les premiers embarquemens. Ce que les habitans ayant connu, il commencerent à venir eux-mesmes en France en l'an 1633. & 1634. & leuer des hommes à leurs frais, pour peupler l'isle: d'où vient que depuis ce temps, on n'a iamais payé les droits de la Compagnie qu'à regret.

Nostre Colonie s'estant vn peu r'affermie par les efforts de nos habitans, commença bien-toft à s'épandre dans les plus belles isles voisines, ainsi que nous dirons dans la suite de l'histoire: Il faut pourtant auoier que n'estant pas secourüe de la Compagnie, elle n'a fait que languir dans sainct Christophe, iusqu'à l'arriuée de Monsieur de Poincy, Lieutenant General pour le Roy: ce braue Cheualier voulant s'acquiter de cét illustre employ dans l'Amérique, avec autant de gloire qu'il en auoit emporté en Europe, dans les plus importantes charges de l'armée nauale, où il auoit commandé plusieurs fois en qualité de Vice Admiral de France; employa ses soins & le reuenu de ses Commanderies à peupler, policer, & orner cette isle: il y a fait bâtir des Eglises, vn superbe chasteau, où il loge; vne citadelle à la pointe de sable, vne bourgade à la Basse-terre, & plusieurs autres beaux edifices: il a fait agrandir les chemins, qu'il a ornez en plusieurs endroits, d'orangers & de cistroniers. Son bon gouvernement a attiré les François de toutes parts, pour y habiter, & les marchands, pour y vendre des esclaves, qui sont comme les deux bases d'vne Co-



GRAND OCEAN



GRAND OCEAN

NOUVEAU MER



Passage pour Mâtures
Passage pour Mâtures
Grand cul pour barques
Passage de sac
Passage pour barques

20
10
16
50
40

I. Crenage
I. a la Biche
I. St Christoff
I. a Boulanger

Gros Morne

BASSE

CABES

Grande R. aux Gouyaues

Ance S. Pierre.

TER

TER

I. Ilet a Gouyaues

S. Louis

Roc

Fontaine bouillante

RE

R. du Flamen

RE

Cafe du Borgne a present fort

Sainte Marie

Isle Mobile

Passage de thome

Haure

Brifans

Ance a la barque

S. Joseph

Pointe des vieux habitans

Convent des Peres Jacobins
Petite riviere

Grand Carbet

R. d'Orange

La grande Riviere

Souphriere

Logis de M. Manger
Iuge

Convent des Peres Jacobins
R. aux Herbes

R. des grands Bananiers

R. du trou au Chat

R. du trou au Chien

Pointe du petit Carbet

Logis de M. Aubert

Les trois Rivieres

Rade

Fort Royal

Grande Ance

Esquille de statut

DV NORT



Port aux Chaloupes

Morne

Port au liege pour
des barques

Morne

Cap S. Jean

ANDE

TERRE

Saline

Pointe des Ajoupart

Morne

Premiere Saline

Passage pour Chaloupes

Grande Saline

Isle de la
Desfrade

Pointe de
la Grande Baye

Isles aux
Loups
Marrins



Eschelle de cinq lieues



ISLE DE LA
 GUADELLOUPE
 Située à 16 Lieues de la
 Septentrionale

DU NORD

Eschelle de cinq lieues

Port aux Chapeaux

Port au Lézard

NORDE

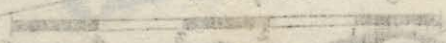
TERRRE

Passage pour Chapeaux

Isle de la
GUADELLOUPE

Isle de la
GUADELLOUPE

Eschelle de cinq lieues



lonie. En fin, il en a fait non seulement la Capitale, mais la plus florissante de toutes les isles. Il s'est rendu redoutable aux Anglois, aymable aux François, & gouverne encor aujourd'huy cette isle avec la charge de Lieutenant General du Roy sur toutes les autres. Je ne veux pas m'estendre icy à décrire les éloges de cét illustre Gouverneur, cette matiere exige vne plume mieux taillée que la mienne, & la quantité de ses beaux faits est si prodigieuse, qu'elle empliroit plusieurs volumes.

De l'establissement de la Colonie Françoise, dans l'Isle de la Guadeloupe.

CHAPITRE SECOND.

IL y avoit dans l'Isle de saint Christophe vn Capitaine, nommé de Loliue, des plus riches, des plus anciens, & des plus courageux habitans de cette Colonie Françoise. Ce Gentil-homme avoit vne parfaicte connoissance de la qualité de toutes les Isles voisines, pour les avoir fort fréquenté: Estant venu en France l'an 1634. avec quantité de marchandise, il rencontra dans la ville de Dieppe peu de iours apres son arriuée, vn Gentil-homme appelé Duplessis, lequel avoit desia esté à saint Christophe avec Monsieur de Cahusac, & estoit sur le point d'y retourner: Ces deux Gentils-hommes s'entretenans tous les iours de la fertilité, & de la beauté de toutes ces isles, mais particulièrement de celle de la Guadeloupe (qui a des avantages tres-

considerables sur toutes les autres) conceurent vn genereux dessein d'y ietter vne nouvelle Colonie.

Ils viennent à Paris, communiquent leur resolution aux Seigneurs de la Compagnie, leur font vne declaration fort sincere de la grandeur, beauté, & fertilité de cette isle, les assurent de leur fidelité & engagement à leurs interests, pourueu qu'ils veuillent interiner leur requeste. Les Seigneurs de la Compagnie en parlent à Monseigneur le Cardinal de Richelieu; il les écouta volontiers, les receut avec joye, approuua, & loüa leur entreprise, & ordonna que leurs commissions fussent expedées.

Je ne sçay ce que conceut ce grand Genie de cette proposition, luy qui ne projettoit rien de petit dans ses desseins : mais il est certain qu'il tint vn discours au Reuerend Pere Carré, Superieur du Nouuiat des FF. Prescheurs à Paris, qui faisoit assez connoistre qu'il esperoit vn tres-signalé progres de l'establissement de la Colonie dans cette isle; car il luy dit qu'il vouloit establir vn Seminaire dans la Guadeloupe, qu'il rempliroit de Religieux de nôtre Ordre, pour s'en seruir non seulement dans les isles, mais dans les terres fermes; où il vouloit jeter des Colonies Françoises. Il le pria de luy destiner promptement quelques Religieux pour secourir spirituellement, & les François de cette future colonie, & les Sauvages naturels du pays.

Le Reuerend Pere Carré inclinant volontiers à de si saints desirs, & voulant seconder vne si Chrê-

tienne entreprise , luy nomma quatre de ses Religieux , veritablement dignes de cét employ : à sçavoir , le Reuerend Pere Pelican , Docteur de la Faculté de Paris , le Reuerend Pere Griffon , le Reuerend Pere Nicolas de saint Dominique , & le Reuerend Pere Raymond Breton ; Dieu voulant par vn effet de son adorable Prouidence , que la conduite spirituelle de cette isle fut donnée aux Religieux de saint Dominique , comme ayant esté teinte du sang des genereux enfans de cét ordre Apostolique.

Nos Historiens font mention de douze Religieux , qui ont arrousé la terre de la Guadeloupe du sang qu'ils y ont répandu , en publiant l'Euangile aux Barbares qui l'habitoient. Le Reuerend Pere Malpeus dans son liure intitulé , *palma fidei FF. Predicatorum*, en parle en ces termes. *Anno Domini M. DC. III. mense Decembri , in Insula Guadalupe VI. nostris ad Philippinas proficiscentes , pro Christi fide martyrium constanter subiit. Inter quos à P. Petro Caluo lib. 2. de lacrymis Religionum recensentur , F. IOANNES DE MORATALLA , Conuentus Valentini , uti & ceteri subsequentes , alumnus. F. VINCENTIVS PALAV , F. IOANNES MARTINEZ , natus in villa Alcanizenfi , Regni Aragoniæ. F. HYACINTHVS CISTERNES , horum agones descripsit Admod. R. P. F. Ioannes Naya , natione Aragonensis ex opido de Alquezar , testis oculatus , ex in societate Martyrum duabus sagittis vulneratus . Extateius descriptio in Archivo Conuentus S. Petri martyr Calatayubiensis.* Le Reuerend P. Alphonse Fernandes

dans ses Concertations, appuyé sur l'autorité du Chapitre General de tout l'Ordre des Freres Prescheurs, tenu à Paris l'an 1611. qui en parle dans ses Actes, nous produit encore six autres martyrs, que les Sauvages de la Guadeloupe tuèrent à coups de fleches l'année suiuiante mil six cens quatre, voicy ce qu'il en a écrit. F. PETRVS MORENVS, natione Hispanus, ex opido Villalua del Rey, Conuentus Segobienfis alumnus, ad viuam Domini Iaponensem & Chinesem excolendam nauigans, in itinere ad insulam Guadalupensem unà cum quinque sodalibus Ordinis, Barbarorum sagittis anno Domini M. DC. IV. occubuit. Christianis vero corpora eorum colligentibus, ceterisque, qui in ea classe uehebantur, illustria signa apparuerunt, quæ martyrum sanctitatem conspicue demonstrarent.

Monseigneur le Cardinal extrêmement satisfait de l'offre du Reuerend Pere Carré, en fit écrire aussitost à Rome, pour obtenir vne Mission du Pape Urbain VIII. où il eut tant de credit, que sa Sainteté accorda sa demande, fit expedier vn Bref, dans lequel, outre les priuileges, & les faueurs dont il gratifia les nouueaux Missionnaires, il semble déroger assez ouuertement à la donation d'Alexandre VI. en permettant à des Religieux François d'aller à ces isles de l'Amerique, desquelles personne ne pouuoit approcher sous peine d'excommunication, portée dans la Bulle adressée aux Roys de Castille, qui deffend; *Quibuscumque personis, cuiuscumque dignitatis, etiam Imperialis & Regalis status, gradus, ordinis, vel conditionis, sub excommunicationis lata sententia*

*pœna, quam eo ipso, si contra fecerint, incurrant, districtius inhi-
 bebimus, ne ad Insulas, & terras firmas inuentas, & inue-
 niendas, detectas, & detegendas, versus Occidentem & Me-
 ridiem, fabricando & construendo lineam à Polo Arctico, ad
 Polum Antarcticum, siue terræ firmæ, & insula inuen-
 ta & inueniendæ sint versus Indiam, aut versus aliam
 quamcumque partem, quæ linea distet à qualibet insularum,
 quæ vulgariter nuncupantur, de los Azores, y Capo Verd,
 centum leucis versus Occidentem, & Meridiem, ut præfertur,
 pro mercibus habendis, vel quavis alia de causa accedere præ-
 sumant, absque vestra, ac Hæredum & Successorum vestro-
 rum prædictorum licentia speciali, &c. Datum Romæ apud
 S. Petrum anno Incarnationis Dominicæ M. CCCC.
 XCIII. quarto Nonas Maij, Pontificatus nostri anno primo.*
 Qui voudra voir au long cette Bulle, la trouuera
 dans nostre Bzouius, au Tome dix-huictiesme des
 Annales Ecclesiastiques, en l'an 1493. d'où i'ay tiré
 cecy.

Mais le Bref d'Urbain VIII. leue ces censures &
 ces obstacles, en ce qu'il instituë nos Religieux, Mis-
 sionnaires dans ces Indes, sous la protection du
 Tres-Chrestien Roy de France: Voila comme en
 parle le titre de nos priuileges; *Facultates concessæ à
 Sanctissimo DD. N. Urbano, diuina prozidentia Papæ
 VIII. Fratri Petro Pellicano & tribus alijs eius socijs ordi-
 nis Prædicatorum, destinatis Missionarijs ad Indos, protectis
 Christianissimo Rege Gallia.* Et afin d'oster toute équi-
 uoque qu'on pouuoit faire sur ce mot d'Indos. Le
 mesme sainct Pere s'explique assez dans vn autre
 Brefenuoyé au Reuerend Pere Armand de la Paix,

specifiant l'isle de la Guadeloupe, il est datté du dix-septième Mars 1644. *F. Armando à Pace ex Nouitiatu Generali Parisiensis ordinis S. Dominici, eiusdem ordinis, Præfecto Missionis ad insulam Guadalupam.* La sacrée Congregation, de *propaganda fide*, en a fait vn decret tres-avantageux, confirmant la Mission aux FF. Prescheurs, & ordonnant qu'on leur feroit tenir les grands Priuileges dont le Pape les auoit fauorisez. En voicy les propres termes: *Decretum sacra Congregationis de propaganda fide habitæ die V. Decemb. 1645. Referente Eminentissimo D. Card. Albornotio statum insule de Guadalupe, ex relatione à Nuntio Galliarum, transmissa; sacra Congregatio Missionem Dominicanorum ad insulam præfatam confirmauit, & facultates antea expeditas pro Patre Armando à Pace Parisiensi dictæ Missionis Superiore, quem illius Præfectum declarauit, ad eum Nuntium mitti iussit, ut illas ad præfatum Patrem deferri curet. Signé Card. Capponi, avec vn paraphe & vn sceau de cire rouge, & contre-signé de son Secretaire.*

J'ay fait cette digression, pendant que nos deux Capitaines de l'Oliue & Dupleffis, sollicitoient puissamment à Paris, ou apres auoir sejourné quelque temps, on leur expedia deux Commissions égales, pour commander chacun dans son quartier, à la moitié du peuple qu'on leur enuoyroit. Les Seigneurs de la Compagnie leur auancerent trois mille liures, pour estre employées dans l'achat de quatre pieces de canon de Breteüil; de cent mousquets, de cent picques, & de cent corps de cuirasse; ce qu'ils deuoient également partager à leur arri-
uée

uée dans l'isle. Mais comme l'entreprise estoit grande, & exigeoit vne dépense, à laquelle nos deux Capitaines n'auroient sans doute pû suruenir; ils traitèrent avec quatre ou cinq Marchands de Dieppe, & s'obligerent reciproquement par contract: sçauoir, les Marchands d'une part, à faire passer à leurs frais 1500. hommes dans la Guadeloupe, & à les assister de viures, iusqu'à ce qu'il y en eut suffisamment dans l'isle pour leur nourriture: & nos Capitaines d'autre-part s'engagerent à leur faire payer vingt liures de petun par teste des habitans passez à leurs frais, (sans prejudicier aux droits de la Compagnie). & de plus, que pendant dix années, personne ne pourroit trafiquer dans cette isle, si non les Capitaines des nauires enuoyez par les Marchands.

Cela fait, nos Capitaines amasserent en diligence cinq cens hommes, qui presque tous furent obligez à seruir trois ans pour leurs passages; les vns à nos Capitaines; les autres aux Marchands, & à quelques particuliers, 'aux frais desquels ils auoient passé. Monsieur de l'Oliue & Monsieur Duplessis, s'embarquerent avec quatre cens hommes dans le nauire du Capitaine Fel, & enuiron cent dans la barque de Dauid Michel, sous la conduite d'un nommé la Ramée.

Ils partirent de la rade de Dieppe le vingtiesme May l'an 1635. Nos deux chefs, dont les Commissions estoient égales, auoient desia eu quelque différent touchant la primauté; ce qui fut la racine, &

le commencement funeste de tous les defordres; car si deux Monarques sont incompatibles dans vn Royaume, deux Gouverneurs ne le sont pas moins dans vne isle; principalement lors qu'ils sont d'une humeur differente, comme estoient ces deux Messieurs, dont le premier estoit vn soldat tres-courageux, doiué de quelque bonté naturelle; mais si facile à persuader, que sans beaucoup de Rhetorique, on le faisoit condescendre à tout ce qu'on souhaitoit. Le second estoit d'un esprit plus doux, tres-capable, & d'un bon iugement; il auroit sans doute gardé vne parfaite intelligence avec Monsieur de l'Oliue, si celuy-cy n'auoit esté perpetuellement comme obsédé par vne troupe de plusieurs gens perdus & sans ame, qui luy seruans de conseil peruertissoient tout ce qu'on luy faisoit conceuoir de bon.

La trauesée de toute cette Colonie fut tres-favorable: Ils arriuerent le vingt-cinquième iour de Iuin à l'isle de la Martinique, qui n'estoit alors habitée que des Sauvages. Le mesme iour nos Religieux y planterent la Croix, au pied de laquelle nos Capitaines appliquerent les fleurs de lys. Les Sauvages y estoient presens, & comme des singes firent toutes les ceremonies qu'ils virent pratiquer dans cette action, s'agenouillans & baisans la terre comme nos François.

Le vingt-huitième de Iuin 1635. veille de saint Pierre & saint Paul, cette nouvelle peuplade arriua à la Guadeloupe: le lendemain nos Peres dresse-

rent vn Autel, erigerent la croix, bastirent vne Chapelle dans laquelle ils celebrent le saint Sacrifice de la Messe, & le mois de Septembre suiuant, ayant receu le Bref de leur Mission, en dattedu douzième Iuillet 1635. ils en firent la lecture publiquement avec vne satisfaction incroyable de tous les habitans, lesquels depuis ce temps là, leur ont rendu tous les deuoirs d'ouïailles, comme à leurs seuls & legitimes Pasteurs.

Nos deux Chefs n'eurent pas plustost mis pied à terre, qu'ils chercherēt vn lieu commode pour habiter: à cēt effet, ils parcoururent toute la coste, & apres s'estre beaucoup trauaillez, ils choisirent par mal-heur l'endroit le plus ingrat de toute l'isle, tant à cause que la terre y estoit rouge (& par consequent plus propre à faire de la brique, qu'à receuoir du plan) qu'à cause des montagnes. En ce mauuais lieu, ils déchargerent tout ce qui estoit dans les deux nauires, & partagerent tant les hommes, que les viures & munitions de guerre, non sans beaucoup de bruit & querelle entre ces deux Capitaines.

Monsieur de l'Oliue se plaça à la droite, & fit bastir vn petit fort qu'il nomma, le Fort saint Pierre, parce qu'en ce iour consacré à la memoire de ce Prince des Apostres, ils auoient pris possession de l'isle & arboré les armes de France. Monsieur Duplessis tint la gauche, & s'habituua enuiron deux portées de mousquet de son compagnon, leurs habitatiōs demeurans separées par vne petite riuere.

Cependant nos Capitaines firent vne faute, qui a fait perdre la vie a plus de la moitié de leurs hommes, laquelle fut de ne pas aborder l'isle de la Barboude, habitée par les Anglois, cōme on leur auoit conseillé, dans laquelle a peu de frais, ils eussent pū auoir tout ce qui leur estoit necessaire; si bien qu'ils se trouuerent à la Guadeloupe dans les bois, sans auoir ny manyoc, ny patates, ny pois, ny febues, pour semer; d'ailleurs, n'ayans apporté dans leurs nauires des viures que pour deux mois, ils se virent obligez de retrancher de la liure de paste, qu'ils donnoient tous les iours à chacun de leurs hommes, & d'aller à saint Christophe le quinzième de Juillet, pour en rapporter du bois de manyoc & de patate pour planter, & des viures pour soulager leurs gens, en attendant le secours qu'on auoit promis de leur enuoyer de France.

Il n'est pas possible de décrire tout ce qu'endura ce pauvre peuple, que ces Messieurs auoient laissez entre les mains de certains Commandeurs, qui les traitoient plus mal que des esclaués: on ne les poussoit au traual, quoy qu'affoiblis par la misere & par la faim, qu'à coups de baston & d'hallebarde; si bien que quelques vns d'entr'eux, qui auoient esté captifs en Barbarie, maudissoient l'heure qu'ils en estoient sortis; ils se donnoient au Diable, pour uen qu'il voulut les repasser en France, plusieurs moururent avec cét horrible blasphème dans la bouche; d'autres s'enfuyrent dans vn Canot, mais ils furent repris à saint Christophe, & eussent esté

pendus, si la mauuaise intelligence de nos Capitaines ne leur eut sauué la vie.

Je ne sçay de quel auenglement estoient frappez nos deux Chefs ; car quoy qu'ils eussent pris le pre-
texte d'aller à sainct Christophe, pour y chercher du plan & des viures, ils retournerent à la Guadeloupe le quatorzième d'Aoust, aussi peu chargez de l'un & de l'autre, comme ils en estoient partis; si bien qu'il fallut bien-tost reduire la liure de paste (qu'on leur donnoit par chaque iour) à cinq onces; & mesme on ne leur en faisoit la distribution, qu'apres auoir trauillé iusqu'à midy. Tout ce peuple en estoit reduit au desespoir, & la plus grande occupation de nos Religieux n'estoit pas seulement de consoler ceux qui en estoient capables ; mais d'empescher les vns de se precipiter dans la mer, & d'arracher les cordes des mains des autres, avec lesquelles ils se vouloient pendre : Ceux qui furent assez hardis pour desrober quelque morceau de pain, estoient chastiez comme criminels, quelques-uns furent attachez au Carcan, d'autres furent fouettez, & d'autres furent marquez sur l'espaule de la fleur de lys.

Nos François dans l'extremité de leurs maux, auroient sans doute receu beaucoup de soulagement des Sauvages de l'isle, si leur humeur impatiente ne les eut rebuté ; car ces barbares ne se doutant point du dessein qu'on auoit de leur faire la guerre, venoient souuent les visiter, & iamais les mains vuides; ayant mesme remarqué que nos gens auoient

*C'est
vne espe
ce de ba-
teau, du
quel
nous par-
lerons en
la 1. par-
ch. I. §. 10* necessité de viures, leurs *Pirogues* estoient tousiours remplies de Tortuës, de Lezards, de cochons, de poissons, de cassane, de patates, & de toute sorte de fruiçts du pays. Mais nos gens ennemis de leur propre bon-heur, se plaignent de leur trop frequentes visites, disans qu'ils ne venoient à autre dessein que pour reconnoistre leur foible, & entirer auantage.

Dans cette pensée on en mal-traicta quelques-vns, & mesme on fut sur le point d'en défaire deux ou trois *Pirogues* qui se presentoient. Les Sauvages, à qui peu de chose donne l'épouuante, s'enfuyrent & ne retournerent plus: on commença bien-tost à ressentir leur absence par la priuation des commoditez qu'ils auoient coustume d'apporter aux habitans. Pour lors on les combloit d'iniures & de maledictions; on crioit qu'ils vouloient faire perir de faim vne partie des François, pour auoir meilleur marché du reste: En vn mot, on concludoit qu'il falloit aller tuër tous les Sauvages, prendre leurs femmes & leurs enfans, & se saisir de leurs biens. Le Reuerend Pere Raymond fit tous ses efforts pour destourner cét orage de dessus la teste de ces innocens mal-heureux. A ses remonstrances Monsieur de l'Oliue quitta ce detestable dessein, & luy promit solemnellement qu'il ne feroit aucun tort aux Sauvages, si auparauant il n'en estoit attaqué: mais en perdant de venüe ce bon Religieux, la premiere conference qu'il auoit avec certains boutefeux, qui luy seruoient de con-

feil, luy faisoit oublier ses promesses & changer de resolution.

Le seizième Septembre, lors que tous nos habitans estoient reduits à la dernière extremité, on aperceut le navire du Capitaine l'Abbé, fretté par les marchands de Dieppe : à son arriuéé tous ces tristes affamez cr'eurent qu'il estoit chargé de viures pour les secourir ; dans cette croyance ils firent quelque demonstration d'allegresse : mais elle fut bien courte, car ce navire ayant amené près de cent hommes, il n'auoit apporté de quoy les nourrir que pour trois mois ; si bien que ce secours si ardamment attendu, ne seruit qu'à les rendre plus miserables.

Tout ce peuple affligé estoit dans vne consternation si estrange, qu'il ne sçauoit à quoy se resoudre. Monsieur de l'Oliue commença tout de bon à traiter avec son conseil, de faire la guerre aux Sauuages ; mais trouuant Monsieur Duplessis fort peu flexible à ses volonte, il s'embarqua dans le navire du Capitaine l'Abbé pour aller à saint Christophe y fonder Monsieur Desnambuc, qui en estoit Gouverneur, & tafcher de luy faire agreer qu'on declarast la guerre aux Sauuages. Ce braue Gentil-homme n'y voulut iamais consentir ; au contraire, il tafcha de le destourner de cette mal-heureuse entreprise, & luy fit promettre de s'en desister.

Durant son absence, Monsieur Duplessis voyant la misere de son peuple, & les affaires dans vn train de tres-mal reüssir, en conceut vn tel regret, qu'il en mourut le quatrième de Decembre 1635. Les

Sauuages qui estoient à l'isle de la Dominique, furent auertis de son trépas le mesme iour, & à la mesme heure par vn *Boyé*: Ils le pleurerent & en firent autant de deuil, que s'il eut esté vn des plus considerables d'entr'eux.

Monfieur de l'Oliue auerty de la mort de son compagnon, retourna promptement à la Guadeloupe, s'empara de tout le peuple, & creut, se voyant seul maistre absolu, que tout le monde feroit joug à ses volontez. En effet, il fit conclure la guerre aux Sauuages le vingtième Ianuier mil six cens trente-six. Pour preuue de cela, ayant apperceu le mesme iour à vne lieuë du fort, vn Canot de Sauuage, il commanda des hommes pour les aller massacrer; mais à leur arriuée ils trouuerent qu'ils s'estoient retirez.

Pendant cette conjoncture de temps, arriua que quelques Sauuages prirent vn liët de coton dans le cul-de-sac à des Vareurs, au lieu duquel ils mirent vn porc & des fruiëts; c'estoit plus que le liët ne valloit; & mesme ceux qui y estoient interessez m'ont assurez, qu'on le leur faisoit à croire. Or quand cela auroit esté, c'estoit vne simplicité de Sauuage qu'il falloit dissimuler; neantmoins on prit pre-texte là-dessus pour conclure la guerre.

Vn iour que nostre Reuerend Pere Raymond estoit occupé auprès des malades, qui estoient en grand nombre; Monfieur de l'Oliue s'embarqua avec tous les Autheurs de cette conspiration, & s'en allerent, sous pre-texte de chercher vne place
plus

plus faine, vers les habitations des Sauvages, qui estoient, où est à present situé le fort Royal: les Sauvages s'estoient prudemment disposez à la fuite, & auoient mis le feu à leurs Cases, amassé & emporté tous leurs viures; en sorte qu'il ne restoit plus qu'un bon vieillard, nommé le Capitaine Yance, aagé de plus de six vingt ans, avec trois de ses fils, & deux autres ieunes Sauvages: il estoit sur le point de s'embarquer, & comme il vit les François venir à luy, il leur cria plusieurs fois, *France non point fasché*, ne se pouuant mieux expliquer: On luy protesta qu'il ne luy feroit fait aucun tort, qu'il n'auoit qu'à venir en assurance avec ses enfans; ce qu'il fit aussi-tost.

Quand on se fut saisi de sa personne & de ses fils, Monsieur de l'Oliue changea de face & de discours, l'appella traistre, & luy dit; qu'il estoit bien instruit de la conjuration qu'il auoit faite avec ses compatriotes, pour venir tuër les François: mais voyant que ce vieil Sauvage le nioit opiniastrément, il tira vne monstre de sa poche, & luy dit; Tiens, voila le *Maboya* de France (c'est à dire le Diable) qui me l'a asseuré: Ce barbare tout surpris de voir les mouuemens & les ressorts de cette monstre, creut que Monsieur de l'Oliue luy disoit vray: il commença aussi-tost à iniurier ce diable supposé, luy disant qu'il estoit, vn meschant & vn imposteur, & que ny luy, ny les autres Sauvages n'auoient iamais pensé à faire aucun desplaisir aux François.

Monfieur de l'Oliue luy commanda d'enuoyer vn de fes enfans pour arrefter les femmes, qui n'étoient qu'à cent pas de là; ce bon vieillard donna cet ordre; mais celuy qui fut enuoyé, au lieu de retourner, donna l'épouuante aux femmes, & leur fit auancer chemin vers la Cafe du Borgne, qui est le fort de sainte Marie: De quoy Monfieur de l'Oliue fut tellement irrité, qu'il fit lier le vieillard, & le fit mettre dans fa chaloupe avec vn de fes fils, lequel on poignarda auffi-toft en fa prefence. Cela fait, ils vinrent au pere, qui estoit demeuré tout faisi d'vne si horrible cruauté, & apres luy auoir don- cinq ou six coups de cousteau, & cinq coups d'es- pée au trauers du corps, ils le jetterent tout lié dans la mer, la teste en bas; mais comme ce bon homme estoit d'vne nature fort robuste pour son âge, il faisoit encor quelques foibles efforts pour se fauuer, se deslia vne main, & nageoit vers la cha- loupe, implorant la misericorde de ces inhumains, avec des cris capables d'amolir des cœurs de tygre; eux au lieu de le secourir, par vne cruauté inouye, & par vne rage épouuanteable, l'assommerent à coups d'auirons.

Ils lierent les deux autres, & leur firent com- mandement de les conduire où estoient les fem- mes: Vn d'iceux iugeant bien qu'il ne seroit pas plus fauorablement traité que les autres, prit l'oc- casion d'vne falaise, d'vne hauteur prodigieuse, de laquelle il se precipita en bas dans des haifers & des ronces, sans se rompre aucun membre: Quoy qu'il

se fut deschiré tout le corps, il ne laissa pas de se rendre le mesme iour à cinq lieuës de là, où estoient les autres Sauvages avec les femmes, pour les auertir de tout ce qui s'estoit passé. Remarquez icy vn trait signalé de debonnaireté en ce Sauvage, qui contrecarre la cruauté & barbarie des nostres. C'est qu'ayant rencontré au milieu de tous ces Sauvages vn garçon François, sans luy tesmoigner aucun ressentiment, se contenta de luy dire dans son baragoin, *ô Jacques, France mouche fasche, ly marré Karaibes*; c'est à dire, Jacques les François sont extrêmement faschez, ils ont tué les Sauvages.

¶ Cependant, nos Messieurs dans l'esperance qu'ils auoient de rencontrer les sauuagesses, marchoiert à pas aislez vers le lieu où ils les croyoient trouuer. Mais Dieu, qui auoit vn soin tout particulier de ces innocentes, en disposa autrement; car estans pris de la nuit, & abatus du travail du chemin qu'ils auoient fait, ils furent contrains de se coucher sur le bord d'une riuere, faisans reposer au milieu d'eux, le sauuage qui leur seruoit de guide: Ils s'y endormirent si profondement, que ce mal-heureux eut le temps de se deslier, & se sauuer à la faueur des bois & de la nuit: à leur réueil ils se trouuerent frustrez de leur attente, & furent obligez de s'en retourner sans conducteur, au trauers des bois, apres auoir visité toutes les habitations des sauuages.

Les Sauvages qui furent auertis par le premier qui s'en estoit fuy, s'auiserent d'une ruse qui cousta bien cher aux habitans; car voyans qu'ils auoient

beaucoup de manyoc meur dans leurs jardins du petit Carbet, ils le couperent au raz de terre; de forte que nos François enrageoient de faim, sur les viures qu'ils fouloient aux pieds sans les connoistre.

Nos gens estans retournez, s'emparerent des habitations des Sauvages, deschargerent tout ce qu'ils auoient, & y laisserent quelques hommes pour les garder, en attendant qu'on y ameneroit tous les autres. Ils reuiennent au fort saint Pierre, les mains toutes rouges du sang de ces innocens, & leurs ames noircies de ce massacre. Le bruit de cette guerre & de ce qui s'y estoit passé, vint aux oreilles du Reuerend Pere Raymond; ce bon Pere fut aussi tost trouuer le Gouverneur, & luy remontra avec vn grand zele, qu'il ne luy estoit pas permis de faire la guerre sans sujet, à vne nation libre, non plus que de luy rauir iniustement ses biens; que l'intention du Roy & des Seigneurs de la Compagnie estoit, qu'on ne fit aucun tort aux Sauvages; au contraire qu'on maintint la paix avec eux, & qu'on trouuilla à leur conuersion. Aussi tost cette cabale qui auoit porté Monsieur de l'Oliue à vne action si iniuste, de laquelle il a eut tout le temps de se repentir, conspira contre ce vertueux Religieux, & persuada à ce Gouverneur, qu'il estoit Espagnol dans l'ame, qu'il s'en falloit défaire en le releguant dans quelque isle au milieu de la mer; ce qu'ils eussent executé, sans la crainte qu'ils eurent que le peuple ne les en empecha.

Il n'est pas croyable combien ils firent pâtir nos Peres pendant ces desordres : mais Dieu, qui ne laisse rien d'impuny, commença bien-tost à leur faire ressentir le chastiment deu à de semblables crimes; car les Sauvages se résolurent à faire vne guerre ouverte à nos habitans, & à vanger par le venin de leurs flèches les outrages qu'ils auoient receu d'eux. Pour cet effet, ils quiterent l'isle de la Guadeloupe, & se retirerent dans celle de la Dominique, qui n'en est éloignée que de sept lieuës; ils y laisserent neantmoins les plus industrieux d'entr'eux, pour épier les déportemens des François, & reconnoistre leur foible.

Ils firent plusieurs incursions sur eux, dans lesquelles ils tuèrent soixante ou 80. hommes à diuerses fois, & prirent quelques prisonniers : ils sçauoient si bien se seruir de l'occasion, qu'ils les attaquoient souuent au dépourueu & à leur auantage. Ils y manquerent vne fois bien lourdement; car vn mois apres la guerre declarée, ayans découuert que Monsieur de l'Oliue faisoit traouiller quelques hommes dans vn desert assez éloigné de son Fort; ils armerent promptement cent cinquante ou deux cens hommes au plus, les embarquerent dans trois Pirogues, & vinrent avec dessein de les surprendre: Nos François les ayans apperceus de loin, eurent le temps de se disposer à les recevoir, & à leur dresser des embusches : Monsieur de l'Oliue leur fut au deuant, accompagné seulement de dix ou douze de ses meilleurs hommes, mais bien armez. Les

Sauuages mirent pied à terre, & ne se défiants nullement de l'embuscade, ils eurent aussi-tost les François à leur rencontre, sur lesquels ils firent pleuvoir vne gresle de fleches l'espace d'vn demy quart-d'heure, sans en blesser vn seul: mais apres auoir esté contrains de lascher pied, ils coururent vers leurs Pirogues pour se rembarquer; & quoy qu'ils fussent fort pressez, ils se separerent en deux bandes, dont l'vne ramassoit les morts & les blessez, pendant que l'autre soustenoit le choc, & se battoit avec beaucoup de generosité: la violence des nostres ne les pust empêcher, qu'ils ne remportassent tous leurs morts, & ne reconduisissent leurs blessez, excepté vn qu'ils laisserent sans ame sur la place du combat. On tient qu'ils y perdirent vingt-quatre ou 25. hommes, outre vn grand nombre de blessez. Ils y laisserent aussi deux de leurs Pirogues pleines de leurs liets, & autre petit butin de sauuage.

Sur la fin d'Octobre de l'année suiuiante mil six cens trente-six, les Sauuages ayans remarqué que vingt-cinq ou trente François faisoient vne habitation à la Capsterre, firent vn gros de sept cens ou huit cens hommes, tirez de toutes les isles qu'ils habitoient, & vinrent à la Guadeloupe, esperans de les surprendre au trauail & sans deffense: mais il se rencontra heureusement que c'estoit vn iour de Feste, qui n'estoit pas marqué dans le Kalendrier des Sauuages: Nos François estoient disperéz çà & là; les vns à la promenade, les autres à la pesche; si bien qu'ils apperceurent de loïn les sauuages;

alors vn chacun se prit à courir vers vn petit Fort de pallissades qu'ils auoient fait : mais les Karaïbes courans plus viste qu'eux, en blessèrent six ou sept à coups de flesches, & en tuèrent quatre; tout le reste se deffendit fort courageusement, mirent à mort plusieurs sauages, entre lesquels il y en eut vn, que l'on a creu estre vn François renegat: Ce mal-heureux apres auoir pillé les ornemens de nôtre Eglise, foulé aux pieds vn Reliquaire, & mis en pieces vn Crucifix; prit vn tison pour brusler la Chapelle; mais la Justice de Dieu le talonnant de près, il fut tué le tison à la main : Les sauages voyans la genereuse resolution des nostres, se retirerent avec perte de quinze ou vingt hommes, & grand nombre de blesez.

Cette guerre par la permission de Dieu, auoit jeté dans le cœur de nos habitans vne telle terreur panique, que toute chose leur faisoit peur, comme autrefois à l'infortuné Cain. Les feüilles rouges du bois, leur sembloient estre des sauages, & leur faisoient donner l'allarme à toute l'isle; vn arbre flottant sur la mer, estoit pris par eux pour vne Pirogue chargée de leurs ennemis; de sorte qu'ils n'auoient aucun repos, & ne scauoient en quel lieu ils estoient en assurance. La famine y estoit si grande, qu'on en a veu quelques-vns manger les excremens de leurs camarades; les autres broutoient l'herbe comme les bestes: Ils s'écartoient quelquefois dans les bois pour trouver à manger, où bien souuent ils rendoient l'ame, faute de nourriture: on

en a trouué plusieurs mangez des chiens, qui estoient autant ou plus affamez que leurs maistres: les maladies en faisoient mourir beaucoup faute de secours & de viures: Nos Peres en enterroient assez souuent trois ou quatre dans vne mesme fosse.

Il est aisé à iuger que Dieu tenoit manifestement la main à cette horrible punition, veu l'abondance dans laquelle estoit l'isle pour lors, comme nous verrons dans la troisiéme & quatriéme partie de cette histoire. Ce qui me confirme dans ce sentiment, est l'erreur que firent les Pilotes qui conduisoient le nauire du Capitaine Barbeau, chargé de viures & de prouisions pour la Guadeloupe; lesquels estans arriuez à la hauteur de quinze degrez, & n'ayãs plus qu'à suiure la route de l'Est à l'Ouëst, c'est à dire, del'Orient à l'Occident, ils se fouruoyerent en sorte qu'ils allerent aborder la terre de la Floride, distante pour le moins de cinq cens lieues de la Guadeloupe. Erreur tel que depuis qu'on nauige surmer, on en a fort peu veu de semblables. Peu de temps apres le Gouverneur fut trauaillé de si estranges conuulsions, qu'à tous momens, on le tenoit pour mort: En fin, il perd la veüe & vn peu apres le gouvernement de l'isle de la Guadeloupe, de laquelle il fut contraint de se retirer: Mais cette bonté de Dieu, qui mesle tousiours sa misericorde avec sa Iustice, luy fermant les yeux du corps, luy fit ouurir ceux de l'ame; en sorte que reconnoissant ses fautes, il en fit penitence, vescu depuis fort Chrestionnement, & fit vne fin assez heureuse.

Quant

Quant aux autres , si ie ne craignois de me rendre importun , ie ferois voir par leur fin defastreufe, qu'il ne fait pas bon se jouier à Dieu , puis qu'il n'en a pas laiffé vn feul impuny , & qui n'ait feruy d'vn épouuantable exemple à la pofterité.

Tant de maux eftoient plus que fuffifans , pour faire releuer les cœurs & les yeux de nos François vers celuy , qui ne chafte que pour faire implorer fa clemence. En effet , le peu de gens de bien qui reftoient dans la Guadeloupe vnis au Reuerend Pere Raymond , auquel les miferes de ce peuple eftoient auffi fenfibles que les fiennes propres ; faifoient d'inftantes prieres à Dieu, pour eftre fecourus dans cette neceffité extrême , & à ce qu'il pluft à cette ineffable bonté de retirer tant foit peu fa main vangereffe de deffus eux , & leur faire respirer vn fiecle plus doux.

Leurs prieres furent exaucées dans vn temps ou felon les apparences humaines , ils ne pouuoient eftre fecourus ; car l'ifle de la Guadeloupe eftoit tellement décriée en Europe , que pas vn nauire ny vouloit aller, ny mefme mouïller l'ancre eftant aux ifles ; les Marchands de Dieppe, qui s'eftoient ruynez à faire des embarquemens pour la peupler, voyans que leur bien profitoit fi mal , perdirent courage, l'abandonnerent tout à fait, & quelques-uns en furent fi fachez, qu'ils en moururent de déplairif : D'ailleurs , les Seigneurs de la Compagnie foulageoient fi peu les habitans, qu'ils furent contrains, apres auoir tenu confeil en l'abfence de Mon-

50 ESTABLISSEMENT,
fieur de l'Oliue, d'implorer le secours de Monsieur
le General de Poincy.

Ce genereux Lieutenant du Roy affligé de leur
disgrace, leur enuoya deux cens cinquante hom-
mes, sous la conduite de Monsieur de la Vernade,
& de Monsieur de Sabouilly, Gentil-homme fort
consideré, pour auoir rendu de tres-grands serui-
ces au Roy, dans ses armées en France & en Allema-
gne.

Le secours spirituel arriua le lendemain, compo-
sé de six Religieux: à sçauoir, du Reuerend Pere
Nicolas de la Mare, tres-fameux Docteur de Sor-
bonne, personnage autant recommandable pour
la sainteté de sa vie, que pour sa grande doctrine;
du Reuerend Pere Jean de saint Paul, de trois Fre-
res Conuers, & de Moy.

A nostre arriuée nous trouuafmes, que le Reue-
rend Pere Raymond supportoit depuis trois ans
tout le faix de cette Mission, trauaillant infatiga-
blement luy seul au soulagement spirituel de nos
François, dans lequel trois ou quatre autres au-
roient trouué assez d'employ pour s'occuper. Il
estoit temps de l'assister; car il estoit reduit dans vne
si grande misere, qu'il n'estoit plus couuert que
d'vn méchant habit de toile; outre ses trauaux (qui
ne sont conceuables qu'à ceux qui en ont esté les
spectateurs) il estoit dans vne necessité si grande
de toutes choses, & souffroit des peines si affligean-
tes, que ie me suis mille fois estonné, de ce qu'vn
homme mortel ait tant enduré sans mourir. Il nous

receut comme des Anges descendus du Ciel ; Et apres nous auoir mené dans la Chapelle de nostre-Dame du saint Rosaire, & là chanté le *Te Deum*, en action de grace, il enuoya chercher du pain pour nous donner à manger, ny en ayant pas vn seul morceau dans sa case : nous fusmes tous plus consolez de cette grande pauureté, que si nous eussions rencontré toutes les mines d'or des Indes, chacun de nous reputant à vn bon-heur extrême d'estre fait digne de patir pour la gloire de Iesus-Christ. Le Reuerend Pere de la Mare, apres s'estre deuëment informé de la disposition des habitans, nous distribua à chacun vn quartier de cette vigne de nostre Seigneur pour y trauailler, & y faire tout ce que nous croirions necessaire, à ce qu'elle porta des fruits dignes de la vie eternelle.

Nous mismes tous la main à l'œuure, avec vne grande ferueur, & commençasmes chacun dans son canton à prescher, catechiser, administrer les Sacrements, & à solliciter les malades qui estoient en tres-grand nombre par toute l'isle.

Plus des trois quarts de ce secours nouuellement arriué, moururent ; quelques-vns en attribuent la cause aux Chefs, qui les retenoient par force pour trauailler dans leurs habitations, quoy qu'ils n'y fussent nullement obligez : les autres au mauuais air de l'isle, qui pour lors n'estoit pas encore decouverte des bois : en fin, les autres à la disette des viures. Pour moy ie crois qu'il y auoit vn peu de l'vn & de l'autre ; sur tout, que la tristesse qu'ils auoient

de se voir détenus , & empeschez de faire leur profit , comme ils esperoient , en a plus fait mourir que le reste. Cependant, c'estoit la chose la plus pitoyable du monde à voir. Il y auoit presque deux cens hommes malades au logis de Monsieur de la Vernade , tous couchez sur la terre , ou au plus , sur des roseaux , dont la pluspart estoient reduits aux abois , veautrez dans leurs ordures , & sans aucun secours de personne : le n'auois pas plustost fait à l'vn ; qu'il falloit courir à l'autre ; quelquefois pendant que i'en enseuelissois vn dans des feuilles (il ne falloit pas parler de toile en ce temps là) ie n'entendois que des voix mourantes , qui disoient ; Mon pere , attendez vn moment , il ne vous coustera pas plus de peine pour deux ou pour trois , que pour vn seul ; & le plus souuent il arriuoit ainsi , car i'en enterrois assez communément deux ou trois dans vne mesme fosse ; de sorte , que nonobstant la diligence & les soins de nos Chefs , nos François estoient sans doute à la veille de retomber dans le precipice de leur premiere infortune : car quoy que Monsieur de Sabouilly ne se donnast aucun repos , & qu'il fut perpetuellement en course à faire le tour de l'isle dans vne chaloupe , dans laquelle il auoit tousiours dix ou douze hommes armez avec soy : neantmoins les Sauvages enfléz & encouragez , tant par les auantages journaliers qu'ils auoient sur nous , que par les victoires remportées depuis peu sur les Anglois , faisoient plus opiniastrement la guerre qu'au parauant.

Monsieur de Sabouilly les eut deux ou trois fois en fa rencontre. A la premiere, apres auoir long-temps soustenu le choc de sept à huit cens Sauuages, il fut contraint de se battre en retraite, & d'abandonner son canot, que ces Barbares mirent aussi-tost en pieces. A la seconde rencontre, il fut plus mal traité qu'à la precedente; à cette fois Monsieur de Sabouilly auoit donné le mot à Monsieur de la Vernade, à ce qu'il le vint trouuer avec toutes ses forces; celuy-cy se mit en chemin avec plus de quarante hommes armez: mais les pluyes furent si abondantes, qu'il fut contraint de relascher. Il y auoit desia quelque refroidissement entre ces deux Messieurs, ce qui donna occasion à quelques-vns de croire, que c'estoit vne piece faite à la main, & que Monsieur de la Vernade ne prit l'occasion de cette pluye pour se retirer, que pour laisser son compagnon dans le peril de la mort, qu'vn autre moins genereux, & moins adroit que luy n'eut iamais euté; car apres s'estre long-temps batu en pleine mer, auoir tué quinze ou seize Sauuages, & blessé plusieurs des autres; ces Barbares affoiblis par la mort de leurs compagnons, ne se rebuterent nullement; au contraire le ferrerent de si prés, que luy ayant blessé cinq hommes, desquels trois moururent vn peu apres, ils donnerent vn coup de fléche dans le bras droit de son pilote; ce qui le contraignit de quitter la mer, & de se retirer dans vn petit islet, où ils le tinrent assiégré l'espace de trente-six heures, & luy décocherent vne si grande quantité

de flèches, qu'il en auoit de quoy charger sa chaloupe, s'il les eut voulu ramasser. En fin, voyans qu'il estoit resolu de leur vendre sa vie bien chere, ils perdirent cœur, & leuerent le siege, luy difans vne infinité d'iniures.

D'ailleurs, toute l'isle estoit dans vn murmure general, & à la veille de faire vne ligue, ou plustost vne guerre ciuile, plus dangereuse que celle des Sauvages; & ce à cause que les Chefs opprimoient les anciens habitans, iusqu'à prendre à viue force leurs viures, sans mesme épargner les Ecclesiastiques. Alors, les anciens habitans commencerent à maudire le secours; chacun retiroit son épingle du jeu, disant qu'il n'auoit nullement approuué le conseil de demander du secours, quoy qu'en verité ils l'eussent tous tres-ardamment desiré.

En ce temps, Monsieur Aubert Capitaine de l'Isle de saint Christophe, estant à Paris pour quelques affaires de Monsieur le General de Poincy, fut pourueu du gouvernement de la Guadeloupe, par les Seigneurs de la Compagnie: Ce Capitaine à son arriuée rendit de signalez seruices à ces Seigneurs & aux habitans de la Guadeloupe, desquels il a esté autant mal recompensé, qu'il en deuoit estre regardé de bon œil: car passant par l'isle de la Dominique, il se comporta avec tant de prudence & d'adresse, qu'il fit venir les Sauvages à son bord, auxquels ayant fait entendre qu'il venoit pour gouverner la Guadeloupe, qu'il vouloit estre leur Compere, & leur bon amy, mesme qu'il vouloit les deffen-

dre contre ceux qui leurs faisoient la guerre; à force de caresses & de presens, il leur fit promettre de retourner à la Guadeloupe, & fit vne forme de paix telle quelle, & autant solide qu'elle se pouuoit faire avec les Sauvages.

A son arriuée, qui fut à la fin de Septembre mil six cens quarante, il publia cette paix, laquelle nous receufmes avec la pluspart des habitans, comme la plus agreable nouvelle qu'on nous pouuoit annoncer: mais ceux qui auoient esté du conseil de la guerre, & plusieurs autres de cette mesme farine, ne la peurent aucunement gouster, disans qu'il estoit impossible de faire vne bonne reconciliation avec les Sauvages, & que pour leur regard, ils ne les admettroient iamais dedans l'isle qu'à coups de mousquets: mais hélas, qu'est-ce de douter & se méfier de la bonté & misericorde de Dieu! car il leur arriua, au moins à plusieurs, tout de mesme qu'à ce mal-heureux Prince, qui doutant du renuitaillement de la ville de Samarie, fut écrasé sous les chariots qui portoient le mesme secours. car Monsieur Aubert ayant fait monter vne barque qu'il auoit apportée de France, s'estant mis dedans luy vingtième pour aller à saint Christophe, & s'estant arresté quelques iours à pescher des tortuës, & des lamentins pour y porter; la barque fut surprise d'un puissant coup de vent, son brat sous ses voiles le troisième Fevrier mil six cens quarante & vn, & entraîna toute cette detestable cabale au fond de la mer, & peut estre au fond des enfers. Monsieur Aubert

se sauua avec dix des plus gens de bien , sur des planches & des auirons; Et ce que ie trouue d'estonnant & digne de remarque en cecy , c'est que ceux qui furent guarantis de ce naufrage ne scauoient aucunement nager , & presque tous ceux qui se noyerent, nageoient comme des poissons.

Cependant, Monsieur Aubert fit grande diligence, pour empescher qu'en quelque lieu que les Sauvages abordassent dans l'isle, on ne parut point sur le riuage avec des armes , & qu'encor bien qu'on se tint tousiours sur ses gardes, on ne leur donna aucune matiere de soupçon. Ils ne manquerent pas à la promesse qu'ils auoient faite , s'en vindrent aborder à la grande Ance, & s'enquirent du logis de Monsieur Aubert, où ils furent aussi-tost conduits. Quand ils furent deuant la maison, on ne vit iamais des gens plus circonspects , & plus défiants; en effet, c'estoit vn peu trop hazarder le paquet: car si Monsieur Aubert eut esté tel que son predecesseur, sans doute qu'on leur auroit fait vn fort mauvais party.

Après auoir fort long-temps contemplé toutes les auenuës , épié tous les gestes & mouuemens de nos François , & s'estre enquis plusieurs fois si on n'estoit plus fasché contr'eux; ils députerent deux des leurs les plus dispos, avec de tres-beaux Ananas dans leurs mains. Cependant la Pirogue demouroit tousiours à flot , & en estat de se sauuer, en cas qu'on fit du tort aux deputez.

Monsieur Aubert de son costé donna ordre de faire

faire promptement cacher toutes les armes ; luy-mefme leur fut au deuant fans fon épée , les careffa, & les conduifit dans fa cafe , où ils furent dans de perpetuelles inquietudes , iufqu'à ce qu'ils euffent beu vn coup ou deux d'eau de vie : ce qui les ayant vn peu remis de leurs apprehenfions, ils furent auffitoft inuiter leurs compagnons à décendre , pour participer au bon traitement qu'on leur faifoit : ils le firent , en forte neantmoins qu'il en demeuroit toujours plus de la moitié dans la Pirogue , en estat de pouuoir faire retraite , en cas de defordre. En fin , apres beaucoup d'entretien tel qu'on le peut auoir avec des gens qui parlent plus par fignes que par parole , & qui n'ont pas beaucoup plus de raifon que des brutes ; promeffes furent reciproquement faites de part & d'autre , de ne fe faire iamais aucun tort , & de fe traiter dorefnauant comme amis ; apres quoy ils s'en retournerent les mains pleines de prefens, le ventre remply d'eau de vie, & l'efprit tres-fatisfait.

Ce bon acueil fait aux premiers, fut plus que fuffifant pour attirer les autres ; (les Sauuages ayans cela qu'ils ferôt cent lieuës, & s'expoferont à tous les hazards , pour fe trouuer à la defbauche de quelque bouteille de vin) outre que les neceffitez qu'ils auoient des denrées des Europeans , comme haches, coufteaux, ferpes, & autres chofes femblables, les preffoient de fort près.

Ils recommencerent donc leurs anciennes vifites, non fans grand profit des habitans : car outre qu'ils

nourrissoient presque toute l'isle de tortuës, de cochons, de lezards, de poissons boucânez, & des fruits du pays ; ils apportoient quantité de beaux carets, des liëts de coton, & tout plain de petit butin qu'ils auoient rapporté de la deffaite des Anglois, lesquelles choses ils donnoient pour des bagatelles.

Le me rencontray à la descente de la seconde Pirogue, qui vint dans l'isle pour affermir la paix. Le premier des Sauvages qui mit pied à terre, vint droit à moy, comme s'il m'eut connu de longue main, & me prenant par le poing, il fit vn signe de Croix sur ma manche, & la baïsa plusieurs fois : il me demanda en langue Espagnole vn Chapelet, & l'ayant interrogé de ce qu'il en vouloit faire, il fit réponse que c'estoit pour prier Dieu ; quoy qu'en effet, il n'eut autre dessein que de le pendre à son col, comme les autres, & en faire parade ; car i'ay sceu depuis que ce malheureux auoit esté dix ans esclau en Espagne, qu'il auoit esté instruit & baptisé, & qu'ayant trouué moyen de se sauuer, en les quitant il auoit renoncé au Christianisme. Il ne faut esperer autres choses des Sauvages, qui sont tant soit peu sur l'âge, & qui se sont desia froté au pillier de la feneantise, & trop grande liberté.

Le bruit de cette paix s'estendit par toutes les isles circonuoisines, voir mesme iusqu'en France ; de sorte que plusieurs personnes tant des isles voisines que de la France, venoient prendre des places dans la Guadeloupe. L'isle se peuploit, se découuroit, s'embellissoit & deuenoit meilleure de iour en

iour. Les habitans commencerent deslors à tra-
 uailer en toute seureté, & à faire grande quantité
 de petun, qui passe sans contredit pour tres-excel-
 lent. Les nauires qui ne sont attirez que par la mar-
 chandise, & par le bon gouuernement, commen-
 cerent à la frequenter, & mesme la pluspart des Ca-
 pitaines de nauire reconnoissans la bonté, & la
 beauté de l'isle, y prenoient des places & des habi-
 tations, où ils amenoient quantité de monde. En
 fin, la Guadeloupe estoit dans vn tres-bon chemin,
 & si cela eut continué long-temps, elle seroit la plus
 peuplée de toutes les isles, comme estant la plus bel-
 le, la plus grande, & la meilleure.

Le peuple s'augmentant, nos trauaux redou-
 bloient, & c'est merueille que nous n'y ayons tous
 succombé; car outre les peines que nous prenions
 auprès du peuple, nous estions contrains de bastir
 nos cafes, & d'aller nous-mesmes querir le bois de
 nos petits bastimens sur nos épaules, à plus d'vne
 grande demy-lieuë dans la montagne. Nous cou-
 pions aussi sans l'assistance de personne, le bois de
 nos habitations, qui n'est pas vn petit trauail. En
 outre, il nous falloit cultiuer la terre, & planter nos
 viures, si nous en voulions auoir. Je me suis mille
 fois estonné que depuis dix-neuf ans, de onze Re-
 ligieux qui y ont fait tant soit peu de résidence, il
 n'en soit mort que sept, veu les fatigues qu'il nous
 a fallu essuyer. Quant à nostre façon de viure, ou-
 tre l'abstinence de viande que nous y auons touf-
 jours gardé, aussi bien que nos jeufnes de sept mois

l'année. C'est assez de dire que la pluspart du temps, nous estions reduits à ne manger que des patates, lesquelles manquoient bien souuent, & du pourpier sauuage cuit au sel & à l'eau. Le reste de l'année nous ne faisons guere meilleure chere, nous auons mené cette vie austere, iusqu'à l'année 1647. que le Reuerendissime Pere Turco, General de nostre Ordre, modera beaucoup de nos rigueurs. Nostre pain est de la cassaue, faite de racine en la façon que nous dirons cy-apres. Nostre boisson ordinaire est de l'eau, ou au plus du oüycou, qui est comme de la bierre. Nous couchons sur des clayes faites de cordes de mahot. Voila ce qui regarde nostre forme de vie.

L'an mil six cens quarante & vn, le cinquième d'Octobre, deux bons Religieux enuoyez de Paris pour nous secourir, arriuerent heureusement en cette isle. A sçauoir, le Reuerend Pere Vincent Michel, & le Reuerend Pere Dominique de sainct Gilles. Le premier estoit considéré parmy nous comme vn vray Saint, mais nous n'eufmes pas le bon-heur de le posseder long-temps: car à peine fut-il arriué, qu'il fut atteint d'une courte haleine & mal d'estomach du pays, qui luy fit faire le voyage des Indes en Paradis. Ce bon pere nous ayant predit le iour, & l'heure déterminée de son trépas; les yeux ficez au Ciel, le visage riant, & le Crucifix collé sur sa bouche, rendit sa tres-pure & tres-sainte ame à son Createur, le dix-huitiesme Nouembre en suiuant. Le second, voyant son cher compa-

gnon decedé, s'employa de toutes ses forces à nous soulager; & quoy qu'il fut le plus foible de toute la troupe, il faisoit autant que pas vn de nous, en ce qui regarde le salut des ames, & ce avec tant de constance, qu'apres auoir trauaillé presque cinq ans sans relasche, il mourut dans le champ comme vn braue soldat de Iesus-Christ. Sa vie exemplaire, & le zele qu'il auoit pour conuertir les ames, l'ont fait regretter de tous les habitans apres sa mort.

Iusqu'alors, quoy que nous estimassions nos trauaux, & mesme nos vies pour bien employées au seruice de tant de pauures Chrestiens, & pour maintenir dans cette isle la foy Orthodoxe, laquelle se feroit tout à fait abolie sans nos veilles & nos diligences: Cependant vn seul regret nous restoit, de ce que nous ne pouuions mettre en execution nôtre premier dessein, à sçauoir de prescher l'Euangile aux Sauvages. Nous ne demandions rien avec plus d'instance à Dieu, aussi ne souhaitions-nous autre chose avec plus d'ardent, puisque c'estoit ou uisoit directement nostre Mission.

Le Reuerend Pere de la Mare, voyant la paix s'affermir de iour en iour, la grande familiarité des Sauvages avec les François, & que mesme ils faisoient instance pour emmener vn de nos Religieux avec eux, creut qu'il n'auroit iamais vne plus fauorable occasion, & partant qu'il ne la deuoit laisser échaper; il fit donc dessein d'y aller luy-mesme, en communiqua avec Monsieur le Gouverneur, lequel pour luy complaire témoigna de l'approuuer, avec

promesse de le fauoriser dans son entreprise, quoy qu'il n'eut rien moins dans l'esprit; car le Reuerend Pere de la Mare, apres auoir fait promettre au Capitaine d'une Pirogue de Sauvages, de le porter à la Dominique; il me prit vne nuict pour son compagnon, avec vn de nos Freres Conuers, & nous ayant fait embarquer dans vn petit Canot, il se fit conduire chez Monsieur le Gouverneur pour le secondre de sa promesse. Son arriuee éclata, estant vne chose extremement rare de le voir en campagne, & mesme le Gouverneur prit de là occasion pour s'excuser, disant; que s'il s'estoit embarqué en cachette, il auroit secondé son dessein de tout son pouuoir; mais que le peuple estant témoin comme il approuuoit sa sortie, s'il arriuoit que les Sauvages luy fissent du tort, on ne chercheroit point d'autre garand que sa teste: C'est pourquoy, il le supplia de l'excuser, si pour cette fois il ne luy pouuoit accorder sa demande, l'assurant neantmoins qu'il luy permettroit de sortir quand il luy plairoit, pourueu qu'il s'y comportât si dextrement, que le peuple ne s'apperceut point qu'il luy eut permis: toutes ces belles assurances n'estoient que des échapatoires; car tout aussi-tost il en donna aduis à Monsieur le General de Poincy, & luy faisant entendre qu'il en pourroit arriuer quelque accident, qui pourroient renoueler la guerre; & qu'ainsi il enuoya au plustost vn ordre au Pere pour desister de son entreprise. Cét ordre arriua vn peu trop tard; car le Reuerend Pere de la Mare se voyant ainsi re-

mis de iour à autre, se seruit de l'occasion d'une autre Pirogue, & fit partir secrettement le Reuerend Pere Raymond, avec le Frere Charles, deux Religieux veritablement dignes de cette commission: il leur donna ordre de reconnoistre & de rechercher curieusement ce qu'il y auroit à faire parmy les Sauvages, de quelle façon il se faudroit comporter en leur endroit, & qu'ils luy en vinssent rendre compte dans trois semaines, ou dans vn mois pour le plus tard.

A la venuë de ces deux Religieux dans l'isle de la Dominique, le Diable sembla joüer de son reste, pour les faire massacrer, ou au moins les en chasser: Il parla aux Sauvages par la bouche de leurs Rioches (qui sont certains marmousets de coton) leur donnant faussement à entendre, que les François n'auoient autre dessein que de leur faire le mesme traitement, qu'on leur auoit fait dans le reste des isles, dans lesquelles ces nations estrangeres s'estoient tousiours insinuées par de petits commencemens, par apres s'étans acruës petit à petit, elles les auoient dépoüillées de leurs biens, chassées de l'heritage de leurs ancestres, priuées de leurs terres, & cruellement massacrez. Le Capitaine Baron (c'est le nom du Sauvage qui auoit emmené nos Religieux) entendant les murmures de ses compatriotes, en donna aduis au Reuerend Pere Raymond, l'assurant qu'il le protegeroit autant qu'il luy feroit possible, quoy qu'il sembla quasi conuaincu par les apparantes raisons des autres Sauvages. Mais le Reuerend Pere

Raymond l'ayant desabusé ; il conuoqua tous les autres Sauvages à vn vin general (qui est vne debauché de laquelle nous parlerons en son lieu.) La pluspart estant assemblez, il prit la parole en faueur de ses hostes, desquels il tiroit desia plusieurs petits presens ; & afin d'haranguer avec plus d'autorité, & se rendre le peuple plus attentif, il prit vne cotte ou juppe d'vne Dame Angloise qu'il auoit butiné à la guerre, & s'en vestit ; en sorte que, ce qui deuoit estre attaché sur les reins, estoit lié autour de son col. En cette posture il monta sur vne petite éminence de terre, commença à crier à plaine teste, & à haranguer avec tant de prolixité, que plus de la moitié de son auditoire s'en alla tout murmurant : mais les plus amateurs de la paix, goustèrent ses raisons & témoignèrent à nos Religieux, qu'ils se rejouyssoient extremement de leur venuë.

Le Diable ayant manqué son coup en cette occasion, se seruit d'vne autre inuention d'autant plus dangereuse, qu'elle estoit dans vne mauuaise teste, c'est à dire, dans la teste d'vne femme. C'estoit vne des femmes du Capitaine le Baron, ou pour mieux dire, vne vieille Megere, à laquelle le Demon persuada de tuër nos Religieux ; elle leur dit son dessein, & se mit en deuoir de l'executer : mais vn de ses propres enfans, qui auoit conceu quelque bonne volonté pour le Reuerend Pere Raymond, voyant sa mere poussée d'vn si mauuais genie, prit vne selle à trois pieds, & luy en frota si bien la teste & le corps, qu'il l'a guarit d'vne si mauuaise maladie.

Pendant

Pendant trois mois que le Reuerend Pere Raymond demeura dans la Dominique, il tascha de se perfectionner dans la langue des Sauvages: il en assembloit tous les iours le plus grand nombre qu'il pouuoit, leur apprenoit l'oraison Dominicale, le Symbole des Apostres, & leur preschoit qu'il y auoit vn Dieu, Createur de tout ce grand Vniuers, & qu'apres cette vie, il en falloit attendre vne autre, dans laquelle ce mesme Dieu puniroit les mechans par les flammes & par les tourmens eternels; & recompenseroit les bons par des biens infiniment plus grands, que tous ceux que nous pouuons conceuoir. Tous entendoient ses Catechismes avec beaucoup d'attention. La pluspart de ces pauures gens oyant ces choses, entroient dans de profonds estonnemens, & s'enqueroient souuent deluy, s'il ne mentoit point, & si ce qu'il leur enseignoit, estoit veritable: mesme quelques-vns d'entr'eux fremissoient à ce seul mot & recit des tourmens & des peines de l'Enfer. Voyant que le Pere leur disoit plusieurs choses qui passoient la portée de leurs esprits, ils s'enquestoient de quantité de choses curieuses, & nommément de la route du Soleil: car ils auoient tousiours crû que ce bel Astre en son couchant ne fit que se lauer dans la mer, comme ils font à la fin de tous leurs voyages, & que la nuict, les tenebres le cachant à nos yeux, il s'en retourne au matin au lieu d'où il estoit party, pour puis apres recommencer sa route ordinaire. Le Pere les voyant attirez par ces choses curieuses,

les en entretenoit fort souuent, y faisant fort adroitement glisser toutes les choses necessaires au salut.

En fin, soit que la poire ne fut pas encore meure, ou que le Diable preuent les biens qui pouuoient arriuer de sa residence dans cette isle, fit ses derniers efforts pour l'en faire sortir. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'on minutoit de le chasser à viue force au cas qu'il fit quelque resistance, & mesme on donna ordre à vn Capitaine de nauire de la Religion pretenduë Reformée, de l'attirer dans son vaisseau, de l'enleuer, & le ramener à la Guadeloupe.

Pendant que l'on tramoit ces beaux desseins, le Reuerend Pere de la Mare nostre Superieur, tomba dans sa maladie mortelle, ou pour mieux dire, sa maladie contractée dès le premier iour qu'il arriua aux Indes, redoubla pour le faire mourir. Ce bon Pere fut reduit en vn estat capable de donner de la compassion aux ames les plus barbares: les extremes austerités, qu'il auoit saintement pratiquées, l'auoient tellement attenué, qu'il n'auoit plus que la peau sur les os, voire mesme ils la perçoient en plusieurs endroits de son corps. Il estoit couché sur vne pauvre paillasse, sans liect ny matelat, vestu de ses habits, sans pouuoir remuër ny bras ny jambes, à moins que de sentir d'extrêmes douleurs. Il fut six semaines en ce pitoyable estat, sans toutefois desister de la predication: car il se faisoit porter sur le marche-pied de l'Autel, & là preschoit le peu-

ple avec tant de ferueur, que s'il eut esté en vne fanté parfaite, rauissant vn chacun. Il auoit vn Religieux qui luy recitoit tous les iours autour de son grabat, les sept Pseaumes Penitentiaux, pendant lesquels il versoit vne telle quantité de larmes, que cela estoit prodigieux. Il auoit perpetuellement les yeux fchez au Ciel, & son esprit tellement occupé dans l'oraison mentale, qu'il sembloit auoir tout à fait abandonné le soin de son corps. Enfin, apres auoir bien laué ses fautes dans cette mer de larmes, cette sainte ame s'enuola au Ciel, pour receuoir la Couronne de Iustice que Dieu preparoit au merite d'vne si sainte vie, le 1. iour de Mars 1642. Il s'étoit fait donner vn peu auant sa mort l'habit de Frere Couuers, se iugeant indigne de mourir dans ce-
luy de Clerc.

Il commanda de plus, que trois heures apres son trépas on le mit en terre sous le seuil de la porte de l'Eglise, sans aucune pompe funebre, & sans en aduertir le peuple, tant il craignoit qu'on ne luy rendit quelque sorte d'honneur.

Ce bon Pere estant mort, nous ne restions plus que trois Prestres & trois Freres, dans toute l'isle. Nous nous assemblasmes tous dans la maison de nostre Dame du saint Rosaire de la Basse-terre, où il estoit decedé, pour faire ces funerailles, apres lesquelles vn de nous fut élu Superieur.

Le douzième de Mars, le Reuerend Pere Raymond reuint à la Guadeloupe, pour rendre compte au Superieur du progres que l'on pourroit faire

aux Sauvages. Nous concludmes tous, voyant les necessitez presentes & pressantes, qu'il falloit arrester le Reuerend Pere Raymond, differer le voyage des Sauvages à vne autrefois, & enuoyer vn Religieux en France, tant pour obtenir la renouation de nos priuileges qui alloient expirer, que pour ramener des Religieux, desquels nous auions grand besoin.

Etablissement de la Colonie Françoisse, dans l'Isle de la Martinique, & autres.

CHAPITRE TROISIÈME.

IL y a bien de la difference entre les Colonies qu'on enuoye de l'Europe, pour remplir les Isles de l'Amerique, & celles qu'on tire des isles desia peuplées pour les transporter dans vne autre prochaine. L'histoire de l'establissement dans l'isle de saint Christophe, & de la Guadeloupe, fait assez connoistre combien il y a de peines & de difficultez à essuyer, quand il faut leuer des cinq & six cens hommes à grand frais, (dont la plupart vous échappent & se déroben avant d'estre embarquez) leur faire passer vn trajet de dix-huit cens lieues, pour leur donner à deffricher & cultiuer vne terre toute couuerte de bois, & tres-mal saine, où il n'y a ny pain, ny paste, ny hostellerie, ny maison, & où il se fait vne si estrange reuolution d'humeurs par ce grand changement de climat, que tout le monde



Escelle de Paris
 chez le Roy



15

30

40



L'ISLE DE LA
MARTINIQUE
 Située a 14 Degrez. 30 Minutes
 de Latitude Septentrionale



Eschelle de quatre Lieuës.
 Avec priuile. du Roy.

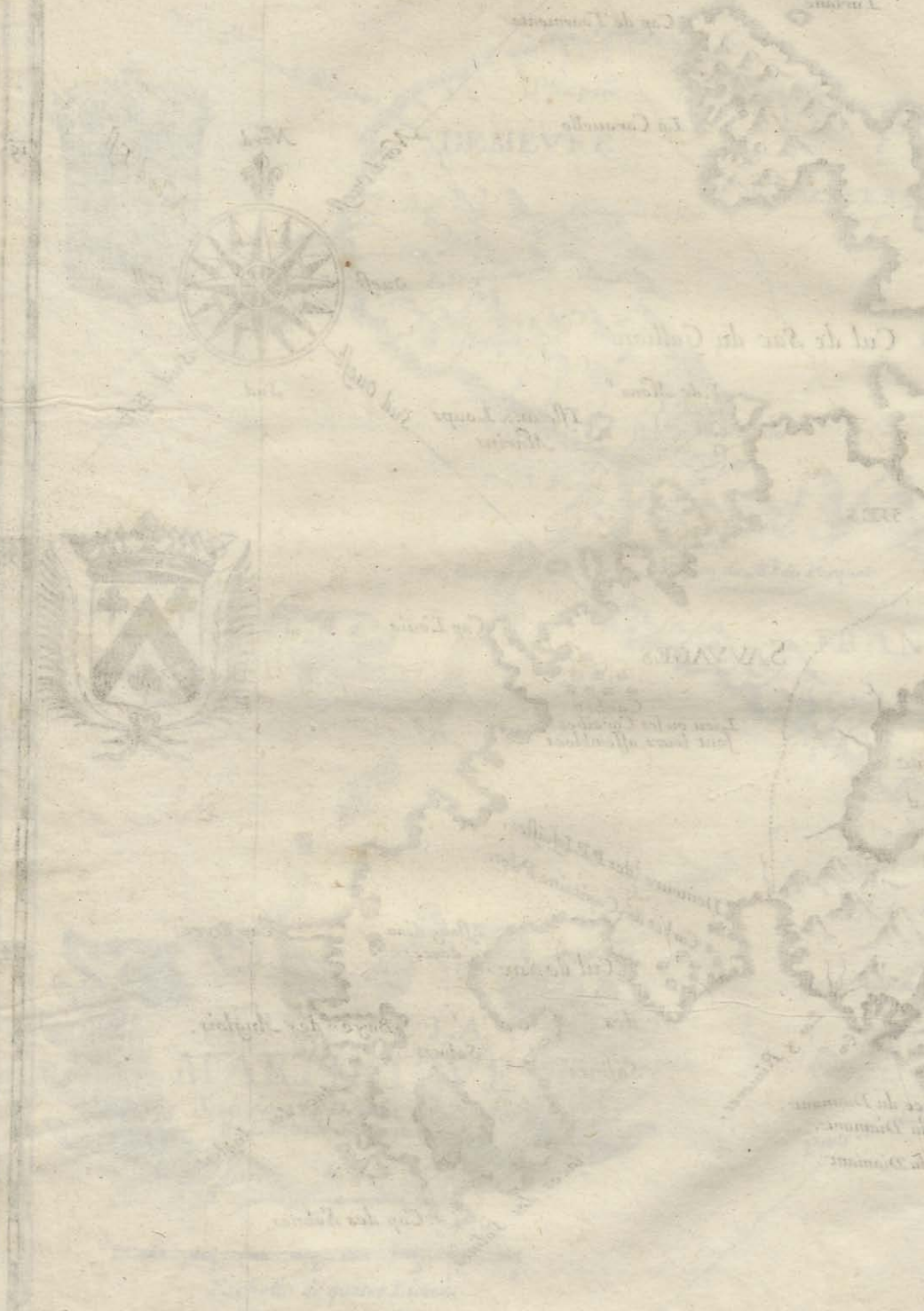
30



15

50

40



tombe malade dès la descente, & plusieurs y meurent faute de secours, soit par l'absence des Medecins, soit pour le peu d'experience des Chirurgiens.

Il est d'ailleurs assez aisé à concevoir combien il faut souffrir, lors qu'on est reduit à attendre d'estre secourus par des personnes si éloignées, lesquelles ayans auancé cinq sols, en esperent vingt de profit à la fin de l'année, & qui se rebutent & abandonnent tout, lors que les affaires n'ont pas vn si prompt & si heureux succez, comme ceux qui les ont portez à ces entreprises, leur ont fait esperer: De là vient qu'il ne se faut pas émerveiller, si l'establissement de la Colonie Française dans l'isle de la Martinique (située au quatorzième degré trente minutes de latitude Septentrionale) a si heureusement reüssi, qu'elle puisse maintenant enfanter de nouvelles peuplades qu'elle a desia déchargée dans les isles de la Grenade, & de sainte Aloufie; puisque l'Auteur de cette entreprise a esté Monsieur Desnambuc, Gouverneur de l'isle de saint Christoph, homme puissant, riche, aymé de tout le peuple, fort experimenté à former des Colonies, & qui s'est comporté avec tant de prudence dans cét establissement, qu'il a sagement éuité les écueils contre lesquels plusieurs autres auroient fait naufrage.

Ce braue Gouverneur auoit depuis long-temps fait dessein d'habituer l'isle de la Guadeloupe, comme plus prochaine de celle où il commandoit, & plus à sa bien-scance, de laquelle il

connoissoit tres-bien les auantages qu'elle auoit par dessus les autres : mais se voyant supplanté par Monsieur de l'Oliue , auquel il auoit communiqué son dessein , & apprehendant que quelqu'autre ne luy en fit autant de l'isle de la Martinique, il se resolut de ne plus differer.

Pour venir about d'une entreprise si hardie & si difficile dans son execution, il prend enuiron cent des vieux habitans de l'isle de saint Christophe, tous gens d'élite , accoustumez à l'air, au traual , & à la fatigue du pays, & qui en vn mot n'ignoroient rien de tout ce qu'il faut faire, pour deffricher la terre, la bien cultiuer, y planter des viures & y entretenir des habitations.

Chacun de ces habitans fit prouision de bonnes armes, de poudre, de balles, de toute sorte d'outils, comme serpes, hoïes, haches, & autres vstensilles. Ils se munirent du plan de manyoc & de patates pour y planter, de pois & de febues pour y semer : toutes lesquelles choses manquent pour l'ordinaire à ceux qui partent de l'Europe, pour establir des Colonies dans les Indes.

Monsieur Desnambuc part de l'isle de saint Christophe, au commencement de Iuillet l'an mil six cens trente-cinq, & arriue à la Martinique cinq ou six iours apres : il y fit promptement bastir vn fort sur le bord de la mer, qu'il munit de canons, & de tout ce qui estoit necessaire pour le bien deffendre, il fut nommé le fort de saint Pierre, peut-estre à cause qu'il arriua dans cette isle le iour de l'Octa-

ue des saincts Apostres sainct Pierre & sainct Paul; aussi bien que Monsieur de l'Oliue estoit descendu à la Guadeloupe le iour de leur Feste : Apres auoir veu commencer vne habitation, ils'en retourna à sainct Christoph, laissant Monsieur du Pont pour commander en qualité de son Lieutenant, avec ordre exprez de conseruer la paix avec les Sauvages, autant qu'il luy seroit possible.

Cependant, les Sauvages qui ne souffrent iamais le voisinage des Europeans que contre leur volonté, commencerent bien-tost à murmurer, & mesmes quelques-vns d'entr'eux; (car ils n'estoient pas tous d'vn mesme sentiment) eurent different avec les François, où il y en eut de tuez de part & d'autre.

Cecy fut cause que nos nouveaux habitans demeurèrent plus ferrez proche du Fort qu'auparuant, & souffrirent beaucoup, n'osans aller seuls à la chasse, de peur d'estre rencontrés & mal-traitez par ces Barbares.

Ces Sauvages qui auoient assez mal à propos commencé la guerre contre les François, creurent qu'il les falloit entierement destruire, auant qu'ils prissent le temps de s'acroistre & de se multiplier. Pour cét effet, ils appellerent à leurs secours tous les Sauvages des mesmes isles voisines. Le iour assigné entr'eux, ils se presentent sous le fort faisant mine d'y vouloir descendre : mais Monsieur du Pont ayant esté auerty de cette entreprise par vn Sauvage mesme, auoit desia fait retirer tous ses soldats au

Fort , & charger son Canon de mitraille iusqu'à l'emboucheure ; il les laissa approcher contre la terre , & les y voyant presque les vns sur les autres, il fit mettre le feu à son Canon, qui fit vn si estrange carnage de ces Sauvages, que ces pauures gens croyans que tous les Maboyas de la France estoient sortis de la gueulle de ce Canon pour les destruire, s'enfuyrent sans oser depuis ce temps rien entreprendre contre les François.

Monfieur Desnambuc ayant eu aduis de la guerre contre les Sauvages, fit aussi-tost leuer quarante ou cinquante hommes, qu'il enuoya à la Martinique, sous la conduite de Monsieur de la Vallée, pour soustenir cette naissante Colonie : A l'arriuée de ce nouveau renfort, les Sauvages commencerent à lascher le pied, & à quiter leurs habitations les plus voisines des François, mettant le feu à toutes les cases, & arrachant tous les viures qui estoient dessus ; mais nos habitans bien aises de trouuer de la terre découuerte, s'en saisirent aussi-tost, & ainsi peu à peu gagnerent plusieurs belles habitations, qui auroient cousté bien de la suëur, & peut-estre la vie de quantité de personnes, s'il les eut fallu mettre en l'état qu'ils les trouuerent.

Quelques mois s'écoulent, pendant lesquels nos habitans s'affermirent de plus en plus : les Capitaines des nauires y conduisent leurs vaisseaux pour y trafiquer, & les habitans de sainct Christophe les secourent si à propos, que ces Barbares perdans l'esperance de pouuoir empêcher leurs conquestes, parlerent

parlerent d'accommodement. Monsieur du Pont les reçoit avec toute la douceur & affabilité imaginable, leur faisant entendre, que s'il leur auoit fait experimenter la rigueur des armes Françoises, ce n'auoit esté qu'à regret, & pour les porter à vne bonne paix, qu'il souhaittoit avec autant de passion comme eux, que doresnauant il viuroit avec eux comme leur frere, & porteroit en tout & par tout leurs interests : les Sauvages en font autant de leur costé; & ainsi la paix fut concludë sur la fin de l'année, avec vne ioye reciproque des deux nations.

Monsieur du Pont extremement satisfait de cet accord, part aussi-tost de la Martinique pour en porter luy-mesme les heureuses nouvelles à Monsieur Desnambuc, & le faire participant de sa ioye; mais helas, que les Iugemens de Dieu sont inconceuable! ce genereux Capitaine ne se défiant nullement de la Fortune qui luy auoit communiqué tant de faueurs, s'expose sur le plus infidele de tous les élemens, ou cette volage luy fit cruellement ressentir les effets ordinaires de son inconstance; car le nauire qui le porte n'est pas plustost appareillé, qu'il est surpris d'vne si violante tempeste, qu'il est emporté par la fureur des vents à la coste de l'isle d'Hispaniola, & aussi-tost pris par les Espagnols, couuert de chaines, & ietté dans l'obscurité d'vne prison; où il demeura trois ans entiers, sans qu'on en pust sçauoir aucune nouvelle.

Tous les habitans souffrirent beaucoup pendant son absence, car il leur auoit fait esperer qu'il leur apporteroit des viures, ceux qu'ils auoient plantez n'ayans pas encor atteint leur entiere maturité. Vn an se passe sans qu'on en apprenne aucune nouvelle, ce qui fit croire à vn chacun que la mer l'auoit englouty dans ses flots : si bien que Monsieur Desnambuc se sentant cassé de maladie & proche de sa fin, resolut d'y enuoyer Monsieur du Parquet son neveu, frere de ce ieune Gentil-homme, qui fut tué si glorieusement dans l'isle de S. Christophe, lors que les Espagnols y descendirent.

Ce braue Gentil-homme heritier du courage, de la valeur, & de la generosité de son frere; aussi bien que de son nom, a poursuiuy cét establissement commencé avec tant de dexterité & de prudence, que nonobstant le décry de cette istte, à cause des serpens qu'elle nourrissoit en tres-grand nombre, auparauant qu'elle fut découuerte, il la rendu si celebre qu'elle est à present la plus peuplée & la plus renommée des illes; faisant assez connoistre par sa sage conduite, que le bon gouvernement est capable de rendre heureux le plus infortuné pays du monde; & au contraire, qu'un mauuais Gouverneur dans vne bonne terre, est pire que si elle estoit couuerte de monstres & de serpens.

Comme ie n'ay maintenant autre dessein, que de donner vne parfaite connoissance de ce qui se passe de plus remarquable dans les nouuelles peupla-

des enuoyées de l'Europe dans le nouveau monde; j'ay creu auoir entierement satisfait à la curiosité du Lecteur, en luy proposant ces trois establissemens de nostre Colonie Françoisse, dans les isles de sainct Christophe, de la Guadeloupe & de la Martinique; dans lesquels il pourra facilement voir tout le bien & le mal qui s'y rencontre; les fautes des vns, & la dexterité des autres; en vn mot, tout ce que ie pourrois dire, si ie traitois en particulier de toutes les autres isles habitées depuis celles-là par les François. Je me contenteray de vous dire, qu'ils ont jetté depuis quelque temps des Colonies dans les isles de la Tortuë, de sainct Martin, de sainte Croix, de la Grenade, de sainte Alouisie, & de Marigalante: n'en ayant pas pour le present des memoires biens certains, ie me reserue à vne seconde Edition de ce liure, où ie feray peut-estre l'histoire entiere & generale de toutes les isles.

De tout ce qui se passe de plus considerable dans les voyages de France en l'Amérique.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PLUSIEURS Autheurs qui ont esté en l'Amérique, ont fait des descriptions assez amples & assez prolixes de leurs voyages: mais parce qu'ils se sont plustost arrestez à décrire beaucoup de petites auantures particulieres tout à fait inutiles, sans

rechercher ny approfondir les choses les plus curieuses; j'ay iugé qu'il estoit à propos d'insérer dans cette premiere partie de mon Histoire vn Chapitre diuisé en deux paragraphes, dans lesquels ie traiteray le plus succinctement qu'il me sera possible, des choses assez curieuses, dont le Lecteur ne doit pas estre rebuté.

De mes voyages en l'Amérique, & de ce qui s'y remarque de plus curieux.

§. I.

Nous fîmes voiles le dix-septième Ianuier mil six cens quarante, dans vn vaisseau de cent ou six vingt tonneaux, si remply de marchandise, au parauant que sortir du Havre de Dieppe, qu'à peine pouuoit-on trouuer place pour se coucher de son long. Nous estions deux cens personnes & plus, tant hommes que femmes, de tous aages, de diuerses nations, & de Religion differente. Le Capitaine estoit heretique des plus obstinez, & qu'on nous fit beaucoup souffrir pendant le voyage, à l'occasion de quelques Huguenots, auxquels nous fîmes abjurer leur heresie.

Je ne m'arreste pas icy à vous décrire les vomissemens & autres maux de la mer; l'infection insupportable des nauires remplis de malades couchez les vns sur les autres, parmi la fange & l'ordure; sur tout le fascheux embarras des femmes: les mauvais repas qu'il faut faire; la corruption des eaux,

desquelles assez souuent, quoy qu'infectes & puantes, on n'a pas suffisamment pour étancher l'importune ardeur d'une soif insupportable : l'incommodité de la vermine, dont il y a vne si grande quantité que quelque diligence qu'on y apporte, on ne s'en scauroit garantir, quand mesme on coucheroit dans la Hune ; car on les voit monter aux cordages comme des matelots : Je ne dis rien des apprehensions des Pirates, & accidens qui peuuent arriuer, si on ne s'en donne soigneusement de garde : comme par exemple celuy qui arriua à trois ou quatre jeunes hommes, lesquels s'estans mouillez les pieds en s'embarquant, n'eurent pas le soin de se deschauffer, auant que de dormir ; ils trouuerent à leur réueil qu'ils auoient les pieds tous engourdis, & sans sentiment ; si bien que quelque remede qu'on y peut apporter, les doigts des pieds leurs tomberent par pieces. Je tais plusieurs autres pauuretez, qu'on se peut assez imaginer, & me contenteray seulement de décrire trois choses qui se rencontrent dans les traueses, lesquelles ie supplie le Lecteur curieux de bien remarquer.

La premiere est, qu'arriuant vers le Tropique du cancer, & quelquefois mesme dés les Canaries, vous faites rencontre des vents que les Mariniers appellent, *Alizez* ; Ces vents (entre les deux Tropiques) suiuent perpetuellement le cours du premier mobile (qui est de l'Orient à l'Occident) soufflant tousiours en poupe ; & cela avec tant de douceur, & vn si grand temperament de la mer &

de l'air, que c'est vn continuel & agreable passe-temps, que de voguer sur cette mer, qu'on pourroit à bon droit appeller pacifique. Quant à moy ie me persuade que si tout l'Ocean luy ressembloit, les plus delicates Dames de Paris deuiendroient marinieres, & aymeroient beaucoup mieux aller au Cour par mer dans vn vaisseau, que par terre dans leurs carosses : D'où vient qu'allant aux Indes, on ne cueille que des roses, dont les épines se font cruellement sentir au retour.

Ie me suis donné beaucoup de peine à chercher dans les Autheurs, la raison pourquoy ces vents Alisez soufflent tousiours de l'Est à l'Oüest, sans y auoir rien trouué qui m'ait peu satisfaire. Ie sçay bien que les Astrologues disent, pour raison de cette merueille, qu'il y a quatre vents capitaux; à sçauoir, le Nort, le Sud, l'Est & l'Oüest, dominez par quatre differentes Planetes: Le vent du Nort estant extremément froid & sec, est dominé par Iupiter; Celuy du Sud qui est chaud & humide, par Mars; celuy d'Oüest qui est froid & humide par la Lune; & celuy d'Est qui est moderément chaud & sec, par le Soleil, & est appelée pour cette raison, *Subsolanus ventus*; d'où vient que toutes ces regions situées sous la Zone Torride, estans gouvernées par ce bel œil du monde, ne respirent ordinairement que le vent qui symbolise avec elles par ses qualitez de chaud & sec.

S'il m'est permis de dire mon sentiment sur vne matiere si difficile; ie crois que tout ainsi que le

premier mobile attirant tous les autres Cieux apres soy, leur fait tenir vne route semblable à la sienne; de mesme les vents tiendroient partout vn mesme chemin s'ils n'en estoient empeschez par les frequentes & trop grossieres vapeurs, qui s'éleuent dans les extrêmes parties du monde; ce qui ne se trouuant pas sous la Zone Torride, au contraire l'air y estant plus pur, plus subtil, & moins remply de vapeurs; cette agitation de l'air ne trouuant point ces obstacles, suit sans difficulté le cours & le branle du premier Moteur de toutes choses.

La seconde chose remarquable est, qu'au deçà des Cauaries iusqu'aux Indes, on voit des troupes de petits poissons voler aux enuirs des nauires, en bande comme des aloüettes. Je vous renuoye au traité des poissons pour en voir la description, & la chasse que leur donnent les Dorades & les oyseaux.

Dés m. 4 par. c. 3. §. 7.

La troisiéme chose, est vne autant ancienne que ridicule & plaisante coustume, pratiquée à l'endroit de ceux qui font de longs voyages sur mer. C'est qu'arriuant sous la ligne du Tropique du cancer (ou deux fois l'année on a le Soleil verticalement opposé, sans qu'à midy il puisse faire ombre à vne chose droite.) On fait de grands preparatifs, comme pour célébrer quelque feste, ou plutost quelque Bachadale. Tous les officiers du nauire s'habillent le plus grotesquement & bouffonnement qu'ils peuuent. La pluspart sont armez de

tridents, de harpons, & autres instrumens de marine : les autres courent aux poiles, broches, chaudrons, l'eschefrites, & semblables vstensilles de cuisine ; ils se barboüillent le visage avec le noir qu'ils prennent au dessous des marmittes, & se rendent si hideux & si laids, qu'on les estimeroit de veritables demons. Le Pilote les met tous en rang, & marche à la teste, tenant d'une main vne petite carte marine, & de l'autre vne astrolabe, ou baston de iacob, qui sont les marques de sa dignité. Cependant, les tambours & les trompettes sonnent en grande allegresse, & cette bouffonne compagnie traïssaille de ioye, pendant que ceux qui n'ont pas encore passé le tropique, se dépouillent & se disposent à estre baignez : elle fait deux ou trois tours en ce mascarade équipage, apres lesquels le Pilote prend seance sur la damette, d'où il depeche incontinent deux de ses officiers, habillez comme ie l'ay déerit, vers le plus apparent de ceux qui doiuent estre lauez ; en suite le contraignent & tous les autres pareillement, à venir prester serment sur la carte, qu'ils feront obseruer les mesmes choses à ceux qui passeront en leur compagnie ; ce qu'ayant tous iuré, on leur fait promettre de donner quelqu'aumosne aux pauvres, & de contribuer à la bonne chere de deux iours, par quelque bouteille de vin, langue de bœuf, jambon, ou autres raffraichissemens. Ce qu'estant fait, on commence à baigner. Nous fusmes traitez fort courtoisement, & avec plus de ciuilité que nous n'en attendions

dions des gens de mer , ils nous verferent seulement vn verre d'eau sur la teste: mais tous les autres passagers, hommes & femmes sans exception, furent tant lauez, qu'en verité ils me faisoient pitié. On les plongeoit trois ou quatre fois dans vne grande cuue pleine d'eau de mer, où on les laissoit assez long-temps boire tout leur saoul, & à la santé de leur plus cheres amis ; au sortir de là, on leur jettoit vne telle quantité d'eau sur la teste, qu'vne demy-heure apres ils ne se pouuoient pas reconnoistre, tant ils en estoient étourdis. En fin, toute cette ceremonie se termine par des resiouyssances & desbauches excessiues.

Je me suis fort curieusement enquis à plusieurs gens de marine, pour apprendre quelque chose de l'institution de cette coustume, sans en auoir iamais peû tirer vne bonne raison. Les Holandois tiennent que c'est pour se garantir de plusieurs maladies qu'on pourroit contracter par ce grand changement de climat ; c'est pourquoy ils se baignent tous dans la mer, aussi bien ceux qui y ont desia passé que les autres. Cette raison n'est pas conuainquante ; car il ne paroist pas que ceux qui ne se baignent point, soient plus tourmentez, & affligez que les autres : Pour moy, ie crois que cela vient de ce que ceux qui furent les premiers si hardis, que de pousser leurs voiles iusques dans les Zones torrides, lesquelles iusqu'alors auoient esté tenuës par saint Augustin & beaucoup d'autres, pour des lieux, secs, steriles & inhabitables ; Ces

gens, dis-je, se voyant comme entrer dans vn autre monde, firent vne sorte d'allusion au baptême que l'on donne aux Chrestiens apres leur naissance; & en effet, on se sert encore du mot de baptiser sous la tropique, pour exprimer cette ceremonie.

Je ne puis passer sous silence ce qui nous arriva dans le second voyage que j'ay fait aux isles: C'est que prenans terre à l'isle de Madere (vne des Canaries) où nous sejournaſmes trois iours, durant lesquels tous nos passagers firent desbauche des vins les plus delicieux du monde, que cette isle produit, & fortans de cette terre nous experimentaſmes ce que plusieurs grands Naugateurs m'auoient asſeuré; à ſçauoir, que la coste d'Afrique est tres-dangereuse aux Europeans: car nous n'eufmes pas fait cent lieuës, que les mieux sensez d'entre nous commancerent à perdre l'esprit, & à deuenir Hypochondriaque, sans qu'il parut aucune fièvre: Tout nostre pauvre équipage estoit pour lors vn objet digne de risée & de compassion tout ensemble; car les vns s'imaginoient auoir la mort sur les espauls, & s'efforçoient les iours & les nuiets entiers à se décharger de cét importun fardeau: d'autres s'occupoient à rouler des barils sur le tillac: d'autres se persuadoient qu'ils estoient Roys, traitans tout le monde d'Ambassadeur; en fin, chacun faisoit vn mestier different. Cette estrange maladie dura trois semaines entieres, pendant lesquelles il n'y eut iamais que deux ou trois person-

nes raisonnables dans le nauire , que Dieu y conserua pour empêcher les plus furieux de se precipiter dans l'Océan ; si bien que le moindre coup de vent nous auroit infailliblement fait perir. Onze personnes en moururent , & tous ceux qui auoient esté frappez de cette épouuentable phrenesie , furent plus de trois mois sans se pouuoir remettre. Si quelque nauire nous eut rencontré dans ce triste estat , on auroit crû que sçauroit esté vne transmigration de l'Hospital des Petites Maisons de Paris, aux Indes.

Après auoir assez fauorablement vogué l'espace de deux mois entiers, sans aucune connoissance de terre, sinon de l'isle de la Palme, que nous n'approchâmes que de cinq ou six lieuës, nous apperceufmes la terre de la Martinique. Je ne vous sçauois exprimer la ioye qui nous saisit alors, sinon par la comparaison de celle que receurent ces bons Patriarches , lors que Iesus-Christ descendit dans les Lymbes pour les deliurer de ces horribles cachots, & les rendre participans de la félicité eternelle, qu'ils attendoient depuis tant de milliers d'années; il n'y a que ceux qui se sont trouuez dans de pareilles occasions , qui en puissent pertinament discourir : Ace seul mot de terre , tous les malades fortirent du fond du vaisseau , comme des morts qui ressusciteroient de leurs tombeaux ; ceux qui vne heure auparauant n'eussent pas leué la teste pour prendre vn bouillon, montoient allegrement à la Hune , afin de voir la terre, qu'ils desiroient

comme vn souuerain bien, & consideroient comme le terme où se deuoient finir tous les maux de la trauerfée. Le Capitaine abandonna les eaux, desquelles on auoit eu à grande peine de quoy se raffraischir la bouche pendant tout le voyage : Dieu sçait, toutes puantes qu'elles estoient, quelle débauche on en fit. En fin, apres que nous eufmes chanté le *Te Deum*, en action de grace, tous les passagers se mirent à faire voler toutes les vieilles guenilles de la trauerfée, plus druës que mouches à la mer, puis à se lauer, peigner, polir, ajuster, & faire parade de tout ce qu'ils auoient de plus beau, pour aller à terre, comme s'ils eussent esté aux nopces. En verité on vit, & cela se voit en tous les voyages, vn Hospital estre changé en Academie, & vne troupe de gueux, au moins en apparence, annoblie en vn moment.

Après auoir mouillé l'ancre, nous mifmes pied à terre vis à vis du logis de Monsieur du Parquet, Gouverneur de la Martinique, & fusmes rendre graces à Dieu dans sa petite Chapelle, bastie à la mode du pays; c'est à dire, de fourches & de roseaux, neantmoins tres-proprement entretenüe par vn bon vieil Prestre, qui pour lors y faisoit les fonctions de Curé. Cela fait, nous luy fusmes rendre nos devoirs. C'est vn Gentil-homme tres-generoux & doüé de toutes les bonnes qualitez, qui rendent vn homme recommandable; Il nous receut fort courtoisement, & nous regala avec beaucoup de magnificence; les mets estoient des tor-

tuës, des lezards & des crabes : mais tout cela étoit si agreablement diuersifié, qu'il y auoit de quoy traiter vn Prince : Le dessert estoit composé de fruiçts les plus exquis du pays, autant delicieux au goust qu'à la veuë.

Après trois iours de repos & de rafraischissement, que les miseres passées nous auoient fait gouster comme vn Paradis, il fallut faire voile pour la Guadeloupe ; mais en passant par deuant l'isle de la Dominique, qui n'est distante de la Martinique que de sept lieuës, nous fusmes pris d'vn calme, assez ordinaire vis à vis de cette isle, à cause des hautes montagnes qui empêchent & arrestent le vent. Ce calme nous fit faire' vn séjour assez ennuyeux de trois iours entiers, d'autant plus insupportable que nous estions à la veuë de la Guadeloupe, laquelle quoy que tant desirée, nous ne pouuions aborder. Pendant que nous sommes ainsi detenus, ie m'arrestera y à remarquer ce qui nous y arriua.

Quelques-vns des nostres iettans les yeux sur la mer, apperceurent plusieurs gros & monstrueux poissons d'vne grandeur prodigieuse : les matelots dirent en mesme temps, que c'estoient des *Requiems*, & coururent aussi-tost aux tridents, harpons, & autres semblables instrumens destinez à la pesche de tels animaux : ils leurs ietterent des hameçons proportionnez à leur grandeur & à leur force, couuerts d'vne grande piece de lard : Cette inuention leur reüssit mieux que tous les autres ; car apres

en auoir pris sept, on attrapa le huitième, qui nous mit tous au repentir de luy auoir ietté l'hameçon; veu que dix hommes apres s'estre long-temps efforcez sur vn palan de nauire, pour le tirer hors de l'eau, ne l'en peurent iamais faire sortir; de sorte que les plus forts furent contrains de leur prester la main. Il ne fut pas plustost hors de l'eau qu'il se mit à frapper si rudement de sa queue, qu'on auoit iuste suiet de craindre qu'il ne nous fit quelque desfordre, & n'enfondra le tillac; ce que sans doute il eut fait, sans l'adresse d'vn ieune matelot, qui le frappa si adroitement & si à propos d'vne hache de Charpentier proche la queue, qu'il luy coupa les vertebres. Se sentant frappé, il se mit à souffler & à écumer comme vn taureau enragé, ouurant vne gueulle capable d'engloutir vn homme. Il auoit quatre rangs d'horribles dents. l'en feray vne plus longue, & plus exacte description au traité des poissons.

Pendant que nous estions occupez à cette pesche, il s'éleua vn petit vent, lequel en six ou sept heures nous porta heureusement à la Guadeloupe, que nous trouuafmes comme ie l'ay décrit, presque succombante sous la pesanteur des iustes châtimens de Dieu. La guerre, la famine, les maladies mortelles du pays, & l'auuglement de leur Gouverneur, les auoient reduits à vne telle extremité, qu'ils furent contrains de demander secours à Monsieur le General de Poincy, sans lequel ie crois qu'ils eussent abandonné l'isle, ou qu'ils y fus-

sent tous miserablement peris. Ils portèrent tres-
iustement cette peine, pour auoir contre la volon-
té du Roy & des Seigneurs de la Compagnie, de-
claré aux Sauvages vne guerre autant iniuste
qu'honteuse, & empêché la promulgation de l'E-
uangile, & l'instruction de ce pauvre peuple.

De mes retours de l'Amerique en France.

§. I I.

LE Reuerend Pere Nicolas de la Mare, nostre
Superieur estant mort, nous fusmes tous d'a-
uis qu'il falloît enuoyer vn de nous en France, pour
amener de nouveaux Missionnaires, & pour obte-
nir la continuation de nos priuileges : Je fus depu-
té pour faire le voyage, à cet effet, ie passay à l'isle de
sainct Christoph, ou apres auoir esté fort benigne-
ment receu de Monsieur le General de Poincy, il
me fit la faueur de me donner passage dans vne pe-
tite fregate qu'il enuoyoit en France, sous la con-
duite du Capitaine des Parquets, homme de mer &
de grand cœur.

Nous appareillâmes le quatorzième d'Auril, sur
les trois heures apres midy. On fit de grandes ma-
gnificences au départ de cette Fregate : Tous les
Capitaines des nauires qui estoient à la grande ra-
de, firent à qui mieux mieux pour complaire à
Monsieur de Poincy, qui estoit sur la riue. Il fut tiré
plus de deux cens coups de canon. Sur les huit heu-

res, il se fit vne Eclipsé de Lune qui donna de l'effroy à plusieurs des nostres, & mesme nostre Pilote en tiroit de tres-finistres consequences. Cette Fregate estoit vn petit nauire de cinquante ou soixante tonneaux, des meilleurs voliers de la mer: mais si vieil qu'il estoit estimé de plusieurs incapable de faire le voyage, & peut-estre que c'estoit là, où le mal tenoit à ceux qui tiroient ces consequences. Nous débouquasmes assez heureusement, & apres auoir vogué iusqu'au vingt-huitième du mois, tousiours à vent contraire, nous nous trouuasmes sous la hauteur de la Vermude, qui est par les trente-quatre ou trente-cinq degrez du Nort, vn endroit extremémēt redouté de tous les Nauigateurs, à raison des exorbitantes tempestes qui y sont ordinaires. Le iour de saint Pierre vingt-neufième du mois, apres trois ou quatre heures de calme, vn vent d'Oëst commença tout à coup à nous souffler en poupe, ce qui nous faisoit desia, mais trop tost, chanter le *Te Deum*; car la nuit étant venuë, le calme nous reprit, le Ciel deuint obscur, & se mit à éclairer si effroyablement, qu'on ne voyoit que du feu. Sur les neuf heures du soir, vn puchot qui s'estoit formé dans ces chaleurs, prit nostre nauire inopinément par le beau-pré, & le coucha sur le costé, en sorte que nous crusmes tous estre perdus; mais comme il eut peu de prise sur cēt endroit, il passa incontinent, & le nauire se releua petit à petit. Ce tourbillon emporta avec soy en passant, toutes les morts, les sangs, les testes, & les autres

autres blasphemes de nostre nauire, sur lesquels mes tres-frequentes remonstrances n'auoient pû rien gagner. Je ne sçay si ce vent estoit du saint Esprit; mais ie suis certain qu'en vn moment, il fit de plusieurs blasphemateurs, impies, lubriques, & determinez, vne troupe de penitens qui n'auoient plus que le *peccani*, & le *Miserere* en bouche, chacun se doutant bien que ce puchot portoit en croupe vne tempeste, de laquelle nous aurions de la peine de nous retirer.

En effet, apres quelques coups de tonnerre, le vent se prit à souffler avec tant d'impetuosité, que l'on fut contraint de mettre à la cappe, où nous ne fusmes pas plus de deux heures, que toutes les voiles furent mises en pieces, & nous fusmes contrains de pouger à mast & à cordes le reste de la nuit, nous deffendant tousiours au mieux qu'il estoit possible des coups de mer. Auant qu'il fut iour, le vent deuint si violent, la mer si horriblement émeuë, & l'air si obscur & vilain, qu'on ne voyoit pas vn homme en plain iour d'vn bout du nauire à l'autre: Tout le monde perdoit courage & le soin de se soulager, pour se disposer à la mort, exceptez trois Portugais habiles hommes en fait de marine, & sans lesquels nous fussons mille fois peris. Le matin venu, on déchargea le nauire de tout ce que l'on peût, iusqu'à ietter deux pieces de canon, & la chaloupe dans la mer: mais la tempeste augmentoit de moment en moment, & crût iusqu'à tel point, que ie ne crois pas que depuis dix

ans, il s'en soit veu vne si horrible. Vn de ces Portugais se tint dix-huit heures d'arrachepied au gouvernail, apres lesquelles tout abatu de trauail, il succomba, & en donna la charge à vn autre; & au mesme instant vn fortunal, ou coup de mer, donnant contre l'arriere du nauire, enfondre la Chambre, romp le gouvernail en deux pieces, & passant par dessus le nauire, l'emplit & le combla tout d'eau; de sorte que la pesanteur des eaux l'arresta tout court entre deux ondes de mer, hautes comme des montagnes, dont celle qui la suiuoit en queuë le deuoit infailliblement engloutir.

Je ne me flate point, ie sçay vn peu ce que c'est que de la mer: mais il est constant qu'humainement parlant, nous ne deuions pas demeurer vn moment sur l'eau: J'ay imputé nostre salut aux vœux que nous auions tous vnanimement fait à la sainte Vierge le mesme iour au matin. Cependant, les matelots qui estoient à demy morts (car c'étoit le troisiéme iour que nous passions sans boire, sans manger & sans dormir) voyans qu'il falloit perir, se prirent tous à faire leurs derniers efforts, comme des personnes qui agonisent contre la mort. Iamais ie ne vis de plus prompts & feruens ouuriers: en vn moment, tous les hauts-bans & cordages du grand mast, furent mis en pieces, & vn Charpentier adroit & vaillant garçon, en trois ou quatre coups de haches jetta le grand mast dans la mer, lequel en tombant rompit & emporta avec soy, le mast d'artimon. Le nauire estant déchargé d'un si

grand fardeau, commença à se resfoudre, à voguer, & à estre le joüet des flots, comme il auoit esté auparavant, en sorte que nous eufmes le temps de ietter toute l'eau avec des seaux; de bonne fortune pour nous, le tillac estoit estanché, & il entra fort peu d'eau dans le fond de cale. On racommoda en suite, quoy qu'avec beaucoup de peine, le gouuernail le mieux qu'il fut possible. Cela fait chacun prit courage, & se resolut de reculer iusqu'à la muraille, & se roidir contre la mort les perils & les desastres, dans lesquels nous estions comme enseuelis; & dés là, plus de paresseux dans le vaisseau; les plus malades qui sembloient auoir la mort sur les levres, estoient des premiers au travail, vn coup de sifflet faisoit courir trente hommes où il n'en falloit qu'vn; cette diligence nous seruit beaucoup, car quoy que la tempeste continua avec la mesme violence iusqu'au lendemain matin, nous ne receufmes aucun coup de mer qui passa par dessus le nauire.

La mesme nuit l'air deuint serain, & l'on vit des Estoiles, ce qui nous apporta vne tres-grande consolation; car c'est vne maxime infallible des Pilotes, que lors qu'on voit des estoiles la nuit, on voit infalliblement le Soleil le iour suiuant. Le matin le vent s'appaisa tout à coup, & se mit à l'Oüest, qui estoit le vent propre pour faire nostre route; mais comme les ondes qui auoient esté excessiue-ment émeuës par le vent de Nort, rouloient encore grosses & hautes comme des montagnes, avec

impetuosité contre le vent, le nauire se prit à tanguer si rudement à la rencontre des ondes, qu'à tous momens nous estions dans l'apprehension qu'il se separast en deux pieces, & que nous trouuassions dans le beau-temps le naufrage, que nous auions heureusement échapé au plus fort de la tempeste. Cela dura enuiron six heures, apres lesquelles tout s'appaisa.

Or comme ie ne diray rien de mon second retour en France, il faut que ie touche icy deux choses tres-remarquables qui nous arriuerent au mesme endroit, où nous auions esté si mal menez de la tempeste. La premiere, c'est qu'un iour que la chaleur auoit extraordinairement excédé, nous vismes sur les trois heures apres midy, comme aux quatre coings de l'horizon, quatre grosses nuës, espoiffes & fort obscures, lesquelles jettoient feu & flammes de tous costez, & dans chacune d'icelles grondoit vn tonnerre different. Toutes quatre montoient vers le Zenit, comme poussées par quatre vents contraires, & en montant entreprenoient toute la hauteur de l'horizon. Dieu sçait de quelle apprehension i'estois alors saisi; quoy que ie n'en fisse aucun semblant, ie m'attendois de n'en auoir pas meilleur marché que la premiere fois, nous n'eusmes pourtant que la peur. La nuit venue les quatre nuës & les quatre tonnerres s'entreioignirent, & des quatre n'en firent qu'un, qui faisoit autant de bruit tout seul, que tous les quatre ensemble. Sur les dix heures, le tonnerre se prit à es-

clater effroyablement dix ou douze coups de suite, à la fin desquels il tomba dans nostre nauire, coupa la grande voile en deux pieces par le trauiers, brisa quelques cordages, & passa sans faire tort à personne, laissant pourtant apres soy vne odeur de souffre si infecte, qu'elle faisoit bondir le cœur. Cela passé nous continuasmes nostre route avec quelqu'autres tempestes, desquelles ie ne diray rien, puisque c'est vne chose ordinaire dans le retour des Indes.

La seconde, c'est qu'au mesme endroit, apres cette rude tempeste, la mer estant deuenüe calme, elle nous parut plus terrible que durant l'orage; car nous la vismes couuerte d'herbe comme vn pré à demy noyé: de sorte, que le nauire auoit de la peine à auancer, à cause de la grande quantité de ces herbes qui s'amassoient au deuant du Beau-pré. Cela nous dura plus de cinquante lieuës. Ie ne diray rien dauantage de cette herbe, ie renuoye le Lecteur en ma 3. Partie, chapitre 1. §. 31. auquel lieu i'en traiteray assez amplement.

Ie ne veux pas aussi obmettre vne remarque, qui me semble assez curieuse, qui est que durant toute cette grande trauersée de dix-huit cens lieuës, il ne se passa pas vn seul iour que ie n'aye veu des oyseaux: car depuis les isles Canibales, iusques au trente-six ou trente-septième degré, l'on voit tousiours certains oyseaux appelez *Fregates*, & *Fous*, & vne espeece de Mauue, que l'on nomme *Festu-en-cil*: & depuis là, iusques à cent lieuës

des terres de l'Europe, il y a des Arondelles marines qui se voyent tous les iours, & qui sont vn presage de tempeste, lors qu'elles paroissent en grand nombre: si-tost que l'on approche des terres de l'Europe, l'on commence à voir des oyseaux de proie, des Aloüettes, des Chardonnerets & autres semblables, qui estans emportez par les vents perdent la veüe de la terre, & sont contrains de se venir percher sur les masts & sur les cordages des nauires.

Retournons chercher nostre pauvre Fregate, qui n'a encore fait que cinq cens lieües, & est à treize cens lieües du port où elle doit arriuer. Cependant desmastée de deux masts, toute brisée de coups de mer, vn gouuernail rompu, qui ne tient qu'à deux méchantes planches cheuillées: Nous voila tous dans vne grande perplexité; de relâcher aux Isles, il y a cinq cens lieües, & le vent est contraire; d'aller à Madere, on se détourne de deux cens lieües. Neantmoins tous les passagers, qui apres vne si rude secousse de mer, ne demandoient que la terre, crioïent tous d'vne voix qu'il falloit aller à Madere, par ce qu'il y auoit trop peu de viures dans le nauire, pour aller iusqu'en France avec vn mast. Mais le Capitaine qui craignoit que tout son monde ne le quitast, se resolut de plustost perir en mer, que de prendre terre en aucun lieu. Nous auions sauué de nostre débris, la grande vergue du grand mast, de laquelle on fit vn mast, sur lequel on ajusta au mieux que l'on püst vne grande voile, qui sans doute nous auroit beaucoup seruy, n'eut esté qu'à trois iours de

là, vn tourbillon de vent prit le mast, la voile & les cordages, & les emporta dans la mer. Ce tourbillon fut suiuy d'une autre tempeste non si violante que la premiere, ny de si longue durée; mais qui ne laissa pas de nous donner bien de la peine.

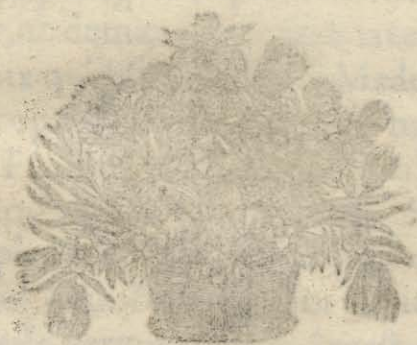
En fin, pour couper court, nous acheuâmes nôtre voyage, qui dura en tout quarante deux iours, pendant lesquels nous expérimentâmes tant de maux, & fîmes des ieûnes si rigides, qu'à nostre arriuée les habitans de la Rochelle virent dans nos personnes de viues images de leur ancienne misere; car nous n'auions que la peau sur les os, & le plus fort d'entre nous auoit de la peine à se soustenir.

Fin de la premiere Partie.



la, et tout d'un coup de son pied n'est point de la
condemner de les emporter dans la mer. C'est d'ailleurs
sur tout d'un coup de son pied n'est point de la
la promesse, ny de s'acquiescer, mais qui ne la
par de nous donner bien de la peine.
Enfin pour conclure tout, nous chercherons nos
voyages, qui dans tout ce que nous avons
gardant lesquels nous expérimentons tant de
maux, & d'injustes des injustes rigides, qu'à nos
arrivés les habitants de la Rochelle viennent dans nos
personnes de vives images de la ancienne mil-
l'exercice n'ont point de la peine, & la plus
fond d'entre nous pour de la peine à le soutenir.

Fin de la grande Parole



et tout d'un coup de son pied n'est point de la
condemner de les emporter dans la mer. C'est d'ailleurs
sur tout d'un coup de son pied n'est point de la
la promesse, ny de s'acquiescer, mais qui ne la
par de nous donner bien de la peine.
Enfin pour conclure tout, nous chercherons nos
voyages, qui dans tout ce que nous avons
gardant lesquels nous expérimentons tant de
maux, & d'injustes des injustes rigides, qu'à nos
arrivés les habitants de la Rochelle viennent dans nos
personnes de vives images de la ancienne mil-
l'exercice n'ont point de la peine, & la plus
fond d'entre nous pour de la peine à le soutenir.

SECONDE
PARTIE,

DIVISEE EN DEUX TRAITEZ.

I. TRAITE'.

Esclaircissement de quelques particularitez
des Antilles de l'Amerique.

De la Temperature de l'air.

De la diuersité des saisons.

Des differentes agitations de l'air.

Du flux & du reflux de la mer.

II. TRAITE'.

*Description Generale de la Guadeloupe : Des
Mineraux : Des Pierreries et des Materiaux:
Des Riuieres, des Torrens, des Fontaines, &
des Estangs.*

SECONDE

PARTE

DIVISEE EN DEUX TRAITES.

I. TRAITÉ

Eclaircissement de quelques particularités
des Antilles de l'Amérique.

De la Température de l'air.

De la diversité des saisons.

Des différentes végétations de l'air.

Des flux & des reflux de la mer.

II. TRAITÉ

Description Générale de la Guadeloupe : Des

Minéraux : Des Rivieres et des Moutons :

Des Rivières, des Torrens, des Fontaines, et

des Eaux.



SECONDE
PARTIE,

Diuisée en deux Traitez.

I. TRAITE'.

Esclaircissement de quelques particularitez des
Antilles de l'Amerique.

De la Temperature de l'air.

De la diuersité des saisons.

Des differentes agitations de l'air.


Du flux & du reflux de la mer.

II. TRAITE'.

*Description generale de la Guadeloupe : Des Mineraux ;
Des Pierreries & des Materiaux : Des riuieres,
des torrens, des fontaines & des estangs.*

De la Temperature de l'air.

CHAPITRE PREMIER.

 En'est pas sans raison, que les anciens Geo-
graphes faisant cette belle diuision du Ciel
& de la Terre en cinq Zones par les cinq
cercles, desquels ils composent la Sphere, ont crû

non seulement que les regions situées sous les Zones extrêmes, c'est à dire, sous les poles Arctique & Antartique estoient tout à fait inhabitables; mais encore toutes celles qui sont sous la Zone moyenne, communément appellé Torride, qui est depuis le Tropicque du Cancer, iusqu'au Tropicque du Capricorne. Les premieres, à raison des grandes, & continuelles froidures, causées par le perpetuel esloignement du Soleil: Les secondes, au contraire, par la presence continuelle de ce bel Astre, qui par les deuorantes ardeurs de ses rayons, brusle & desseiche, à ce qu'ils disent, tellement la terre, qu'elle est non seulement incapable d'y entretenir des habitans, non plus que des animaux: mais mesme ne peut porter ny arbre ny plante.

Les raisons qu'ils ont eu de faire ce iugement sont si apparantes, qu'il n'y a point de bon esprit qui ne s'en laissa persuader, puisque l'experience nous apprend, que d'autant plus que le Soleil s'éloigne de nous, d'autant plus sommes-nous tourmentez du froid, & que lors qu'il est au Tropicque du Capricorne, les neiges, les glaces, & les frimats nous déuorent: au lieu qu'au contraire, plus il s'approche de nous, plus nous ressentons de sa chaleur; & lors mesmes qu'il arriue au Tropicque du Cancer (duquel nous sommes distans de plus de huit cens lieuës) nous pasmons & estoufons de chaleur, & quelquefois ces chaleurs arriuent à tel point, qu'on n'en scauroit souffrir d'auantage sans

mourir. Quelle conjecture donc peut-on faire des lieux sur lesquels il passe deux fois l'année, & darde ses rayons à ligne perpendiculaire, puisqu'en France en estant estoigné de huit cens lieues, il cause de si estranges effets. Cette opinion a eu vne infinité de Partisans tres-fameux, entr'autres, Aristote *au second Liure des Meteoires*, Ciceron, Philon Iuif, Pline, le Venerable Bede, & l'Ange de l'Ecole nostre S. Thomas, dans la I. Partie de la Somme, quest. 102. art. 2.

Neantmoins ils s'est trouué des esprits tres-geneux, qui malgré l'autorité de ces grands Genies, & le sentiment commun de tous les Docteurs n'ont pû trahir la verité qu'ils ont connû par la lumiere de la raison; ils se sont declarez pour elle, ont embrassé ses interests contre le torrent, publians que la Zone Torride estoit habitable, que la chaleur y estoit agreablement temperée, & qu'on y respiroit vn air sain & delicieux. Entre ceux qui ont soustenu cette opinion, Polibe, Ptolomé, Auicenne, Auerroës, & Albert le Grand, sont les plus considerables.

La suite des temps a fait connoistre la verité de leur doctrine, & a obligé leurs plus grands ennemis à se declarer les Sectateurs d'vne opinion, qu'ils auoient combatuë avec de si apparantes raisons: car l'experiance, qui est la maistresse des Arts, a fait voir par les effets ce qu'on croyoit impossible, puisqu'en la découuerte de ce nouveau monde, on a reconnu que toutes les regions situées

sous la Zone Torride, tant au deçà qu'au de là de la ligne Equinoxiale, sont les plus benignes, les plus saines, & les plus temperées de toutes les regions du monde: d'où vient que plusieurs Theologiens ont tenu que la terre d'Edem, ou le Paradis terrestre, étoit situé sous l'Equinoxe, comme au lieu le plus agreable de toute la terre.

Je trouue trois bonnes raisons de cecy. La premiere se peut tirer à mon iugement, de la route ordinaire du Soleil, qui sous l'Equinoxe ne paroist iamaïs plus de douze heures; de sorte qu'égalant les iours avec les nuits, le peu de temps qu'il a eu pour échauffer l'air par sa presence pendant le iour, est suffisamment temperé durant autant de temps de son absence, par les fraischeurs de la nuit.

J'ay au ssi obserué que le Soleil ne se leuant qu'environ sur les six heures, il est pour l'ordinaire plus de dix heures avant qu'on ressenté l'importunité de sa chaleur: depuis dix iusqu'à trois la chaleur est grande, auquel temps elle decline peu a peu. Les Portugais & les Espagnols en ces regions ne forment iamaïs pendant cette chaleur; ils disnent de bonne heure, puis se mettent au liét, iusqu'à ce qu'elle soit vn peu passée. Mais quelque chaleur qu'il fasse pour lors, elle n'est iamaïs si excessiue que celle qu'on experimente en France au fort de l'Esté.

La seconde raison se peut prendre, de ce que toutes ces regions, sont environnées, & s'il faut ainsi dire, lauées & raffraischies des eaux de l'Océan:

Or estant veritable, que les eaux de la mer rafraichissent les regions qu'elles environnent, comme il appert dans l'Europe, où les costes de la mer sont toujours plus froides que les terres qui en sont éloignées; il en faut tirer cette consequence, que les fraischeurs de la mer contribuent beaucoup à cette temperature. J'ay pris garde particulièrement dans la Guadeloupe, qu'il se leue durant la nuit non seulement de la mer, mais encor des riuieres (desquelles elle est auantageusement fournie) certains froids picquants, capables de temperer l'ardeur du iour, & qui mesme bien souuent contraignent ceux qui sont proches des riuieres, de s'approcher du feu, comme s'ils étoient en France.

La troisieme raison se prend des thresors de la diuine Prouidence, qui outre les vents Alisez, desquels i'ay cy-deuant parlé, ne manquent iamais de faire leuer vn petit vent le plus agreable du monde, qui trois fois le iour, au matin, à midy & sur le soir, se glissant & comme folastrant le long & à fleur de terre, rafraichit routes ces contrées. Les habitans du pays appellent ce vent, la Brise, & est attendu d'eux tous les iours, comme vne benediction toute particuliere de Dieu, qui est non seulement vtile aux hommes & aux animaux, mais encore qui rend fertile la terre, & luy sert beaucoup à la production de ses biens.

De la diuersité des saisons.

CHAPITRE SECOND.

ENcor que les glaces n'endurcissent iamais les eaux , que les neiges ne blanchissent iamais les montagnes , & que la gresse ne tombe iamais dans nos isles , neantmoins le Soleil venant à s'absenter tirant vers le tropique du Capricorne, on remarque tant en son absence , qu'en son retour quelque diuersité de saisons : mais quelque diligence qu'ayent pû faire les habitans du pays ; ils ne les ont pû diuiser qu'en deux ; sçauoir, en Esté & en Hyuer, sans pouuoir trouuer vn temps en toute l'année, pour donner vn lieu arresté au Printemps ny à l'Automne, puisque ce qui se fait pendant ces deux saisons dans l'Europe , se fait dans ces lieux presqu'en toutes les parties de l'année.

Il faut remarquer que l'Hyuer & l'Esté de ce pays là, sont tres-differends de ceux de l'Europe, soit dans leurs causes, soit dans leurs effets ; car l'Esté qui est icy causé par la presence du Soleil , est là causé par son éloignement ; & au contraire, la presence du Soleil fait l'Hyuer en ces pays là. De sorte que cet œil du monde venant à s'éloigner de la ligne, & tirer vers le tropique du Capricorne, iusqu'à son retour au deçà de la ligne (ce qui dure pour l'ordinaire depuis le mois de Nouembre, iusqu'au mois d'Auril) pendant ce temps il ne paroist quasi

quasi point de nuages dans l'air, & se leuent fort peu de vapeurs & d'exhalaisons. L'air demeure pur, sec, & serain, & il ne pleut presque point dans toutes les basse terres des isles. Ce beaultemps fait qu'on nomme cette saison Esté, quoy qu'il cause beaucoup d'effets quasi semblables à ceux, que cause l'Hyuer dans l'Europe; car cette grande seicheresse fait que la pluspart des arbres qui ont les feüilles tant soit peu tendres, se dépoüillent de leur verdure: toutes les herbes seichent, & sont comme grillées sur la terre, les fleurs baissent la teste & se flétrissent: En vn mot, si la pluspart des arbres n'auoient les feüilles d'vne nature forte, comme le laurier, l'oranger, le buys, ou le hou, & qui par consequent demeurent tousiours verdoyantes malgré les iniures des Hyuers, sans doute le pays deuiendroit aussi triste que la France dans le cœur de l'Hyuer.

Dauantage les animaux, particulièrement les insectes & amphibies, comme les lezards, crables, soldats, qui sont les viures les plus communs du pays, abhorrent & fuyent cette aridité, gagnent le haut des montagnes, se cachent dans le creux des arbres, sous des rochers & dans les precipices, reconnoissans ces lieux plus humides & plus conformes à la conseruation de leur vie. D'où vient que les habitans appellent ce temps, l'arriere saison, d'autant que s'ils ne sont secourus des rafraichissemens qu'on leur apporte de l'Europe, ils ont bien de la peine à chercher leur vie, & mangent

bien souuent leur pain sec. La Brize, dont j'ay parlé cy-deuant, est plus réglée & se fait plus agreablement ressentir dans cette saison que dans l'hyuer, d'où vient qu'elle est beaucoup plus saine.

Mais quand le Soleil a repassé la ligne, & qu'il commence à s'approcher du Tropique du Cancer, dardant ses rayons plus à plomb, il fait leuer vne grande quantité de vapeurs, tant de la mer que des lieux marescageux: dans ces vapeurs il se forme de grands & horribles éclats de tonnerre, qui font pourtant plus de bruit & de peur que de mal; car en sept années que j'ay demeuré dans la Guadeloupe, ie n'ay iamais ouy dire qu'il ait fait aucun dommage, ny aux hommes ny aux animaux. Le tonnerre venant à cesser, le temps se met tout à fait à la pluye, laquelle dure quelquefois, huiet, dix, douze, quinze iours sans aucune interruption. Ces pluies refroidissent tout le pays, & c'est ce qui fait appeller cette saison, hyuer; car pendant 7. mois, à peine se passe-il vne semaine sans auoir de la pluye.

Ce pluuieux hyuer excite dans son commencement grand nombre de maladies, principalement des fièvres, des catarès, des douleurs de dents, des apostumes, des vlceres, & autres semblables incommoditez: C'est dans ce temps là que nous auons plus de peine auprès des malades, d'autant qu'ils sont en grand nombre par tous les endroits de l'isle.

Les effets de cét hyuer sont bien differents de ceux que cause l'hyuer dans l'Europe ; car dès les premieres pluyes, qui sont tant soit peu abôdantes, tous les arbres se reuestent de leur premiere verdure & beauté, & poussent toutes leurs fleurs dehors : toutes les forests sont remplies d'odeurs si suauës & si rauissantes, qu'elles pourroient égaler les meilleurs parfums de l'Europe : Les prez reuerdissent, les fleurs embellissent la terre ; en fin, cét Hyuer a le mesme effet que le Printemps dans la France. Tous les animaux descendent de la montagne ; les Homars, les Escreuisses, les Crables & d'autres especes de Cancres changent de coquille. Les Lezards, les Serpens, les Couleuvres & les autres reptiles quittent la vieille peau, pour se reuêtir d'vne nouvelle. Les poissons, qui pendant la seicheresse gagnent le plain de la mer, se rapprochent des costes & entrent dedans les riuieres ; de sorte qu'il n'y a que les paresseux & les mal-adroits à la pesche qui en peuuent auoir disette. La tortuë, le caret, & la caouïanne, terrissent en si grande abondance qu'apres en auoir fait bonne chere pendant l'Hyuer, on en peut faire bonne prouision pour l'arriere saison.

Des differentes agitations de l'air.

CHAPITRE TROISIEME.

QVoy que i'aye assez amplement discouru de la temperature de l'air au chapitre premier de

cette seconde Partie, i'ay crû qu'il estoit necessaire pour ne rien obmettre, & pour l'entiere satisfaction du Lecteur curieux, de traiter icy de quelques agitations de l'air assez estranges, dont les premieres sont les Oüragans; les secondes, les Püchots; & les troisièmes, les Rafalles, qui sont assez communes en France.

Des Oüragans.

§. I.

CES Oüragans sont de tres-horribles & tres-violentes tempestes, qu'on pourroit nommer de vrayes images de l'incendie finale, & destruction generale du monde. Ils arriuent pour l'ordinaire de cinq ans en cinq ans, ou de sept ans en sept ans, & presque tousiours sur la fin de l'Hyuer; c'est à dire, depuis le commencement d'Aouust iusqu'à l'amy-Septembre, & se forment de cette sorte.

On voit pour l'ordinaire la mer deuenir tout à coup calme, & vnüe comme vne glace, sans faire paroistre le moindre petit fousleuemēt de ses Ondes sur sa surface: puis tout incontinent l'air s'obscurcit, se remplit de nuages épais, & s'entreprennd de toutes parts; apres quoy il s'enflamme & s'entrouure de tous costez par d'effroyables esclairs, qui durent assez long-temps; il se fait en suite de si estranges coups de tonnerre, qu'il semble que le Ciel tombe par pieces, & que le monde veüille prendre fin. La terre tremble en plusieurs endroits, & le

vent soufflé avec tant d'impetuosité, qu'il déracine les plus beaux & les plus grands arbres des forefts, abat presque toutes les maisons, arrache tous les viures, ruine tout ce qui paroist sur la terre, & contraint bien souuent les hommes de se tenir, pendant cette épouuenable tempeste, à des fouches d'arbres, afin de se garantir d'estre emportez par les vents: Mais ce qui il y a de plus dangereux, & qui cause de plus grand dommage, est qu'en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, il fait tout le tour du Compas, ne laissant Rade, ny aucun Havre à l'abry de ses outrageuses impetuositez; de sorte que tous les nauires qui sont pour lors à la coste, perissent mal-heureusement, sans qu'aucun de ceux qui sont dedans puisse se sauuer.

Cette bourasque passée, on peut contempler le plus triste spectacle qu'on se puisse imaginer. On voit les pans & les pieces des montagnes croüllées & fonduës par les tremblemens de terre, les forefts renuerfées, & les maisons abatuës par la violence des vents; quantité de pauvres familles ruynées par la perte des biens de la terre, & des marchandises qu'ils auoient dans leurs cafes, desquelles ils sauuent tres-peu de chose. On voit grand nombre de beaux vaisseaux brisez & fracassez contre les escücils, tous les pauvres matelots noyez, les vns roulans dans les ondes, les autres à moitié enfoüis dans le sable de la riue; en vn mot, c'est vne chose tellement triste & tellement déplorable, que si le de-

fordre arriuoit souuent, ie ne sçay qui auroit le cœur & le courage d'aller aux Indes.

Quelques habitans du pays croyent que les Sauvages s'en apperçoient long-temps au parauant, & qu'ils en sont aduertis par leur Rioches ou Maboyas; dautant que depuis que les isles sont habitées, il n'est point arriué de Ouragan, que les Sauvages n'ayent predit. Pour moy, ie crois que ce sont pures fables, car les Sauvages ne manquent iamais de nous les predire tous les ans, quoy que pourtant leur Almanach se trouue faux; mais il est impossible que les predisant toutes les années, ils ne disent quelquefois la verité quand ils arriuent. La pluye d'eau salée en est vn infallible pronostique.

Du Puchot.

LÉ Puchot est vn certain tourbillon de vent, qui se forme dans vne nuë opaque trop ardemment échauffée par les rayons du Soleil. On voit sortir de cette nuë comme vne corne d'abondance, composée de la matiere de la mesme nuë, dans laquelle ce tourbillon est enfermé. Or cette corne descend en tournoyant, sans toutefois quitter la nuë, iusqu'à tremper son extremité dans la mer; & elle aspire & enleue, ie ne sçay par quelle vertu, plus gros qu'vne maison d'eau, & la porte si haut dans l'air, que si à la recheute elle rencontroit vn nauire

sous elle, quelque puissant qu'il püst estre, il seroit en danger de perir. Ce tourbillon est tellement apprehendé des Nauigateurs, que si tost qu'ils l'ont decouuert, s'il prend sa route vers eux, ils broüillent toutes les voiles, s'arrestent tout court, & attendent qu'il soit passé: il est pour l'ordinaire vn signe de grande pluye.

Des Rafalles.

S. III.

RAfalle est vne certaine bouffée de vent, qui s'engendre dans les lieux les plus marcesageux, & comme ie crois, des froides vapeurs qui s'éleuent du creux des valées, lesquelles estant repoussées par la chaleur de l'air, se roulent deçà & de là, avec autant d'impetuosité que d'inconstance; & en fin, se precipitent du haut des montagnes dans la mer, & appuyent si rudement sur les voiles des vaisseaux, que si on n'est bien diligent à baisser les huniers & larguer les écoutes, on est au risque de perdre des masts, ou de sombrer sous les voiles. Ces Rafalles sont fort frequentes aux auenuës des terres, qui sont montagneuses le long de la mer. Les Nauigateurs experts les scauent bien reconnoistre, & s'en donnent de garde fort diligemment.

Du flux & du reflux de la mer.

CHAPITRE QUATRIESME.

QVi voudroit entreprendre de rechercher la cause du flux & du reflux de la mer, & les différentes courses des marées le long des terres, il faudroit faire des Ephemerides toutes entieres: éplucher avec beaucoup de foin & de trauail les diuerses mutations de la Lune, & de toutes les autres Planettes. Il faudroit de plus remarquer fort diligemment les situations des terres, toutes les pointes qui auangent en mer, tous les culs-de sacs, & toutes les sinnosités de la terre, lesquelles causent autant de differétes routes de marées, qu'elles sont differement establies, & mesme au bout de là, il y auroit encore iuste suiet de craindre, ie ne dis pas de se précipiter dans la mer pour estre compris par elle, ne pouuant comprendre son flux & son reflux, comme on dit qu'il arriua à Aristote, mais au moins de ne pouuoir plainement satisfaire les esprits curieux sur ce suiet: outre que ce n'est pas mon dessein de traiter toutes ces matieres à fond; mais seulement de coucher icy ce que j'ay reconnu de plus remarquable. J'ay donc obserué que depuis le Tropique du Cancer, le flux ordinaire de la marée tire droit de l'Orient à l'Occident, aussi bien que les vents desquels nous auons parlé, & cela avec d'autant plus de rapidité, que la mer s'approche

che dauantage des terres ; ce qui est fort aisément remarqué des bons Pilotes , par le calcul exacte qu'ils font de leur route , dans lequel ils peuuent reconnoistre que voguant d'un vent égal , ils font plus de chemin en s'approchant des terres , qu'ils ne faisoient en plaine mer. On reconnoist encore cela fort particulièrement au bras de mer qui font la separation des isles, & sur tout entre les Xainctes, & la Guadeloupe , où il y a vn si grand flux & rapidité de marée vers l'Oüest, que si en arriuant on ne serre le vent de bien prés, dans ce petit trajet , qui n'est que de trois lieuës au plus , la marée vous emporte & vous fait dériuer quatre ou cinq lieuës auant le vent, de sorte qu'un nauire est contraint de louueier quelquefois cinq ou six iours de temps pour aborder la terre, laquelle on eut ayément atteint en deux ou trois heures au plus , si on s'estoit donné de garde de cette marée.

Les flux & le reflux sont aussi bien reglez tout le long de ces costes, comme dans l'Europe : mais cela paroist fort peu à raison que les mers sont creuses & profondes ; mais dans les lieux où les terres sont plates, & où il y a des hauts fōds, on voit la mer se retirer deux fois le iour ; aussi bien que dans la France. Ma pensée est qu'il en est de mesme de la mer Mediterranée, dans laquelle pour estre extrêmement profonde, on ne remarque presque point de flux & de reflux ; & que c'est vne pure réuerie de croire & de vouloir persuader aux autres qu'il y ait des mers, qui ont tant soit peu de communication

avec l'Océan, dans lesquels le flux & le reflux ne se rencontre point. Il faut aussi remarquer que tant dans la rapidité & la vitesse des marées, que dans l'augmentation ou la diminution des flots, il se trouve du plus, ou du moins, selon l'accroissement ou la deffillance de la Lune, tout de mesme que dans nos costes.



II. TRAITE.


DESCRIPTION GENERALE DE
l'Isle de la Guadeloupe : Des Mineraux : Des
Pierreries & des Materiaux : Des Riuieres : Des
Torrens, des Fontaines & des Estangs.

Description generale de l'Isle de la Guadeloupe.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la terre toute nue.

§. I.

 Isle, que les Sauvages appelloient *Karukera*, & que les Europeans nomment *Guadeloupe*, à cause de la beauté, & de la bonté de ses eaux; prend son étymologie d'un commun Prouerbe des Espagnols, qui pour exprimer vne chose excellente, luy donnent le nom

DESCRIPTION DE L'ISLE DE LA GVAD. 115

d'un ancien & fameux Auteur, appellé *Lopez*; de sorte que *Lagua de Lopez*, vaut autant à dire, que les meilleurs eaux qui se puissent trouver: & en effet, toutes les flotes d'Espagne en allant aux Indes, estoient obligées par Arrest du Parlement de Madrid, de prendre des eaux dans cette isle, & l'ont toujours fait iusqu'à ce qu'elle ait esté habitée par les François. Quelques Auteurs disent, & peut estre plus veritablement, que les Espagnols l'ont ainsi nommé à raison de sa ressemblance, avec les montagnes de Nostre Dame de la Guadeloupe en Espagne. Cét isle est située à seize degres de la ligne Equinoxiale, tirant vers le Nord.

Depuis la pointe du fort Royal qui regarde le Sud, iusqu'à la pointe du petit fort qui regarde le Nord, elle peut auoir vingt ou vingt deux lieuës au plus. Et depuis cette pointe iusqu'au fort de sainte Marie, qui regarde l'Orient, quinze ou seize lieuës: Et dix ou douze du fort de sainte Marie, iusqu'au fort Royal, lesquelles toutes font environ quarante-cinq ou cinquante lieuës de circonference: Elle en peut auoir huit de diametre.

Pour décrire cette isle avec ordre & avec methode, il se faut seruir de cette diuision ordinaire de toutes les isles, sçauoir, de Cabsterre, & de Basseterre. Cabsterre, c'est comme qui diroit, *caput terra*, teste de terre; car comme le vent tire tousiours de l'Orient à l'Occident; cette partie de la terre qui fait face au vent, est appellée Cabsterre, & celle qui est au dessous du vent, Basseterre; quoy que pour

l'ordinaire elle soit plus haute & plus montagneuse que les autres, comme l'on peut reconnoistre dans la Guadeloupe ou la Cabsterre, fait montre d'une belle terre, plate & vnie, longue de sept à huit lieuës, large de trois à diuers endroits, & habitable par tout. Cela tient depuis le fond du petit cul-de-sac, iusqu'au *trou au chat*. Depuis là iusqu'à la riuiere du petit Carbet, c'est vne terre tout à fait inhabitable, à cause d'un certain piton en forme de pain de sucre, qui se leue iusqu'au dessus des nuës, & duquel, entre ces deux riuieres, qui n'ont qu'une bonne lieüe de distance, coulent treize rauines, accompagnées de presque autant de mornes & petites montagnes, dont quelques-vnes sont assez hautes & difficiles à monter. Depuis la riuiere du petit Carbet, iusqu'à la riuiere du *trou aux chiens*, il y a vne lieüe de pays habitable assez vny, & ou on peut prendre plusieurs estages d'habitations: il s'y trouue pourtant quelques bancs de roches. Depuis cette riuiere iusqu'à la *grande Ance*, on peut prendre de costé & d'autre plusieurs belles habitations; mais ie ne crois pas qu'il y ait plus de deux estages, & mesme dans la *grande Ance*, il y a plusieurs habitations qui n'ont pas leur chasse entiere de mille pas; d'autant qu'elles sont bornées des rochers ou des montagnes. Tout le reste iusqu'au fort royal, est vn pays fort couuert de mornes, & où il faut tousiours monter & descendre: C'est pourquoy, nos habitans, qui sont assez delicats en fait d'habitations, l'ont negligé iusqu'à present. Il y a dans le

territoire du fort quelques habitations sur les croupes des montagnes : mais depuis le fort iusqu'à la riuere salée, il n'y a pas vn pouce de terre habitable. Ce sont toutes montagnes hautes à perte de veü en forme de creste de coq, & escarpée de toutes parts. Depuis cette riuere salée, iusqu'à la riuere des Gallions, il y a mille ou douze cens pas habités, au dessus desquels est la montagne de *Tourfous*, ou l'on peut prendre trois ou quatre estages dans vn pays fort vny. Depuis là iusqu'à la seconde riuere des Peres, c'est vn tres-beau pays, non tout à fait vny; mais entremeslé de quelques petites coulins qui le rendēt plus agreable. Au dessus des premiers & seconds estages sont les montagnes de belle veü, & de beau Soleil, où il y a deux ou trois estages de belles habitations. De là iusqu'à la riuere du Plessis, il n'y a qu'vn seul estage d'habitations à prendre, dont quelques-vnes sont sur la pente de quelques montagnes extrêmement roides. Depuis la pointe Duplessis, iusqu'à celle des vieux habitans, toutes les habitations des premiers estages sont incommodes & coupées de diuerses montagnes. Mais au dessus de ces premiers estages, il y a vne lieuë de tres-beau & de tres-bon pays. Tout le fond des vieux habitans, est vn pays plat, fort agreable, & où il y a en diuers endroits, deux ou trois estages d'habitations à prendre. Depuis l'Ance à la barque, iusques vers les fontaines bouillantes, ce ne sont que montagnes, rochers, & precipices assez dangereux : il y a pourtant quelques

habitations enuiron la moitié du chemin, lesquelles sont assez incommodes. Depuis les fontaines bouillantes iusqu'au petite islet aux *Gouyanes*, tout cela est habité ; mais c'est le pays le plus fascheux de toute l'isle : car toutes les habitations, desquelles il n'y a qu'un seul estage, sont prises sur le penchant des montagnes, & en sortant de la plupart des cases, on voit deuant soy de quoy se rompre le cou.

Voila tout ce qui est habité dans la Guadeloupe; ie ne puis rien icy écrire du reste, principalement depuis l'islet aux *Goüyaues*, sinon par des coniectures, & ce que i'en ay pû connoistre voguant le long de la coste. Il me semble que ce ne sont que montagnes à perte de veüe, & quoy qu'il y puisse auoir quelques habitations à prendre, comme dans la plaine des *Roseaux*, ce n'est pas chose dont on doive faire grand cas : mais en tirant vers le vieux fort, & mesme iusqu'à la grande riuere aux *Gouyanes*, cela fait montre de huit ou dix lieuës de tres-beau pays, qui mesme, au recit des Chasseurs, est vne des belles parties de l'isle: mais tout le fond des deux culs-de-sac, presque vne lieuë dans les terres, avec la *Sauane* (qui est ce qui borne la grande riuere salée, & est euuironnée de petites montagnes) est vn pays perdu par les eaux, & tout à fait inhabitable.

Tout le cœur de l'isle, que ie n'ay pas décrit, n'est composé que de tres-hautes & fourcilleuses montagnes, de rochers affreux, & de tres-épouuentables

precipices. Je n'ay veu que les moindres entre lesquels, i'en ay remarqué vn particulièrement, ou vn homme criant à plaine teste du fond du precipice, ne pouuoit estre entendu de ceux qui estoient en haut. Au milieu de l'isle tirant vn peu vers le midy, est la celebre montagne de la sulphuriere, dont le pied foule le faix & le sommet des autres, & s'eleue à perte de veüe dans la moyenne region de l'air; de sorte que si on estoit sur le haut de cette montagne, on auroit le plaisir de voir former les nuës, & d'ouyr gronder les tonnerres sous ses pieds. Cette montagne est presque ronde; au dessus de la plate-forme s'eleuent deux petites éminences, comme deux petites pointes de roches, distantes de vingt ou trente pas: Vne du costé du Sud, & l'autre du costé du Nord; celle-cy semble estre vne gueulle d'Enfer ou vne cheminée du Montgibel, fumante comme vne fournaise enflammée, & dans les nuicts les plus seraines, on voit cette fumée entremeslée de petites flammes de feu.

Des deux culs de sacs.

§. I I.

IL faut icy dire quelque chose des deux culs-de-sac de l'isle de la Guadeloupe, que vous voyez marquez dans la Carte; qui sont comme les deux mammelles de nostre isle, desquelles tous les habitans tirent le laict de leur nourriture; ou plustost comme deux magasins, ou tout ce qu'il y a de beau,

de bon & de riche dans la Guadeloupe, est en-fermé.

Le plus grand se prend depuis la pointe du fort saint Pierre, iusqu'à la pointe d'*Antigoa*; de façon qu'il y peut auoir huit ou dix lieues de large, & cinq ou six de long. Le petit n'en a que quatre de largeur, & autant de longueur. L'un & l'autre sont tres-richement ornez d'un grand nombre de petits islets de grandeur & forme differente, distans les uns des autres de cent, de deux cens, de cinq cés, ou de 600. pas, plus ou moins: ils sont toutes couuertes, iusques dans la mer, de tres-beaux arbres verdoyans à feuilles de laurier; en sorte qu'il semble que ce soient autant de cantons de forests flotants sur la mer.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces islets, & que j'ay tres-curieusement obserué, est qu'il n'y en a pas vn seul qui n'ait quelque chose de particulier, qui n'est pas commun aux autres. L'islet aux *Fregates* sert de repaire aux *Fregates*: Vn autre aux *grands gosiens*, vn autre aux *Mauues*; dans vn autre se trouue des *lezards*, dans vn autre des *anolis*, dans vn autre des *soldats*, vn autre portera des *crables* blanches, vn autre des *crables* violetes; & ainsi des autres.

Mais ce qui est plus à remarquer est vn islet, que j'ay nommé *Cancale* (ie ne scay si le nom luy aura demeuré) à raison de ce qu'il est tout environné d'arbres chargez iusqu'à rompre, de tres-bonnes huïstres. Je ne veux pas faire croire que les arbres les produisent, quoy qu'elles croissent & se nour-

rissent

rissent sur eux : mais ie crois que cela vient de ce que les ondes de la mer venant à frapper les branches de ces arbres , la semence des huïtres s'y attache & s'y forme en huïtres , lesquelles venant à se grossir, font baïsser les branches iusques dás la mer; de sorte que deux fois le iour , elles sont rafraichies par son flux & par son reflux. Ie ne feray pas vne plus longue description du reste des islets. Ceux qui sont sur les lieux & qui seront assez curieux , y pourront trouuer dequoy se satisfaire agreablement. Comme la mer est extremément paisible dans ces deux culs de sac , & que les mers n'y sont pas profondes; on ne scauroit croire combien les *Lamentins*, les *Tortues*, & tous les autres poissons se plaisent autour de ces islets ; il semble que la grande mer s'en épuise pour les en remplir : car ie suis tres-certain que depuis dix ans , on a tiré chaque année plus de trois mille ou quatre mille *Tortues*, & vn tres-grand nombre de *Lamentins*, & on en tire encore tous les iours quantité , & on en tirera iusqu'à la fin du monde, sans les épuiser. C'est aussi aux enuironns de ces culs-de sac que se retirent les porcs sauuages , à cause du pays marefcageux qui les enuironne. En fin , qui veut trouuer quelque chose de beau , comme de belles porcelaines , de beaux cocquillages , & de beaux rochers, il les doit chercher dans ses culs-de sac. Voila la plus exacte & la plus briéue description que ie puisse faire de la terre nuë de la Guadeloupe; parlons maintenant de ses banes, de ses rades, & de ses mouillages.

Q

Des Escueils, des Bancs, des Rades & des Mouillages.

§. III.

Bien que toute la coste de cette isle soit si saine & si seure pour la nauigation, qu'il n'y ait à l'entour d'elle aucun banc, escueil, ny rochers, contre lesquels vn nauire tant soit peu bien conduit puisse faire naufrage : si est-ce qu'il y a quantité de lieux autour d'elle, où les barques, les chaloupes, & les canots peuent estre britez contre les Kayes & rochers, & emplis d'eau par des *moutons* ; comme aussi des passages tres difficiles, où ils sont bien souuent contrains d'estre long temps arrestez, de relascher, ou de s'y perdre. C'est pourquoy, i'ay iugé à propos d'en faire vne exacte recherche, tournoyant tout autour de l'isle & en passant, afin de ne point perdre de temps, ie remarqueray les rades & les mouillages.

Quand ie parle icy de *mouton*, il faut entendre que c'est vn certain contre-temps de deux lames, vagues, ou ondes de mer, dont la premiere ayant heurté la riue, ou contre vn banc de roc, ou de sable, retourne à la rencontre de la seconde, qui trouuant de la resistance, se leue quelquefois dans l'air de la hauteur d'vne picque ; & cela peut renuerser les chaloupes, les barques, & les canots, ou au moins les remplir d'eau, & les mettre au danger de se perdre.

A commencer donc par le fort Royal ; depuis les

montagnes du Fort, iusqu'à la seconde riuere marquée dans la Carte, il y a la Rade la plus belle, la plus seure, & la plus frequentée de la coste de la Basse-terre: & depuis cette Rade iusqu'à l'ance à la barque, on trouue vn beau fond de sable, ou l'on mouïlle par tout tres-assurément, quoy qu'on n'y soit pas tant à l'abry que dans la grande rade. En tout ce canton de pays, qui tient enuiron trois bonnes lieuës & demie, il n'y a aucune chose à craindre, mesme pour les barques & pour les canots, si ce n'est en passant par la pointe des vieux habitans, ou l'on rencontre vn banc de sable, sur lequel se leue quelquefois vn mouton assez dangereux, lors que le vent est à l'Oüest. Ce fut sur ce funeste banc que se perdit le nauire du Capitaine le Sage, l'an mil six cens quarante-six, pour auoir vn peu trop rangé la coste. L'Ance à la barque est vn assez beau cul-de sac, ou plustost vn havre naturel où les nauires se peuuent crener, & radouber en toute assurance, pourueu qu'il ne fasse point de vent d'Oüest; car il n'est nullement à couuert de ce costé là. Depuis l'Ance à la barque iusqu'à my-chemin des fontaines boüillantes, il fait assez seur quoy que toute la coste ne soit que de roc. Au milieu de ce chemin l'on voit vne pointe, ou plustost vne barriere de roches qui auangent plus de deux portées de mousquet dans la mer, & laissent dix à douze pieds de distance entre deux pointes. Les deux ou trois plus proches de la terre paroissent à découuert; & les deux autres ne paroissent que

quand les ondes viennent à briser dessus; toutes les autres ne se décourent point du tout. Les canots peuvent passer entre deux pointes; mais il n'y fait pas bon pour les barques & pour les chaloupes.

La Baye des fontaines boüillantes seroit vne des bonnes rades de l'isle, sans vne roche qui est dans le milieu, au fond de la mer, laquelle coupe les cables des nauires. Depuis les fontaines boüillantes iusqu'au petit cul-de sac, il n'y a rien à craindre, si ce n'est en passant le gros morne, où il y a vn certain contre-téps de marée, & vne certaine rencontre de deux vents differents, qui excitent vn clabottement d'eau, difficile, incommode & dangereux pour les canots, & qui donne bien de la peine à ceux qui rament: C'est ce qui a fait nommer ce passage, le Cap enragé. Quand il fait quelque peu de vent, on est contraint d'attendre le calme pour passer outre.

Tous les endroits où vous voyez des ancres marquées sur la Carte, ce sont de tres-bonnes rades; mais tres-peu frequentées, parce que le pays n'est pas habité. Entre l'islet à la Rose, & l'islet à la Fortune, il y a vn mouton assez perilleux, comme aussi au dessus de l'islet aux Fregates: mais sur tout le passage de l'homme est le plus difficile & le plus hazardeux; car le vent qui souffle tousiours du costé de l'Est ou Estnordest, s'engoufrant dans ce détroit, pousse les ondes deuant soy, lesquelles estant referées & comme contraintes entre ces deux bancs de roche, que l'on voit marquez sur la Carte, se le-

uent effroyablement dans l'air, & se brisent avec tant d'impetuosité, qu'il faut estre fort adroit pour s'en deffendre: de sorte que pour passer ce trajet, il est necessaire en quittant la pointe des rochers, de presenter le bout du canot au vent, iusques dans le milieu, & de là arriuer tout à coup tournant adroitement entre deux lames, se donnant bien de garde qu'une de ces vagues ne prenne le canot par le côté; car il courreroit hazard d'estre comblé d'eau & de se perdre. Il y a en ce lieu vn tres-beau Havre, d'une belle & facile entrée, mais d'une tres-difficile sortie. Au reste depuis le fort de sainte Marie, iusqu'à la Basseterre, il n'y a aucun danger, si ce n'est vn mouton à la pointe du petit Carbet, & vne roche proche du premier morne de la grande Ance, qui ne se découure point.

DES MINERAVX.

CHAPITRE SECOND.

De la mine d'or.

§. I.

JE ne doute nullement qu'il n'y ait des Mines d'or & d'argent dans la Guadeloupe; & ie crois qu'il n'y aura personne qui ne soit de mon sentiment, quand il verra les coniectures & les apparances que i'en ay découuert. Car i'ay trouué dans la grande riuere des Peres de la Capsterre, proche de laquel-

le a esté autrefois nostre Couuent de sainct Hyacinthe, qui depuis a esté transferé ailleurs : l'y trouuay, dis-ie, des petits bassins d'eau dormante prouenant de la grande riuere, dont la superficie estoit toute dorée : Je recueillis avec vn cousteau le plus qu'il me fut possible de cette superficie; mais au remuement de l'eau, la pluspart couloient à fond, comme de petits filets d'or presque imperceptibles, & se perdoient entierement dans le sable sans qu'on les pust reconnoistre. Ce que i'en auois ramassé, gros comme le bout du doigt, se ternit & deuint semblable à de la litarge d'or; & comme cela estoit fort pesant, ie crûs qu'en effet ce n'estoit autre chose, & la iugeant telle, ie la negligay. l'y retournay neantmoins à quelques iours de là, & trouuay la mesme chose. Je posay des morceaux de papier sur l'eau, lesquels deuidrent dorés comme si on y eut appliqué vne feuille d'or. Je laisse à deuiner ce que cela pourroit estre.

De la mine d'argent.

§. II.

C'Est vne chose toute commune parmy les habitans de cette isle, qu'il y a deux mines d'argent. On m'apporta vn iour vn morceau de celle qui est la moins estimée, aussi gros comme le poing; c'estoit vne terre grasse, pesante, & de couleur de gris cendré, ainsi que de la tutie : mais toute meslée de petites pailles luisantes comme de l'argent, ou plu-

toft comme de l'estain de glace. Je la mis au feu, & tout cela se reduisit en chaux, ce qui m'a fait croire que ce n'estoit que du talc.

Mais celle qui se trouue à deux lieües de la mer, suiuant la riuiera de la plaine des Roseaux, quoy qu'elle soit presque semblable à la premiere, les fillets & les pailles qui se trouuent dedans, endurent le feu sans changer aucunement; ce qui me fait croire que si on y vouloit faire de la dépense, on y pourroit trouuer du profit. J'ay appris depuis mon départ, que Monsieur le Gouverneur y ayant fait traouiller, en a tiré plusieurs lingots de tres-bon argent.

Mines de fer.

§. III.

IL y a en plusieurs endroits de cette isle, & principalement dans le petit cul-de sac, plusieurs Ances d'un sable de couleur d'ardoise, tres-fin, luisant, & pesant comme du plomb, duquel on a fait épreuve, & tiré de tres-beau & bon fer. Sans doute que si on y vouloit traouiller, on en retireroit beaucoup de profit, eu égard à la commodité des forefts.

Des Mines de Soulfhre & de Vitriol.

§. IV.

IL est certain que cette grande montagne qui jette la fumée & le feu, n'est remplie que de

soulphre, & mesme on y voit quelquefois la trace comme d'une petite rivièrè de soulphre, qui s'est écoulée le long de la montagne. De plus, les eaux sulphurées & vitriolées, desquelles ie parleray au chapitre quatrième, paragrap. 1. nous découvrent qu'il y a plusieurs mines de soulphre & de vitriol dans l'isle. Pour moy, j'ay trouvé à deux cens pas des fontaines bouillantes, vn roch qui me sembloit estre du vitriol blanc, qui va jusques dans la mer. Pour ce qui regarde les mines de soulphre, ce n'est pas grande chose, on en peut tirer de l'isle de la Dominique à meilleur compte.

Mines de Saouon.

§. V.

EN trois ou quatre endroits de nostre isle de la Guadeloupe; sçavoir, dans le grand cul-de sac, vis à vis de l'islette à la biche, & au premier morne à main droite, en sortant de la grande rivièrè salée, pour entrer dans le petit cul de sac, & aussi proche des fontaines bouillantes: j'ay rrouvé vne terre jaspée de bleu, de blanc, & de rouge, comme du saouon d'alicant, grasse & adherante aux doigts ainsi que du suif. Cette terre fait broüer l'eau, degraisse le linge, & vaut mieux que plusieurs méchans saouons desquels on se fert en France; & mesme quand elle est coupée en brique, il n'y a personne qui ne la prenne pour de vray saouon de Marseille. Plusieurs habitans s'en seruent, & ce leur est vne grand

grande commodité. l'ay auffi rencontré en creufant dans la terre des fontaines bouïllantes, des veines de terre figelée, & quantité de bol assez fin.

DES PIERRERIES.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Umbiliés ou pierres aux yeux.

§. I.

IL ne faut pas aller dans toutes ces ifles pour fe faire riche en pierreries: le n'en ay pû remarquer que deux ou trois qui meritent d'estre estimées, & encore n'est-ce pas grande chose. Il y en a deux qui font assez rares; ſçauoir, les pierres vertes, & celles dont nous parlons à present, tout le reste est assez commun, meſme dans l'Europe. Ces pierres aux yeux, font ce que quelques Aurheurs ont appellé *Umbilicus Marinus*, elles ont toute la forme & la grandeur d'un petit grain de lentille: mais celles qui se trouuent dans la Guadeloupe sur les Ances du fort ſainct Pierre ſeulement (car ie n'en ay iamais pû trouuer ailleurs) font bien differentes de celles que j'ay veu en France, lesquelles auoient esté apportées du Leuant; car elles eſtoient rouſſes, au lieu que les noſtres tiennent de la perle, & font d'une couleur argentée viue & éclatante, qui expoſées à diuers iours, changent de couleur comme l'opale. On s'en fert pour tirer les bubes qui en-

trent dans les yeux, posant la pierre dans le coing de l'œil, dans lequel elle fait insensiblement tant de tours, qu'en fin elle attrape l'ordure, & sort incontinent avec elle. On tient pour assuré que les herondelles s'en seruent aussi bien que de la chelidoine, pour redonner la veüe à leurs petits. Il s'en trouue de larges comme le petit doigt & plus grossieres, desquelles on se fert pour les cheuaux & les mulets.

Des pierres vertes.

§. II.

POUR ce qui regarde les pierres vertes, quoy que nous en ayons beaucoup dans cette isle, ce n'est pas pourtant où elles se trouuent; Ce sont les Sauvages qui nous les apportent de la terre ferme, & quelques personnes tres-curieuses m'ont assuré, que ces pierres ne sont autre chose qu'un certain lymon, que les Sauvages vont pescher en se plongeant au fond d'une riuere de la terre ferme, que ie crois estre entre le cap de Nord, & la riuere des Amazones. Ils forment de ce lymon telle figure que bon leur semble, & l'exposent à l'air où il devient si dur, qu'une des bonnes preuues de cette pierre est, qu'il faut qu'elle endure les coups de marteaux sur une enclume sans se rompre. Ce qui me fait adjoûter foy à ces personnes, est que j'ay veu une de ces pierres qui auoit la forme d'une grenouille: Or il est tres-certain que les Sauvages n'ont ny l'industrie, ny les outils pour tailler une telle figure dans

vne pierre si dure. Ces pierres portées penduës au col empêchent de tomber du haut mal, i'en ay fait l'experience sur plusieurs personnes tourmentez de ce mal, avec vn assez heureux succez. Les Espagnols & les Portugais ont si bien appris à les contrefaire avec du verre, que c'est vne chose assez rare d'en trouuer de bonnes : Et quoy que ie me fois fort curieusement estudié à reconnoistre ce qui distingue les veritables d'avec les fausses & les contrefaites, ie ne scaurois bien exprimer en quoy consiste cette difference, qu'en disant qu'elles sont vn peu plus polies que le verre, & qu'elles ne s'écaillent point comme le verre, lors que l'on les frappe dessus avec le dos d'vn cousteau : elles ont aussi vn son plus fort, qui approche de celuy du bronze: elles ont encore vne autre propriété remarquable, de seruir au soulagement des femmes qui sont en trauail d'enfant.

Du Cristal.

§. III.

ON trouue en plusieurs endroits de la Capsterre, & principalement au territoire de la grande Ance, des habitations dont la terre est toute mêlée de petites pierres de crystal, grosses comme des testes d'espingles, quelquefois plus, quelquefois moins; de sorte qu'apres les grands rauages d'eau, le Soleil dardant ses rayons sur la terre, elle brille & éclate de toutes parts, comme si elle estoit semée

de diamans. Et quoy que cette petite pierre coupe le verre ainsi que le diamant, il faut pourtant que nos habitans se détrompent, qui croient que s'en soit de veritables: car en ayant trouué vn iour vne piece grosse comme vn poix dans vne fontaine, qui brilloit & éclatoit avec tant de viuacité qu'elle m'ébloüissoit la veüe, i'en fis present à vn Gentilhomme de mes amis, qui l'enuoya aussitost en France à vn lapidaire de Paris, pour sçauoir ce que c'estoit: Son rapport fut que ce n'estoit que du cristal de roche & de peu de valeur, si ce n'estoit qu'on en püst trouuer de plus grandes pieces.

La plus prochaine riuere de la grande riuere salée dans le petit cul-de-sac, jette sur la riue vne quantité de gros sable blanc, clair, lucide, & diaphane, & qui se fond en vn feu lent comme du métal, mais se brusle & calcine à vn feu violent. Ce n'est autre chose que du crystal, duquel sans doute on pourroit faire de tres-beaux ouurages.

Du Sel.

§. I V.

IL y a dans la grande terre de la Guadeloupe de tres-belles salines, où se forme le sel sans aucun artifice: mais comme elles sont negligées, si il s'y forme du sel vne année, il se passera quelquefois trois ou quatre ans sans qu'il s'y en forme vn grain. Cela vient de ce qu'il y a quantité de rauines d'eau douce qui s'écoulent dedans, quand il pleut en

abondance , lesquelles on pourroit destourner à peu de frais.

Proche de l'Ance à la *barque*, il y a aussi vn étang salé, où i'ay veu plusieurs fois le sel tout formé: avec fort peu de trauail , on pourroit en faire vne saline assez profitable. I'ay remarqué que tout le sel qui se fait dans ces isles , est extrêmement corrosif, qu'il desseiche la viande qui en est assaisonnée , & qu'il en mange la graisse, il ne sale pas tant que celui de l'Europe.

Des materiaux , comme des pierres de taille, des briques , des tuilles , du plastre , des pierres à faire la chaux, & des pierres de ponce.

§. V.

ENcor que la pluspart des bastimens de ces isles ne soient construits que de bois & de roseaux, & couuerts de feüilles & d'essentes , c'est plustost faite de bons ouuriers que de materiaux; car par toutes les parties de l'isle il y a quantité de roches & de rochers d'vne certaine pierre bise , qui se taille aisément. Les massons & tailleurs de pierres l'estiment beaucoup. On en trouue en plusieurs endroits de l'isle , comme au fort Royal, & vers l'islet aux *Gouyauës*, qui se leuent par tables espoiffes d'vn pied, toutes taillées des deux costez : ce qui auance beaucoup les ouuriers.

Il y a aussi presque dans tous les quartiers de l'isle, de la terre non seulement propre à faire des bri-

ques & des tuilles, mais encore de la poterie; de sorte que si les pauvres habitans mangent dans des calebasses, & dans des *couys* n'est que faute de potiers de terre.

On apporta à la Guadeloupe l'an mil six cens quarante-six, de tres-bon plastre qu'on auoit pris aux Xaintes; ie le vis mettre en œuvre, & il ne differoit en rien de celuy duquel on se sert en France. A son deffaut on fait de la chaux d'une pierre marine blanche, & naturellement toute grauée de quelque petites rustiques assez agreables. Cette chaux ne cede en rien à celle de l'Europe. On voit aussi quantité de pierres de ponce en plusieurs endroits de cette isle; mais principalement dans la grande riuere aux *Gouyanes*, on la voit flotter sur l'eau comme du bois: mais il n'y en a pas la centième partie de ce qui s'en rencontre dans la Martinique, laquelle n'est aparamment composée d'autre chose que de ces pierres. On ne trouue point dans toutes ces isles vn seul caillou ou pierre à feu, si elles n'y ont esté apportées de l'Europe: mais la diuine Prouidence y a suffisamment pourueu, comme ie feray voir au traité des vegetaux, où ie montreray que comme il y a dans ces isles des pierres qui ont la propriété de flotter sur l'eau, ainsi que du bois; aussi il y a du bois qui coule à fond comme des pierres, & qui fait feu de mesme que les cailloux.

DES RIVIERES, DES TORRENS,
des Fontaines & des Estangs.

CHAPITRE QVATRIES ME.

Des Rivieres.

§. I.

IL faut auoïer ingenuëment qu'il n'y a point de terres dans le monde qui soit plus vtilement, plus richement & plus agreablement arroufée de belles & bonnes eaux, comme l'isle de la Guadeloupe : car dans le peu qu'elle a de circonferance, il y a plus de cinquante riuieres qui se dégorgent dans la mer, desquelles plusieurs, principalement celles qui sont dans les culs-de-fac, peuuent porter bateau vne lieuë, deux lieuës, & iusqu'à trois lieuës dans les terres. La grande riuiere aux *Gouyaues* l'emporte par dessus toutes les autres, en largeur & en profondeur, de laquelle quoy que les auenuës & l'emboucheure soit vn peu difficile, on y peut pourtant monter iusqu'à trois lieuës dans les terres avec vne chaloupe. Ie ne mets pas icy en ligne de compte mille belles fontaines qui coulent des rochers, sourdent de la terre; & apres l'auoir agreablement serpentée en mille endroits, se vont perdre dans les plus grandes riuieres. Or comme l'isle est extremément haute dans son milieu, toutes les riuieres ne sont à proprement parler que des torrens qui se precipitent avec impetuosité dans la

mer; & c'est vne chose épouuenable de les voir dans leurs débordemens, lors qu'il se fait de grandes aualasses d'eaux: on les entend descendre d'une bonne lieuë, grôndant comme des tonnerres; elles s'enflent en vn moment de plus d'une picque de hauteur, fument, broüent, & écument de toutes parts; elles entraînent les plus gros arbres des forests, & roulent vne si grande quantité de roches, qu'elles en font de petites montagnes, qui paroissent dans la mer à leur emboucheure. J'ay mesuré vne de ces roches qu'elles roulent, laquelle auoit six pieds en carré. Au reste, ce roulement & ce choquement de roche, font vn tintamarre & vn bruit si estrange, qu'encor bien qu'il tonne à tout rompre, on n'entend point les coups de tonnerre.

Je confesse que ie n'ay point gousté de delices plus agreables dans la Guadeloupe, que celle de se reposer à la fraischeur sous les arbres le long de ces belles riuieres: car comme elles laissent apres ces débordemens, des millions de roches en confusion, vous entendez outre le murmure agreable du grand canal, mille petits gazouillemens differens, qui en verité charment plus agreablement l'ouye que les plus excellentes musiques. Il n'est rien aussi qui contente plus la veüë, comme de considerer ces petits ruisseaux d'une eau plus claire que le crystal, s'entrelasser au trauers de toutes ces roches. De plus, on ne scauroit faire cent pas dans vne de ces riuieres, sans trouuer quantité de beaux bassins au naturel, où l'on se peut baigner à l'ombre dans

de

de tres-belles eaux. Pour ce qui regarde leur goust, il suffiroit de dire que ce sont des eaux de roches; mais j'adiouste encherissant là dessus, que j'ay pris garde, qu'on en peut boire tant qu'on voudra sans iamais s'en trouuer mal, ny en ressentir aucune incommodité. En vn mot, ces riuieres sont autant de petits Paradis, ou tous les sens goustent innocemment les plus delicieux plaisirs, dont ils sont capables dans leur pureté.

Je crois assurement que la riuere de Duplessis passe au trauers d'une mine de vitriole ou de fer. Son goust est fort astringent, & toutes les roches qui s'y rencontrent sont comme rouillées & teintes en fer: elle est fort aperitiue, & quand on en auroit beu vn seau, en vne lieuë de chemin tout se vuide par les vrines. Il y a vne petite riuere dans vn plat pays, presque vis à vis du petit islet aux *Gouyaves*, laquelle de temps en temps deuiet blanche comme du lait. Je crois, sans neantmoins le vouloir assureur, qu'elle passe au trauers d'une mine d'argent, ou tout au moins de talc.

Quant à ce qui regarde la grande riuere salée, qui separe les deux terres, ce n'est autre chose qu'un bras de mer, ou vne communication de la mer de l'Est, avec celle de l'Oüest. Il a quinze ou seize pas de large, & deux bonnes lieuës de longueur. Son flux & son reflux est réglé comme celuy des mers de nos costes. Il ne peut porter que des barques de vingt à vingt-cinq tonneaux au plus; & mesme ses entrées & ses sorties sont tres-difficiles.

Au milieu de cette riuere à main gauche, en allant du petit cul-de sac au grand, il ya vne fontaine qui se fait assez clairement entendre par le bruit de la cheute, elle est d'vne eau claire, fraische, & excellente. C'est vne tres-grande commodité pour les habitans, qui aucunes fois patissent beaucoup de la soif en ces endroits, aussi l'ont ils nommée la *Belle hostesse*.

Il faut que ie dise icy vn mot en passant, d'vne riuere de la Martinique, qui est la premiere qui se trouue apres la rauine seiche en tirant vers le Prescheur. Cette riuere est perpetuellement trouble, si sale, & si limoneuse, que de sa seule veüe, elle rassasie les plus alterez. La necessité m'a contrainc d'en boire plusieurs fois, & i'ay remarqué que son goust est fade, & qu'vn seul verre de cette eau lasche le ventre, & purge aussi bien le corps qu'vne bonne medecine, & cela sans aucunes tranchées.

Des fontaines boüillantes.

§. I I.

SI ces fontaines d'eau boüillante, estoient plus proches de la soulfriere qu'elles ne le sont, ie croirois que le feu qui est endos dans cette montagne, seroit la cause de cette chaleur. Mais en étans éloignées de six à sept lieües pour le moins, il faut tenir pour assuré qu'il y a des mines de soulfre enflammées dans les creux des montagnes qui les auoisinent, au trauers desquelles ses eaux ve-

nant à passer, s'échauffent iusqu'à bouillie extraordinairement ; car disent tout ce que voudront les Philosophes, ie ne me puis persuader que le seul mouvement des eaux qui passent au trauers des mines, qui ne sont pas enflammées, les puissent échauffer iusqu'à communiquer leur chaleur aux terres voisines, & les faire mesme bouillir malgré les ondes de la mer qui les couurent : car la plus grande de toutes ces fontaines, quand la mer est dans son plain, est couuerte de plus de deux pieds d'eau de mer, & nonobstant la fraischeur de cette eau, on voit monter les gros bouillons iusqu'à la superficie de l'eau : quand la mer est retirée, elle fume si fort, qu'on en voit la fumée d'une bonne lieüe, & fait vn certain murmure confus que l'on entend de plus de trente pas, faisant rejallir ses bouillons de plus de deux pieds de hauteur.

A cent pas ou environ de cette grande fontaine, tirant vers la riuiera, à trois ou quatre pas de la mer, est vne certaine mare large de 7. à 8. pieds, & longue de 35. ou 40. Ce n'est qu'un receptacle d'un grand nombre de petites fontaines bouillantes qui font autour d'elle. Trois ou quatre pas à l'entour de cette mare, la terre y est chaude comme du feu, & ne faut que donner vn coup ou deux de besche pour voir fumer, entendre brouir, & saillir vne fontaine d'eau toute bouillante.

Cette mare est extrêmement commode, & on peut en se baignant prendre l'eau en tel degré de chaleur qu'on le souhaite, selon que l'on s'éloigne

ou que l'on s'approche dauantage des sources. Et quoy que cette eau soit vn peu vilaine, puante, & boüeuse, elle ne laisse pas d'estre tres-salutaire. I'en ay fait les épreuues, lors que Monsieur de Bonnefoy Gentil-homme de Monsieur de Poincy, s'y fit porter pour trouuer de l'allegement à vn mal de ratte, duquel en fin il est mort. Ie l'y accompagnay, & incontinent quantité de malades febricitans, hydropiques, & perclus de leurs membres, vinrent à moy de tous les quartiers de l'isle; lesquels au trois ou quatrième bain, y receurent de grands soulagemens. Mais comme ie n'auois ny linge, ny case, ny liets pour les faire suër, ie m'aduisay de faire vn grand trou, comme vne barique, sur vne petite plate-forme, vis à vis de la grande fontaine bouillante. Nous n'eusmes pas creusé trois pieds, que la terre fumoit & étoit chaude comme du feu. Nous fismes vn petit *Ajoupa*, en forme de cloche par dessus ce trou, dans lequel on faisoit suër les malades tous les iours au matin, autant qu'ils le pouuoient endurer, & le soir on les faisoit baigner dans la mare. La pluspart s'en retournerent au bout de huit iours, chez eux sains & gaillards, & tous les autres extrêmement soulagez. Plusieurs personnes trauaillées de diuerses maladies, y ont esté guaries. I'ay vn iour pris plaisir à faire éuaporer de cette eau dans vn plat d'étain, avec vn feu lent, laquelle étant toute exhalée, il me demeura au fond du plat, l'espoisseur d'vne feuille de papier, de soulfre vif, auquel ayant mis le feu, il brulla tout aussi-tost.

Des Estangs.

§. III.

EN plusieurs endroits de la Guadeloupe , plusieurs beaux estangs se rencontrent , entre lesquels celuy de la pointe des vieux habitans me semble exceller ; il a enuiron 30. ou 40. pas de large , & plus de 500. de long , fort creux & bien peuplé de poissons , ausquels il ne faut point faire de fausse auant que de les tenir ; car il est tres-difficile à prendre. Les deux riués de cét étang sont bordées de certains grands arbres verdoyans , qui y font vne perspectiue obscure , laquelle est vne chose tres-plaisante & tres-agreable , & qui fait assez paroistre les auantages que la nature a par dessus l'art, quand elle se veut jouër dans ses ouurages.

On voit vn autre étang , non moins admirable, au rapport de quelques Negres , qui ont grimpé sur vn certain rocher tout rond, d'vne hauteur prodigieuse, & escarpé de toutes parts. C'est le tout s'il a 80. ou 100. pas de circonference dans son assiette : mais il n'en a pas cinquante par haut. Ces mesmes Negres ont rapporté qu'il y a vn tres-beau bassin sur ce rocher , qui semble auoir esté taillé à plaisir dans le roch, & que dans ce bassin se trouuent quantité de poissons. Pour moy, ie le crois , parce que ie l'ay veu plusieurs fois dégorger de toutes parts, quand il pleuuoit excessiuement. Je ne sçay ce que feront ceux qui ne le voudront pas croire ; car ils

auront bien de la peine à y grimper pour l'aller voir. Ce Rocher est situé entre les montagnes du fort Royal, & la maison de Monsieur Aubert.

Voilà tout ce que ie puis dire des eaux douces, qui se rencontrent dans la terre habitée. Quant aux autres qui se pourroient trouuer en celle qui n'est pas habitée, excepté les trois riuieres qui sont sur la Carre; ce ne sont que des estangs ou des marests d'eaux croupies, desquelles ie n'ay iamais beu qu'à contre-cœur. Et ma pensée est, bien que ie n'en aye iamais veu de mauuais effets, qu'elles sont tres-dangereuses, d'autant qu'il y a vn si grand nombre de Maucenille autour de ces estangs, que les eaux sont toutes couuertes de ces mauuaises pommes qui tombent des arbres.

Fin de la seconde Partie.



TROISIÈME

PARTIE,

DIVISÉE EN DEUX TRAITÉZ.

I. TRAITÉ.

DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruits.

Des plantes qui portent des fruits.

II. TRAITÉ.

DES ARBRES.

Des arbres sauvages & sans fruits.

Des arbres fruitiers.

TROISIÈME

PARTE

DIVISÉE EN DEUX TRAITÉS.

I. TRAITÉ.

DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruits.
Des plantes qui portent des fruits.

II. TRAITÉ.

DES ARBRES.

Des arbres fruitiers & sans fruits.
Des arbres fruitiers.



TROISIEME

PARTIE,

Diuisée en deux Traitez.

I. TRAITE,

DES PLANTES.

Des plantes qui ne portent point de fruits.

CHAPITRE PREMIER.

S I i'estois mieux versé dans la connoissance des simples que ie ne suis, vous auriez sujet d'esperer vne entiere satisfaction de cette partie; car il y a des thresors de merueilles cachées dans les plantes de ces isles, qu'un homme consommé dans cette science pourroit decouvrir au grand profit & satisfaction d'un chacun. Mais il se faut contenter de ce peu de remarques que ie veux donner, qui sont les petits fruitcs de mes travaux & de mes soins. I'aertis au reste le Lecteur, que ie professe aussi bien en cette matiere qu'en toutes celles dont ie traite, non de faire tout ce qu'on pourroit desirer de moy; mais seulement

T

ce que ie sçay & que i'ay remarqué en chaque chose que ie décris.

Des plantes communes à graine & sans graines.

§. I.

IE ne dois rien dire, de toutes les plantes qui croissent dans l'Europe, sinon ce que i'ay remarqué de particulier, & que plusieurs ignorent, sans quelque description; d'autant que tout le monde les connoist assez, veu que quantité d'Auteurs les ont si amplement décrites, que ce seroit perdre le temps que de s'y arrester. Il faut donc dire pour commencer par les plus communes, que toutes les herbes potageres viennent par toutes les isles avec assez de facilité: mais bien d'une autre façon que dans l'Europe, car quelques-vnes portent des graines qui profitent dans le pays, d'autres en portent qui ne profitent point du tout, & les autres n'en portent aucune. Entre celles qui portent de bonnes graines, lesquelles étant semées produisent leur semblables, sont le pourpier, qui graine & se resème de soy-mesme dans les habitations: mais en si grande abondance, qu'il passe pour l'herbe la plus facheuse & la plus importune de tout le pais: Toute sorte de chicorée & de lactuës, le cressó alenois, la corne de cerf, les épinards, carotes, panets, beteraues, falsifies, cheruis, asperges, la moutarde en grande abondance; & sur tout les pois & les febues y croissent en abondance, de sorte qu'étant vne fois garny

de toutes ces graines, l'on n'a plus de recours à la France.

l'en ay veu d'autres qui portent des graines, mais elles ne viennent iamais à perfection; entre celles-là sont les raues; car quoy que les raues qui ont esté produites par des semences apportées de l'Europe, viennent parfaitement belles, & portent de tres-belles semences, neantmoins si on seme cette graine, elle ne produira que des filets. Les oignons viennent avec peine, fleurissent & grainent; mais tout ce qu'on peut auoir de la graine, c'est au plus, de méchantes petites ciboules. On s'est aduilé d'une inuention qui supplée à ce deffaut, qui est de plier la tige, & de couvrir de terre cette touffe de graine qui croît au bout de la tige, & cela produit plusieurs oignons, qui pourtant ne viennent iamais bien gros. Il y en peut auoir d'autres, mais ces deux exemples suffisent.

Entre celles qui ne grainent point du tout, sont toutes sortes de chou. Au deffaut de la graine, on se sert des rejettons ou des cimettes de choux, lesquelles on plante dans la terre par vn temps de pluye, & cela produit vn chou de la mesme espee, que celuy dont il a esté tiré, si d'vn chou cabus, vn chou cabus, si d'vn chou fleur, vn chou fleur. C'est bien la meilleure inuention du monde, il n'en manque pas vn, & viennent plus beaux & en moins de temps que s'ils étoient produits de graines.

Iusqu'à present nous n'auons pas veu grainer l'ozeille, mais on marcote la racine, ou plustost on la

multiplie en la diuisant ; de sorte qu'il n'en faut qu'une plante pour en peupler vn jardin.

Si on me demande pourquoy quelques-vnes de ces plantes grainent , & que la graine n'en vaut rien ; & au contraire , pourquoy les autres ne grainent aucunement : ie diray icy simplement ma pensée, que ie ne veux pas pourtant faire passer par autorité ; mais ie crois que cela vient de ce que la terre est trop chaude , & qu'ainsi elle haste la racine auant qu'elle soit affermie , & qu'elle ait pris pied dans la terre ; si bien qu'elle s'épuise entierement de sa sève, de sa force, & de sa vigueur qu'elle enuoye aux feüilles , qui par apres luy manque , lors qu'elle en a besoin pour produire son fruit , ou pour le conduire à maturité. L'on ne s'est pas encore mis en peine de semer du bled dans ces isles ; d'autant que le manyoc dont on fait le pain , vient avec beaucoup de facilité , & est vne assez bonne nourriture comme ie diray cy-apres : Mais toute sorte de millet y croist comme dans son lieu naturel , & durant toutes les saisons de l'année : comme aussi le ris que l'on commence à cultiuer depuis peu de temps, ceux qui en voudront sçauoir dauantage de ces plantes, n'ont qu'à lire Discoride, d'Alechamps, & les autres qui en ont dit tout ce qu'on en peut souhaiter.

Le reste des plantes naturelles de l'Europe que i'y ay veües , ne portant point de fruiets , sont la menthe, la saulge, l'hysope, la sariette, le tin, la majoleine , le cocq, la tancsie, l'avrongne, l'absynthe, le

senide, la prunelle, la primeuere à fleur rouge, la betoine aquatique, l'hepatique, le plantin, l'ortie; quoy qu'elle ne me semble pas commune & qu'elle ait la coste des feüilles & la rige rouge comme du sang. L'Eliotrope, ou fleur du Soleil, l'amaranthe tricolor, & sur tout les Capillaires, desquels il faut dire vn mot de ce que i'en ay remarqué.

Des Capillaires.

S. II.

IL faut auoüer ingenuëment qu'il n'y a point de terre au monde, comme l'isle de la Guadeloupe, qui abonde en Capillaires de toutes sortes, desquels les Autheurs ont écrit, voire mesme de plusieurs desquels ils n'ont fait aucune mention. Entre plusieurs i'ay fait rencontre d'vn Polytric, & d'vne Scolopandre qui me semblent bien extraordinaires. Les plantes du Polytric que i'ay trouué le long d'vne riuere pouffoient hors de terre, dix ou douze petites verges noires, polies, pas plus grosses que des éguilles, & hautes d'vne palme sans aucunes feüilles: mais à la pointe de chacune de ces verges, il y auoit sept belles branches de Polytric, qui s'écartant en rond, faisoient comme vne façon d'étoile.

De la Scolopandre.

§. III.

POUR ce qui regarde la Scolopandre dont il est question, sans faire mention de plusieurs autres qui ne sont pas communes; elle croist dans les marrests sur le bord des estangs, & mesme iusques dans l'eau. On voit leuer de chaque grosse touffe, quinze ou vingt tiges, hautes d'une demy picque & plus; & aux deux costez de chaque tige trente ou quarante belles feüilles de Scolopandre.

D'une plante dont les femmes Sauvages se seruent pour estre fecondes.

§. IV.

NOUS auons appris que les femmes Sauvages se trouuant steriles, & à cette occasion tres-mal traitées de leurs maris, se seruent d'une plante pour se rendre fecondes. C'est proprement vn petit champignõ renuersé, qui est fait comme vn petite coupe, capable de contenir seulement vn petit grain de lentille. Au milieu de cette coupe, il y a trois petits grains semblables à ceux qui croissent dans le fond de la rose, mais extremément durs. Toute la plante est grize cendrée, & croist sur des bastons de bois pourry, dans les bois & dans les lieux humides. Les femmes mettent seicher cette plante, puis elles la reduisent en poudre,

& en prennent a chaque fois vne petite pincée, qui peut faire enuiron le poids d'vn escu, & elles assurent que cela reüssit infalliblement.

D'vn ionc odoriferant qui facilite l'enfantement.

S. V.

LEs Sauvages nous ont apporté vne espece de Jonc, semblable à ceux de nos riuieres, & assez rare dans la Guadeloupe. Sa racine est composée de certaines bulbes en forme de boutons, grosses comme le bout des doigts, lesquelles estant desfeichées & mises en poudre, exhalent vne odeur fort aromatique, & qui témoigne assez les excellentes vertus de cette plante. C'est vn thresor inestimable pour les femmes mariées; car comme il n'y a point de Sage-femme dans ces isles, quelque rude trauail qu'elles puissent auoir, le poids d'vn escu, ou quelque peu dauantage de cette racine puluerisée & prise dans du vin blanc, les fait déliurer sur le champ avec beaucoup de facilité.

De l'herbe aux flesches.

S. VI.

AV commencement de la paix, que Monsieur Aubert fit avec les Sauvages; ils luy apporterent vne plante qu'ils appelloient en leur langue, l'herbe aux flesches (ie n'ay pû retenir le mot Sauua-

ge) les feuilles de cette plante sont longues d'une palme, large de trois poulces, d'un vert gay, lices, polies, & douces comme du fatin: elle porte de petites fleurs languettes, comme celles du lizet, mais à feuilles separées: elles sont violettes par dehors & blanches par dedans, fermées de iour, & ouuertes de nuit. Les Sauvages font grande estime de cette plante, & non sans beaucoup de raison; car nous decouvrons tous les iours par experience les rares & admirables qualitez dont elle est douée: Sa racine pilée & appliquée sur les playes des fleches empoisonnées de Mancenille, amortit entierement le venin, & mesme arreste la gangrene commencée, oste toute sorte d'inflammation, comme aussi les enflures que cause l'aiguillon des Guespes de la Guadeloupe, lequel est assez dangeereux.

De deux sortes d'herbes qui guerissent le mal de dents.

§. VII.

Que la necessité est vne bonne maistresse! les insupportables tourmens, que les dents m'ont fait endurer pendant quelques années, dans l'isle de la Guadeloupe, m'ont donné occasion d'apprendre, tant des Sauvages que des Negres, quantité de tres-bons remedes pour ce mal importun, & pour lequel on a si peu de compassion. Vn iour vn Sauvage me voyant trauaillé, iusqu'à l'extremité de cette douleur enragée, m'apporta deux plantes toutes entieres, c'est à dire, la racine & les feuilles:

La premiere estoit vne espece de *Solanum* fort petit, ayant les feüilles assez semblables à la Morelle, mais plus petites & veluës : Au haut de la tige il y auoit de petites fleurs blanches, & quelques petits grains rouges assez semblables à des Gardes. L'autre estoit vne plante plus forte, & dont le tige estoit ligneuse : Ses feüilles estoient semblables à la Mercuriale, mais plus fortes, avec vne queuë au dessus de la tige comme l'agremoine, mais environnée de petites fleurs blanches. Il m'ordonna de prendre de l'vne ou de l'autre racine, de la presser, & de la tenir long-temps sur la dent qui me faisoit si mal; i'experimentay que toutes deux auoient le mesme effet; car à l'instant cela me fit perdre ma douleur : mais aussi il engourdit non seulement la gensiue, mais encor la moitié de la teste, du costé où il estoit appliqué. Je crois que c'est vn poison qui pourroit causer quelque paralysie, ou quelque autre accident à ceux qui en vseroient souuent.

Du Piment.

§. VIII.

Toutes ces isles sôt le pays naturel de toute sorte de piment, de poiüre d'inde, ou de poiüre de bresil, que les arboristes appellent, *Capsicum*, & duquel ils ont si amplement écrit, que ie n'en sçauois rien dire dauantage, sinon qu'il est souuerain pour les fluxions qui tombent du cerueau, en vsant en machicatoire, mais tous ne le sçauoient endurer.

Les Sauvages s'en seruent auffi pour se guarir des fièvres, & cela d'une terrible façon : car ils prennent du petit piment rond, qui est le plus fort & le plus brulant de tous, & apres en auoir frotté vn filet, ils ouurent par force avec les doigts les yeux du malade, & luy passent plusieurs fois ce filet sur la prunelle des yeux. Or si vn grand mal fait oublier le petit, il ne faut pas s'étonner que l'on perde alors la fièvre : car ie ne crois pas qu'on puisse rien endurer de plus sensible.

De la Chine.

§. IX.

TOUS les Auteurs qui ont fait la description de la plante de la Chine, en ont parlé si diuersément, qu'ils font assez paroistre qu'ils n'ont veu que la seule racine & non la plante. Garcie dit, que cette plante a trois ou quatre coudées de haut, les tiges minces, que ses feuilles sont semblables aux ieunes citroniers, & que sa racine à la longueur d'une palme. Monard dit, qu'elle croist aux lieux maritins en forme de Canne ou Roseaux. Acofta dit, qu'elle a plusieurs branches menuës en façon de ferment épineux, & semblables à celles du liser, & que ses feuilles sont grandes comme du plantin à larges feuilles. Pour moy, ie croirois que cette description seroit la veritable, si tous les Auteurs n'étoient d'accord en ce point, que la Chine, dont nous vsons en Europe, est vne racine; par ce que i'ay veu

en plusieurs endroits de la Guadeloupe, vne plante que les habitans appellent Ronce verte, à laquelle cette description conuient en toutes ces parties, & i'aurois creu que sçauoit esté la veritable Chine, si ce n'estoit que de ses branches (lesquelles comme dit Acosta, rampent sur les arbres, ainsi que du ferment) pendent certains fruiets raboteux, longs comme la main, de diuerse forme, de couleur de chair dedans & dehors, insipides au goust, & si semblables à vne racine, que si ie ne les auois veus attachez aux branches, i'aurois dit qu'on les auroit arrachez de terre.

Au reste, il se trouue dans la Guadeloupe, & presque dans toutes les autres illes, vne certaine plante, dont les feüilles seruent pour enueloper les cuisses & les jambes des hydropiques, lors qu'étans excessiuement enflées, on est contraint de scarifier la peau, pour en faire sortir les serositez: Cette feüille attire beaucoup, & i'en ay veu plusieurs qui en ont esté soulagez: mais il faut que les habitans se détrompent de la croyance qu'ils ont que c'est la veritable Chine. Elle se plaist fort aux lieux humides, le long des riuieres, dans les montagnes, où il pleut beaucoup plus qu'au long du riuage de la mer. La racine est quelquefois grosse comme la jambe, longue de deux pieds au plus: elle est toute raboteuse, & percée comme si elle auoit esté picotée avec vn poinçon: elle est couuerte d'vne escorce fort mince, tannée, & verdastre en quelques endroits. Cette racine est attachée aux troncs

des arbres, avec les filemens que l'on y voit pendre; de sorte qu'ils embrassent & environnent l'arbre, comme si on les auoit liez par diuertissement & avec dessein. Outre ceux qui la lient à l'arbre, il y en a d'autres qui pendent de la cime des plus hauts arbres où elle croist, iusqu'à terre, & que quelquefois s'y enracinent. Ils sont gros comme le tuyau d'une plume, quelquefois plus, quelquefois moins; ils sont aussi gros en bas comme en haut, & il semble que se soient de veritables cordes. Ces filets, ou cordes, ont vne odeur forte, & qui tire à l'ail; mais la grosse racine ne sent rien. Du gros bout de cette racine sortent dix ou douze tuyaux gros comme le pouce, & longs comme le bras, chacun desquels porte vne feüille semblable à la langue du serpent, large de deux pieds, & longue de trois. Cette feüille est polie & licée comme du lierre. Je ne l'ay iamais veüe fleurie; elle tombe quelquefois des arbres à terre, & ne laisse pas d'y croistre & d'y prendre racine. Mais naturellement elle se plaist sur les plus hauts arbres, quoy qu'elle semble n'auoir d'autre nourriture que celle qu'elle tire de l'escorce des arbres où elles sont attachées. En voila assez pour mon suiet, on peut voir les Auteurs pour ce qui regarde ses vertus & ses qualitez.

De deux sortes de Choux qu'on appelle Kareibes.

S. X.

LA racine de cette plante est vne grosse bulbe rude, ronde, & massiue, de couleur de chair. Elle croist dans la terre, & pousse plusieurs tiges, lesquelles se diuisent chacune en cinq ou six feüilles, aussi grandes & de mesme forme que celles de la Chine, comme panachées de blanc & de verd, & quelquefois la moitié d'une feüille est blanche: cette herbe est excellente dans le potage, elle est tendre & se fond au premier bouillon, comme de l'ozeille. On y met aussi la racine, qui se cuit ainsi que des panets, & rend le potage pateux & époïs, comme si on y auoit mis vne poignée de farine. Le n'ay pas remarqué qu'on s'en serue en Medecine.

Il s'en trouue vne autre espece, que les habitans appellent, chou poyuré, qui n'est differente de celle-là qu'au goust & en la couleur de ses feüilles, qui sont d'un vert plus brun, & rarement panachées de blanc comme les autres. Neantmoins il est tres-difficile de les discern-r, & les plus experts habitans y sont trompez tous les iours, & les mettent bien souuent dans le potage au lieu des autres, d'où il arriue, quoy qu'ils ne s'en aduisent pas en les mangeans, qu'ils brulent la bouche & le gosier, comme si l'on auoit mangé des feüilles de l'aureole; & mesme si on en mange beaucoup, ils donnent le flux de bouche.

Du Petun.

S. XI.

IE ne décris pas icy toutes les belles qualitez de cette plante : Le Lecteur curieux peut les voir chez les Autheurs, pour les lire aussi bien que pour y remarquer tous ses avantages. Il suffit de dire icy, que les habitans cultiuent communément quatre sorte de petun; à sçavoir, le grand petun vert, le petun à langue, le petun d'Amazone, & le petun de verine ou petun musqué. Les Sauvages appellent toutes ces especes de petuns, sans faire aucune distinction, *Yoly*. Le petun vert est le plus beau, & de plus belle apparence. Ses feuilles ont vn bon pied de large, & deux de long; mais pour l'ordinaire il décheoit beaucoup à la pente, & n'est iamais de grand rapport. Le petun à la langue, (appellé ainsi, à cause que sa feuille est longue de deux pieds, & large d'une paulme, & semble auoir la forme d'une langue) est de tres-grand rapport, & ne décheoit nullement à la pente. Ces deux premiers sont ceux desquels on fait le plus commun debit. Le petun de verine est plus petit que les deux précédés: Sa feuille est vn peu plus rude & plus ridée que celle des autres, & est plus pointuë par le bout, il rapporte le moins de tous, & décheoit le plus à la pente; mais il est le plus estimé & le plus cher, d'autant que non seulement sa feuille sent le musqué; mais mesme la fumée, quand on le brusle en

est tres agreable , là ou celle de tous les autres est du tout insupportable à beaucoup de personnes. On a remarqué de plus qu'une seule plante de ce petun communique sa qualité à quatre autres , & les fait passer pour petuns de verine , ce qui se pratique dans les isles , autrement on n'y trouueroit pas son compte. Pour le petun des amazones, il est plus large que tous les autres , sa feuille est arondie par le bout , & non en pointe comme les autres ; & les petites costes ou nerueures qui font des deux côtez de la feuille, ne biaisent pas vers la pointe ; mais elles la trauersent de droit fil. Ce petun est de grand rapport , mais estant nouueau fait , il est mal-faisant , fade au goust , & fait vomir sur le champ ceux qui en prennent ; mais à mesure qu'il vieillit , cela se corrige , & il deuient tres-excellent au bout de deux ans.

Or quoy que la maniere de cultiuier & de faire le petun , soit commune aux habitans des isles, elle ne l'est pas à plusieurs personnes curieuses de l'Europe , pour la satisfaction desquelles ie la décriray icy le plus succinctement qu'il me sera possible.

On seme premierement la graine, que l'on mêle , avec cinq ou six fois autant de cendre que de graine , afin de la semer plus claire. Si-tost qu'elle commence à leuer , on la couure tous les matins de branchages , pour la garantir des ardeurs du Soleil qui la brusseroit entierement. Pendant six semaines ou deux mois , qu'elle est à atteindre sa

perfection conuenable pour la replanter, on prepare le jardin où on doit faire sa leuée, c'est à dire, sa recolte, en desfrichant, coupant, & bruslant les bois qui sont sur la terre, ce qui n'est pas vn petit trauail; ou bien s'il on veut faire sa leuée dans vne terre desia découuerte, on la purge & on la nettoye entierement de toutes sortes d'herbes. Le jardin estant bien préparé, on leue la plante en vn temps de pluye, afin qu'elle reprenne avec plus de facilité, puis on les plante toutes à la ligne; l'ordre que l'on tient en les plantant, est tel qu'il faut qu'il y ait trois pieds de distance entre deux plantes, & autant entre deux rangs; de sorte qu'un jardin de cent pas en quarré, doit tenir 10000. plantes de petun. Chaque personne doit tout au moins entretenir & cultiuer trois mille plantes de petun, & avec cela cultiuer ses viures, ce qui luy peut apporter environ mille ou quinze cent liures de petun. Estant planté il faut auoir soin d'y passer de temps en temps, & d'empêcher qu'il n'y croisse de mauuaises herbes. Lors que la plante est prestee à fleurir, on l'arreste tout court, la coupant à la hauteur du genoüil, puis on oste les feuilles d'en-bas qui traignent à terre, & on ne laisse que dix ou douze feuilles de petun sur la tige, laquelle on esmonde soigneusement tous les huit iours, de tous les rejets qu'elle pousse autour des feüilles; de sorte que ces dix ou douze feuilles se nourrissent merueilleusement & viennent espoisses comme vn cuyr. Pour voir s'il est meur, on plie la feüille, laquelle, si elle

elle se casse en la pliant, il est temps de la couper: estant coupée on la laisse fanner sur la terre, puis on les attache avec certaines liasses de *mahot*, qu'on enfille dans des petites verges; de sorte que les plantes ne se touchent point, & on les laisse seicher à l'air quinze iours ou trois semaines. Cela fait on arrache toutes les feüilles de la tige, puis on tire la coste qui est dans le milieu de la feüille, & l'ayant vn peu arroufée d'eau de mer, on la tord en corde, & puis on la met en rouleaux.

De l'herbe vine & sensible.

§. XII.

SI c'ette plante est celle que tous les Autheurs ont décrite; Je suis bien assureé qu'elle n'est pas dans la Guadeloupe, ny mesme, comme ie crois, en pas vne de ces isles, au moins ie ne l'ay iamais veüë, quoy que ie l'aye curieusement cherché. Et n'estoit les quatre petites fleurs que les Autheurs luy donnent, ie dirois qu'ils ne l'ont veüë que dans sa naissance; car celle qui croist dans les sauanes ou prairies de ces isles, est toute semblable, quand elle est petite, exceptez ces quatre petites fleurs qu'ils y ont adiousté; mais en peu de temps elle croist en arbrisseau, qui se diuise en plusieurs branches toutes chargées de feuilles semblables à celles qu'ils ont dépeintes. La cime des branches est toute environnée de petites fleurs jaunes semblables à celles de genest; mais vn peu plus petites, à la cheute

desquelles succedent de petites gouffes larges, comme vn fer d'éguillette toutes plates, dans lesquelles est enfermée la graine. Elle n'est nullement en vſage parmy les Sauuages, & meſme ils ne la connoiſſent pas. Je l'ay monſtré à pluſieurs qui l'admiroient avec grand eſtonnement. Je tais toutes les reſueries qu'en ont rapporté les Auteurs, comme de dire qu'elle redonne la virginité aux filles qui l'ont deſia perduë; qu'elle eſt bonne pour ſe faire aymer, & autre choſes ſemblables. C'eſt aſſez de dire que cette plante a vne telle auerſion de quelque attouchement que ce ſoit; qu'auffi-toſt qu'elle eſt touchée, elle reſerre toutes ſes petites feüilles le long de ſes branches, & demeure toute flétrie comme vne plante qui ſe meurt. A vn moment de là, elle s'épanouit, & reuient auffi belle qu'auparauant.

De l'Aloes & autres Semperuiues.

§. XIII.

IEn'ay iamais veu vne ſeule plante d'aloës dans la Guadeloupe, & ie crois fermement qu'il n'y en a point du tout. Et bien que dans les iſles voiſines ie l'aye curieufement cherché, i'ay neantmoins eſté ſept ans ſans en pouuoir rencontrer vne ſeule plante. La premiere que i'ay veu, ç'a eſté dans la Martinique au bord de la mer, entre le fort S. Pierre & le logis de M^r. le Gouverneur. Elle eſtoit venuë à graine, & la tige qui ſortoit du milieu de la plante, eſtoit

plus grosse que le mollet de la jambe, & haute d'une picque & demy. Je goustay du suc de ses feuilles, lequel ne me sembla pas tout à fait amer, mais fade. Je me trouuay l'an mil six cens quarante-sept, dans vne petite isle, appelée saint Eustache, proche de saint Christophe: cette isle en estoit toute remplie. Qui en voudra sçauoir dauantage, tant de cette plante que du *Melocarduus*, du *cierge espineux*, des *Raquettes*, du *petit figuier d'inde*, pourra voir les Autheurs qui ont fait la description de toutes ces plantes. Et ne vous estonnez pas si ie vous y renuoye si souuent, car si ie voulois écrire tout ce qu'ils ont dit de ces plantes, que ie ne fais que nommer, i'aurois assez de matiere pour composer plusieurs volumes.

Des Cousins.

§. XIV.

NOus auons vne plante qui est icy fort commune dans toutes les habitations de ces isles, qu'on appelle Cousins, à raison de sa graine, qui est herissée & qui s'attache importunément aux habits & aux cheueux des passans: elle n'est guère plus grosse que la teste d'une grosse épingle: toutes ses feuilles sont faites comme de petits écussions: On se sert de cette plante avec de tres-heureux succez contre toute sorte de dissenterie. Pour cét effet, on la puluerise & on en prend le poids d'un escu dans la

boisson ordinaire : si elle ne reüssit à la premiere fois, on redouble la dose.

Du Ricinus, ou Figuier d'enfer.

§. X V.

PLusieurs Autheurs ont dit merueille, du Ricinus Ameriquain, ou Figuier d'enfer, & entr'autres, Monard. Je m'en suis seruy plusieurs fois selon ce qu'il en a écrit, contre les fluxions froides, & pour purger les hydropiques; mais ie n'en ay iamais veu de bons succez: cela me donne suiet de douter de toutes les belles qualitez qu'on luy attribüë; il croit en grande quantité dans tous les endroits de ces isles. Personne n'en vse, sinon les Negres qui en font de l'huile, de laquelle ils se graissent la teste pour se garantir de la vermine. Il est tout semblable au *Palma Christi*, mais il croist quatre ou cinq fois aussi grand.

De deux sortes de lys qui croissent dans l'Amerique.

§. X V I.

IL croist en plusieurs endroits de cette isle deux sortes de lys, vn blanc, & vn orangé. Pour ce qui regarde le lys blanc, quoy qu'il ait l'oignon & la feuille, semblable aux lys de France; il n'a iamais passé dans mon esprit que pour vn Narcisse, iusqu'à ce que j'aye veu la description que Plinè & Theophraste ont fait du *Moly*; disans qu'il a plu-

fleurs feüilles semblables aux *Squilles*, avec la tige d'une coudée de haut, grosse comme le doigt, creuse & ronde, sans aucune feüille, chargée de beaucoup de fleurs blanches à la cime, faites en façon d'estoiles, attachées à de longues queuës; car s'ils auoient adjoufté que ces fleurs ont les feüilles longues comme le doigt, & fort estroites, & que du milieu de ces fleurs sortent trois ou quatre petits filets blancs & longs comme le doigt, au bois desquels il y a de petites languettes iaunes; & qu'en fin cette fleur exhale vne odeur plus douce, plus suauë, & plus agreable que celle de nos lys, ie croirois que le Moly qu'ils ont décrit, est le lys blanc de l'Amérique. Pour ce qui regarde le lys rouge, il differe si peu de ceux de l'Europe, qu'il ne vaut pas la peine d'en faire vne description particuliere.

De l'herbe au musc, ou mauue musquée.

§. XVII.

ON rencontre par toutes ces isles, vne plante qui a les feüilles assez semblables à la Mauue, mais vn peu plus rudes: elle porte vne tige haute de deux coudées à la pointe de laquelle, & mesme sur plusieurs branches qui sortent de la mesme tige, il y a plusieurs fleurs iaunes qui ressemblent assez aux fleurs des mauues, mais quatre fois plus grandes, à la cheute desquelles croist vn bouton gros comme vn œuf de pigeon, long comme le petit doigt en triangle, & qui se termine en pointe

par le haut. Auant qu'il soit meur, il est vert & rempli de petites graines blanches, qui ne sentent encore que le vert; mais en fin il se meurit, se desseiche, deuiant gris, & la graine noire. Et pour lors, si on la frotte dans les mains, elle exhale vne odeur aussi suauue que le musc. J'ay veu cette plante leuée dans Paris, mais on m'a assureé qu'elle ne fleurit point.

D'une espece de Violier.

§. XVIII.

J'Ay trouué dans les montagnes de la Guadeloupe vne sorte de Violier, tout semblable aux nôtres quant à la feüille: mais cette plante porte vne petite tige, grosse & longue comme vn fer d'éguillette, au sommet de laquelle croissent trois belles petites fleurs blanches comme neige, qui ont chacune cinq feüilles en forme d'étoile. A la cheute de ces fleurs succedent trois petits fruiçts ronds, & gros comme des grains d'asperges, & rouges comme du Corail; il y a dans ces fruiçts trois petites graines noires. Il est assez commun dans les montagnes & dans les lieux humides.

D'un petit Pautot blanc.

§. XIX.

J'Ay trouué dans vn seul endroit de la Guadeloupe, vne sorte de pautot qui n'est pas commun

dans l'Europe. Il est le seul que j'aye veu dans l'Amérique ; la plante est fort petite, elle a les feuilles semblables au *Pauot Rheas*, mais la fleur est toute pareille à ces petites Anemones blanches, que l'on trouue dans nos forests.

De l'herbe fascheuse, poil de chat ou mal nommée.

§. XX.

IL croist dans toutes les habitations deux sortes d'herbes fascheuses & importunes, qui donnent beaucoup de peine aux habitans, & desquelles ils ne se defferont iamais. La premiere est vne petite plante semblable à la *parietaire*, vn peu plus frisée & plus rude : elle fleurit & graine en sortant de terre, & se charge tellement de graines, qu'elle semblen'estre composée d'autres choses : elle se seme de soy-mesme, & perd entierement les jardins, si on n'est bien soigneux de la sarcler. Elle a communément vn vilain nom, mais les plus discrets l'appellent poil de chat, & les Dames, la mal nommée. Au reste son suc, & mesme le marc, appliqué sur la morsure des serpens, est vn souuerain remede.

Du Patagon.

§. XXI.

LE Patagon est vne autre plante, quasi aussi fascheuse que la precedente, pour la grande quantité de graine qu'elle porte : elle rampe par

terre , & a les feüilles rondes & larges comme des piaſtres : C'eſt ce qui l'a fait nommer Patagon : ſes tiges ſont fort minces : elle fleurit de couleur de pourpre , & porte vne infinité de petites graines qui s'attachent aux habits des paſſans. Ses racines ſont mourir les porcs qui en mangent.

De l'herbe laiçteuſe.

§. XXII.

EN pluſieurs endroits de la Guadeloupe, principalement dans les lieux ſecs , & parmy les roches , i'ay veu cette meſme plante que Rauuolf décrit ; mais comme il ne l'a veüe que dépouillée de ſes feüilles & de ſes fleurs, ce qui luy arriue tous les ans vers le mois de Novembre, il faut que ie diſe ce que i'en ay reconnu dauantage que luy. Ses feüilles ſont ſemblables à la Peruenche , vn peu plus grandes , & époiſes comme vn quart-d'eſcu : elles ſont fort claires , & à peine en trouue-on douze ſur vne plante: il croît à la pointe de chacun de ſes rameaux trois ou quatre fleurs rouges, ſemblables à celle de l'Aperge , mais vn peu plus grandes. Cette plante eſt ſi plaine de laiçt , que de la rupture d'vn de ſes ſimples rameaux , il en ſort quatre ou cinq cuëllée de laiçt, qui eſt extrêmement cauſtic, & comme ie crois, dangereux. I'en ay gouſté, mais il fait plus de peine que la Laureole.

Des Cannes de Sucre: & de la maniere qu'on le fait.

§. XXIII.

LEs Cannes de Sucre qui croissent tant dans le Bresil, qu'en toutes ces isles, desquelles on fait le sucre en abondance, sont toutes semblables aux grands roseaux d'Espagne, horsmis qu'elles ont les nœuds plus courts, les feüilles plus druës, & qu'elles sont plus basses de moitié, elles portent vn panache comme les autres roseaux, dans lequel est enclose la graine: Il y a encore cette difference que la Canne n'est pas creuse comme le roseau; mais elle est remplie d'vne certaine moële spongieuse, toute imbibée d'vne eau blanche, qui est la liqueur dont on fait le sucre.

Ces Cannes croissent dans toute l'Amerique, aussi grosses que les plus gros roseaux, & mesme il s'en trouue de plus grosses que le bras. Il est toutefois vray, que la plus grosse de toutes celles que j'ay veu dans l'isle de Madere, n'est pas plus grosse deux fois que le poulce. Je ne sçay, si c'est à cause du terroir ou du deffaut des pluyes, quoy qu'il en soit, le sucre ne laisse pas d'en estre beaucoup plus fort. On plante les Cannes, tant dans l'Amerique que dans les Canaries, non des yeux, ou des rejettons, comme dit d'Alechamps; mais bien des tronçons de la Canne, fchez dans la terre bien labourée. Il y en a qui font des rigoles d'vn demy-pied de profondeur, dans lesquelles ils mettent vne Canne

170 DESCRIPTION DES PLANTES

de trois pieds ou enuiron , & la font cheuaucher d'vn pied par chaque bout par deux autres Cannes, & continuent ainsi tout le long du champ.

Elles sont pour l'ordinaire six ou sept mois à atteindre leur parfaite maturité, c'est à dire, auant qu'elles fleurissent, ou qu'elles poussent la verge qui porte le panache, où la graine & la fleur sont enfermées. En ce temps là, elles sont iaunes comme de l'or, alors on coupe les Cannes, & apres les auoir émondées de leurs feüilles, on les applique au moulin, lequel est composé, en forte que l'arbre ou gros rouleau du milieu, est enuironné de deux autres qui s'emboitent dans des hoches ou trous faits à ce sujet, dans les deux autres rouleaux, & les faisant tourner ils serrent, écrasent & font passer la Canne de l'autre costé, laquelle demeure toute seiche & épuisée de son sucre, qui tombe dans vn tonneau qui est dessous le moulin. Ce suc estant tiré, on le transporte dans la premiere chaudiere, où on le fait bouïllir à feu lent, y jettant tousiours quelque cueillerée de lessiue qui le fait écumer, & pousser en haut tout son ordure.

On fait cette lessiue avec les meilleures & les plus fortes cendres, & il faut qu'elle soit si forte, qu'elle cuise & cauterise la langue. C'est cette lessiue qui purifie & qui clarifie le sucre, & sans elle on ne viendroit iamais à bout d'en faire de bon & d'excellent, lors qu'il n'escume plus dans cette premiere chaudiere, on le transporte dans la seconde, où il reçoit le feu plus violent, & bouïlle à plus gros

boüillons. Cependant, ont jetté tousiours de temps en temps des cueillerées de lessive, qui luy doit faire jeter tout le reste de son escume. Quoy fait, on tient de l'huile d'oliue toute prestee dans vn plat, & lors que le boüillon vient à surmonter la chaudiere, on le reprime & arreste tout court en jettant & aspersant vn peu de cette huile par dessus. Quelques-vns y iettent de petites boulettes de beurre frais. Lors qu'il n'y a que deux grandes chaudières on le tient plus long-temps dans cette seconde, iusqu'à ce qu'il soit entierement purifié, & qu'il ait atteint la consistance de sirop. Dans les bonnes sucreries on le fait passer par trois chaudières de cuivre battu, auant que de le mettre dans les chaudières de bronze. Car il faut sçauoir que ces trois grandes chaudières sont semblables à celles des Brasseurs, & qu'elles tiennent deux, trois, ou quatre muids, plus ou moins selon que les sucreries sont abondantes. Les trois petites sont de bronze iettée en fonte, & n'ont qu'vn pied & demy de profondeur, & environ trois de diametre, & sont épaisses d'vn bon doigt. En fin, apres auoir bien diligemment écumé le sucre, & apres qu'il a atteint la bonne consistance de sirop, on le met dans les trois petites chaudières de bronze, en sorte pourtant qu'il passe par toutes les trois, & dans la troisiéme il y demeure iusqu'à sa parfaite coction, laquelle on connoist, lors qu'en iettant vn peu dans l'air, il se glace ou se fige; & alors on le vuide dans les formes tout bouillant.

Ces formes sont faites de terre, & percées par le bout d'en-bas : elles sont ajustées sur vne grande table dans des trous ronds, où elles entrent à moitié. Si-tost que le sucre est dans ses formes, on le remuë fort soigneusement, avec l'espatule ou épée de bois, iusqu'à ce que le grain du sucre paroisse, qui est comme du sable blanc; & alors on le laisse prendre & figer dans ses formes. Si-tost qu'il est pris, on détrempe de la terre grasse avec de l'eau, & on en met l'espoiseur d'un poulce sur le sucre, tout de la largeur de la forme : & en mesme téps on débouche les petits trous des formes, lesquels iusqu'à lors ont esté bouchée, & tout ce qu'il y a de grossier & de terrestre dans le sucre, coule par ces petits trous en forme de sirop noir & espois, & c'est ce que nous appellons en France conposte. Cependant, le sucre est trois semaines ou vn mois à couler, & tous les iours deux ou trois fois, on fourre vne petite verge de fer dans les petits trous, aussi avant qu'elle y peut entrer, iusqu'à ce que le sucre soit entierement purgé, & qu'il ne iette plus aucune goutte de sirop. Voila tout ce qu'il y a à faire du sucre.

Il est pourtant vray qu'il y a vn certain secret pour le faire beau, tres-fin, & ne le manquer iamais, nous ne l'auons pas encore peu apprendre dans la Guadeloupe. Monsieur de Poincy l'a eu par hazard; car vn sucrier Portugais homme fort expert qui le seruoit, ayant commis quelque crime pour lequel il deuoit estre pendu; Monsieur de Poincy

luy donna sa grace , à condition qu'il enseigneroit son secret à vn de ses domestiques ; ce qu'il fit , & depuis on fait quantité de tres-beau & tres-fin sucre à sainct Christophe. A faute de ce secret, Monsieur Houël a esté contraint de quitter la sucrerie au grand dommage des Seigneurs des isles.

On tire encore vne autre tres grande vtilité du sucre de ces Cannes ; car on en fait des eaux de vie tres-excellentes , lesquelles se vendent fort cher dans le pays. Auant que de mettre ce sucre dans l'alambic , on le laisse bouïllir dans des tonneaux. Quand ie dis qu'on le laisse bouïllir , ie n'entend pas qu'on le fasse bouïllir sur le feu ; mais c'est que de soy-mesme il s'échauffe , deuiet tiede & se remuë comme s'il bouïlloit. Dans ce mouuement il se purifie & s'affine si bien qu'il deuiet vne boisson meilleure , que le plus excellent cydre de Normandie. On appelle cette boisson, vin de Canne ; il enyure comme le vin d'Espagne , & est fort pectoral quand on en vse avec moderation.

Au reste, c'est la meilleure commodité du monde , que ces Cannes de sucre pour les passans ; car on en prend tousiours deux ou trois , qui vous seruent de bâton par le chemin , & lors que vous estes fatigué du voyage , & alteré par les chaleurs, en vous reposant vous mangez vne partie de vôtre bâton , qui vous rafraischit d'vne eau de sucre fort agreable.

Certaine chose iettée dans les chaudières , peut faire perdre vne coction ; & mesme il y a vne dro-

gue, de laquelle ayant frotté les chaudières, on n'y fera iamais de sucre, si on ne les passe par le feu. Je sçay l'un & l'autre, que ie ne veux pas écrire, on sçait assez de mal, sans que j'en apprenne encore.

Des autres Cannes qui croissent dans le pays.

§. XXIV.

Les grands roseaux que l'on appelle communément en France, Roseaux d'Espagne, croissoit dans toutes ces isles en tres-grande quantité, le long de la mer, dans les lieux humides & marescaugeux. On ne sçauroit exprimer l'vtilité que les habitans tirent de ces roseaux; car non seulement ils seruent de lattes & de couuerture, mais aussi de materiaux pour faire les murailles des maisons; pour cét effet, on lie les roseaux de demy-pied en demy-pied sur les chevrons, avec des éguillettes de *maho*, & on les couure des feüilles des mesmes roseaux, comme l'on couure de chaume les pauvres maisons des champs dans l'Europe. Pour ce qui regarde les murailles des Cases, on ne fait que ficher des roseaux en terre si près à près qu'ils s'entretouchent, & les lier par le trauers avec des autres roseaux fendus, de sorte que ces murailles ne sont autre chose que des clayes de roseaux, d'où vient que rarement on fait des fenestres aux Cases, parce que le iour penetre aysément à trauers des murailles.

Les Sauvages se seruent de la cendre de ces ro-

seaux, quand ils veulent guerir vn malade de la verolle ou de *l'espiant*, ils luy en frottent tout le corps. Je n'ay pû apprendre d'eux ce que cela operoit sur le malade, & crois que cela ne fait pas grand chose; car ils ne guerissent iamais parfaitement.

Des Balifiers:

§. XXV.

Nous auons dans la Guadeloupe cinq fortes de Balifiers. Je ne diray rien des deux petits, puisqu'ils ont suffisamment écrit, sous le nom de Canne d'inde, & de *flos cancri*. Ils portent tous deux des fleurs iaunes & rouges assez iolies. On fait de petits chapelets de leur graine, qui sont fort beaux. Vous pouuez voir là dessus d'Alchamps, & les autres Auteurs.

Outre ces deux petits Balifiers, il y en a deux grands qui ne different de ces deux-cy qu'en grandeur, & en la façon de leurs fleurs. Cette plante iette vne tige grosse comme le bras, & quelquefois plus. Elle croist haute comme vne demy-picque, & porte plusieurs feüilles larges de deux pieds, & longues de sept à huit, polies, mais toutes marquées de rayes, trauersantes comme si on les auoit plicées par plaisir. Du milieu de la tige sort vne fleur longue comme le bras, & double rang de petits bassins, qui s'emboitent l'vn dans l'autre, iusqu'à la fin. Cette fleur est quelquefois large comme les deux mains. Il y en a vne espece de rouge, & vne espece

de iaune. Or les feüilles, tant de l'vne que de l'autre espece, seruent aux Sauvages non seulement à empaqueter leur farine, leur pain, & tout le reste de leurs victuailles, & mesme tout leur petit bagage, quand ils vont aux champs; mais encore à couvrir leur *Aioupas*, ou petits Auents, où ils se mettent à couuert, quand ils sont arriuez quelque part, où il n'y a point de logement.

Du Solaman, ou herbe aux Hebechets.

§. XXVI.

LE Solaman est la plante la plus vtile qu'ayent les Sauvages dans toutes ces isles, pour ce qui est du ménage: elle pousse plusieurs tiges, rondes, grosses comme le pouce, haute de dix ou de douze pieds, droites comme des flèches: l'escorce ou superficie de ces tiges est verte, polie, & extrêmement dure. Au haut de chacune de ses tiges, il vient cinq ou six feüilles toutes semblables à celles du Balisier, mais plus courtes de moitié. Les Sauvages leuent cette escorce par petites esquillettes fort étroites, minces comme du papier, & tout de la longueur de la tige; cela leur sert comme d'ozier pour faire leurs petits paniers, *Matoutou*, *Catoly*, *Hebechets*; leurs *Couleures*, qui est vne façõ de chauffe tressée, dans laquelle ils pressent le *manyoc*, & beaucoup d'autres petits ourages. Cette plante croist dans les marests, & n'est pas commune par tout. J'ay esté six ans dans la Guadeloupe, sans en auoir

auoir pû rencontrer vne plante; & en fin i'en trou-
uay beaucoup dans des mares de la Basseterre.

De l'Indigo.

§. XXVII.

L'Indigo est la plus precieuse marchandise qui se fasse dans le pays : & quoy qu'il ne s'en soit pas encore fait dans la Guadeloupe, la plante avec laquelle on le fait, y croist en abondance, depuis qu'elle y a esté vne fois semée. Cette plante est à mon iugement, vne espece de saint foin, ou de luserne, qui croist haut de trois pieds & fleurit rouge.

Pour faire l'Indigo, on la coupe, quand sa fleur commence à paroistre : l'ayant coupée on l'ajuste par petits faiseaux dans de grandes cuues, remplies d'eau claire, comme qui voudroit mettre rouïr du lin. Ces cuues sont quelquefois de pierre, quelquefois de bois; elles ont huit, dix, ou douze pieds en quarré, plus ou moins. Quand il est dans la cuue, on y verse enuiron vn pot d'huile de rabette, laquelle s'épend sur l'eau, en sorte qu'elle entreprend toute la largeur de la cuue. En deux ou trois iours tout cela s'échauffe, & vient à bouïllir comme le raisin dans la cuue. Les feüilles se cuisent, ou plustost se pourrissent & se dissoluent entierement; si bien qu'il ne demeure plus que les verges ou tiges de la plante, lesquelles on tire de l'eau, qu'on épui-
se toute avec des robinets qui sont au bas de la cu-

ne , au fond de laquelle il demeure , vne façon de lie de couleur de pourpre , que l'on fait soigneusement seicher dans des estuues, ou au Soleil, prenant bien garde qu'il ne tombe de l'eau dessus, & c'est cela qu'on appelle, *Indigo*, qui sert aux Teinturiers à teindre en couleur de pourpre. Cette marchandise a valu autrefois quarante ou cinquante francs la liure. Mais elle n'a pas plustost esté entre les mains des François, qu'elle a esté de vil prix, & se donne communément à huit ou dix francs la liure : nous en faisons de mesme de toutes choses. Auant que nous nous messassions de faire le petun, il valoit quinze ou seize francs, & quelquefois deux pistolles ; & à present le meilleur ne vaut pas vingt sols, & si les troubles des isles s'appaisent bien-tost, ie tire vne consequence auantageuse pour les friands ; car il en fera tout de mesme du sucre.

Au reste , le bon Indigo doit flotter sur l'eau comme du bois : celuy qui nage entre deux eaux n'est pas si bon, il ne laisse pas neantmoins d'estre aussi bien vendu comme le meilleur : mais celuy qui va au fond ne vaut rien , ou bien il y a de la terre meslée dedans.

Du Manyoc.

§. XXVIII.

TOut le monde s'étonne dans la France, de ce que dans toutes ces isles, il ne croist point de bled, & admirent en mesme temps comme les

hommes peuuent viure d'un pain de racine, dont le suc est un poison qui tuë un homme d'une seule cueillerée. Et les Sauvages estiment les François mal-heureux, par ce qu'en leur pays il n'y a point de manyoc: Et cependant, eux & nous nous trompons lourdement, puisque la mesme Prouidence qui a donné pour nourriture aux habitans de l'Europe le froment, le remplissant des qualitez necessaires à cét effet; a donné aux habitâs de ces isles la Cassaue faite de manyoc, qu'elle n'a pas priué de ces mesmes qualitez. Pour moy, ie ne fus iamais de ces delicats qui augmentent leur foiblesse par la force de leur imagination. Je me suis si bien accoustumé à la Cassaue, que ie l'ay tousiours preferée au pain qu'on nous apporte de l'Europe. Et plusieurs sont de mon sentiment en ce point.

La plante de laquelle on fait le pain, que les habitans appellent *Cassaue*, & la boisson ordinaire, qu'ils nomment *Ouycon*, est un arbrisseau fort tortu, tout remply de nœuds ou petites excroissances, grosses comme des febues de bresil: ce sont les lieux où ont esté attachées les feüilles qui sont tombées; car il se dépoüille de ses feüilles, non toutes à la fois estant perpetuellement vert, mais à mesure qu'il croist, & que les feüilles d'en-bas vieillissent: elles tombent, & en mesme temps il en croist d'autres en haut. Il iette plusieurs branches éparpillées, qui sôt toutes chargées de feüilles, non semblables à celles qui sont designées dans d'Alechant, & dans les autres Autheurs, mais à celles de l'*Agnus Castus*.

Il croist communément de trois ou quatre coudées de haut, plus ou moins, selon la diuersité du terroir, ou des saisons, & du temps auquel on le plante. Le bois de cét arbrisseau est fort tendre, & d'un seul coup de baston on brise & on casse toutes ses branches.

Il y en a de six ou sept sortes, que les habitans distinguent par la couleur des queuës & des costes des feüilles, ou de l'escorce de la racine. Le manyoc violet a vne escorce sur sa racine, espoise comme vn quart-d'escu, d'un violet fort brun; mais le dedans est blanc comme neige. Celuy-cy fait le pain de meilleur goust, & dure dauantage en terre que les autres. Le manyoc gris à l'escorce du bois & de la racine grise, & est fort inégal; car quelquefois il rapporte beaucoup, quelquefois peu, le pain n'en est pas mauuais. Le manyoc vert, appelé ainsi à cause de la verdure de ses feüilles, qui sont plus druës & plus vertes que les autres, rapporte beaucoup, il n'est iamais dix mois à estre bon, & fait d'excellent pain; mais il ne se conserue pas longtemps en terre. Le manyoc blanc à l'escorce du bois blanchastre, celle de sa racine avec le dedans est iaune. Il vient en six ou sept mois, il rapporte beaucoup en racines, mais elles se resoluent toutes en eau; de sorte qu'encore que le pain en soit iaune comme de l'or, & de tres-bon goust, on n'y trouue pas son compte, & peu de personnes en font, sinon celles qui sont pressées, & qui n'ont point de manyoc planté: elles plantent de celuy cy pour en

auoir bien-toft. Il y a vne autre sorte de manyoc assez rare, que l'on appelle *Kamanio*: il est si semblable au manyoc blanc, qu'on ne les scauroit distinguer qu'avec peine. On le fait cuyre tout entier comme des patates, & on le mange sans exprimer son suc, & sans qu'il fasse aucun mal, comme feroient indubitablement tous les autres manyocs, qui donneroient la mort à l'instant mesme qu'on en auroit mangé.

Pour planter le manyoc, on obserue fort exactement de le planter au decours de la Lune: les habitans tiennent qu'estant planté en ce temps, il pousse dauantage en racines. On remuë premierement la terre avec des houës, & on en compose des mottes larges de deux pieds & demy, ou trois pieds, & longues enuiron de cinq. Les habitans appellent cela, des fosses de manyoc, dautant qu'elles ressemblent aux fosses dans lesquelles on enterre les morts. On fait vne raye tout du long de cette fosse par le milieu, & on fiche dans cette raye à droit & à gauche, trois ou quatre tronçons du bois de manyoc, longs d'un pied au plus: & ainsi on remplit les Campagnes de ces fosses, sur lesquelles on plante du manyoc qui croist en arbrisseau, & pousse merueilleusement en racines, desquelles la plupart, quand il est beau, sont grosses comme la cuisse; de sorte qu'un seul arpent de terre planté de manyoc, nourrit plus de monde que six arpens des meilleures terres de France semées de bled.

La façon de faire le pain & la boisson ordinaires , avec le Manyoc.

Pour faire la Cassaue , qui est le pain ordinaire du pays, apres auoir arraché le manyoc, on grate ses racines , comme on fait les naucaux , lors qu'on les veut mettre au pot, puis on esgruge toutes ses racines sur des rapes de cuivre percé , comme les rapes sur lesquelles on esgruge le sucre. Ces rapes ont vn pied & demy de haut , & huit ou dix poulces de large, & sont attachées sur des planches. Quand tout est esgrugé , on le met à la presse dans des sacs de toile , & on en exprime tout le suc , en sorte qu'il ne demeure que la farine toute seiche.

Le suc qui en sort est estimé poison de tous les habitans , & mesme de tous les Autheurs qui en ont écrit; dautant que le quart d'vn verre fait mourir vn homme en moins d'vne heure , si on n'y apporte vn prompt remede. Pour moy, i'ay vne opinion toute particuliere, que ie ne met pas icy pour la faire passer côme infailible & tres-assurée, mais afin que l'on en iuge. Car ie crois que tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & mesme dans cette racine, n'est qu'vne trop grande abondance de nourriture, de laquelle l'estomach humain n'est pas capable; car quoy que son effet soit à la verité mortel, il opere neantmoins tout d'vne autre façon que tous les autres poisons , qui causent des ardeurs estran-

ges, s'ils sont chauds; ou des assoupissements, s'ils sont froids: ce qu'on ne remarque point du tout en celuy qui a pris de ce suc, ou mangé de cette racine; mais seulement vne repletion d'estomach qui le suffoque, & qui le fait mourir. De plus, on ne trouue aucun dommage dans pas vne des parties nobles des animaux qui en sont morts, ils n'ont rien que l'estomach enflé. On peut adiouster que les Sauvages ne font presque rien cuire, où ils ne mettent de l'eau de manyoc en abondance, sans qu'il leur fasse aucun mal, lors qu'elle est cuitte. En iuge qui voudra autrement: quant à moy ie ne scaurois oster cette pensée de mon esprit.

Pour reuenir à la maniere de faire la Cassaue. Cette farine estant bien seiche, on la passe à trauers d'un *Hebechet*, qui est vne façon de crible à petits trous quarrez & fort drus, que les Sauvages font avec l'escorce du *Solaman*, ou de queuës de *Lataniers*. Apres cela, on fait du feu sous vne platine de fer fondu, ronde, & espoise d'un demy doigt. Les Sauvages se seruent de platines de terre cuitte: Quand la platine est bien chaude, on estend l'espoisseur d'un doigt de farine, tout de la largeur de la platine: Cette farine venant à s'eschauffer, se lie & se cuit comme vn de ses crepaux, qu'on fait dans la poëlle au Mardy gras. Lors qu'elle est cuitte d'un costé, on la retourne de l'autre; & estant tout à fait cuitte, on la fait seicher au Soleil; & lors qu'on la retire de dessus la platine, elle donne de l'appetit aux plus desgoustez.

Les Espagnols & les Portugais font seicher cette farine dans le four, & la gardent deux ou trois ans: ils en font des provisions dans leurs forteresses, & en auictuallent leurs nauires. Voila de quoy manger, il faut maintenant donner de quoy boire.

La boisson ordinaire que l'on appelle Oüycou, se fait dans de grand vaisseaux de terre, faits en façon de cloches, qui tiennent enuiron vn demy poinçon. Les Sauuages les font eux-mesmes, & les appellent à l'imitation des Espagnols, *Cannary*. Apres auoir remply ces vaisseaux d'eau, on met dedans dix ou douze bonnes Cassaues toutes chaudes, & on gruge cinq ou six patattes, que l'on melle dedans l'eau, puis on les couure bien estanches, & en vne nuit cela s'eschauffe, & bout comme le vin dans la cuue: & pour marque qu'il a bouüilly, tout le marc de la Cassaue monte au dessus, & il s'y fait vne crouste espoise de quatre doigts. Alors on le coule à trauers d'vn *Hebechet*, & on le met rasseoir & eclaircir dans vn baril. Cette boisson estant bien faite, est preferable à la meilleure bierre de Flandre: il y en a qui font pourrir la Cassaue pour faire le Oüycou plus fort, les Sauuages le pratiquent, mais ie crois que cela n'est pas sain.

Des Patates.

§. XXIX.

SI dans l'Europe le bled vient à manquer, on est assésuré de ieufner : mais quand il n'y auroit pas vne racine de manyoc dans toute l'Amerique, les Patates peuuent seruir de pain & de nourriture aux hommes, & à tous les animaux, sans en excepter aucun; & mesme dés à present i'ose bien assésurer qu'il y a la moitié des habitans des isles, principalement parmy les Anglois, qui ne vivent d'autres choses. Je crois sincerement qu'il n'y a personne qui ait esté dans l'Amerique, qui n'aduouë que la Patate est la meilleure nourriture du pays. Pour marque de cela, on a tousiours remarqué que ceux qui en vsent ordinairement, sont gras, en bonpoint, & se portent merueilleusement bien.

Pour cultiuer cette racine, on fait des trous dans la terre de demy-pied de profondeur, le plus dru, & prés à prés qu'il est possible. Puis on met dans chaque trou deux ou trois brins de ces tiges rampantes, que les habitans appellent, *bois de Patates*; puis on couure cela de terre. Ces tiges reprennent, pouffent des racines, & rampent sur la terre, laquelle ils couurent entierement. Dans chaque trou, il y vient cinq ou six racines de toute forme, rondes, longues, en poyre, & autres façons, & de toute grosseur : Il y en a quelquefois de grosses comme la

reste. Toutes ces racines en trois ou quatre mois, atteignent leur perfection.

Il y en a de huit ou dix sortes différentes, en goust, en couleur, & en feüilles. Pour ce qui regarde les feüilles, la difference en est petite. Ce seroit vne chose ennuyeuse de les distinguer toutes; il suffit d'en nommer les plus communes, qui sont les *Patates vertes*, les *Patates à l'oignon*, les *Patates marbrées*, les *Patates blanches*, les *Patates rouges*, les *Patates orangées*, les *Patates à suif*, les *Patates souffrées*, & les autres qui ne me reuiennent pas à la memoire.

Tous les matins, c'est vn ordinaire general par toutes les isles, de faire cuyre plein vne chaudiere de Patates à des-jeuner. On l'emplit tout à comble, & on ne met de l'eau dedans, que pour empêcher que les marmites ne brulent; car si on les pouuoit faire cuyre sans cette eau, elles en seroient beaucoup meilleures. De plus, on bouche la chaudiere avec quelques linges, ou avec des feüilles de *Bananiers*. Quand elles sont cuittes, elles deuiennent molles comme des chataignes bouluës, & ont presque le mesme goust; mais elles sont beaucoup meilleures, & ne chargent nullement l'estomach.

Au reste, deux chaudiere de Patates toutes chaudes, détrempées dans vn baril d'eau, font vne boisson excellente, que nous auons fait boire aux plus déniaisez pour du vin de Ré: On l'a peut aussi faire passer pour du vin clair, car deux ou trois Patates rouges luy donnent vne couleur de ruby, aussi

belle que le plus beau vin de France : on appelle cette boisson, du *Maby*.

Du Iuca.

§. XXX.

I'Ay trouué à mon arriuée en France vne plante appellé *Iuca*, qui nous est fort commune dans les Indes, sous le nom de Pite Sauvage, daurant que l'on tire de chacune de ses feüilles vn beau escheueau de fil deslié comme de la soye. Cette plante approche de la forme de l'Ananas; mais ces feüilles ne sont pas dentelées, ny le quart si grandes, & elles sont plus pointuës. Pen ay tiré du fil depuis que i'ay esté à Paris, en presence de plusieurs personnes fort curieuses.

Nous auons dans ces isles outre le *Iuca*, quatre fortes de Pites : deux domestiques qui croissent dans les jardins; & des Sauvages qui croissent dans les bois. La premiere (qui est la plus petite) est celle qui croist sur les branches des arbres, & s'y attache comme la *Chine* par de petits filaments, desquels elle entortille les branches, & s'y attache estroitement. Je ne sçay de quoy elle se nourrit; car elle n'a aucune substance que celle qu'elle peut tirer de la superficie de l'escorce de l'arbre où elle est attachée. Elle a les feüilles toutes rondes, grosses au plus comme le petit doigt, longues d'vn pied & demy au plus, & toutes canelées : elle porte vne tige fort menuë & haute de deux pieds, laquelle se sepa-

re en rameaux, qui portent des petites fleurs jaunes toutes picottées de noir. Ces fleurs ont quasi la forme d'un casque timbré, l'on tire de cette plante la pite ou le fil qui n'est pas dans le milieu de la feuille, comme dans les autres, mais dans sa superficie; de sorte, qu'on a qu'à rompre le petit bout d'en haut, & le tirer en bas pour leuer le fil, qui est beaucoup plus deslié que celui des autres Pites.

La seconde espèce à la feuille large de quatre doigts, longues de deux pieds, & vne tige haute d'un pied & demy, environnée de petites fleurs blanches comme un *Satyrion*: le fil de ces deux Pites n'est pas en usage, par ce qu'il est court, & n'est pas si fort que les autres Pites domestiques.

Ces deux dernières espèces de Pites sont fructueuses, desquelles j'aurois parlé au chapitre suivant, n'estoit qu'il faut mettre les espèces sous la Catégorie du genre auquel elles se rapportent. Elles sont toutes deux semblables à l'*Ananas*, excepté qu'elles ont les feuilles plus estroites, plus longues deux fois, & que leur fruit n'est pas plus gros que le poing. Il y a vne de ces deux sortes qui n'a point de petits picquants aux feuilles comme l'*Ananas*,

Ce sont ces deux espèces de Pites qui fournissent de chanure & de lin (s'il faut ainsi dire) toute l'*Amerique*: car on cueille premièrement les feuilles, & apres les auoir un peu laissées faner, on fait un las coulant d'une petite corde, qu'on attache à la branche d'un arbre, & apres auoir bien serré la feuille

le par le milieu dans le las coulant , tout d'un coup on tire avec force , & la feuille se dépoüille de toute sa verdure; puis on en fait autant de l'autre costé, & il vous demeure à la main vn escheueau de fil blanc, fin & fort comme de la foye, de la longueur de la feuille. Les Sauvages en font les cordes de leurs arcs, les rubans de leurs liets, & leurs lignes à pescher. J'ay veu vn nauire tout équipé de cordages de Pites. Les Espagnols en font des bas , & autres tres-beaux ouurages; mais cette marchandise est de contrebande en France , d'autant qu'on la mesle parmy la foye. C'est vne des plus grandes commoditez des fruiets.

De la plante appelée Sargaço.

§. XXXI.

J'ay parlé au chapitre quatriéme §. 2. de ma premiere Partie, d'une petite herbe dont la mer est toute couverte, aux enuiron du trente-quatre ou trente-cinquiéme degré de la ligne tirant vers le Nord. Cette plante croist sans doute sur des rochers qui sont au fond de la mer, d'oü estant détachée par le mouuement des flots & des marées, elle monte en haut par tas & par gros plotons, couurant toute la superficie de la mer, & la remplissant tellement que les nauires en sont retardez. A costa l'a parfaitement bien décrite, sous le nom de *Sargaço*, disant quelle a les branches menuës, & entortillées les vnes dans les autres, que ses feuilles sont

minces, estroites, toutes dentelées, de la longueur d'un demy poulce, & qu'à l'extremité de chaque feuille, il y a vn grain attaché qui est creux & gros comme vn grain de poyure. La couleur de cette plante tire à la feuille-morte, & est toute semblable aux herbes que nous voyons croistre sur les rochers, qui sont couverts des eaux de la mer. Or quoy que cét Auteur tienne, que le goust fade de cette plante ne luy soit pas naturel, mais qu'il luy est communiqué par l'eau salée où elle trempe; il est certain que toutes les herbes qui croissent dans la mer ont le mesme goust. Quelques Auteurs assurent, qu'elle fait ietter le grauiier des reins, & quelle facilite les vrines, mais ie n'en ay iamais veu vser.

Du Gingembre.

§. XXXII.

L'On commençoit vn peu auant mon retour des Indes à cultiuer du Gingembre dans l'isle de la Guadeloupe. I'en ay veu la plante dont les feuilles estoient assez semblables à celles des roseaux ou du miler, elles estoient hautes de deux pieds & demy ou trois pieds au plus. Ie ne diray rien icy de la façon de le cultiuer, par ce que l'on ne faisoit que commencer lors que ie partis: Mais ie sçay bien que c'est vne tres-bonne marchandise, & que plusieurs habitans y trouuent leur compte.

 DES PLANTES QUI PORTENT
des Fruicts.

CHAPITRE SECOND.

De l'Ananas.

§. I.

IE peu à tres-iuste titre appeller l'Ananas, le Roy des fruicts, par ce qu'il est le plus beau, & le meilleur de tous ceux qui sont sur la terre. C'est sans doute pour cette raison, que le Roy des Roys luy a mis vne couronne sur la teste, qui est comme vn germe eternal auquel est attachée la succession de sa Royauté, puis qu'à la cheute du pere, il produit vn ieune Roy qui luy succede en toutes ses admirables qualitez.

Ce fruict croist sur vne tige ronde, grosse de deux poulces, & haute d'vn pied & demy, laquelle sort du milieu de la plante, comme l'arcichaux du milieu de ses feüilles. Ses feüilles sont longues environ de trois pieds, larges de quatre doigts, canelées à guise de petits canaux, & toutes herissées sur le bord de petites pointes picquantes.

Dans son commencement ce fruict n'est pas plus gros que le poing; & le bouquet de fleurs, ou la petite couronne qu'il porte sur la teste, est rouge comme du feu; & de chacune des escailles de l'escorce du fruict (dont la figure, & non la substance,

est toute semblable aux pommes de pin) sort vne petite fleur purpurine, qui tombe & se fanne à mesure que le fruiët grossit.

Nos habitans en distinguent de trois sortes, auxquelles se peuuent rapporter toutes les autres : à sçauoir le gros Ananas blanc, le pain de sucre, & la pomme de rainette.

Le premier a quelquefois huit ou dix poulces de diamettre, & quinze ou seize poulces de haut. Sa chair est blanche & fibreuse ; mais son escorce deuiet iaune comme de l'or, quand il est meur. Il exhale vne odeur rauissante, qui tire fort à celle de nos coings, mais beaucoup plus suaue ; Quoy qu'il soit plus gros & plus beau que les autres, son goust n'est pas si excellent, aussi n'est-il pas tant estimé ; il agace plustost les dents, & fait plustost saigner les genciues que les autres.

Le second porte le nom de sa forme, parce qu'il est tout semblable à vn pain de sucre : il a les feüilles vn peu plus longues & plus estroites que le premier, & ne iaunit pas tant. Son goust est meilleur, mais il fait saigner les genciues de ceux qui en mangent beaucoup. l'ay trouué dans celuy-cy de la graine semblable à la graine du *Cresson Alenois* ; Quoy que pourtant ce soit vne opinion generale, que l'Ananas ne graine iamais.

Le troisiéme est le plus petit, mais c'est le plus excellent, & est appellé pomme de rainette, à cause que son goust a cela de particulier, qu'il tire à l'odeur & au goust de ce fruiët : Il n'agace presque point

les dents , & ne fait point saigner la bouche , si ce n'est quand on en mange excessiuement.

Voila ce qu'ils ont de particulier , mais tous conuiennent en ce qu'ils croissent d'une mesme façon , portent tous le bouquet de fleurs ou la couronne sur la teste , & ont l'escorce en forme de pommes de pin , laquelle se leue pourtant , & se coupe comme celle d'un melon , & bien que la chair , tant des vns que des autres soit fibreuse , elle se fond toute en eau dans la bouche , & est si sauoureuse que ie ne le scaurois mieux exprimer , sinon en disant qu'elle a le goust de la Pesche , de la Pomme , du Coing & du Muscadet tout ensemble.

On fait vn vin de son suc , qui vaut de la Maluoisie , & qui enyure aussi bien que le plus fort vin que nous ayons en France. Si on conserue ce vin plus de trois semaines , il se tourne , & semble estre entierement gasté ; mais si on se donne patience autant de temps , il reuiet dans son entier , & mesme est plus fort & plus fumeux qu'auparauant.

Des Karatas.

§. II.

IL se trouue vne plante dans tous les bois de ces Isles , que les habitans aussi bien que les sauages appellent *Karatas*. Elle a ses feüilles assez semblables a celles de l'Ananas ; mais trois ou quatre fois plus longues , plus minces , plus seiches , & armées des deux costez , de petits crocs espineux. Son fruit

est gros & long comme le doigt, fait en pyramide à triangle, en forme d'un gros cloud; l'écorce est blanche & veluë, mais veneneuse; car elle brulle & fait élever la bouche. La chair du fruit est blanche comme celle d'une pomme, mais un peu plus tendre. Il y a dans le milieu du fruit cinq ou six petites graines, comme de petites lentilles, blanches dans leur commencement; mais rouges quand elles sont meures, ou plustost quand le fruit est meur. Son gouft est semblable à celui d'une pomme de rainette, relevé pourtant par une petite aigreur, qui le rend fort agreable.

Il en croit quelquesfois trois ou quatre cens dans le cœur d'une seule plante, tout contre-terre, ferrez & pressez l'un contre l'autre, la pointe en bas. Ils fleurissent violet: On en fait des confitures excellentes, apres toutefois l'avoir dépouillé de son écorce: il des-altere & raffraichit beaucoup.

Du Chardon.

§. III.

IL y a dans l'isle de la Guadeloupe un certain Chardon rampant, qui pend des arbres, sur lesquels il croist quasi comme la Chine, & rampe bien loing sur les rochers & sur les arbrisseaux. Il n'a aucunes feuilles que les tiges ou branches, qui naissent l'une de l'autre confusement. Elles sont à trois quarres, & chaque quarre est large d'un pouce. De substance d'Anacarde, ou de Sempervivum, & toutes par-

femées de petites estoiles picquantes, comme le figuier d'inde. De l'extrémité de ses branches, & quelquefois du milieu, naist vne fleur blanche plus grosse que celle du *Ninpha*, ou *Menubar*, qui croist dans les eaux. Par dessus cette fleur il y a quantité d'autres petites feüilles blanches & vertes, fort estroites, longues deux fois comme la fleur, qui l'environnent entierement. A la cheute de cette fleur croist vn fruit, qui par succession de temps vient gros comme vn œuf d'oye. Son escorce est de couleur de pourpre, espoise & forte quasi comme vn cuyr, sur laquelle paroissent de petites excressances vertes, en façon de feüilles. Il est tout remply d'vne chair blanche comme neige, & toute meslée de petites graines noires comme celles du pourpier. C'est vn des plus excellens fruits du pays; il raffraichit extremément; il fleurit enuiron le mois d'Auril, & n'est qu'vn mois pour atteindre sa perfection.

Entre vne infinité de plantes rampantes qui se trouuent sur les arbres, & pendent de leur sommet comme des cordes de toute sorte de grosseur, & qui effectiuement seruent de cordes aux habitans, & lesquelles toutes portent de tres-belles fleurs dans les temps, ie m'arreste particulièrement à trois qui portent de tres-bons & beaux fruits; car qui entreprendroit de les décrire toutes, il trouueroit de quoy faire vn volume plus gros que ce liure.

Du grosseiller de l'Amérique.

§. IV.

Cette plante a festiges iaunes, rondes, deux fois grosses comme le pouce, & herissées de petites estoiles picquantes, comme le chardon que ie viens de décrire : mais si près à près, qu'il est quasi impossible de les prendre sans s'offenser les mains.

He a en quelques endroits des feüilles assez petites, & larges comme celles du Filireas; mais vn peu plus longues, & deux fois plus espousses. Au haut de ces tiges croissent des bouquets de fleurs blanches comme neige, toutes semblables aux roses de Gueldre, à leur cheute succedent des fruiets gros comme des œufs de pigeons, de couleur de grosses groseilles, quand elles sont bien meures. Il sort de l'escorce du fruiet cinq ou six petites feüilles pointuës & fort estroites. Le dedans du fruiet est comme les groseilles bien meures, & le goust ne s'en éloigne pas beaucoup. Plusieurs en mangent, ie ne l'ay iamais trouué bon, aussi n'en fait-on pas grand cas.

De la fleur de la Passion & de son fruiet.

§. V.

Cette plante est la mesme qui porte le fruiet, que l'Escluse appelle *Granadilla*; mais comme il en adit peu de choses, & que sans doute il a esté

mal informé de ceux qui luy en ont fait le rapport, & n'a veu que le fruit sec qui luy a esté apporté de l'Amerique ; & que de plus les deux especes de fleurs de la Passion que j'ay veu en France ne sont pas celles qui portent le fruit, i'en feray icy la description la plus exacte que ie pourray.

L'Escluse dit bien que cette plante rampe comme le Lierre, mais il ne parle point de la feuille, qui est semblable à celle de la *folle-vigne*, à cinq feuilles, & non à trois comme celle que j'ay veu dans Paris. Sa fleur est composée d'une petite coupe, comme celle d'un calice, contenant environ un demy verre. Du haut de cette coupe, environ à l'espaisseur d'un quart-d'escu de la bordure, sortent cinq ou six petites feuilles blanches, larges d'un pouce, lesquelles se terminent en pointe, & immédiatement au dessus de ses feuilles, tout autour de la coupe, il y a une couronne de petites pointes de la mesme substance de la fleur, longues comme des fers d'éguillettes, blanches toutes rayées, & comme foitées de couleur de pourpre. Au milieu de la fleur se leue une petite colonne, aussi bien faite, voir mieux, que si elle auoit esté tournée autour : Sur cette colonne il y a une petite massüe qu'on appelle le marteau de la fleur : sur le haut de ce marteau, il y a trois clouds parfaitement bien-faits. Du fond de cette coupe autour de la petite colonne, se leuent cinq pointes blanches, qui portent cinq petites languettes dorées, semblables à celles qui naissent au milieu de nos lys, c'est ce

qu'on compare aux cinq playes sacrées de nostre Sauueur.

Cette fleur exhale vne odeur si rauissante par tout où elle croist, qu'elle embaüme tout l'air voisin; de sorte qu'on la sent de plus de trente pas. Celle qu'on m'a fait voir au jardin du Roy à Paris, n'auoit aucune odeur. La fleur venant à se flétrir, il se forme vn fruit du marteau, ou de la petite massüe, qui en deux mois atteint la perfection, & deuiet gros comme vn gros œuf, & de la forme d'vne poyre; mais si bien fait & si poly, qu'il semble que l'on l'ait trauaillé autour. Son escorce est espoilée comme vne piastra, & si dure, qu'à peine la peut-on rompre avec les mains. Au milieu du fruit, il y a enuiron vne centaine de petites graines qui approchent fort de la forme du cœur humain, lesquelles sont grosses comme les pepins d'vne pomme. Elles sont si dures, qu'à peine les peut-on casser sous la dent. Chacune de ces graines est enclose dans vne petite bourse faite d'vne peau fort delicate; & ces bourses (qui sont assez grandes pour contenir quatre ou cinq de ces graines) sont remplies d'vne liqueur fort aigre auant que le fruit soit meur, mais fort agreable quand il l'est.

J'ay obserué que ceux qui mangent la premiere fois de ce fruit, en sont rebutez & dégoustez, à cause de son aigreur: & que ceux qui ne s'en rebutent point, & continuent à en manger, nonobstant cette repugnance, en deuiennent si friands qu'ils ne s'en peuuent quasi passer; Cela m'est arriué auf-

si bien qu'à plusieurs personnes de ma connoissance.

Voila la description la plus sincere que i'ay pû faire. Moralise qui voudra là dessus, ce suiet est assez ample.

Du fruit d'une plante rampante, que quelques-uns appellent pomme de Liane, & d'autres Chastaigne.

§. VI.

Nous auons trouué il y a fort long-temps dans la grande riuere des Peres de la Cabsterre, vn certain fruit gros deux fois comme vne chastaigne, & qui luy est assez semblable, excepté que l'escorce en est noire, & a beaucoup de rapport à celle qui couure le Pignon d'inde. Tout le dedans de ce fruit est blanc & solide comme les Auelines, & est de mesme goust, & meilleur encore. I'ay cherché fort long-temps l'arbre qui portoit ce fruit sans le pouuoir trouuer: mais en fin, ie fis rencontre d'une certaine plante ligneuse, & rampante par dessus les autres arbres, qui auoit quelques feuilles vertes & polies comme celles du laurier, mais deux fois aussi longues: de cette plante pendoient des pommes iaunes, grosses comme des pommes de rambour, dans le milieu de chacune desquelles, il y auoit quatre de ces fruits enclos, chacun dans vne chambre particuliere, faite de la substance de cette pomme, qui n'est autre qu'une chair spongieuse & insipide.

De la Vigne.

§. VII.

S'il n'y a point de vin dans les Indes, ce deffaut ne vient point de la vigne; car c'est vne chose prodigieuse de voir comme elle est feconde, & abondante en fruit dans toutes ces isles; & qui se voudroit rendre soigneux à la cultiuer, pourroit voir tout au long de l'année, des feüilles, des fleurs, & des fruits sur vn mesme sep; car ayez cueilly au iourd'huy vne grappe meure, & coupé à mesme temps le serment, en huit iours de temps, s'il fait tant soit peu d'humidité, vous voyez pousser le bourgeon & la fleur, & en moins de deux mois, le raisin deuiet parfaitement meur.

Il faut remarquer que la grappe ne meurit pas également, pour l'ordinaire, & qu'il y a tousiours vne partie des grains qui ne sont que du verjus, quand la plus grande partie est meure. Ce n'est pas là le plus grand mal, car s'il y auoit dans ses isles des vigneronns qui sceussent gouverner la vigne, on remedieroit facilement à cét inconuenient: mais les Griues & les petits Oyseaux pendant le iour, & les Rats pendant la nuit, font vne telle guerre au raisin, que quiconque voudroit faire du vin en quantité, il faudroit auoir autant de Messiers que de ceps, & cela de iour & de nuit. C'est le mal que les habitans regrettent le plus dans tout ce pays; car quoy qu'il n'y ait point de lieu au monde, où il y ait

ait si peu de vin que dans les Indes : Je suis bien as-
 feuré qu'il n'y a point de Region où il soit plus ay-
 mé, & où on en fasse plus de dégast, quand il y en ar-
 riue. Il faut aussi remarquer que quoy que la vigne
 vienne si bien aux Indes, cela se fait sans aucune
 culture.

*De toutes sortes de Citroüilles, Callebasses, Melons,
 & Comcombres.*

§. VIII.

Toutes sortes de Citroüilles, Potyrons, Com-
 combres, & Callebasses d'herbes, croissent dans
 toutes ces isles beaucoup mieux que dans l'Europe,
 & ont de plus cét auantage qu'elles ne meurent pas
 apres auoir porté leur fruit, mais elles se proui-
 gnent d'elles-mesmes; de sorte qu'apres en auoir
 vne fois semé dans vn jardin, on ne s'en sçauroit dé-
 faire. Elles fleurissent & portent du fruit dans tous
 les mois de l'année, si ce n'est que la seicheresse les
 en empêche.

C'est vne chose merueilleuse de voir, avec com-
 bien de facilité les Melons de France, d'Italie, Su-
 crains, & autres, croissent dans ces Indes Occiden-
 tales; car là on ne sçait ce que c'est que de couche
 ou de fumier. On ne fait que jeter de la graine
 dans vn trou, & la couvrir de terre avec le pied, &
 sans autre façon en six semaines ou deux mois, vous
 auez des melons en quantité, qui excèdent incom-
 parablement en grandeur & en bonté, ceux que

nous auons dans l'Europe. En vn mot, c'est le vray pays des Melons. Sur tout celuy qui est le naturel Melon du pays, & que les habitans appellent le Melon d'eau, l'emporte par dessus tous les autres; c'est veritablement le soulas des voyageurs, l'ambrosie des alterez, & l'vnique refuge & consolation des febricitans.

Il y en a de deux sortes; de ronds & de longs, & tant des vns que des autres, il y en a qui ont le dedans du fruit blanc, & les autres de couleur de chair. Les ronds viennent presque deux fois aussi gros que la teste: & les longs, comme nos moyennes citrouilles. L'escorce des vns & des autres est verte & si dure, que l'ongle ny scauroit entrer quand il est meur. Ils sont pleins comme vn œuf, & non creux comme les autres melons, où il n'y a presque qu'un pouce de chair à manger. Toute la chair de ce fruit semble n'estre qu'une eau gessée, qui se fond & se liquefie entierement dans la bouche, & vous donne plus à boire qu'à manger d'une eau sucrée, aussi douce & aussi agreable, que le suc des Grenades. Au reste, c'est le fruit le plus raffraichissant, le plus sain & le moins mal-faisant du pays, quand mesme on en mangeroit par excez.

Des Bannanes & figues de l'Amérique.

§. IX.

IEm'estonne de ce que tous les Autheurs qui ont traité de cette plante, & mesme Acolta qui en

a mieux écrit que tous les autres, l'ayent rangé sous le nombre des arbres: car ie ne vis iamais d'arbre qui n'eut du bois & des branches, ce qui ne se rencontre nullement dans cette plante, comme vous verrez dans la description que i'en vay faire.

La racine de cette plante est vne grosse bulbe ronde, massiue, & blanche, tirant vn peu à la couleur de chair. De cette plante sort vn tronc vert, poly, & licé, haut de seize à dix-huit palmes, droit comme vne fléche, gros comme la cuisse, & sans aucune feüille, iusqu'à sa racine. Ce tronc est composé, non de plusieurs escorces (comme dit Acosta) couchées lés vnes sur les autres; mais d'vne seule escorce poreuse, fibreuse, & quasi de la substance de l'oignon, roulée iusqu'à sa parfaite grosseur: ce qui se voit clairement à la figure du Limaçon, qui paroist à la coupure de ce tronc. A la cime de ce mesme tronc viennent quinze ou vingt feüilles, de sept à huit pied de long, & d'vn pied & demy de large, & il y a vne grosse coste ou nerueure tout au milieu de la feüille, qui va depuis vn bout iusqu'à l'autre; ces feüilles sont rayées par le trauers, cōme celles des *Balifers*, mais si tendres & si fresles, que le vent les découpe toutes de trauers par égüillette, iusqu'à la coste du milieu. I'ay plusieurs fois enseuely des morts avec deux de ses feüilles: elles seruent aussi de napes à la pluspart des habitans, faute de linge.

De la cime de ce tronc, au milieu de toutes ses

feüilles, croist vne façon de tige, plus dure & plus forte que tout le reste de la plante, grosse comme le bras, & longue de cinq ou six pieds, toute compartie par diuers endroits. Or sur les huit ou dix des plus gros & plus prochains nœuds de la plante, il y a dix, quinze, seize figures (plus ou moins) & quelquefois iusqu'au nombre de deux cens sur cette tige, iusqu'à la fin, où il y a vne grosse masse de petites fleurs blanches, arangées fort près à près, & à double rang; & chaque rangée de fleurs, est couuverte d'vne grande feüille violette, faite comme vne coquille vn peu pointuë. Ces fleurs ne viennent iamais en fruit, & ne seruent à rien, sinon à confire en vinaigre, comme des Cappes. Les habitans appellent cette tige chargée de son fruit, vn *Regime* de figures.

Ces figures sont grosses comme vn œuf, à six quarrés, & longues de quatre ou cinq poulces au plus. Elles sont vertes auant que d'estre meures, & iaunes comme de l'or, quand elles ont atteint leur parfaite maturité. La chair de ce fruit est fort delicate, & plus molle que celle des Abricots bien meurs. Son goust est excellent, mais le fruit est vn peu venteux. Quand on le coupe, on voit vne belle Croix imprimée sur chaque tronçon: c'est ce qui a fait croire à plusieurs, que ce fruit est le mesme qu'Adam mangea dans le Paradis terrestre, & qu'au mesme instant il vit dans la cause de son malheur & du nostre, le signe de nostre redemption.

Cette mesme description peut seruire pour les Bananes, avec certe difference que celles cy sont plus longues, & pour l'ordinaire plus grosses. Il y en a de grosses comme le bras, & longues d'un grand pied, vn peu courbées comme les cornes de vaches. La chair en est plus ferme, de meilleur goust, & estimée plus saine de quantité de personnes. Les Bananes rosties ont le mesme goust que la poyre de bon Chrestien cuitte sous la braize. On en fait des confitures sans sucre, les fendant en quatre, & les faisant seicher au four, ou sur vne claye au Soleil: cela porte son sucre, & ne cede en rien aux Abricots confits. Le tronc ne porte qu'un *regime* de Figues ou de Bananes, & seiche sur le pied quand le fruct est cüeilly: mais pour vn que l'on coupe, la racine en pouffe six autres; de sorte qu'on en peut auoir pendant toute l'année en grande abondance. Le suc de cette plante fait vne vilaine tache sur le linge, laquelle on ne peut iamais oster par quelque forte lessiue où vous le mettiez.






II. TRAITE.

DES ARBRES SAVVAGES ET SANS
Fruicts, des Arbres Fruictiers.

Des Arbres Sauvages & sans Fruicts.

CHAPITRE PREMIER.

 Vand ie parle icy des arbres infructueux, il faut entendre que ie ne les appelle ainsi, qu'à l'exclusion de ceux qui portent des fruicts que l'on mange communément dans les isles, ou qui sont vn peu considerables pour leur grosseur; car autrement il faudroit mettre sous cette cathégorie tous ceux qui portent des Bayes, des Glands, & d'autres semblables graines; ce qui seroit vne confusion notable; car à peine se trouue-il vn arbre qui ne porte quelque sorte de fruicts.

DE QVÉLQVES ARBRISSEAVX
Medicinaux.

Du Pignon d'Inde.

§. I.

IL croist dans toutes ces isles deux arbrisseaux, qui portent de petites noix ou pignons purgatifs, qui sont tres-vtils aux habitans, qui en sçauent bien vser, & qui causent quelquefois de tres-

grands accidens à ceux qui s'en seruent sans discretion.

Le premier & le plus commun, est celuy dont on fait la pluspart des hayes le long des chemins. Les habitans l'appellent, arbre aux noix de Medecine. Si on le laisse croistre sans le couper, & ployer pour faire des hayes, comme l'on fait ordinairement, il vient gros comme la cuisse, & haut comme nos moyens abricotiers, il est fort branchu & fait grand ombre à cause de ses feüilles, qu'il a fort druës & routes semblables aux grandes feüilles de Mauues; mais plus grasses, licées, & de couleur de vert naissant. Ce tronc & les branches de l'arbre sont tendres comme vn tronc de chou, & reuëtuës d'une escorce verte, espoisse, & remplie d'un suc visqueux, & qui tache le linge comme celuy des *Bananiers* & *Figuiers*. Il porte de petits bouquets de fleurs iaunes, à la cheute desquelles succedent des petites pommes de la mesme couleur, grosses comme des œufs de pigeon, dans chacune desquelles il y a quatre pignons ou petites noix, grosses comme le petit bout du doigt, & longues comme nos pignons communs. l'escorce en est noire, mince, seiche, & qui se casse aisément. Le dedans est blanc comme neige, & d'un goust semblable à celuy des noisettes. Il purge violamment par haut & par bas, il fait vomir quantité de bille, & vuides les eaux aux hydropiques. La doze ordinaire dans le pays est de trois iusqu'à six, selon la force de ceux qui en vsent. Il faut soigneusement se donner de

garde de manger vne petite feüille blanche, qui separe le pignon par la moitié , & en est comme le germe; car autrement il en arriueroit de tres-grands accidents.

Depuis quelque temps, on nous en a apporté de la terre ferme vne autre sorte , qui porte des pignons doüez des mesmes qualitez , & assez semblables en leur forme, en leur couleur, & en leur goust; mais l'arbrisseau est tout à fait different, car il a les feüilles fort semblables au *Ricinus*, ou *Palma Christi*; mais d'vne couleur plus brune, plus espoises, plus découppees, & plus polies: Ses fleurs semblent estre vn bouquet de plusieurs branches de corail, dont les extremitez s'épanouissent en petites fleurs, aussi rouges que les branches, & pour l'ordinaire il n'y a qu'vne ou deux de ces fleurs qui reüssissent, & portent vne petite pomme aussi grosse que les precedentes; mais à triangle, dans laquelle il n'y a que trois pignons, qu'on estime beaucoup plus que les autres, d'autant qu'ils purgent avec plus de douceur. On se sert aussi de ses fleurs seichées, mises en poudre, & prises dans vn bouillon au poid de demy escu, cela purge & fait eua cuer les eaux aux hydropiques. Quelques habitans appellent cét arbrisseau Coraline, à cause de ses fleurs.

D'un arbrisseau que quelques habitans appellent arbre de Baulme, & de la Saugé arborescente.

S. I I.

Avant que de faire la description de cét arbrisseau, j'auertis par precaution qu'en plusieurs endroits de cette isle, il croist des arbrisseaux de saugé, qui sont quelquefois aussi gros que le bras, & hauts de sept à huit pieds, desquels les fleurs sont comme de petites roses, ou Ombeles, composées de plusieurs petites fleurs violettes de tres-bonne odeur.

L'arbrisseau de Baulme a les feüilles fort semblables à celles de la saugé, & ne different qu'en ce qu'elles sont vn peu plus iaunes, plus espoisses, plus farineuses, & qu'elles n'ont point d'odeur. Il porte vne petite queuë recourbée, sur laquelle il y a dix, ou douze petites graines rudes, & de la couleur des feüilles. A chaque feüille qu'on arrache de l'arbre, il sort de l'arbre & de la queuë de la feüille, vne goutte d'vne liqueur visqueuse, toutefois transparente, iaune comme de l'ambre, & sans aucune odeur, vn peu amere, & abstringente au goust. Cette liqueur en vingt-quatre heures, & quelquefois en moins de temps, guerit toutes playes recentes, sans qu'elles viennent à supuration; de plus elle nettoye & guerit en peu de temps les vieilles vlcères. Voila ce que j'en ay remarqué, & ie crois que

cét arbrisseau est doiïé de quantité d'autres belles qualitez qu'on pourra connoistre avec le temps.

§. III.

Du Poyure long.

ON negligé vne infinité de choses tres-vtiles, & de grand prix, faute de les connoistre. Il y a vne si grande quantité de poyure long, dans toutes ces isles, que quiconque voudroit prendre la peine de le cueillir, en chargeroit vn nauire tous les ans. Cependant, personne ne s'en est iamais aduisé; C'est vn arbrisseau qui croist haut de sept à huit pieds au plus, ses feüilles sont larges comme les grandes feüilles du Plantin, en forme de cœur: elles sont minces, seiches, & d'vne odeur forte & aromatique. Ses branches sont menuës & noiïées de demy pied en demy pied, ou quelque peu d'auantage. Le bois en est fort tendre & moëlleux, d'où vient que les habitans l'appellent sureau. Quand on le coupe de trauers, il marque de petites rosettes ou rayons comme le guy de cheêne.

C'est ce bois qui supplée au deffaut des cailloux & pierres à feu; car les Sauuages en font de tres-bons fusils, avec lesquels ils allument du feu quand bon leur semble, en cette façon. Ils prennent vn morceau de ce bois bien sec, long d'vn pied ou environ, & font vn petit trou au trauers, comme pour fourrer vn petit poix, vn peu plus estroit en bas qu'en haut; puis ils font vne petite verge grosse

Comme le petit doigt, vn peu pointuë par le bas; en sorte qu'elle s'ajuste à la forme du trou, & ne passe de guere par dessus. Il n'importe de quel bois soit cette verge, pourueu qu'il soit bien dur. Cela fait, ils vous serrent ce tronçon de bois par les deux bouts entre les deux genoux, puis en frottant avec les deux mains la petite verge, la font tourner si viste, que la violence de la friction, fait tomber au dessous de ce trou, de petites bluettes de feu, qui estant receuës dans le coton, l'allument à l'instant.

De la Canelle qui se trouue dans la grande terre de la Guadeloupe.

§. I V.

EN l'année mil six cens quarante-cinq, ie fis vn voyage dans la grande terre de la Guadeloupe pour assister, & administrer les Sacremens à vn grand nombre de François, qui depuis peu s'y estoient retirez. Mais comme la residence que ie fis dans cette terre, fut plus longue que ie ne l'esperois (car i'y passay presque le Carême entier) i'employay le temps que i'eus de reste à rechercher fort curieusement tout ce que i'y pourrois rencontrer de plus remarquable. Entre plusieurs choses, ie trouuay au quartier des grandes salines (qui est vn lieu sec, pierreux, & où il pleut rarement) vn tres-grand nombre de beaux arbres de Canelle, & en si grande quantité, que dans vne seule habitation on en auoit coupé & mis au feu plus de cent.

Cét arbre croit quelquefois gros comme la cuisse, d'une moyenne hauteur, comme nos poyriers ou pruniers de France. Il a les branches menuës, hautes, droites, & fort garnies de feüilles semblables à celle de *Laureola*; mais plus delicates, plus souples, de couleur de vert de mer, & d'une tresbonne odeur. Son escorce est deux fois plus espoiffes que toutes les Canelles qu'on apporte en France; la superficie en est rude & de couleur de gris cendré, & mesme toute la substance de l'escorce est grize & meslée comme la Rubarbe qui se ternit. Mais ce qui l'a fait mépriser de tous les habitans (quoy qu'elle ait vne odeur fort aromatique) est qu'elle a plustost le goust de Gingembre que de Canelle, & qu'elle est vn peu amere. Pour moy, ie crois fermement que c'est le veritable Cinnamome: d'autant que tout ce que les Auteurs ont dit du Cinnamome, luy conuient entierement. Je n'ay point veu le fruiet de cet arbre, il n'estoit pas mesme en fleur, lors que ie fus dans cette terre: mais les habitans m'ont asseuré qu'il estoit rouge, & gros comme le bout du doigt.

Du bois de Sândale & de Gayac.

§. V.

IL croist tout le long de la Basseterre de cette isle, dans les lieux les plus arides, vne grande quantité de bois de sandal, que ie crois estre le sandal citrin; car confrontant l'un avec l'autre, ie n'y scau-

rois reconnoistre aucune difference. Cét arbre croist gros & haut, comme celuy de la Canelle que ie viens de décrire : Je parle des plus grands, car pour l'ordinaire il n'est pas plus gros que la jambe, & haut comme vn petit abricotier: l'écorce de l'arbre est rude, grize, & comme tachée de blanc en plusieurs endroits : il a quantité de branches menues, esparées en rond, & toutes chargées de petites feuilles, deux fois larges comme l'ongle, licées & d'vn vert gay fort agreable : elles sont trois à trois sur chaque petite queuë. Il porte de petites fleurs blanches, & par apres de petites graines noires, & grosses comme des grains de poyure. Il y a apparence que cet arbre ne dure pas long temps ; car par tout où il croist, on ne voit autre chose que de ces arbres secs, renuersez & couchez par terre. Estant tombé tout laubel se pourrit, en sorte qu'il ne demeure plus que le cœur de l'arbre ; qui est blanc & tire vn peu sur le iaune, quasi comme le buys, & pour lors l'odeur en est beaucoup meilleure que quand il est vert. Il brusle comme des allumettes, & en bruslant il exhale vne tres-bonne odeur. Les habitans s'en seruent pour faire cuyre leur Cassaue, parce qu'il brusle fort clair. On en fait aussi des flambeaux pour se conduire la nuit.

Il y a plusieurs isles toutes pleines de bois de Gayac: mais dans la terre habitée de la Guadeloupe, il ne s'en trouue point du tout, mais bien dans la grande terre vers la pointe d'Antigoa.

Du bois de Chandelle.

§. VI.

IL se trouue dans cette isle vn arbrisseau (que ie n'ay veu qu'à la Cabsterre, & dans quelques petits islets du petit cul-de-fac.) Il croist gros & haut comme vn coignassier : son escorce est noire & rude, & ses branches tortuës, nouëuses & fort mal disposées : ses feüilles sont deux fois aussi larges que celles du laurier, plus espoisses, plus grasses & arondies par le haut. Il fleurit, & graine tout de mesme que le bois de sandal. Il a tousiours quelques-vnes de ses branches, & quelquefois la moitié de l'arbre tout pourry, le reste demeurant verdoyant, & le cœur incorruptible, & de tres-bonne odeur. Tout cét arbrisseau est remply d'une gomme grasse, qui le fait brusler comme vne chandelle, d'où vient qu'il en a pris le nom, & estant allumé; la gomme brusle comme de l'huile, & exhale vne odeur fort suauue : Plus le bois est vieil, & plus il sent bon; l'aubel n'est iamais de si bõne odeur que le cœur. Quoy qu'on negligé cét arbrisseau, & qu'on ne s'en serue dans le pays qu'à faire des flambeaux : i'ay tousiours creu que c'estoit vne espee de bois d'aloës. Il est rare, ne croist que le long de la mer, & tousiours dans des haziers.

Du Roucou.

S. VII.

LE roucou est vn arbrisseau , qui dés sa racine pousse plusieurs branches qui croissent en arbrisseaux , & se diuisent en plusieurs autres petites branches. Ses feüilles sont fort semblables à celles des abricotiers, mais deux fois plus grandes. Il porte deux fois l'année plusieurs bouquets de fleurs blanches meslées de rouge , & semblables en leur forme, à celles de l'*Elebore* noir. A la cheute de ces fleurs croissent des boutons rouges tout herissez de petites pointes rouges delicates , & qui ne picquent point : A mesure que ces boutons croissent, ils deuiennent tannez. Quand ils sont meurs, il y a dans le milieu deux doubles rangs de petits pepins ou grains , tout enuironnez d'vn certain vermillon ou peinture rouge liquide , que les Sauvages appellent *Roucou* ; C'est de cette peinture qu'ils se peignent, lors qu'ils font voyage : mais auparauant ils la dissoudent avec de certaines huilles , qu'ils font exprez de quelques graines. Les Europeens l'accomodent avec des huilles de lin. On s'en sert à teindre la cire. C'est encore vne assez bonne marchandise. Au reste, cét arbrisseau est celuy dont *Scaliger* fait mention , sous le nom de *Arbor finium regundorum*, arbre limitant les possessions,

Du Coton.

§. VIII.

Tous les Auteurs qui ont écrit des Plantes, ont si amplement traité de l'arbrisseau qui porte le coton, que j'aurois mauuaise grace d'en vouloir parler apres eux : l'y renuoye le Lecteur, pour en voir la figure, la façon de le cultiuer, & les vertus dont il est doué. Je me contente de dire qu'il vient en grande abondance dans toutes ces isles, & que les sauuages prennent vn grand soin de le cultiuer, comme vne chose qui leur est fort vtile. J'ay remarqué vne chose de la fleur du coton, que les Auteurs n'ont pas conneuë, ou au moins ne l'ont point écrite. C'est que ses fleurs enuelpées dans les feüilles du mesme arbre, cuitte sous la braize, rendent vne huile rouce & visqueuse, qui guerit en peu de temps les vieilles vlceres. Je l'ay souuent experimenté avec de tres-heureux succez. La graine de cét arbrisseau enyure les Perroquets.

De l'arbre à enyurer les poissons.

§. IX.

Cet arbre n'a point d'autre nom que celuy qu'il emprunte de son effet, qui est veritablement admirable, comme vous verrez quand i'en auray fait la description. Il croist gros & haut comme vn grand poyrier : il est tout tortu & mal basty, il a l'es-

corce

cette grise, & assez rude: le bois en est iaune & assez dur, duquel on ne se sert pas beaucoup à bastir, à cause qu'il est trop tortu: il est fort chargé de feüilles, lesquelles sont presque semblables à celles des poix communs, aussi larges, & trois à trois sur chaque queuë; mais elles sont plus espoisses, veloutées, & d'vn vert de mer.

On fouille dans la terre pour en auoir la racine, laquelle on dépouille de son escorce, qui est forte espoisse; & apres l'auoir bien pilée, iusqu'à ce qu'elle deuienne comme du Tan moulu, on la met dans des sacs, lesquels par apres on laue dans des riuieres, en sorte que l'eau en deuiet tannée; & à vn moment de là vous voyez tous les poissons de la riuiere, où cette eau passe, gagner le riuage, & sauter à terre comme des rats, qui se sauuent d'vn moulin qui brusle. S'il arriue qu'ils goustent de l'eau rouffie de ce suc, ils viennent incontinent sur l'eau, mettent la teste à l'air: C'est vn agreable spectacle de les voir nager sur le dos, sur le ventre, de costé & de trauers, & faire mille caracoles confus, iusqu'à ce qu'en fin ils expirent. Cela ne depueple point les riuieres; car tous les poissons qui sont dedans, descendent des bassins qui sont aux montagnes, où viennent de la mer.

Du Mahot.

§. X.

LE mahot est vn arbre rampant, qui croist dans les mareits parmy des roseaux, & pousse vne

Ec

infinité de branches qui se traifnent deçà de là, en confusion, & s'embarassent tellement, qu'il est impossible d'y faire vn pas, sans se faire vn chemin à coups de serpes. Il a quantité de feüilles rondes, larges comme le fond d'vne assiette, licées, & douces au maniemment. Ses fleurs sont jaunes, & presque semblables à celles des Mauues musquées. On tire l'escorce de cét arbre, laquelle se leue fort facilement; on la coupe par longues éguillettes, & cela sert de cordes à tous les habitans, & sont beaucoup plus fortes que l'escorce du Bouleau, que nous auons en France. Il est si vtile & necessaire aux habitans pour monter le petun, & attacher les roseaux sur les chevrons pour couvrir les cases, & pour vne infinité d'autres choses; que la liure vaut à present dans l'Isle de saint Christophe, vne liure de petun.

Des Crocs de chien.

§. XI

Nous auons encore vn autre arbre assez vtile aux habitans, qu'ils appellent, *Crocs de chien*, à cause qu'il acroche les chiens quand ils vont à la chasse, & les arreste tout court. Celuy-cy ne croist pas la moitié si gros que le mahot; mais ses branches se traifnent iusques dessus les plus hauts arbres de l'isle: il est tout armé de petites épines faites en forme de crochets, & a peu de petites feüilles assez semblables à celles du prunier: il porte des fruits

iaunes, gros comme de petites prunelles, il n'y a que ce seul bois dans l'isle qui puisse seruir à faire des cercles, au moins on ne s'en est point seruy d'autre iusqu'à present.

De l'arbre laiçteux.

§. XII.

L croist en plusieurs endroits, principalement sur les roches & dans les lieux secs & pierreux, vn arbre si tendre qu'en le branlant, on fait casser ses branches, & d'vn coup de baston on les fait toutes sauter en pieces: il croist haut de deux picques, gros comme la jambe, & égal; c'est à dire, aussi gros en haut qu'en bas: il a l'extremité de ses branches plus grosses que le milieu. Il porte au bout de chaque branche vne vingtaine de fleurs blanches, qui ressemblent à celles du jasmin; mais elles sont beaucoup plus grandes: mon sentiment est qu'il ne porte ny fruiçt ny graine. A la cheute de ses fleurs, & au mesme endroit croissent quinze ou vingt feüilles longues, & larges comme des lames de poignards. Qui voudroit inciser cét arbre en plusieurs endroits, il rendroit plus de laiçt qu'vne bonne vache; mais ie crois qu'il est caustic & dangereux.

Du Iasmin.

§. XIII.

LE long des rinières & dans les lieux humides, il croist vne sorte de jasmin qui ne s'accorde

avec celuy que nous auons en France, qu'en son odeur & en la façon de ses fleurs; car pour ce qui regarde l'arbrisseau, il est plus gros que le bras, & haut d'une picque, & a les feuilles semblables à l'Oranger, aux extremitéz de ses branches, il y a de petits cyons longs comme le bras, à guise de petits ioncs recourbez.

Il y a encore vn autre arbrisseau, qui porte de petites fleurs estoillées blanches, & qui sentent parfaitement bon, d'où vient que les habitans l'appellent jasmin commun; mais il n'y a guere de rapport.

DE BOIS A BASTIR.

De quatre sorte de bois épineux.

§. XIV.

IL y a dans ces isles communément de quatre sortes de bois épineux, deux blancs & deux jaunes. Il y en peut auoir encore quelques autres, mais ils ne me tombent pas à present dans la memoire, on appelle ces bois épineux, à raison que leurs escorces sont toutes armées & enuironnées de certaines excroissances larges d'un pouce, plus ou moins, & hautes d'environ autant, & se terminent en de petites pointes aiguës, comme des esguilles.

Le premier & le plus grand de tous est appellé des habitans *fromage de Hollande*, à cause que son

bois est le plus tendre de tous les bois qui soient dans les isles. Je crois qu'il n'y a point d'arbre au monde qui croisse & grossisse si promptement, ny qui vienne avec plus de facilité; car que l'on fiche aujourdhuy vn baston gros comme le bras dans vne bonne terre; dans trois ou quatre ans il deuiendra plus haut, que le plus haut chefne qui soit en France, & si gros que deux hommes ne le scauroient embrasser; son escorce est verte & espoise, & a les épines plus druës que tous les autres: il est fort branchu & fait grand ombre, à raison de la quantité de ses feüilles, lesquelles sont fort semblables à celles du manyoc: il se dépouille tous les ans de ses feüilles, & auant qu'il en ait poussé aucune, il porte son fruit, qui est vne petite sorte de petite calebasse grosse comme vn œuf, & longue comme le doigt, qui est toute remplie de coton, gris brun, & doux comme de la soye. Quoy qu'on le neglige, ie crois qu'on s'en pourroit seruir, au moins à faire des matelats.

Le second croist fort haut, droit, & ne deuient iamais plus gros que le corps d'vn homme: il a les feüilles comme le pescher, vn peu plus larges & plus courtes: il n'est pas si épineux que le precedent: son escorce est grise, seiche, & mince, & le bois en est blanc comme celuy du pin: on en fait des rames pour les chaloupes & pour les canots. Quelquesvns s'en seruent aussi à bastir, mais il ne dure pas long-temps sans estre tout remply de vers.

Des deux sortes de bois épineux iaunes, il y en

a vn qui croist gros & haut comme vn chefne : il a les feüilles comme le second que ie viens de décrire , avec cette difference qu'il y a sous la feüille deux ou trois petites épines , qui entrent dans les pieds nuds des passans ; il a l'escorce fort bize & assez rude , & moins épineuse que les autres : le bois est iaune & presque aussi dur que le buys. C'est vn des beaux & bons arbres à bastir qu'il y ayt dans le pays ; il s'en trouue pourtant peu qui ayent le cœur sain.

Le second bois épineux iaune , est le plus petit de tous , il ne croist guère plus haut & plus gros qu'un prunier ; il est plus épineux que tous les autres , mais ses épines sont plus petites & plus aiguës : l'escorce est noiraste au dehors , mais iaune au dedans comme de l'or , & teint en iaune comme du safran , ou de la rubarbe ; elle est amere comme fiel. Les Sauvages s'en seruent pour guerir les vieilles vlcères de la verolle , & c'est vn souuerain remede ; car il les soulage beaucoup.

Du bois d'Inde ou laurier aromatique.

§. XV.

Cet arbre est vne espee de laurier , qui croist pourtant excessiuement gros , quand il est en bonne terre & des lieux humides : il a l'escorce iaunastre & si polie , qu'il semble que ce soit le bois dépoüillé de son escorce : elle est mince , fort astringente au gouust , & seiche : Ses feüilles sont presque

semblables à celles du laurier, mais vn peu plus souples & plus rondes, elles sentent le cloud de girophle, & ont vn goust de canelle piquant, astringent & qui laisse dans la bouche vne petite amertume qui n'est pas desagreable. Les habitans, & mesme les sauages en vsent dans toutes leurs saulces. Ce bois est le plus dur, le plus plain, le plus massif & le plus pesant de tous les bois du pays; d'où vient qu'il coule à fond comme du plomb. L'aubel est de couleur de chair, & le cœur de l'arbre est tout violet, & se polit comme du marbre en le travaillant; il ne se pourrit iamais. La decoction de ses feuilles est fort nerualle, soulage beaucoup les paralytiques qui sont dans le pays, & fait desenfles les hydropiques.

De trois sortes d'Acomas.

§. XVI.

L'Acomas franc est vn des plus gros & plus hauts arbres du pays; & le meilleur de tous pour les bastimens: ses feuilles sont longues & larges comme celles du bois épineux; mais liées & separées par le milieu d'vne petite coste blanche. Il porte vn fruiet semblable à vne oliue, mais iaune comme de l'or, dans lequel il ya vn noyau plus gros que celui des oliues; les ramiers en sont fort friands, quoy que pourtant il soit amer & desagreable: l'escorce de cet arbre est grise & tachée de blanc en plusieurs endroits, & espoise comme l'escorce du chesne. Vn

Negre libre me guérit vn iour d'un grand mal de dents , me frottant les tempes & le derriere des oreilles , avec du lait qu'il auoit tiré de l'incision de l'escorce de cét arbre. Ce lait s'époiffit & deuiet comme de la gomme adragant. Le bois de cét arbre est beau & iaune, comme le buys nouvellement trauillé. Mais il se ternit & deuiet blanchastre avec le temps : il est plain , dur , pesant , & coule à fond. On remarque que fort long-temps apres estre coupé, le cœur en est aussi sain, humide, & plein de sève, que si on le venoit de mettre bas. L'ay veu des poutres d'Acomas de dix-huit poulces en quarré, & de soixante pieds de longueur. Celuy-là ne croist guère qu'à la Basseterre de la Guadeloupe.

Il en croist vne autre forte à la Cabsterre, qu'on appelle, *Acomas hastard*. Il ne vient iamais si beau ny si haut que le precedent , & n'est pas si bon à bastir.

Le troisiéme qui croist aux enuirs de la grande Ance , outre ce qu'il conuiet en tout avec le premier; il a cela de particulier, que le cœur en est rouge comme du bois de bresil.

De deux sortes d'Acaïou, qui ne portent point de fructs.

§. XVII.

LE premier est l'*Acaïou rouge*, que les Hollandois & les Anglois appellent tres mal à propos Cedre; il a l'escorce comme celle du chefne, &

les

les feüilles quasi toutes semblables à celles du fresne. Il porte de grands bouquets de fleurs ligneuses, au milieu desquelles il y a vn bouton gris, ou plustost vne façon de gland canelé dont les Perroquets se nourrissent, & quand ils mangent de cette graine, leur chair a le goust de l'ail : son bois est rouge, sans aubel, plus tendre que du sapin ; mais il n'est pas moins vtile & de moins longue durée : Le verny donne iamais, il resiste mesme long-temps dans l'eau sans se pourrir ; d'où vient qu'on en fait de l'essente pour couvrir les maisons à guise de thuille : il a vne odeur approchante de celle de *Saxafras*. Il est leger & ne coule pas au fond de l'eau, comme la pluspart des bois de l'Amerique : Au reste, il croist si prodigieusement grand, que l'on tire communément de son tronc des canots ou petites barques toutes d'une piece, qui ont six à sept pieds de larges, & quarante pieds & plus de longueur. Iugez quelle arbre ce doit estre pour tirer vne telle piece de son cœur. Quand on incise son escorce en temps sec, il iette de la gomme toute semblable à la gomme Arabique, mais en si grande quantité, que i'en ay tiré d'un arbre gros comme la cuisse, plus de six liures pour vne année. Il y a vne grande quantité de ces arbres par toutes ces isles.

Le second est celuy qu'on appelle *Acaïou blanc*, il a ses feüilles toutes semblables à celles de l'*Acaïou rouge*, le bois en est blanc, fort tendre quand on le coupe ; mais il deuiet si dur quand il est sec, qu'à

grande peine y peut-on faire entrer vn cloud à force de coups de marteaux. Il est pourtant sujet aux vers, & ne dure pas tant que le rouge. Je n'en ay iamais veu de plus gros que le corps d'un homme : il ne croist guère que dans les lieux humides.

De deux sortes de Gommiers.

§. XVIII.

LE Gommier blanc est encore vn des plus hauts & plus gros arbres de la Guadeloupe : il ses feuille s fort semblables au laurier, mais deux fois plus grosses : son bois est blanc, gommeux, dur, fort, traucrsé, & par consequent tres-difficile à mettre en œuure. On en fait des Canots aussi beaux & aussi grands que ceux d'*Acaïou*. De cét arbre distille & coule la gomme, *Elemy*, en si grande abondance que i'ay veu des arbres aux pieds, desquels il y en auoit plus de vingt liures, blanche comme neige. Cependant on n'en tient aucun conte.

Le Gommier rouge est vn arbre tout à fait inutile : il a les feüilles assez semblables à celles de l'*Acajou* : son escorce est rouge, & distille vne gomme semblable à la Terebentine. Iusqu'à present on n'a point remarqué qu'elle serue à aucune chose : son bois est extrêmement tendre, & se pourrit en peu de temps.

Du bois de Rose ou Cypre.

is. XIX.

CE que nous appellons bois de rose dans la Guadeloupe, est proprement ce que les habitans de la Martinique appellent bois de Cypre. Il est tres-certain qu'il y a de deux sortes de bois de rose, que nous confondons sous ce nom, sans nous servir de celuy de Cypre, d'autant que les deux arbres se ressemblent si fort, en leur hauteur, en leur grosseur, en leur escorce, en leurs feüilles, en leurs fleurs, & en leur odeur, que la pluspart des habitans n'y mettent aucune distinction. J'ay pourtant veu dans la Guadeloupe quelques curieux, qui appelloient ce bois que les habitans de la Martinique appellent bois de rose, *bois marbré*, à cause que le cœur de l'arbre est comme jaspé de blanc, de noir, & de iaune. Et c'est la seule distinction que i'y ay pû remarquer. Cét arbre croist fort haut & droit : les plus gros ne sçauroient guère donner plus d'un pied en quarre : il a ses feüilles longues comme celles du chastaigner, mais plus souples, veluës, & blanchastres : il porte de gros bouquets de petites fleurs blanches, & par apres de petites graines noires & licées. L'escorce du bois est blanchastre, & presque semblable à celle des ieunes chesnes : Le bois a tant de rapport au noyer, quand il est mis en œuure, qu'on auroit de la peine à le distinguer. En le trauillant il exhale vne odeur si suauë, que celle des roses n'est rien

à l'égal ; il est vray qu'elle se dissipe avec le temps, mais elle se renouuelle quand on coupe où que l'on frotte bien fort le bois. Il est tres-bon pour bastir.

Du bois Vert.

LE bois vert croist pour l'ordinaire en buisson comme les grosses épines blanches, il est fort chargé de petites feüilles vertes & licées, assez semblables à celles du buis, mais vn peu plus grandes, son escorce est grosse & polie. On n'en voit guere de plus gros que la cuisse : il a tousiours vn pouce ou d'eux d'auel blanc, & tout le coeur du bois est vert, fort brun, & mesme plus noir que vert, il y a quelques veines iaunes meslées parmy. Il se pollit comme de l'ébeine, & noircit si bien avec le temps, que les Ebenistes le font souuent passer pour de la vraye ébeine. Les Teinturiers s'en seruent pour teindre en vert naissant, c'est vne assez bonne marchandise, que les Hollandois recherchent. Il y en a vne grande quantité dans la Guadeloupe, & cependant on n'en fait aucune estime.

Des bois Rouges qui sont bons à bastir.

LE n'aurois iamais fait, si ie voulois décrire toutes les sortes de bois rouges qui se rencontrent dans

cette isle. Il suffit pour mon dessein, de dire que chaque quartier, c'est à dire, de deux lieuës en deux lieuës, produit ces arbres de bois rouge differents, desquels la pluspart ne cedent point à celuy du bresil en beauté. Tous ces bois rouges sont pleins, massifs, pesants & coulent à fond, & desquels on pourroit faire de tres-belles menuyseries; car plusieurs sont incorruptibles.

Du Bois de fer.

§. XXII.

IE ne sçay si l'arbre, que ie veux décrire, & que nos habitans appellent, *bois de fer*, à cause de sa grande dureté, n'est point celuy que Scaliger dit croistre en la grande *Iana*, & que l'on assure auoir la moëlle de fer: mais ie crois que s'il en auoit vn peu plus amplement discouru, nous trouuerions que c'est la mesme chose; Cét arbre croist iusqu'à vne picque & demy de hauteur, & gros comme le corps d'vn homme: Son escorce est presque semblable à celle de l'*Ezable*; mais plus dure & vn peu plus grize. Il est fort chargé de quantité de petites feüilles, & porte vn grand nombre de beaux bouquets de fleurs semblables à celles du Lilas, & mesme plus belles, & en si grande abondance, qu'il semble qu'il n'y ayt que des fleurs sur l'arbre. Tout l'aubel en est iaune & fort dur, iusques vers le cœur qu'il a fort petit, & de couleur de fer rouillé, mais si dur, que les haches de la meilleure trempe rebrouf-

sent dessus quand on le frappe. Cét arbre tout dur qu'il est ne vaut rien à bastir. Comme nous bastifions nous mesmes nos petites cases, ie coupe avec beaucoup de trauail vne douzaine des plus beaux de ces arbres que ie peus rencontrer ; Et comme nous fusmes diuertis du dessein de bastir par de plus serieuses occupations , au bout de deux mois ; ie fus visiter mes arbres , lesquels ie trouuay mangez de vers iusques dans le cœur.

Des bois à petites feüilles.

§. XXIII.

L se trouue vers l'istet aux Gouyaues, autour de la grande Ance, & en quelques autres endroits de l'isle certains arbres de toute grosseur, qu'on appelle *Bois à petites feüilles*, à cause qu'ils sont chargez de petites feüilles assez semblables à celles du buis, & attachées à de petites queuës si déliées, qu'au moindre vent toutes ces feüilles tremblent: l'escorce de ces arbres est jaspée, comme celle du bois d'inde; mais de temps en temps la petite escorce se leue & se roule comme de la Cannelle, il ne luy en manque que le goust & l'odeur. Le bois de tous ces arbres est tres-bon à bastir, il est pesant & coule à fond.

D'une sorte de bois noir, qu'on appellent Courrouça.

§. XXIV.

Les habitans de la Guadeloupe disent, que ce fut vn Galcon qui donna le nom de *courrouça* à

cét arbre; car l'ayant trouué si dur qu'il fut contraint de rebouquer, il ietta sa hache au pied de l'arbre, & dit qu'il estoit *courrouça*, ce nom luy en est demeuré depuis. Quoy qu'il en soit, c'est vn puissant arbre, gros, droit, & fort haut: son escorce est noire, l'aubel est rouge, & le cœur de l'arbre est d'un violet si brun, qu'il semble quasi noir comme de l'ébène. Il me semble qu'il a les feüilles comme celles du bois iaune épineux, mais ie ne m'en souuiens pas assurement; ie n'ay pû voir sa fleur, parce qu'il croist fort haut, & se mesle parmy les autres arbres. Il y a au bout de ses branches, comme des grappes composées de certaines gouffes rondes, dans chacune desquelles est emboité vn fruit presque rond, gros comme vne balle de mousquet, moitié rouge & moitié noir. Les Aras & les Perroquets sont fort friands de ce fruit quand il est vert; car quand il est sec il deuiet vn peu trop dur. Le bois de cet arbre est excellent à bastir, & on en peut faire de belle menuiserie.

De l'arbre qui portent les sauonettes.

§. XXV.

L'Arbre qui porte les sauonetes croist dans toutes ces isles en abondance, le long de la mer, dans les lieux les plus secs & les plus arides. Il pouffe vn gros tronc, qui pour l'ordinaire a deux ou trois pieds. Dés la racine il se fourche, il se separe, ou se disse en plusieurs branches grosses comme la cuisse,

chacune desquelles fait vn assez bel arbre haut d'vne picque, ou picque & demy au plus. Son escorce est grize & rude: le bois en est blanc & dur comme du fer. Pour ce qui regarde ses feuilles, ie m'étonne comme Monard, l'Escluse & les autres qui en ont écrit, n'ont point trouué de comparaison plus propre que les feuilles de la Feugere; car elles sont toutes semblables à celles du pescher. Il porte des grapes de plusieurs fruiçts iaunes, gros & ronds comme des Cerises. La substance de ce fruiçt est claire & gluante comme de la gomme Arabique, qui n'est pas encore figée. Le noyau de ce fruiçt est noir, rond, & gros comme vne moyenne balle de mousquet; on en fait des chapelets qui l'emportent en beauté par dessus l'ébeine. Ce fruiçt est si amer, que pas vn oyseau n'en mange. On s'en sert au lieu de saou, il dégraisse, & blanchit le linge, fait broïer & écumer l'eau comme du saou; mais il n'en faut pas vser souuent, car il gaste & brusle le linge.

De toutes les sortes de Palmistes, que i'ay veu dans la Guadeloupe.

§. XXVI.

ENtre tous les Palmistes qui se rencontrent dans ces isles, ie n'en ay pas veu vn seul semblable à ceux qui se rencontrent dans le Leuant, supposé que les Autheurs les ayent bien décrit. Il y en a de quatre sortes dans la Guadeloupe.

Le

Le premier que nous appellons *Palmiste franc*, se plaist dans les hautes montagnes & lieux humides. Le pied de l'arbre est vne certaine motte grosse comme vn baril, composée d'vne milliaffe de petites racines confusément entremellées, & cela luy sert comme de pied d'estal pour le soustenir, car il a fort peu de pied & de racines en terre. Son tronc se leue de cette motte de la grosseur d'vn gros pommier, rond, droit comme vne flèche, & haut de deux picques sans aucunes branches, & sans escorce. Ce bois n'a qu'vn bon poulce de bois en rond, mais fort trauersé, noir, & si dur qu'il n'y a point de hache qui ne rebrouffe à l'encontre. Tout le dedans de l'arbre n'est qu'vne moëlle fillasseuse, spongieuse, & du tout inutile. Du haut de l'arbre, (qui est tousiours vn tiers plus gros que le pied) sortent comme dedans vn baril, trente ou quarante branches vertes, licées, dures, droites & longues d'vne picque ou enuiron, aux deux costez desquelles il y a deux rangs de feüilles larges d'vn poulce, ou d'vn poulce & demy, & longues enuiron de deux pieds. Il y a pour le moins deux cens feüilles sur chaque branche; de sorte que la pesanteur de ses feüilles les font vn peu courber vers la terre. Du milieu de ses branches il y en a tousiours trois ieu- nes, qui se leuent droites comme des flèches, desquelles les feüilles ne sont pas épanoüies, & sont encore couchées, & comme collées le long d'icelles. La plus haute a quinze ou seize pieds, la seconde dix, & la troisième cinq enuiron, plus ou moins.

Je crois que c'est ce que l'Espouse au Cantique des
 Cantiques, appelle *elata palmarum*. Nous en portons
 à la Procession le iour des Rameaux, & cela est ve-
 ritablement magnifique. Les feüilles de ces ieunes
 palmes sont blanches comme neige, & semblent
 estre des rubans satinez. Plusieurs en font des ga-
 lands qui trompent mesme les plus aduisez. Du
 cœur de ce tronc sort encore vne façon d'estuy
 gros comme la cuisse, long de deux pieds, & pres-
 que en forme d'Ouale, mais fort pointu par les
 deux bouts. La peau de cette gouffe ou estuy est
 espoisse deuxfois comme vne piece de cinquante-
 huit sols, dure comme du cuyr bouilly, réellée ou
 plustost canelée, & verte par dehors; mais iaune
 comme de l'or par dedans, & si polie qu'on s'y
 pourroit mirer. Là dedans, il y a vne certaine grap-
 pe, ou plustost vne façon d'épy ou panache, char-
 gée d'un nombre innombrable de petites fleurs
 estoilées & iaunes, comme vn épy de bled meur.
 Cela venant à grossir l'estuy se fend, s'ouure de
 bout en bout, & donne lieu de sortir à cette pana-
 che. Par succession de temps toutes ces petites
 fleurs tombent, & ne reste plus que les petites
 queuës qui les ont portées, attachées à la rige de cer-
 te panache, qui est grosse comme le bras, & au des-
 sous de ces queuës naissent des fruiets gros comme
 des balles, desquelles on iouë à la longue paulme.
 Ce fruiet est enuironné d'une petite escorce gris-
 tre, mince, & tendre, qui se fanne & tombe avec le
 temps: mais tout le dedans du fruiet est dur comme

de la corne, blanc comme neige, & fort agreablement diuersifié par des petites veines rouges. Il ya dans le milieu vn petit noyau rond, vn peu plus tendre que le fruit, que l'on mange; mais il faut auoir de bonnes dents, & à l'espreuue, pour le casser.

Immédiatement au dessous de ces feüilles dans le gros de l'arbre, on trouue la moëlle ou ceruelle, que les habitans appellent *chou palmiste*, qui n'est autre chose que le germe des feüilles, ou plustost les feüilles nouvellement formées dans le tronc. Je ne vis iamais rien de plus blanc ny de plus tendre, & cela a le mesme goust que les Auelines; mais à en manger quantité, ie trouue qu'il charge l'estomach, & constipe beaucoup.

Quelques habitans en tirent du vin, qui ne merite veritablement pas d'en porter le nom, car il ne vaut pas la picquette des vigneronns. On se sert des feüilles de Palmiste franc, apres les auoir tressées, pour couvrir les Cases, & cela fait vne belle & bonne couuerture.

On fend aussi l'arbre de bout en bout par la moitié, & apres en auoir tiré le cœur, qui est fort tendre & filasseus, on en fait des goutieres. Les Sauuages font des Arcs & des Boutous de ce bois, ils en ferrent aussi leurs fléehes; & cela est si dur, qu'vne fléche bien décochée perceroit vn corcelet de fer.

Le second est celuy qui porte la graine dont on fait ces beaux chapelets marbrez. Il ne differe d'avec l'autre, qu'en ce qu'il n'est pas si gros, & que le

fruct en est plus petit. Les deux autres sont espineux, dont le premier est gros & haut comme le Palmiste franc : il croist tout de la mesme façon, mais il differe d'avec luy, en ce que le tronc de l'arbre est tout armé d'épines tres-dangereuses, longues comme le doigt, grosses comme des fers d'éguillettes, mais plates, aiguës comme des éguilles, noires, & polies comme du gayet. Ses feüilles sont aussi vn peu plus estroites & plus éloignées les vnes des autres: C'est pourquoy on ne s'en sert pas à couvrir ; les branches où elles sont attachées sont aussi épineuses. De plus, la gouffe ou l'estuy dans lequel est enclose la fleur, est comme velüë, espineuse & de couleur tannée. Le fruct a l'escorce semblable à celuy de l'autre, mais le dedans est noir. On en fait des chapelets qui sont de prix, & sont plus beaux que ceux du gayet.

Le second Palmiste épineux croist tout de mesme que les autres, mais il n'est iamais plus gros que la jambe : Ses épines ne sont pas plus grosses que des éguilles à coudre, mais deux fois plus longues: elles sont si druës sur le tronc qu'on ne scauroit mettre le doigt entre deux. Le fruct n'est pas plus gros que le bout du doigt, rond & rouge comme vne cerise. Le dedans est vn beau Caco de couleur d'oliue fort brune ; qui sans doute seroit bien vendu en France.

Le second est celui qui porte la grande douve
 fait ces beaux chapelets marbrés. Il ne differe
 de l'autre, du en ce qu'il n'est pas si gros, & que le

Du Latanier.

§. XXVII.

QVoy que ie fasse vn paragraphe à part pour le Latanier, on le pourroit avec beaucoup de raisons ranger au nombre des Palmistes: car il sort d'une grosse motte de racines comme les Palmistes; il n'est iamais plus gros que la jambe, il est tout égal, & se leue droit comme vne flèche, iusqu'à la hauteur de soixante pieds; il a vn doigt d'espoiffeur tout autour du bois, dure comme du fer, & tout le reste est filasseux comme le cœur des Palmistes. Il y a environ deux pieds de l'extremité de l'arbre enuelopez de 3. ou 4. doubles d'un certain canevas naturel, qui semble auoir esté filé & tissu de mains d'hommes. Du haut de l'arbre sortent quinze ou vingt queuës longues de cinq à six pieds, vertes & dures, comme les branches des Palmistes & toutes semblables à des lames d'estocades. Chacune de ces queuës porte vne feüille, qui dans son commencement est toute plicée, comme les éuentails des Damoiselles de l'Europe, & a pour lors deux pieds ou deux pieds & demy de long. Avec le temps cette feüille s'ouure, & s'estend en rond: & a vn demy pied près de l'extremité, tous les plis s'entresparent, & font autant de pointes ou de rayons, qu'il y a de plis dans la feüille; de sorte que la feüille a la figure d'un Soleil rayonnant. On couure les Cases de ces feüilles. Les femmes sauuages en font

des parapluies & parasols , & nos Dames Françoises s'en seruent aussi bien qu'elles a faute d'autres. Les Sauvages leuent la peau ou l'escorce des queuës des feüilles de Latanier, pour en faire des *Hebeichets*, des petits paniers, des *Matoutous*, & autres semblables petits ourages. Au reste, le bois de cét arbre est le plus commode & le meilleur bois de toutes les isles pour bastir des Cases : On s'en sert aussi (apres les auoir vuidez) à faire des canaux pour conduire les eaux des fontaines.

DE TOVS LES ARBRES QVI PORTENT
des fruiçts, tant de ceux qu'on mange, que de
ceux qui sont vn peu considerables.

CHAPITRE SECOND.

De tout ce qu'il y a d'Arbres fruiçtiers dans ces isles que nous voyons dans l'Europe.

§. I.

CEs isles sont le veritable pays des Grenadiers, des Citroniers, des Limoniers, & des Orangers. Les Grenadiers ne s'y dépouillent iamais de leurs feüilles, comme ils font dans l'Europe; ils portent en abondance, quand toutefois on a soin de les émonder; car autrement ils pouffent tant en bois & en vert, qu'ils s'épuisent de leur séue, & ne portent guere de fruiçt. Il n'y a que dix ou douze ans que nous en auons dans la Guadeloupe.

Les Citroniers portent au bout de dix-huit mois qu'ils sont plantez, & sont en toute l'année chargez de fruiçts, de feüilles, & de fleurs. Toutes les sortes de Citroniers & Limoniers, qui se trouuent dans l'Europe, y croissent en si grande quantité, qu'on en fait aussi peu d'estime, que des moindres pommes sauuages.

Il y a aussi vne sorte de petits Citroniers, que ie n'ay point veu dans l'Europe, qui portent de petits citrons guere plus gros que des œufs de pigeons, qui ont l'escorce fort mince, & sont tres-abondans en suc : ils sont fort feüillus & épineux. La feüille en est petite comme celle du filireas. On en fait des hayes & des berceaux, que l'on tond de trois mois en trois mois, & cela est tres-agreable.

Toute sorte d'Orangers y sont en aussi grande abondance que les Citroniers : ils y croissent gros & hauts comme des Abricotiers, & portent en tout temps. On remarque que les graines d'Orangers sont autant dans la terre auparauant que de paroître, que les pouffins sont sous la poule auant que d'esclorre ; de sorte que mettant auourd'huy vne poule sur ses œufs, & semant de la graine d'Orangers dans la terre, le vingt-troisième iour en suivant les pouffins sortent de la cocque, & les Orangers de la terre.

10 Ceux qui sont friands d'oranges douces, seront auertis que c'est vne chose dangereuse d'en faire ordinaire, d'autant que cela fait des vlceres dans le fondement, ou par apres les vers s'engendent, &

quand ils y font vne fois, il faut mourir si on ne sçait le secret que i'ay appris d'un Bresilien, qui est de donner de petits lauemens au malade avec de l'eau de mer, & du suc de petun vert.

Les figuiers de la France y viennent aussi bien que dans la Prouence, & portent tout au long de l'année. I'y ay veu quelques Datiers, mais qui n'auoient pas encore porté de fruit.

De deux sortes de Cassiers ou Canificiers.

§. II.

A Nostre arriuée dans la Guadeloupe, nous auons trouué vn grand nombre de Canificiers, ou Cassiers, qui sans doute estoient naturels au pays. Ce sont de beaux & puissans arbres qui ont les feüilles toutes semblables à celles de l'*Acacia*, que nous auons en France; mais deux fois plus grandes. Quand il est dépoüillé de ses feüilles (ce qui luy arriue tous les ans vne fois) il se couure entierement de grands bouquets de fleurs, longs d'un bon pied, à guise de panache, de couleur de fleurs de pecher, sur chaque bouquet il croist vn baston de casse, ou deux tout au plus. Ces bastons ont la forme de ceux du Leuant, mais ils sont longs de deux grands pieds, & gros comme le bras: l'escorce est bazanée, rude, & fort difficile à rompre. Les petites separations qui sont dedans, sont aussi extrêmement dures; de sorte qu'il y a bien de la peine

ne à la monder & à en tirer la pulpe. Au reste, vn de ces bastons rend plus de pulpe que quatre de ceux du Leuant: quand elle est recente elle a le mesme goust & le mesme effet que l'autre; mais si-tost qu'elle est quelque temps à terre, elle se pourrit & se gaste. On n'en tient pourtant aucun conte dans le pays. l'en ay veu couper sur nostre place de la Basseterre, plus de deux cens pieds en vne année. Le bois sert à bastir, mais il n'est pas de longue durée.

Depuis quelques années les habitans se sont mis à planter des graines de casse du Leuant, qui sont parfaitement bien venuës, & apportent vn grand profit à leur maistre; car se font des rentes qui viennent tous les ans sans aucun travail. Ces arbres ne croissent pas si hauts que les autres, ils ont les feuilles plus longues & plus polies: ils s'en dépoüillent & fleurissent comme les autres; mais cette fleur est iaune. Au reste, la casse en est aussi belle, aussi bonne, & aussi pleine que celle du Leuant.

Du Corosol, & des Momins.

§. III.

CE fruit n'a point d'autre nom parmy nous, que ceceluy de l'isle de laquelle il nous a esté depuis peu de temps apporté, qui est vne isle habitée par les Espagnols. L'arbrisseau qui le porte est tout semblable en grandeur, & en ses feuilles au laurier

cerise, qui est fort commun à Paris. Le fruit est gros comme vn melon, & vn peu pointu par le bout d'en bas: il a l'escorce verte, licée, & de l'espaisseur d'vn teston: il semble qu'on ait pris plaisir à figurer & à tracer avec vne plume & de l'ancre, des petites escailles dessus. Au milieu de chacune d'icelle, il y a vne petite pointe de mesme matiere que l'escorce. Toute la chair de ce fruit est blanche comme neige; quoy qu'elle soit vn peu filasseuse: tout se fond dans la bouche, & se resoud en eau tres-suaue, qui a le goust de pesche, releué par vne petite aigreur fort agreable, & qui raffraichit extrêmement. Il y a plusieurs graines grosses comme des febues de bresil, languettes, noires, licées, & marquées de petites veines d'or. Ce fruit est vn des excellents que nous ayons dans ces isles.

Il se trouue encore deux autres sortes de fruits, que les habitans appellent *Momins*; ils sont sans doute d'vn mesme genre que le *Corosol*; car l'arbre est entierement semblable, & mesme le fruit, hormis qu'il est vn peu plus rond, & qu'il a l'escorce & le dedans iaune; sa grainé en est aussi iaune, plus large & plus plate; Mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi bons que le *Corosol*: ils sont mesme méprisez des habitans qui n'en mangent que par pure necessité. Le plus gros est de la grosseur de la teste d'vn enfant, & l'autre comme vn gros œuf d'oye. Ils croissent en abondance dans les lieux humides parmy les roseaux.

De deux sortes de Cachimas.

§. I V.

LE *Cachimentier* franc est vn arbre, qui en la façon de croistre a assez de rapport avec le pefcher : mais il croist deux fois plus grand, & a ses feüilles semblables à celles du chafstaignier, son fruit deuiet gros comme vne grosse pomme de rambour; il est rond & a l'escorce espoisse d'vn tesson, elle est grize dans son commencement, mais quand il est meur, elle deuiet rouge par les endroits où le Soleil a donné. Il a plusieurs graines comme le *Corosol*; mais quand il est bien meur, tout le dedans du fruit est blanc comme neige, & liquide comme de la cresse, & a le goust de la cresse meslée avec du sucre; de sorte que quand on a osté l'escorce & la graine, & qu'on l'a mise dans vn plat, il n'y a personne qui n'en mange pour de la veritable cresse.

Le second est le *Cachimas espineux*, qui ne differe du premier qu'en la façon de son fruit : car il ne croist guere plus gros que le poing. L'escorce en est toujours verte, & la peau est toute releuée en plusieurs endroits de petites bosses, comme taillées en pointe de diamant. Tout le dedans du fruit est semblable au precedent, mais il n'est pas si bon.

Des prunes de Momins.

§. V.

L'Arbre qui porte les prunes de *Momins*, croist aussi gros & aussi haut, qu'un des plus puissans chesnes de l'Europe. L'escorce de l'arbre est extrêmement raboteuse, grize par dehors, rouge par dedans, gommeuse & de bonne odeur. Le bois de l'arbre est blanc, fort tendre, & fort suiet à pourriture. Les feuilles ont beaucoup de rapport à celles du fiesne. Ces prunes viennent en grappe comme les *Cormes*, sont grosses comme des œufs de pigeons, & iaunes comme de l'or. Il y a dedans un noyau filasseux, & tout percé à iour, qu'on estime estre poison. Sa cendre est fort caustique, & on s'en sert pour faire manger la chair morte. Ce fruit est d'assez bonne odeur, mais il sent fort le sauuageon, d'où vient que peu de personnes en mangent.

Du l'Acajou.

§. VI.

L'Acajou est un petit arbre, qui ne croist jamais plus gros ny plus haut qu'un abricotier. Il a ses feuilles semblables à celles d'un Noyer, & porte des bouquets de petites fleurs purpurines, desquelles trois ou quatre reüssissent, & portent un fruit le plus fantasque que ie vis iamais. Il vient gros comme un œuf, à guise d'une petite poyre.

Son escorce est fort delicate, iaune & rouge comme vne cerise, par les endroits où le Soleil a donné. Tout le dedans du fruit n'est qu'une filasse spongieuse, toute remplie d'un suc si acré & si astringent (quand il est vert) qu'il prend à la gorge; mais il est tres-agreable & tres-delicieux, quand il est meur. Ce fruit n'a aucune graine dedans; mais au bout du fruit il y a vne noix de la figure & grosfeur d'un roignon de lievre, de couleur de gris cendré, & couverte d'une double escorce, l'entre-deux de laquelle est vne matiere poreuse, pleine d'une huile caustique, de laquelle on se sert pour guerir des Dartres, & pour faire tomber les corps des pieds. Il y a dans cette noix un noyau gros comme vne amende, & mesme meilleur que l'amende, qui fortifie beaucoup l'estomach, quand on le mange à jeun. Ceux qui ont abondance de ce fruit, en font du vin qui est tres-delicieux, & bon pour le mal de ratte.

Des Gouyaves.

§. VII.

L'Arbre qui porte les *Gouyaves*, semble n'auoir point d'escorce. Si on n'a le soin d'émonder & couper les cyons & rejettons qu'il pousse de son pied, il croist plus en buisson qu'en arbre. Il a les branches fort esparfes, fait grand ombre & occupe beaucoup de place. Ses feuilles approchent de celles du laurier, mais elles ne sont ny si vertes, ny si sei-

ches ; & de plus elles sont trauerfées de petites veines. Cét arbre porte de petites fleurs blanches qui sont d'assez bonne odeur , & en suite vne grande quantité de fruitcs , dont le plus gros n'arriue iamais à la grosseur d'un œuf d'oye ; auant qu'il soit meur il est fort astringent . mais lors qu'il est meur, il est iaune comme de l'or, & de couleur de rose par dedans. La chair de ce fruit est encore plus molle que celle de la pesche bien meure, & toute remplie de graine semblable à la *maniguette*, mais extrêmement dure. Il s'en trouue qui ont la chair blanche, qui sont plus petites, & de meilleur goust que les autres. Il y en a aussi de sures, de douces, & d'aigres, comme les pommes. C'est vn excellent fruit lequel on trouue d'autant plus excellent , que plus on en mange.

Quand ce fruit est vert, il sert au flux de sang, & reserre le ventre : & au contraire quand il est meur, il lasche, sans excez toutefois ; car on n'en peut manger son saouil sans en estre incommodé. Les fomentations de ses feüilles bouïllies, font desenfler les jambes aux hydropiques. On fait aussi vn sirop des ieunes rejettons , qui est merueilleux pour les dissenteries.

D'un arbrisseau qui porte de petites cerises.

§. VIII.

IL se trouue dans toutes les Basseterres des isles vn arbrisseau tout semblable au buys , excepté

qu'il n'a pas les feüilles si druës, qu'il croist vn peu plus haut, & que le bois de l'arbre n'est pas si iaune, ny si massif: Aux premiers pluyes qui arriuent dans l'année, il pousse quantité de petites fleurs blanches, qui semblent estre de petites houpes de soye faites à plaisir, & qui exhalent vne odeur plus souëue & plus douce que celle du jasmin. A la cheute de ces fleurs, il y vient de petites cerifes noires assez semblables aux merises de l'Europe. Dans le milieu du fruiët, il y a trois petits noyaux assez tendres. Si elles ne sont bien meures, elles sont ameres, & lachent le ventre.

Du Coudrier.

§. I X.

LEs habitans de l'isle de la Guadeloupe, ont nommé cët arbre *Coudrier*, à cause qu'il iette dès sa racine plusieurs branches, qui s'estendent tout de mesme que celles du *Coudrier*. Ses feüilles sont semblables à celles du laurier pin, rudes par dessous, & licées par dessus. A l'extremité de ses branches, il porte des petites queuës, longues comme les doigts, fort menuës & toutes environnées de petits fruiëts blancs & rouges, gros comme des gardes, fort delicats, & qui mesme en ont le goust.

Ses feüilles ont vne admirable vertu pour la guérison des vieilles vlcères, & ce qui est remarquable est que le dessus de la feüille mange les chairs baveuses, nettoye les vlcères, les rend vermeilles, &

les dispose à la guérison : Quand elles sont en cét estat, il faut se servir du dessous de la feuille, qui les acheue de guerir en peu de temps.

Du Raisinier.

§. X.

PResque toutes les riués des Cabsterres de ces Isles, sont bordées de certains arbres crochus noüeux, confus, & meslez ensemble. Le bois de ces arbres est couuert d'une escorce grize, tirant sur le iaune, seiche & d'un goust salé. Le bois est rouge, plein, & massif. Les feuilles sont entierement rondes, larges comme vne assiette, espoises & fortes comme de la Carte; licées & vertes dans le cœur de l'Esté, mais rouges dans le declin. Quoy qu'elles soient à demy pied l'une de l'autre, elles ne laissent pourtant pas de faire grand ombre. De dessous la pluspart des feuilles, il sort de petites queuës, lesquelles dans les premiers pluyes se garnissent & s'environnent de bout en bout, de petites fleurs comme celles de la vigne, & en suite de raisins gros comme des noisettes, & de couleur de rose. Il y a fort peu à manger dans chaque raisin, à raison du noyau qui est gros comme vne balle de pistolet. Le fruit a vn goust de prune, mais il est vn peu salé. L'arbre ne porte guere deux années de suite. D'Aléchampt dit quelque chose de cét arbre sous les noms de *Copey*, de *Gnabaran*, & de *peuplier de l'Amérique*.

que. Il donne la figure de la branche & des feuilles qui me semblent bien dessinées.

De deux sortes de Papayers.

§. XI.

LA plupart des habitations nouvellement défrichées, produisent sans aucune culture, des arbres tres-particuliers en leur forme : car ils sont gros comme la jambe, hauts d'une picque ou environ, droits comme des flèches, & sans aucunes branches ; ils sont tous creux, & n'ont qu'un poulce ou environ, d'un bois si tendre, que l'on coupe aisément tout l'arbre d'un coup de serpe. Toutes les feuilles (qui sont semblables à celles du figuier de France, mais deux fois plus grandes) sont attachées depuis le haut de l'arbre, iusqu'à un pied au dessous, par des queuës longues comme le bras, grosses comme le poulce, & creuses comme des flutes. Au dessous de toutes ces feuilles, il y a environ une trentaine de fruiçts attachez immédiatement à l'arbre, tout autour d'iceluy. Ces fruiçts sont ronds, gros comme le poing, & de couleur d'orange. Il a environ un bon doigt d'espois, d'une chair semblable à celle du melon, mais d'un goust doucereux & fade. Quoy que plusieurs en mangent, ie ne l'ay iamais trouué bon. Tout le dedans du fruiçt est creux & remply d'une graine semblable au poyure, & qui en a le mesme goust.

Il y a le masse & la femelle de ces arbres. Le mas-

le ne porte point de fruit; mais parmy ces feuilles il pousse de petites branches menuës, longues comme le bras, qui se diuisent en rameaux tous chargez de fleurs iaunes à guise de primeuers, & qui exhalent vne odeur si suauë, qu'elle se fait sentir de plus de cinquante pas.

Les François qui furent chassez par les Anglois de l'isle de sainte Croix, l'an mil six cens quarante-cinq, nous ont apporté dans la Guadeloupe de la graine d'vne sorte de Papayer, qui porte vn fruit gros comme le plus gros melon que nous ayons en France; il est beaucoup meilleur que les autres.

Des Callebassiers.

§. XII.

LA Prouidence de Dieu qui ne manque iamais de pouruoir abondamment des choses necessaires, a eu soin de donner à ces pauures Sauvages (qui n'ont ny orfevre, ny estaingmier, ny l'industrie, ny le métal pour faire de la vaisselle) vn arbre qui les fournit tous les ans de sceaux, de bouteilles, de cüeilleres, de tasses, & en vn besoin de marmites, & de quantité d'autres petites vstencilles. C'est le *Callebassier* qui est vn arbre, qui croist gros comme vn pommier; mais plus trape, plus branchu, & plus abondant en feuilles, lesquelles ont la forme de langue de chien, & sortent immédiatement des branches sans aucune queuë, & sont extrêmement druës. Les fleurs sont d'vn gris verdaf-

tres & picotées de noir. Outre que toutes ces fleurs viennent sur toutes les branches, il en croist aussi autour du tronc de l'arbre. A ces fleurs succedent des fructs desquels on ne sçauroit déterminer la forme ny la grandeur : C'est assez de dire qu'ils vont depuis la grosseur d'une poyre, iusqu'à celle d'une grosse citrouille. Il y en a de rondes, de longues, de quarrées, en poyres, & en oualle; en vn mot, de toutes les façons.

Ce fruct est vert & poly quand il est sur l'arbre, & gris quand il est sec; son escorce est de l'espoisseur d'un quart-d'escu, mais d'un bois fort & difficile à rompre. Tout le dedans est vne pulpe blanche, qui est vn tres-bon remede pour la brullure. Il y a dans cette pulpe de petites graines plattes, en forme de cœur, qui produisent le mesme arbre. On vuide aisément cette pulpe en faisant vn petit trou par le haut, grand comme pour fourrer le doigt, & remüant dedans avec vn baston. Si on en veut faire de la vaisselle, on le fend & on le coupe en telle forme & grandeur qu'on le desire, & le mot general de cette vaisselle est, *Couy*. Les Sauvages les pindent de rouge & de noir, comme on peint la vaisselle de bois en Flandre.

Du Courbaril.

§. XIII.

LE *Courbaril* est vn des plus gros, des plus hauts, & des plus beaux arbres du pays. Son escorce

est grize, son bois massif & rouge. Ses feüilles sont moyennes, fort druës, & deux sur chaque petite queuë ; de sorte qu'elles sont comme vn pied de chevre diuisé. Il porte vn grand nombre de fruiçts larges de quatre doigts, longs comme la main, & espois d'vn poulce. Ces fruiçts sont couuerts d'vne escorce tannée, rude, espoise d'vn teston, & dures comme du bois. Tout le dedans du fruiçt est remply d'vne certaine farine fibreuse, de couleur de pain d'espice, & de mesme goust. Il y a aussi dans cette farine deux ou trois noyaux, presqu'aussi gros que des amendes, qui sont extremément durs & de couleur de pourpre. Dans la famine de la Guadeloupe, on faisoit du pain de cette farine, & cela sauua la vie a beaucoup de personnes. J'ay trouuay à quelques-vns de ces arbres, des morceaux gros comme le poing de gomme, dure, claire, & transparente comme de l'ambre, qui ne se dissout ny à l'eau ny à l'huile. J'ay creufort long-temps que c'étoit de la *gomme de Carabé*, ou ambre iaune; mais i'ay depuis changé d'opinion, & crois que c'est la *gomme anime*: car elle est de bonne odeur, & exhale vne senteur aussi suaue, que celle de l'ambre est puante & desagreable.

Du Genipa.

§. XIV.

LE Genipa est l'arbre qui porte le fard des chambrières nouvellement venuës ; car à moins

que de s'en estre bien lauées le nez & les mains, on leur persuade qu'elles ne seront iamais belles. Il ne se faut pas estonner, si apres cela elles y mettent l'enchere; il semble qu'il n'y en aura iamais assez pour elles dans les isles, & quand mesme elles deuroient estre punies pour en auoir desrobé, il faut qu'elles en ayent. I'en ay veu plusieurs dans ces empressemens, & en ay marié quelques-vnes qui en auoient encore de bonnes taches.

Cét arbre croist fort haut & droit, il y en a de toute grosseur: son escorce est grize, massiue, & espoise d'un poulce; il a quantité de grandes feuilles longues presque d'un pied, & plus larges que la main. Il porte des fruiçts gros comme des œufs de poule d'inde, & ils en ont aussi la forme. Il est gris cendré & si méprisé des habitans, que personne n'en mange. On en fait tirer le suc à ces bonnes filles, duquel elles se lauent fort soigneusement les mains & la face: Et quoy que ce suc soit clair comme vne eau de roche, quand il vient à se seicher, toute la peau où il a esté appliqué deuiet noire comme de l'ancre; & pour quelque diligence qu'on y puisse faire, il est impossible de l'effacer. Cette noirceur dure neuf iours, au bout desquels cela s'efface entierement. I'aurois assez de charité pour en souhaiter à toutes les Dames, qui ne sont que trop soigneuses de se farder, n'estoit l'inconuenient d'un tas de voleurs, qui se messent de faire de faux contracts & milles autres faussetez par écrit, lesquelles sans doute trouueroient icy

leur compte; car apres auoir fait des obligations, au bout de neuf iours leurs debtes seroient payées, sans débourser vn denier.

Des pommes de Mancenille.

§. XV.

IL se trouue dans toutes ces isles vne seule sorte de pomme, qui a du rapport avec celles de l'Europe: Ces pommes sont toutes semblables aux petites pommes de Paradis; quoy qu'en effet ce soient de vraies pommes d'enfer & de mort, autant dangereuses au corps de ceux qui en mangent, que la pomme d'Adam le fut à son ame. Son odeur est assez semblable à celle des pommes de rainette, & si suauë, qu'elle inuite les passans à la cueillir, & à en manger: mais son seul attouchement fait éleuer les pustules & les cloches aux mains; & en manger, c'est infailliblement aualer la mort.

L'arbre qui porte ce funeste fruit, est tout à fait semblable à vn poyrier, horsmis que l'escorce en est plus espoisse & si lacteuse, qu'à la moindre incision, il en sort vne grande quantité de lait, lequel est vn venin subtil, caustic, & si dangereux, que touchant sur la chair nuë, il la brusle & y fait éleuer des cloches, qui sont incontinent suiues d'vne inflammation tres-dangereuse. S'il arriue qu'il en tombe la moindre goutte dans vne playe, & qu'on n'y remedie promptement, elle y met infailliblement la gangreine.

Non seulement ce fruit est veneneux, & le lait qui sort de son escorce; mais mesme les gouttes de pluyes qui en tombant touchent les feuilles de l'arbre, contractent les mesmes qualitez veneneuses: de façon qu'il fait tres-mauvais passer sous cét arbre quand il pleut, principalement quand la pluye commence à tomber: car quand il a beaucoup pleu, & que les feuilles sont bien lauées, il n'y fait pas si dangereux. La viande cuitte au feu du bois de cét arbre, contracte ie ne sçay quoy de malin, qui brusse la bouche & le gosier. Tous les animaux qui mangent de ce fruit, excepté l'*Arras*, deuiennent malades & leur chair noire, & comme brûlée, & ie crois qu'en fin ils en meurent: il fait aussi tres-mauvais de manger de ces animaux, i'en ay fait l'experience à mes dépens, comme ie diray ailleurs.

Les pommes de Mancenille à la cheute de dessus l'arbre, ne pourrissent point comme les pommes de l'Europe, quand mesme elles tomberoient dans l'eau; mais elles deuiennent ligneuses, dures, & flottent dessus l'eau.

I'ay donné quelques remedes au mal exterior, que cause le lait de la Mancenille, où i'ay parlé de l'herbe aux flèches; & en donneray lors que ie traiteray des *Soldats* ou *Cancelles*. Pour le remede du mal interieur de ceux qui en mangent, il n'y a qu'à auer promptement vn verre d'huile d'oliue, avec de l'eau tiede pour faire tout vomir, & encore il faut que cela ce fasse promptement; car vne heure apres

en auoir mangé, il n'y a plus de remede; & mesme quelque prompt remede qu'on y puisse apporter, ceux qui en guerissent ne font plus que languir, & traifner vne vie malheureuse & fort courte. Et par tant, que les friands prennent gardent à eux en mettant pied à terre: car pour l'ordinaire ces arbres croissent le long de la mer. On a trouué de mon temps dans l'estomach de quelques personnes qui en estoient mortes, vne place ronde, large comme la main, noire, & brûlée. Les Sauuages font des incisions à l'escorce de cét arbre, & recueillent soigneusement le laiët qui en découle, pour empoisonner leurs flèches, lesquelles ils oignent d'vne certaine gomme visqueuse, comme de la terebentine, puis les trempent dans ce laiët, & les font seicher au Soleil, pour s'en seruir, lors qu'il vont à la guerre.

Fin de la troisieme Partie.



QUATRIÈME
PARTIE,

DIVISÉE EN TROIS TRAITEZ.

I. TRAITE.

DES POISSONS.

Des poissons de la Mer.

Des poissons des Rivières.

II. TRAITE.

Des animaux de l'air.

Des Oyseaux.

Des Mouches.

III. TRAITE.

Des Animaux à quatre pieds.

*De toutes les Reptiles, Amphybies & Ver-
mines.*

QUATRIÈME

PARTIE

DIVISÉE EN TROIS TRAITÉS

I. TRAITÉ

DES POISSONS

Des poissons de la Mer.
Des poissons des Rivières.

II. TRAITÉ

Des animaux de l'air.
Des Oiseaux.
Des Quadrupèdes.

III. TRAITÉ

Des Animaux à quatre pieds.
De toutes les Reptiles, Amphibies & Vers.
Mammes.



Q V A T R I E S M E
P A R T I E,

Diuisée en trois Traitez.

I. TRAITE,
DES POISSONS.

Des Poissons de la Mer.

CHAPITRE PREMIER.

VS OYES icy, ie me suis efforcé de suiure, autant qu'il m'a esté possible, l'ordre que ce grand Legislatteur Moyse, nous assure que Dieu a tenu en la Creation du monde; car toute ma premiere Partie, qui est vne histoire des establissemens d'une Colonie dans vne terre, qui n'est pas connue, ne laisse dans l'esprit du Lecteur, que des desirs de voir cette terre à decouvert, lesquels sont comme des tenebres qui la couurent: ie les ay suffisamment debrouillé dans ma seconde Partie, traitant de la Temperature de

l'air, i'y ay diuisé les eaux d'avec les eaux, & ay fait paroistre tant la superficie de la terre, que tout ce qu'elle enferme dans ses entrailles. Vous auez veu dans ma troisiéme Partie, cette mesme terre produire des plantes & des arbres, portant des graines & des fructs selon leur genre: Il reste maintenant, pour suiure les mesmes vestiges, de traiter dans cette quatriéme Partie, des Poissons de la Mer, des Oyseaux de l'air, & des Animaux de la terre.

Quoy que la coste de Barbarie passe pour la plus poissonneuse de toutes les costes de l'Vniuers; si est-ce que les costes de ces isles ne luy cedent en quantité, & bonté de toute sorte de poissons. Je me promets que les descriptions que i'en feray dans ce petit traité, vous en seront d'autant plus agreables qu'elles sont remplies de plusieurs belles remarques & particularitez, que i'ay avec beaucoup de soin, & fort curieusement recherché.

Je ne sçay de qui le Reuerend Pere Bouton (qui a écrit vne petite relation de la Martinique) a appris que non seulement tous les poissons de cette coste sont differents de ceux de France, mais mesme, qu'excepté trois; sçauoir le Lamantin, le Marçoin, & la Dorade, le reste n'a point de nom: car outre que i'en pourrois bien nommer plus de trois cens, il est certain que tous les poissons de la France se rencontrent aussi frequemment dans toute l'Amerique, que ceux du pays mesme. I'en suis témoin oculaire, cōme aiant veu vn grand nombre de Balaines, de Souffleurs, Marçoins, de Rayes,

d'AnGES, de Mulets, de Macreaux, d'Harans, de Vitues, de Turbots, de Congres, de Murennnes, de Rougets, de Saulmons, & vne infinité d'autres, desquels le dénombrement seroit importun & ennuyeux au Lecteur; ce qui me fait croire que si la pesche estoit aussi bien pratiquée le long de ces côtes, comme elle l'est dans celles de l'Europe, tout le reste des autres poissons s'y pourroit rencontrer.

Des Baleines.

§. I.

Plusieurs bons Autheurs ont fait de si amples descriptions des Baleines, Souffleurs, & Margoins, & d'autres poissons de nos costes, que ce seroit abuser du temps d'en écrire autres choses, sinon ce qui est précisément conuenable à mon suiet.

Les Baleines donc paroissent le long de ces isles plus frequemment, depuis le mois de Mars iusqu'à la fin de May, qu'en tout le reste de l'année. En ce temps elles sont en chaleur & s'acouplent: pour lors on les voit rouler, principalement au matin, tout le long de la coste, deux, trois, quatre, plus ou moins, tous d'une bande soufflant, & comme seringant par les naseaux deux petits fleuves d'eau, qu'elles poussent dans l'air haut de deux picques, & dans cét effort elles font vn certain meuglement, qui se fait entendre d'un bon quart de lieuë. Quand deux masses se rencontrent auprès d'une femelle,

ils se ioignent & se liurent vn dangereux combat, frappant si rudement des aisles & de la queue contre la mer, qu'il semble que ce soient deux nauires qui sont aux prises à grands coups de Canons.

On écrit des choses de cét animal, principalement touchant sa grandeur, que ie n'ay iamais pû remarquer: René François dans ses essais, écrit qu'il y a telle baleine qui couure quatre arpens de terre de son corps, ie veux croire que c'est à la petite mesure: car en plus de douze milles lieuës de mer que i'ay fait, ie n'ay iamais veu de baleine, qui en apparence portast plus de cinquante ou soixante pieds de longueur.

L'histoire qu'a écrit Garcie, touchant la pesche & capture des baleines par les Sauuages de l'Amérique, me semble encore fort suspecte. Il dit que l'Americain, qui nage comme vn poisson, voyant venir ce colosse animé vers la coste, prepare deux tampons de bois, se fournit d'vne massüe, & luy va courageusement au deuant; & s'estant dextremement jetté sur son col, & lui aïät laissé pouffer son premier jet d'eau, il preuient le second, luy fourant vn de ces tampons dans vn de ses naseaux à grands coups de massüe; & que cét animal sentant qu'on luy chatoüille si rudement les narines, se plonge au plus profond de la mer, entraînant avec soy l'Americain qui la tient embrassée. Alors, la baleine estant contrainte & pressée de respirer, remonte sur l'eau, & ainsi donne du temps à l'Americain, de luy en-

fôncer son second tampon dans l'autre naseau, ce qui l'oblige pour vne seconde fois à s'enfoncer, ou plustost à se perdre au fond de l'Ocean, ou ne pouvant plus respirer ny faire éuacuation de ses eaux, elle s'estouffe & se noye tout ensemble. Voila à peu près le sens de son histoire ; mais ie vous assure que ie ne l'ay iamais veu faire à aucun Sauvage de l'Amerique, ny oüï dire qu'ils l'ayent iamais pratiqué. Je m'en rapporte à ce qui en est.

On voit plus grand nombre de baleines aux environs de la Martinique, qu'à la Guadeloupe, d'autant que la mer y est plus creuse & plus profonde, d'où vient qu'elles peuvent frequenter ces costes avec moins de danger, que celles de la Guadeloupe, lesquelles sont moins profondes, & où il y a plus de Kayes & hauts fonds où elles se pourroient plus aisément échoïer & se perdre.

Des Soufleurs.

§. II.

LÉ Soufleur est vn grand poisson, qu'on pourroit avec beaucoup de raison faire passer pour vne espece de baleine, supposé qu'on peût mettre du genre dans le mot de baleine : car il a tant de ressemblance avec cet animal, qu'il ne differe d'avec luy qu'en grandeur ; il souffle & seringe l'eau dans l'air par les naseaux, comme la baleine, quoy qu'en plus petite quantité ; De sorte que plusieurs les prennent pour de petits baleineaux, quoy que

ce soit vne toute differente espece de poisson. Ils vont en bande comme les Marçoins, & ne faut que sifler pour les faire arrester tout court, & les faire approcher des nauires, mais il ne se faut pas iouier à les prendre : car ils sont doüez d'vne force si extraordinaire, qu'vn Capitaine de nauire m'a asseuré qu'en ayant fait vn iour harponner vn, il fit vn si furieux effort sur la corde qui tenoit le harpon, qu'il fit éclater la grande vergue de son mast, où cette corde estoit attachée. Ils sont en grand nombre par toutes ces costes.

Du Lamantin ou Manaty.

§. III.

LE Lamantin est vn poisson tout à fait inconnu dans l'Europe: il porte quelquefois iusqu'à quinze & seize pieds de longueur, & sept ou huit de rondeur de corps. Il a le muse d'vn bœuf, les yeux d'vn chien, & la veuë fort foible : il n'a point d'oreilles, mais en leur place, il a deux petits pertuys, où à peine pourroit-on fourrer le doigt, il entend si clair par ces pertuys, que la foiblesse de sa veuë est suffisamment suppléé par la subtilité de son ouye. Au deffaut de la teste, sous le ventre paroissent deux petites pates en forme de mains, ayant chacune quatre doigts fort courts & onglés, & c'est ce qui l'a fait appeller *Manaty* par les Espagnols, comme qui diroit, poisson pourueu de mains : depuis le nombril il appetisse tout à coup,
& ce

& ce qui reste de son corps depuis cette partie, est ce qui compose sa queue, laquelle a la forme d'une pelle à four; elle est large d'un pied & demy, épaisse de cinq à six poulces, reuestuë de la mesme peau de son corps, & toute composée de graisse & de nerfs. Ce poisson n'est nullement escaillé comme les autres poissons, mais il est reuestu d'un cuyr plus espois que celui d'un bœuf. Sa peau est de couleur d'ardoise, fort brune & parsemée fort clairement d'un poil, semblable à celui du loup marin. Sa chair a le goust de celle de veau, mais elle est beaucoup plus ferme, & couverte en plusieurs endroits de trois ou quatre doigts d'espais de lard, duquel on se sert à larder, à barder, & à faire tout ce qu'on fait du lard de porc. Plusieurs le fondent & en tirent la graisse, laquelle ils mangent sur le pain en guise de beure, & elle est excellente. La viande de cét animal estant salée perd beaucoup de son goust, & devient seiche comme du bois. Je crois que cela se doit attribuer au sel du pays, qui est extrêmement corrosif.

On trouue dans la teste de cét animal quatre pierres; deux grosses & deux petites, auxquelles on attribue la force de faire dissoudre la pierre dans la vesie, & de faire jetter le grauiet des reins: mais ie n'en scaurois approuver l'usage, dautant que ce remede est fort vomitif, & fait de grandes extorsions à l'estomach.

La nourriture de ce poisson est vne petite herbe qui croist dans la mer, laquelle il paist tout de mes-

me que le bœuf fait celle des prés. Et apres s'estre faouilé de cette pasture, il cherche les riuieres d'eau douce, où il boit & s'abreuue deux fois le iour. Apres auoir bien beu & bien mangé, il s'endort le musle à demy hors de l'eau, ce qui le fait connoistre de bien loin par les pescheurs, qui ne manquent point de courir sus & l'attraper en cette façon.

Ils se mettent deux, trois, ou plus, dans vn petit Canot (qui est vne petite nasselle toute d'vne piece, faite d'vn arbre creusé en forme de chaloupe) le Cabareur est sur l'arriere du Canot, qui remuë à droit & à gauche la pelle de son auiron dedans l'eau; de forte que non seulement il gouuerne le canot, mais encor le fait auancer aussi viste que s'il estoit poussé d'vn petit vent & à demy voiles. Le Vareur (c'est celuy qui darde la beste) est tout droit sur vne petite planche au deuant du canot, tenant la varre en main (qui est vne façon de picque, le bout de laquelle est enboité dans vn harpon ou jauelot de fer.) Le troisiéme est dans le milieu du canot, qui dispose la ligne, qui est attachée au harpon pour la filer, lors que la beste sera frappée. Tous gardent vn profond silence; car cet animal a l'ouïe si subtile, qu'vne seule parole ou le moindre clabotement d'eau contre le canot, est capable de luy faire prendre la fuite, & frustrer les pescheurs de leur esperance. Il y a du plaisir à les voir, car le Varreur palpite de peur que la beste ne luy échappe, & s'imaginer tousiours que son Cabareur n'employe que la moitié de ses forces, quoy qu'il fasse

tout ce qu'il peut de ses bras, & ne destourne jamais ses yeux de dessus la Varre, du bout de laquelle le Varreur luy montre la piste qu'il doit tenir pour arriuer à la beste, qui les attend toute endormie. Lors que le canot en est proche de trois ou quatre pas, le Varreur darde son coup de toute sa force, & luy enfonce le harpon pour le moins demy pied dans la chair. La Varre tombe dans l'eau, & le harpon demeure attaché à la beste, laquelle est à demy prise. Alors cét animal se sentant si rudement outragé, ramasse toutes ses forces & les employe à se sauuer: il bondit comme vn cheual eschappé, fend les ondes comme l'Aigle fend l'air, & fait écumer & blanchir la mer par tous les lieux où il passe. Il croist s'éloigner de son ennemy, mais il le porte par tout apres soy; de sorte qu'on prendroit le Varreur pour vn Neptune conduit en triomphe par ce monstre marin. En fin, apres auoir bien traîné son malheur en queuë, & perdu vne bonne partie de son sang, les forces luy manquent, l'haleine luy deffaut, & comme reduit aux aboys, il est contraint de s'arrester tout court pour prendre vn peu de repos: mais il n'est pas plustost arresté que le Varreur, tirant sa ligne se rapproche de luy, & luy darde vn second coup de harpon mieux assené & plus violent que le premier. A ce second coup, la beste fait encore quelques foibles efforts, mais en peu de temps elle est reduite à l'extremité, & les pescheurs l'entraînent aisément à la riue du premier islet, ou l'embarquent dans leur canot, s'il est

assez grand pour le contenir. La femelle fait deux petits qui la suivent par tout : elle a sous le ventre deux tetins, desquels elle les allaicte dans la mer, comme vne vache allaicte son veau sur la terre. Si on prend la mere, on est assure d'auoir les petits; car ils sentent leur mere, & ne font que tournoyer autour du Canot, iusqu'à ce qu'on les ait fait compagnons de son malheur.

La chair de cét animal fait vne bonne partie de la nourriture des habitans de ce pays. On en apporte tous les ans de la terre ferme, & des isles circonuoisines plusieurs nauires chargez; & tant à la Guadeloupe, à saint Christophe, à la Martinique, qu'aux autres isles prochaines, la liure y est vendüe vne liure ou liure & demy de petun.

Du Requiem.

§. IV.

CE Poisson est appellé par les Espagnols *Thiburon*, par les Hollandois *Haye*, & par les François, *Requiem*, parce qu'il déuore les hommes, & fait chanter *Requiem* pour eux. Il est en tout & par tout semblable au chien de mer, que l'on pesche le long de nos costes : mais il est d'vne si prodigieuse grandeur, qu'il s'en trouue communément de dix-huit à vingt pieds de longueur, & gros à proportion. C'est vne chose épouuentable que de voir la gueulle de cét animal; car il a la seule mâchoire d'en bas, trois, quatre, & iusqu'à cinq rangs

de dents, selon ce qu'il est puissant & aagé. Ces dents ne sont pas semblables ny égales en tous; j'en ay veu qui estoient hautes de deux poulces, & larges d'un, toutes faucillées, tranchantes comme des rasoirs, & dures comme du fer. C'est bien le plus glouton animal du monde; toutes choses luy sont bonnes, ne fussent que des morceaux de bois, pourueu qu'ils soient vn peu graissez d'huile. Il aualle tout sans macher: il est furieux, hardy, & se jette quelquefois sur la riue, iusqu'à demeurer à sec, pour engloutir les passans. l'en ay veu quelquefois mordre les rames à belles dents, de rage & de dépit de ne pouuoir auoir les hommes, qui sont dans les Canots. S'il peut ioindre vn homme qui se baigne dans la mer, il luy fera bonne compagnie, le gardera de prés, & ne luy fera aucun tort, tandis qu'il sera dans l'action: mais si-tost qu'il sera arresté, ou qu'il pensera sortir de l'eau, il luy coupera vne cuisse, vn bras, ou la partie qu'il pourra attraper de son corps; s'il est bien grand, il l'emportera tout entier. Mais la Prouidence de Dieu a donné vn baillon, ou plustost vn frein à la gourmande impetuosité de cet animal, qui luy empesche de faire beaucoup de desordre: car il luy a mis la gueulle directement sous le muffle, de sorte qu'il ne peut mordre aucune chose, qu'il ne soit tourné & renuersé sur le dos; & de là vient qu'il y a des habitans assez hardis pour se ietter à la nage apres lui, le combattre à coups de cousteaux, & le contraindre de fuyr. Plusieurs tiennent que son estomach n'a

point d'orifice inferieur ; & qu'apres auoir tiré la substance de ce qu'il mange, il est contraint, (permettez-moy d'appeller les choses par leurs noms) de faire de sa gueulle vn fondement, retournant son estomach, comme qui retourneroit vn sac, pour ietter ses excremens dehors. Ie ne sçay si cela est veritable; mais i'ay veu faire le tour à vn qui fut pris dans vn nauire où i'estois : car comme on luy eut donné vn coup de hache sur la teste, il retourna son estomach, comme qui retourneroit vne poche, en sorte qu'il parut iusques hors de sa gueulle, & vuida plus d'vn boisseau de villenie qu'il auoit mangé. On trouue dans sa teste deux ou trois cüeillerées de ceruelle blanche comme neige, laquelle estant desseichée, mise en poudre, & prise dans du vin blanc, est vn excellent remede pour la grauelle. On fait de l'huile à brusler de son foye : Il en fut pris vn, peu de temps auant que ie m'en retournasse en France, dont le seul foye donna quarante pots d'huile.

Sa chair n'est quasi que de la filasse, & sent fort le bouquain, de sorte que peu de personnes en veulent manger : on tient aussi pour certain qu'elle donne le flux de sang. La necessité m'a contraint d'en manger plusieurs fois sur mer, sans autre sauce que l'apetit, sans neantmoins que i'en aye ressen- ty aucun mal. Ie crois qu'il ne fait tort, & ne cause ce flux de sang, qu'à ceux qui en mangent par ex- cez.

De la Becune & autres poissons dangereux.

§. V.

LA Becune à proprement parler, n'est autre chose que le vray brochet de la mer; car il est entierement semblable à ceux de nos riuieres de l'Europe, excepté qu'il est beaucoup plus grand: car il se rencontre des becunes qui ont plus de huit pieds de longueur. Ce poisson est gourmand, carnassier, & hardy, & autant, ou plus dangereux que le *Requiem*, que ie viens de décrire: car outre qu'il mord plus facilement que luy, il ne s'estonne nullement du bruit, non plus que des mouuemens qu'on peut faire dans l'eau, voire mesme, c'est pour lors qu'il se lance sur les personnes pour les deuorer.

Sa chair a le mesme gouft que celle du brochet; mais on ne la mange pas bien assurement, dautant que si on n'y prend garde de bien prés, elle est capable d'empoisonner tous ceux qui en auroient mangé. C'est pourquoy, celuy qui en voudra manger en toute assurance, doit luy regarder aux dents, & gouter de son foye: S'il a les dents bien blanches, & le foye doux, il en peut manger en toute seureté: mais s'il les a tant soit peu noircies, & le foye amer ou acré; on n'en doit non plus gouter que si c'estoit de l'arsenic: en effet, c'est vn poison qui n'est pas moins dangereux. On dit dans les isles que cela vient de ce que ce poisson mange de la

Mancenille, qui tombe des arbres dans la mer, & ie le crois ainsi; car moy-mesme en ay pensé mourir, pour auoir mangé quelques *Soldats* qui s'en estoient repeus.

Il se trouue encore deux autres fortes de poissons dans l'Amerique, qui ne sont pas moins dommageables que celuy-cy: dont l'vn estant mangé, enyure comme si on auoit beu du vin par excez, & cause tous les mesmes effets que le vin fait dans vn yurogne. Si on en mange beaucoup, il fait dormir le long somme, c'est à dire, mourir. Mais si on en mange peu, apres auoir dormy cinq ou six heures, on est tout à fait guaranty.

Le second cause d'estranges choliques & degorgemens de bile dans les intestins; si on reschappe apres en auoir mangé, il fait peler la plante des pieds, & la paulme des mains. I'ay veu vn ieune Gentil-homme, qui apres en auoir mangé, & pensé mourir, me monstra les paulmes de ses mains qui estoient toutes pelées & contrefaites. Je ne puis faire aucune description, ny de l'vn, ny de l'autre, dautant que ie ne les ay point veu, ny peu apprendre de ceux qui m'en ont parlé, de quelle forme ils estoient. On se peut seruir de la mesme precaution que i'ay rapporté de la *Becune*, contre le venin de ceux-cy.

Du Poisson armé.

§. VI.

IL se rencontre le long de toutes les costes des Indes Occidentales, vne sorte de poisson armé, duquel la description sera sans doute plus curieuse & plus agreable, qu'il n'est vtile dans le pays. Il est gros comme vn balon, presque tout rond, & n'a qu'vn petit moignon de queuë qu'il fasse differer d'vne boulle. Et c'est pour cette raison que tous les Auteurs l'appellent *Orbis*. Il n'a point de teste, mais il a les yeux & la queuë attachée au ventre: La nature qui la priue de dents, luy a donné en leur place deux petites pierres blanches, fort dures & larges d'vn pouce, qui sont comme deux petites meules de moulin, desquelles il moud, casse, brize, & escrase les Cancres de mer, & les petits cocquillages, desquels il fait sa nourriture. Il est tout armé de petites pointes grosses & longues comme des fers d'esguillettes, pointuës comme des aiguilles. Il les dresse, besse, biaise, & trauerse comme bon luy semble, & selon ce qu'il en a besoin.

La pesche de ce poisson est vn tres-agreable passetemps. On luy jette la ligne, au bout de laquelle est attaché vn petit ameçon d'acier, couuert d'vn morceau de cancre de mer, duquel il s'approche tout incontinent: mais voyant la ligne qui tient l'ameçon, il entre en deffiance, & fait milles petites caracolles autour de luy: il le gouste quelquefois

fans le ferrer, puis le lasche tout à coup : il se frotte à l'encontre & le frappe de sa queuë, comme s'il n'en auoit aucune enuie : Et s'il voit que pendant cette ceremonie, ou plustost pendant cette fange-rie, la ligne ne bransle point, il se jette brusquement dessus, aualle l'ameçon & l'appas, & se met en estat de fuыр. Mais se sentant arresté par le pescheur qui tire la ligne à soy, il entre en vne telle rage & furie, qu'il dresse & herisse toutes ses armes, s'enfle de vent comme vn balon, & bouffe comme vn poulet d'inde qui fait la rouë : il se darde en auant, à droit, & à gauche, pour offenser les ennemis de ses pointes, mais en vain ; car pendant, s'il faut ainsi dire, s'il enrage de bon cœur, & creue de dépit, les spectateurs s'éuentrent de rire. En fin, voyant que toutes ses violences ne luy seruent de rien, il employe les ruses, il bessa tout à fait ses pointes, souffle tout son vent dehors, & deuiet flasque comme vn gand mouillé : en sorte qu'il semble qu'au lieu du poisson armé qui menaçoit tout le monde de ses pointes, on ayt pris vn méchant chiffon mouillé. Cependant, on le tire à terre, & alors connoissant que toute son artifice ne luy a de rien seruy, que tout de bon, on a enuie d'auoir sa peau, & que desia il touche le roch ou le grauier de la riue, il entre en de nouvelles boutades, fait le petit enragé, & se demene estrangement. Se voyant à terre, il herisse tellement ses pointes, qu'il est impossible de le prendre par aucune partie de son corps, si bien qu'on est contraint de le porter avec le bout de la ligne.

vn peu loin du riuage, où il expire vn peu de temps apres.

Dans tout le corps de cét animal, qui est quelquefois aussi gros qu'vn boisseau, il n'y a pas plus à manger qu'à vn petit Macreau. On luy trouue dans le ventre vne certaine bourse remplie de vent, de laquelle on fait vne colle la plus tenace & la plus forte qui se puisse faire.

Des poissons volants, & de la Dorade.

§. VII.

I'Ay ci-deuant parlé des petits poissons volans, qui se rencontrent vers les Canaries, & par toutes les Indes, il en faut icy faire la description. I'en ay remarqué principalement de deux sortes, qui toutes deux ont la forme des Gouijons de France, mais differentes en grandeur, en la forme de leurs ailles, & en leur vol. Les plus grands n'excedent de guere la grandeur d'vn haran, leurs ailles (qui ne sont à proprement parler que leurs nageoires) leur prennent depuis le deffaut de leur teste, iusqu'au bout de la queüe; de sorte qu'elles ont bien vne paulme de long, & deux ou trois poulces, au plus, de large, leur vol est aussi plus fort, plus esleué & plus roide. Les plus petits ne sont pas plus gros que des petits goujons, & ont les ailles plus courtes, & beaucoup plus larges à proportion que les autres, elles sont arrondies par le bout, &, si ie ne me trompe, ils en ont deux de chaque costé, ie ne l'asseure pas; car ie

n'en ay iamais tenu dans ma main, comme i'ay fait des plus grands.

Je ne pense iamais à ces petits poissons, qu'il ne me souuienne du miserable estat de l'homme depuis le peché, contre lequel il semble que tous les éléments conspirent pour vanger l'iniure par luy faite à leur commun Createur, & luy procurer la mort qu'il a merité par son crime. Car la Mer, la Terre & le Ciel nourrissent tant d'ennemis à ces petits poissons, qu'ils n'ont aucun lieu de refuge asseuré, où on ne leur dresse des embusches mortelles. Ils ont dans la mer pour premier ennemy la Dorade, qui est le plus beau poisson que i'aye iamais veu en ma vie. Il est quasi de la façon d'une aloze, & porte environ quatre pieds & demy de longues: Toute la peau du dos est d'un vert doré, tout parsemé de petites estoilles d'azur, & de petites escailles d'or, si joliment agencées, qu'autre que cette sapience qui se iouë dans la rondeur de la terre, ny pourroit auoir si bien reüssi; tout le ventre est gris, enrichy des mesmes petites escailles dorées, & semble estre vn tres-beau drap d'or. Tout le muse est vert, mais tout surdoré; & aux deux costez de la teste s'esleuent deux beaux gros yeux ronds & dorez, qui brillent comme deux Soleils: mais ce qui couronne tout cela, est qu'il passe pour vn des plus excellens poissons de la mer, i'en parle comme scauant pour en auoir plusieurs fois mangé.

Cét ennemy iuré de ces petits poissons, autant cruel qu'il est beau, les poursuit incessamment, &

cela avec tant de vitesse, que se voyant pressés des mortelles atteintes de ses cruels ennemis, ils prennent le vol, abandonnent leur élément ordinaire, pour aller chercher dans l'air quelque azile plus assuré & plus favorable qui les garantisse de la mort mais en vain; car ils n'ont pas plustost pris l'effort, qu'un grand nombre d'oyseaux (lesquels ne se nourrissent que de ces petits poissons) fondent sur eux comme la foudre, & en deuorent, en grissent, & en tüent autant qu'ils en peuuent attraper. Que s'il arriue qu'ils prennent le vol en vn lieu où ces oyseaux ne se rencontrent pas, le Soleil qui fait du bien à tout ce qui est sublunaire, desseichant impitoyablement les ailes de ces petits fugitifs, les contraint de se retirer dans leurs maisons, où ils ne manquent pas de rencontrer sous le seuil de la porte le sepulchre qui les engloutit tout viuans, ie veux dire la gueulle de la Dorade, qui les ayant veu partir se couche dextrement sur le costé, & les conduit de l'œil sans les quitter aucunement, iusqu'aux lieux où ils doiuent tomber, & là les receuant au vol, en fait cruellement sa curée. Leur vol est ordinairement plus grand de nuict que de iour; mais quoy qu'en ce temps là ils soient à l'abry, tant des ardeurs du Soleil, que de la cruauté des oyseaux, neantmoins ils ne sont pas sans peril; car rencontrant souuent les voiles des nauires, ils tombent dedans, & n'ont pas meilleure composition des hommes que de leurs plus grand ennemis. Si vous me demandez d'où vient qu'ils ont tant d'en-

nemis, ie n'en ſçay point d'autre raiſon, que la delicateſſe de leur chair, & la bonté de leur gouſt qui les fait rechercher par la ſenſualité des hommes, des oyſeaux, & des poiſſons.

De la Remore.

§. VIII.

Sur ce *Requiem* ſi prodigieux, duquel j'ay parlé au commencement de ce Liure, il y auoit quatre ou cinq Remores ſi opiniâſtremment attachées, qu'elles ne laſcherent iamais priſe, qu'après la mort, encor eufmes-nous bien de la peine à les en retirer. Elles auoient environ vn pied de long, de la forme & de la groſſeur (quand au corps) d'vne petite roufette, & la peau aſſez ſemblable, mais vn peu plus brune par deſſus le dos, qui va touſiours en blanchiſſant iuſques ſous le ventre. Elles ont vne empenne ſur le dos, qui va iuſques vers la queüe, & vne autre depuis le nombril, mais plus courte que celle de deſſus; la queüe eſt compoſée des meſmes empennes: elles ont auſſi deux aiſſerons ou nageoires aſſez proches de la teſte: elles portent moitié ſur la teſte, moitié ſur le dos vne forme de ſemelle platte comme la ſemelle d'vn ſoulier; mais toute découpée d'vn double rang de rides qui trauerſent la largeur. Ces deux rangs de rides ſont ſeparées ou diuiſées par vne raye, qui tire depuis vn bout iuſqu'à l'autre de cette ſemelle par le milieu;

c'est par là, qu'elles s'attachent aux Rochers, aux Nauires & aux Poissons.

Pour moy, ie ne scaurois soumettre mon iugement à ce que quelques Auteurs afferment de la Remore, disant qu'elle arreste tout court vn nauire qui cingle à toutes voiles en plaine mer : car il y a vne si grande quantité de Remores dans toutes les Indes Occidentales, qu'à peine se trouue-il vn nauire qui n'en ait plusieurs attachées sous soy : & cependant depuis tant de siecles que ces isles sont frequentes, il ne se remarque point qu'il y ait eu vn seul nauire arresté. Cela me fait croire que ces deux ou trois nauires que l'on dit auoir esté arrestées par les Remores, ont esté detenus par miracles ou par charme, & que dans ce temps-là on trouua quelques Remores attachées à leur ordinaire, à ces nauires, auxquelles on attribua faussement la cause de cette detention.

Il s'en trouue de beaucoup plus grandes, que celles que j'ay décrites ; car i'en ay veu plusieurs qui auoient plus d'vn pied & demy de longueur. Elles sont fort amies des nauires, & les quittent rarement quand elles les ont vne fois rencontré. Elles sont gourmandes, engloutissent l'ameçon si tost qu'il est dans l'eau, & ne se rebuttent point pour auoir esté manquez trois ou quatre fois. C'est vn poisson vn peu mollasse, mais d'assez bon goust: i'en ay mangé plusieurs fois.

Du petit poisson appelé Pilote.

§. I X.

LE Pilote est vn petit poisson, qui approche fort de la grandeur & de la forme du Macreau. Il est appellé Pilote, parce qu'ayant fait rencontre d'vn nauire, il ne quitte iamais la proüe qu'il ne soit arriué au port. On le voit tousiours nager à vn pied d'eau deuant le nauire, à vne thoise ou deux d'iceluy, sans iamais s'écarter ny à droit ny à gauche. l'en ay veu vn dans mon premier voyage aux Indes, qui nous conduisit plus de cinq cens lieuës, apres lesquelles le Pilote du nauire tua d'vn coup de trident, le Pilote poisson.

Il semble que ce petit animal ait esté particulièrement créé, pour donner de l'exercice & de l'inquietude au *Requiem*; car il ne s'en voit point qui n'ait son Pilote deuant soy, qui semble luy seruir de guide sans l'abandonner aucunement; & veritablement il y a du plaisir à voir le petit Pilote, se goberger & se donner carriere deuant cette beste carnassiere, qui se voyant, s'il faut ainsi dire, morduë de ce petit poisson, le deuore à tout moment des yeux, & enrage de ne le pouuoir manger de la gueulle. Si tost que le petit Pilote se trouue sur la teste du *Requiem*, le *Requiem* se retourne promptement pour l'engloutir: mais le petit gaillard & alligre Pilote, est plustost à la queuë du *Requiem*, qui n'a fait la moitié du tour; de sorte qu'ouurant
la

la gueulle, il est contraint de boire vn coup d'eau, au lieu de manger vn morceau : Si tost qu'il est retourné, le Pilote passant gaillardement par dessus son corps, gaigne le deuant, & fretillant la queuë luy enfoufflette de temps en temps le musle, comme pour se mocquer de ce qu'il a manqué sa prise. Iugez si cela est capable d'inquieter, ou plustost faire enrager vne beste de haut appetit, comme est le *Requiem*.

De la Galere.

§. X.

IE vous aduoüe, que ie ne sçay sous quelle cathégorie ie dois ranger la Galere; car outre qu'elle n'a ny teste, ny yeux, ny gueulle, ny pattes, ny ailerons, en vn mot aucune forme d'animal; on ne sçauroit remarquer en elle aucun mouuement ny sentiment, sinon par des coniectures. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'elle naist de l'escume d'un petit Limaçon de mer, qui estant exposé aux rayons du Soleil le long de la riue, pousse cette escume dehors, de laquelle se forme comme vne petite vesie claire & transparente, comme vne feüille de talc bien fin. Dans son commencement elle n'est pas plus grosse qu'un petit œuf de pigeon; sa forme est tant soit peu plus longue que celle de l'Ouale, le dessus va en retressissant à guise de la creste d'un coq: Au gros bout d'icelle pendent certains fibres ou filamans, gluants comme de l'empoix: elle est

de couleur violette, & tout le dessus de la creste est bordé d'un filet incarnat.

Les marées venant à l'emporter en mer ; elle croist par succession de temps, iusqu'à la grosseur d'un gros œuf d'oye, ou quelque peu dauantage: elle flotte perpetuellement sur l'eau au gré des vents & des ondes sans iamais s'enfoncer : elle est autant agreable à la veuë, qu'elle est dangereuse au corps: car ie puis bien assurez avec verité, que cette Galere est chargé de la plus mauuaise marchandise qui fut iamais sur la mer, & qu'elle porte en soy le venin le plus prompt & le plus subtil, qui soit dans tout le reste des creatures. I'en parle comme sçauant, & comme en ayant fait l'experience à mes dépens. Car vn iour que ie gouernois vn petit Canot, ayant aperçeu en mer vne de ces Galeres, ie fus curieux de voir la forme de cét animal, & de rechercher attentiuement, si i'y pourrois rencontrer quelque chose de remarquable. Ie ne l'eus pas plustost prise, que tous ses fibres m'englüerent toute la main, & à peine eus-je senty la fraischeur, (car il est froid au toucher) qu'il me sembla auoir plongé mon bras iusqu'à l'espaule, dans vne chaudiere d'huile bouillante, & cela avec de si estranges douleurs, que quelque violence que ie me pû faire pour me contenir, de peur qu'on ne se moqua de moy, ie ne me pû empescher de crier par plusieurs fois à pleine teste, misericorde mon Dieu, ie brusle, ie brusle: De bonne fortune pour moy, cela m'arriua à deux heures apres midy: car

s'il arriue qu'on tombe dans cét accident au matin, la douleur croist tousiours iusqu'à midy, & diminuë à mesure que le Soleil décline; & le Soleil se perdant dans l'horizon, on est tout à fait guaranty. Il n'y a point d'autre remede à cette douleur que la patience.

*Des trois especes de tortües, sçauoir la tortüe franche,
le Caret & la Kaouïanne.*

§. XI.

LA forme de la Tortüë estant si commune, qu'elle ne peut quasi estre ignorée de personne; Je me contenteray de décrire seulement ce que celles de ces isles ont de particulier, & qui les fait distinguer de celles de l'Europe. Ces Tortüës donc sont des animaux stupides, lourds & sans ceruelle (car dans toute la teste qu'elles ont grosse comme celle d'un veau, il ne s'en trouue pas plus gros qu'une petite fêbue.) Elles ont la veuë excellente, leur grandeur est si prodigieuse, que la seule escaille de dessus, porte quelquefois cinq pieds de longueur, & quatre de large, leur chair est si semblable à celle du bœuf, qu'une piece de Tortüë mise auprès d'une de bœuf, ne pourroit estre distinguée qu'avec beaucoup de peine. Il y a des Tortüës franches, qui donnent plus d'un demy baril de viande toute des-ossée, sans y comprendre la teste, le col, les pattes, la queue, les trippes & les œufs, desquels vingt hommes feroient un bon repas: & outre cela

on tire quelquefois tant de panne, que de la graisse superfluë, on en fait quinze ou vingt pots d'huile iaune comme de l'or, excellente pour les fritures & pour toutes sortes de saulces.

J'ay creu fort long-temps que les Tortuës de ces quartiers auoient trois cœurs : car au dessus du cœur (qu'elles ont gros comme celuy d'un homme) sort vn gros tronc d'arteres, aux deux costez duquel sont attachez deux autres façons de cœur gros comme des œufs de poulle , & de la mesme forme & substance que le premier: mais i'ay depuis changé d'opinion , & crois fermement que ce ne sont que les oreilles du cœur. Quoy qu'il en soit, il est certain que cela bien ajusté sur vne table, compose vne fleur de Lys , d'où on peut tirer vne coniecture assez auantageuse du progres de nos Colonies Françoises dans l'Amerique, puisque la Prouidence de Dieu, qui ne fait rien en vain, a planté la fleur de Lys au cœur de l'animal, qui est le Hierogriphe du pays.

De la Kaoïanne.

§. XII.

LA Kaoïanne differe de la tortüe franche , en ce qu'elle a la teste beaucoup plus grosse à l'équipolent du corps, que le reste des autres tortües. Elle est plus méchante , & se deffend de la gueulle & des pattes , lors qu'on se met en deuoir de la prendre & de la tourner : Et quoy qu'elle soit la

plus grande de trois especes, elles est neantmoins fort peu estimée, comme ayant la chair noire, sentant la marine, & d'un assez mauuais goust. L'huile qu'on en tire est acre, & gaste les faulces dans lesquelles elle est mixtionnée; on n'en mange qu'à faute d'autres.

Du Caret.

§. XIII.

LE Caret est la plus petite de toutes les trois especes, la chair n'en a pas si bonne que celle de la tortuë franche; mais elle est beaucoup meilleure que celle de la Kaoïanne. L'huile qu'on en tire est excellente pour les debilitez de nerfs, gouttes syatiques, & pour toutes les fluxions froides. Je connois des personnes qui s'en sont seruiés fort vtilement, pour des maux de reins causez par des efforts. Mais sur tout, ce qui le fait estimer, est l'écaille qu'il porte sur le dos, qui vaut iusqu'à six francs la liure. Toute la dépoüille d'un Caret consiste à quinze feüilles, dix plattes, & cinq en dos d'asne: Des dix plattes, il y en a quatre grandes qui doiuent porter iusqu'à un pied de haut, & sept poulces de large. Le beau Caret doit estre espais, clair, transparent, de couleur d'antimoine, & jaspé de noir & de blanc. Il y a des Carets qui portent six liures de feüilles sur le dos. On s'en fert à faire des peignes & d'autres petits ouurages, qui sôt d'une exquisite beauté & de prix. Voicy la façon de leuer ces feüilles de

dessus la grande escaille, qui est proprement la maison du Caret : apres en auoir tiré toute la chair, on fait du feu dessous, & ces feüilles venant à sentir le chaud, se leuent aisément avec la pointe d'un cousteau.

La pesche des tortuës se fait en trois façons, sçauoir au Cheualage, à la Varre; & quand elles terrissent.

La tortuë Cheualle, c'est à dire, qu'elle se couple, depuis le commencement de Mars iusqu'à l'amy-May. Je laisse toutes les circonstances de cette action, c'est assez de dire que cela se fait sur l'eau, en sorte qu'elles peuuent estre facilement decouuertes : alors deux ou trois personnes se jettent promptement dans vn Canot, courent sus, & les abordent facilement, ils leurs passe vn lac eoulant dans le col, ou dans vne patte, ou bien n'ayant point de corde, il les faut prendre avec la main par dessus le col au deffaut de l'escaille. On les prend quelquefois toutes deux, mais pour l'ordinaire la femelle échappe. Pour lors les masles sont fort maigres & durs, & les femelles en tres-bon point.

La Varre de la Tortuë se fait presque de la mesme façon que celle du Lamantin, excepté qu'au lieu de harpon au bout de la Varre, on y enclae vn cloud carré, long de la moitié du doigt & fort pointu, auquel est attaché la ligne. La Varre estant jettée sur le dos de la tortuë, le cloud s'enfonce iusqu'à la moitié dans l'écaille, qui est toute composée dos, & y

tient comme si elle estoit fichée dans du chesne. La tortüe se sentant frappée, fait les mesmes efforts que le Lamantin, & les Varreurs les mesmes diligences.

Le Terrissage des tortües se fait depuis la Lune d'Auril, iusqu'à la Lune d'Aouft; alors la tortüe se sentant incommodée par l'accroissement, la pesanteur, & le grand nombre de ses œufs, qui sont quelquefois iusqu'au nombre de plus de deux milliers, contrainte qu'elle est par vne necessité naturelle, qui ne se peut differer; de nuiët elle quitte la mer, & vient reconnoistre le long de la riuë vn lieu propre pour se descharger de son fardeau, ou au moins d'vne partie. En ayant reconnu vn propre pour cét effet, qui doit estre vne Anse de sable (c'est la bordure du riuage) elle ne pond pas cette nuiët, mais se retire tout doucement dans la mer remettant la partie à la nuiët suiüante, ou à vne autre bien prochaine. Tout le long du iour elle se promene paisant l'herbe sur des rochers dans la mer, sans toutefois s'esloigner du lieu où elle doit pondre.

Le Soleil venant sur son declin, on la voit paroître tout proche de la lame, regardant deçà & de là, comme si elle se deffioit des embusches. Si elle voit quelqu'vn sur le bord du riuage, elle va chercher ailleurs vn lieu plus assure: que si elle n'apperçoit personne, elle vient à terre à la faueur de la nuiët, & apres auoir bien regardé de tous costez, elle se met à traouiller, & à creuser dans le sable avec

les pattes de deuant , fait vn trou tout rond , large d'vn pied & profond de deux ; ce qui estant fait, elle s'ajuste le dessus , & se met à vous conter du derriere deux ou trois cens œufs , gros & ronds comme des balles de jeu de paulme. L'escaille de ces œufs est souple comme du parchemin moüillé; leur blanc ne cuit iamais , quoy que le iaune durcisse facilement. La tortüe demeure plus d'vne bonne heure occupée à pondre , & pendant ce temps, vn chariot luy passeroit sur le corps, sans qu'elle se bougeast de la place. Ayant acheué de pondre sans qu'on l'ait interrompuë, elle bouche si proprement le trou, & remuë tant de sable tout autour, qu'on a toutes les peines du monde à les trouuer. Cela fait, elle les abandonne & s'en retourne à la mer. Les œufs se couuent d'eux-mesme dans le sable, où ils s'ont quarante iours, au bout desquels les petites fortes grosses comme de petites cailles , & fuyent droit à la mer, sans qu'on leur en ayt monstré le chemin. Estant prises auant que d'y estre arriuées, on les fricasse routes entieres , & c'est vn mest delicieux.

Quantité de *Requems*, & autres grands poissons leur font vne cruelle guerre , & en auallent quasi autant qu'il en descend en la mer : & c'est vn dire commun des habitans, que si de chaque ponaison il en réchappent deux, toute la coste en seroit couuerte. Celles qui échappent se retirent dans des marests ou estangs d'eau salée, sous des roches, & dans des racines d'arbres qui sont dans la mer, où ils viuent
jusqu'à

iufqu'à ce qu'ils foient en eſtat de fuyr ou de ſe defendre. Elles ne terriffent iamais que de nuict, & meſme elles attendent que la Luné ſoit couchée. Quand il pleut, qu'il eſclaire, & qu'il tonne à tout rompre, c'eſt alors qu'elle territ en plus grande abondance.

Si-toſt que la Tortüe commence à terrir, nos François ſe mettent en campagne ſix ou ſept enſemble, & équippent vn Canot qui porte dix, douze, ou quinze barils, ou quelquefois trois ou quatre tonneaux. Chacun contribuë également en victuaille & en ſel pour ſaler la viande, & vont chercher au loin les Anſes les plus frequentées des Tortües, & là, diuiſant la nuict en quatre, chacun garde, & fait ſentinelle le quart de la nuict, & fait des reueües de temps en temps tout le long de l'Anſe. Ayant rencontré quelque tortüe, ils la tournent ſur le dos, & la laiffent là iufqu'au lendemain, ſans craindre qu'elle ſe puiſſe retourner. S'il arriue qu'elle ſoit ſi grande, qu'un homme n'en puiſſe venir about, il la met aiſément à la raiſon, luy cinglant quatre ou cinq coups de maſſuë ſur le bec. Ceux qui ſe veulent donner du plaifir ſe mettent ſur ſon dos, luy bouchent les yeux de leurs doigts, & la conduifent où bon leur ſemble; mais fut-elle à dix lieües dans la terre, ſi on la laiffe en liberté, elle prend ſa route droit à la mer, quand meſme on luy auroit fait faire cent tours.

Le Caret vient reconnoiſtre la terre dix-ſept iours auparauant, que de pondre ſes œufs; de ſorte

que rencontrant vn train de Caret, si on ne trouue point ses œufs, il y faut venir le dix-septieme iour en suiuant, & indubitablement on l'attrapera.

De plusieurs Poissons à Coquilles.

§. XIV.

IL se trouue encore tout le long de cette coste grand nombre de Homars, qui est vne façon d'escreuisse de mer; & ie crois que c'est ce que les Pescheurs de nos costes appellent, Paon de mer. l'en ay veu vn que trois hommes n'auroient pû manger: la chair en est fort indigeste, comme aussi celle des Cancres de mer qui s'y trouuent en grand nombre, & de toutes les façons.

Il y a vne grande quantité de *Burgaux*, desquels on tire la Burgadine, plus estimée des ouuriers en nacre que le nacre de perle. On y trouue aussi grand nombre de pourcelaines de couleur d'agate, & vne infinité d'autres petits coquillages assez beaux: Des Moules en plusieurs endroits: & des huîtres pas plus grosses que les petites d'Angleterre. Il y en a vne sorte qui a vn barbillon dans le milieu, & ie crois qu'elle est dangereuse, car elle a vn goust acré qui ne témoigne rien de bon.

DES POISSONS

DE RIVIERE.

CHAPITRE SECOND.

Du petit Titiry.

§. I.

IL se trouue dans la pluspart des riuieres de toutes ces isles, de petits poissons que les Sauvages appellent *Titiry*. Ils ne sont pas plus gros que de petits fers d'éguillettes : leur corps est tout marqué de noir & de gris, & ont vne petite empennure sur le dos, & vne sous le ventre: deux petites nageoires proche de la teste; & vne queue de la mesme estoffe: mais tout cela est meslé de trois ou quatre couleurs, de rouge, de vert, & de bleu. Ces couleurs sont si viues, qu'il semble que ce soit de l'émail appliqué sur luy. Cela ne paroist pourtant guere, si ce n'est dans l'eau, lors qu'ils se ioüent & font de petites caracoles les vns apres les autres. Je crois que ce sont les masses qui ont ces auantages de couleur; car la pluspart n'en ont point.

Plusieurs fois pendant l'année, on les voit remonter de la mer vers la montagne en si grande quantité, que les riuieres en sont toutes noires. Or comme nos riuieres sont torrens, qui se precipitent avec impetuosité à trauers des rochers, ces petits

poissons gagnent tant qu'ils peuuent le long des riuies où les eaux sont moins rapides ; & quand ils rencontrent vn fault-d'eau, dont la rapidité les emporte, ils se jettent hors de l'eau, & s'attachent contre la roche, & se glissent à force de remüer, iufqu'au dessus du courant de l'eau. Vous en voyez plus de deux pieds de large, & plus de quatre doigts d'espois, attachez sur vne roche, qui tous les vns sur les autres s'efforcent à qui aura plustost gagné le dessus, c'est là où on les prend; car il ne faut que mettre vn vaisseau dessous, & les pousser dedans avec la main. Vn chacun en fait de bons repas lors qu'ils remontent, sans qu'on s'apperçoie aucunement qu'ils diminüent. J'ay creu fort long-temps qu'ils descendoient à la mer pour y jeter leur rogue, & qu'estant formez ils remontoient à la montagne : mais j'ay changé d'opinion depuis que j'ay remarqué, que cela n'arriue que deux ou trois iours apres de grandes auallaffes d'eau qui les entraînent à la mer, & que mesme la plupart sont tous pleins de rogue en remontant.

De quelques poissons qui ont du rapport avec ceux de la France.

S. II.

DE tous les poissons qui se trouuent dans la Guadeloupe, il ne s'en rencontre point de semblables à ceux de la France, si ce n'est quelques anguilles, de petites loches, des testars aussi gros

que la jambe , & des *Mulets* en grande quantité. Tout le reste font des poissons plats aussi grands que des carpes, mais tout differents : ces poissons estant pris avec la ligne , & éleuez hors de l'eau, grondent comme des petits cochons, leur goust est excellent.

J'ay vne fois pris vn poisson dans vne riuiere de la grande terre , qui auoit plus de deux pieds entre queüe & teste, il estoit semblable à vne carpe, & en auoit mesme le goust ; mais toutes ses écailles estoient rouges comme du sang.

Taurois encore en ce traité à faire la description de plusieurs autres poissons, comme de la *Bonite*, des *Carangues*, des *Capitaines*, des *Sardes*, des *Grandes escailles*, des *Lunes*, des *Bourfes*, des *Grondeurs*, des *Laquais*, des *Perroquets marins*, & de tous les poissons de roche, qui sont en tres-grand nombre, & d'une infinité d'autres, desquels ne scachant rien de bien particulier, & qui soit digne d'estre remarqué, le me contenteray de dire qu'ils sont tres excellents, & en si grande quantité tout le long de cette coste, que d'un seul coup de filet, on en charge quelquefois vne chaloupe.



II. TRAITE.

DES ANIMAUX DE L'AIR.

DES OYSEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Pour le regard des oyseaux , l'Amerique sans contredit l'emporte par dessus toutes les parties du monde : car s'il est question de la beauté, il y a-il rien de plus beau que les *Canuets*, les *Aras*, & les *Perroquets*, desquels toutes ces terres sont remplies, & qui sont autant dissemblables en beauté de plumage, qu'ils habitent des terres, d'isles & de costes differentes? il est indubitable que la pluspart d'iceux iroient de pair avec le *Phenix* (s'il est vray toutefois que le *Phenix* ayt vn autre estre que celuy qu'il s'est acquis dans l'opinion des trop credules.) Ceux qui ont veu le *Flamand* en vie; auoüeront ingenuëment qu'il doit tenir rang entre les plus beaux oyseaux du monde. Je ne dis rien des *Tocans*, des *Occols*, & d'autres qu'on nous apporte de la terre ferme, qui nous rauissent de la beauté de leurs plumages. J'ay veu quelques vestemens qui estoient faits des dépouilles de ces oyseaux par quelques femmes sauuages, qui auroient fait honte aux rabits & aux draps d'or de l'Eu-

rope. Mais combien Dieu a-il renfermé des gentilleses dans le petit *Colibris*, qui semble est vn ra-courcy de tout ce qu'il y a de plus beau dans le plumage de tous les autres oyseaux, & n'auoir esté fait que pour contenter la veüe des hommes? Ceux qui frequentent les costes des isles Occidentales, sont témoins de cette verité: mais comme dans cét ceuure tout mon but n'est autre que la satisfaction des curieux, j'ay crû à propos de le faire voir dans le destail.

De l'Arras.

§. I.

Nous auons dans la Guadeloupe trois sortes de Perroquets, à sçauoir l'Aras, le Perroquet, & la Perrique, tous differens de ceux qui se rencontrent dans les isles circonuoisines; car chacune d'icelles a ses Perroquets tous dissemblables en grandeur de corps, en ton de voix, & en diuersité de plumage.

L'Aras est vne sorte de Perroquet plus grand que tous les autres; car quoy que les Perroquets de la Guadeloupe soient plus grands que tous les autres Perroquets, tant des isles que de la terre ferme; ce-luy-cy les surpasse d'vn tiers en grandeur. Il a la teste, le col, le ventre, & le dessus du dos, de couleur de feu: Ses aisles sont mellées de plumes iaunes, de couleur d'azur, & de rouge cramoisy: Sa queüe est toute rouge, & longue d'vn pied & demy; les Sauua-

gés se panadent des plumes de sa queüe, & en font grande estime: ils s'en fichent dans les cheveux, s'en passent dans le gras des oreilles, & dans l'entre-deux des narines pour leur seruir comme de mouftaches, & ils s'imaginent tout debout qu'ils en font beaucoup plus gentils & dignes d'estre admirez des Europeans.

Cet oyseau vit de graines & de quelques fruiçts qui croissent sur les arbres: mais principalement des pommes de *Mancenille*, qui est vn tres-subtil & caustic poison aux autres animaux. C'est la chose la plus belle du monde, que de voir dix ou douze Aras sur vn arbre bien vert, iamais on ne vit vn plus bel émail. Il a le ton de la voix fort & perçant, il criaille toufiours en volant; ceux qui les sçauent contrefaire, les font arrester tout court. Il a le port graue & assure, & tant s'en faut qu'il s'estonne pour plusieurs coups de fusils tirez sur l'arbre où il est branché; qu'au contraire il regarde & conduit de l'œil ses compagnons, qui tombent morts à terre, sans s'en esbranler aucunement; si bien qu'on en tire quelquefois cinq ou six sur vn mesme arbre, sans qu'ils fassent mine de s'enuoler.

Les Sauvages se seruent d'vn plaisant stratagemme pour les prendre vifs: ils espient l'occasion de les trouuer à terre, mangeans des fruiçts qu'ils ont fait tomber des arbres; ils s'en approchent doucement à la faueur des arbres, puis tout à coup ils se prennent à courir, frappant des mains & remplissant l'air de cris & de hurlemens, capables non seulement

ment d'espouenter des oyseaux, mais de jeter de la terreur dans les cœurs les plus hardis. Alors ces pauvres oyseaux surpris & éperdus, comme s'ils auoient esté inopinément frappez d'un coup de foudre, perdent le souuenir de leurs ailles, qui sans doute les pourroient garantir, & faisans de nécessité vertu, ils se couchent sur le dos, se mettent sur la defensiue, & se font tous blancs des armes que la nature leur a donné, c'est à dire, du bec & des ongles, desquels ils se defendent si vaillamment, que pas vn des Sauvages n'oseroit mettre la main dessus: si bien qu'ils sont contraints de se tenir tout autour d'eux, criant & heurlant comme des enragez, iusqu'à ce qu'un d'eux apporte vn gros baston, lequel il applique sur le ventre de l'oyseau, qui ne manque pas aussi-tost de le saisir du bec & des griffes: mais pendant qu'il s'amuse à mordre, les Sauvages le lient & le garottent si estroitement sur le baston, qu'ils en font par apres tout ce qu'il leur plaist, & bien souuent les rendent priuez, & leur apprennent à parler; mais ils ne parlent iamais mieux que les Corbeaux de l'Europe.

La chair de cet oyseau est fort dure, & estimée de plusieurs, mal saine, & mesme veneneuse, ie n'en ay pourtant iamais veu de mauvais effets, quoy que nos habitans en mangent fort souuent.

Des Perroquets.

§. II.

LE Perroquet de la Guadeloupe est quasi gros comme vne poulle, il a le bec & les yeux bordez d'incarnat : Toutes les plumes de la teste, du col, & du ventre sont de couleur violette, vn peu meslée de vert & de noir, & changeantes comme la gorge d'vn pigeon : Tout le dessus du dos est d'vn vert fort brun ; trois ou quatre des maistresses plumes de ses ailles sont noires ; toutes les autres sont iaunes, vertes & rouges. Il a sur les deux gros des ailles, deux belles roses composées des mesmes couleurs. Quand il herisse les plumes de son col, ils'en fait comme vne fraise autour de la teste, belle à merueille, dans laquelle il se mire, comme le Paon fait dans sa queuë. Il a la voix forte, parle tres-distinctement, & apprend promptement, pourueu qu'on le prenne ieune. Il vit de fruiets sauuaiges qui croissent dans les forests, exceptez qu'ils ne mange point de *Mancenille*. La graine de *Coton* l'enyure, & opere en luy tout ce que l'excez de vin fait en l'homme, & pour lors on les prend avec beaucoup de facilité.

Le goust de sa chair est excellent, mais changeant, selon la qualité de la nourriture qu'il prend ; car s'il mange de la graine d'*Acaïou*, sa chair a vn goust d'ail assez agreable ; si de la graine de bois d'inde, elle sent le cloud de girofle & de canelle ; si des

graines ameres, il deuiant amer comme fiel: Quand il mange de la pomme de *Ienippa*, sa chair deuiant toute noire, mais elle ne laisse pas d'estre de tres-bon goust. Quand il se nourrit de prunes de *Momins*, de *Cachimas*, & de *Gonyanes*, il est dans son embonpoint, & alors nos François en font vne estrange desgast.

Des Perriques.

§. VII I.

CE que nous appellons Perriques, sont de petits Perroquets tout verts, gros comme des Pies, & qui à vray dire, ne sont que de petits cajoleurs, qui ne peuuent non plus garder le silence que le cliquet d'un moulin. Ils volent en bande, & se branchent tousiours sur les arbres les plus feuillus & les plus verts; de sorte qu'on ne les peut que bien difficilement apperceuoir: Et là vous les entendez cajoler & dégoïser pesle-messe vn certain petit jargon si éclatant & si importun, qu'ils estourdissent les oreilles des passans: Et s'ils entendent qu'on parle bien haut, ils haussent le ton de la voix, & veulent tousiours auoir le dessus. Ils se nourrissent comme les autres Perroquets, mais la chair en est beaucoup plus delicate. Ils apprennent fort facilement à chanter, à parler, à siffler, & à contrefaire toutes sortes d'animaux. Ils sont plus gaillards, & donnent plus de diuertissement que tous les autres Perroquets.

Toutes ces trois especes de Perroquets nichent dans les creux des arbres : leurs nids sont faits de branches, de mousse, de coton, & de plumes. Les œufs ont la cocque de couleur de vert de mer. Estant éclos ils ne font que piailler & cancaner, iusqu'à l'âge de six ou sept mois. l'en ay veu parler distinctement avant que d'auoir quitté le *Cancanage*.

Du Flamand.

§. I V.

LE Flamand est vn oyseau gros comme vne oye sauvage; il a les plumes de couleur de Nacara, & est le plus haut monté de tous les oyseaux que j'aye iamais veu en ma vie: car la jambe, qu'il n'a pas plus grosse qu'un doigt depuis le pied iusqu'à la iointure, a vn grand pied & demy de roy: & autant depuis cette iointure iusqu'à son corps. Il a la jambe toute rouge, & le pied à demy marin: il a le col rouge, fort menu pour la grandeur de l'oyseau, & long d'une demy thoise. Il a la teste ronde & petite, à laquelle est attaché vn gros bec, long de quatre poulces, moitié rouge, & moitié noir, & recourbé en forme de cueilliere, avec lequel il va chercher au fond de l'eau sa nourriture. Il faut remarquer que les ieunes sont beaucoup plus blancs que les vieux, & qu'ils rougissent à mesure qu'ils auancent en âge. l'en ay veu aussi quelques vns qui auoient les ailles meslées de plumes rouges, noires & blanches, & ie crois que ce sont les masses.

Ces oyseaux ont le ton de la voix si fort, qu'il n'y a personne, en les entendant, qui ne creust que ce sont des trompettes qui sonnent. Ils sont rares, & ne se voyent iamais, sinon dans les salines les plus estoignées du peuple. Ils sont tousiours en bande, & pendant qu'ils ont la teste cachée barbottant dans l'eau, comme les Cygnes, pour trouuer leur mangeaille: il y en a tousiours vn en sentinelle, tout debout; le col estendu, l'œil circonspect, & la teste inquiete: Si tost qu'il apperçoit quelqu'vn, il sonne la trompette, donne l'alarme au quartier, prend le vol tout le premier, & tous les autres, le suiuent. Ils volent en ordre comme les Gruës; que si on les peut surprendre, ils sont si faciles à tuër, que les moindres blessures les font demeurer sur la place. La chair en est excellente, quoy qu'elle sente vn peu la marine. Mais sur tout la langue passe pour le plus friand morceau qui puisse estre mangé.

On les escorche, & de leur peau on en fait des fourrures, que l'on dit estre tres-vtiles à ceux qui sont trauaillez des froidures & debilité d'estomach.

Du Colibris.

S. V.

LÉ Colibris est le plus petit, & le plus gentil de tous les oyseaux du monde. Dans toutes les Indes Occidentales, il s'en trouue communément de deux sortes, qui toutes deux disputent de la beau-

ré avec des auantages si égaux, que ie ne sçay de quel costé pencher pour donner mon suffrage: l'ayme micux laisser cela indecis, & me contenter seulement d'en faire icy la description, afin qu'avec connoissance de cause, vous puissiez comme vn autre Pâris, donner la pomme d'or à qui elle appartient.

Le plus petit n'est pas plus gros que le petit bout du doigt: il a toutes les grandes plumes des ailles & celles de la queüe, noires: Tout le reste du corps & le dessus des ailles est d'vn vert brun, rehaussé d'vn certain vermeil, ou lustre, qui feroit honte à celuy du velours & du satin; il porte vne petite huppe sur la teste, de vert naissant, enrichy d'vn surdoré, qui brille & éclate comme s'il auoit vne petite estoille au milieu du front: il a le bec tout noir, droit, fort menu, & de la longueur d'vne petite épingle.

Le plus gros est enuiron la moitié gros comme le petit Roytelet de la France; il a les ailles & la queüe de mesme que le premier: Toutes les plumes de dessus le dos sont de couleur d'azur, il ne porte point de huppe sur la teste; mais en recompense elle est couuerte, & toute la gorge iusqu'à la moitié du ventre, d'vn certain velouté cramoisy changeant, & qui exposé à diuers iours, fait comme l'Iris, parade de mille belles couleurs, sans en déterminer aucune. Ceux-cy ont le bec fort long, & fait en bec de Corbin.

Les femelles des premiers n'ont point la petite huppe sur la teste, non plus que celles des seconds,

l'ornement de la teste & du ventre. Le Soleil n'est pas plustost leué, que vous les voyez voltiger autour des fleurs, comme de petites fleurs celestes qui viennent courtirer celles de la terre, & sans iamais poser les pieds, vous leurs voyez donner mille baisers, fourrant leur petite langue (qui est composée de deux petits filets, & toute semblable à celle d'une vipere.) Jusqu'au centre de la fleur, d'où ils tirent en mesme temps le plaisir & l'utilité, le miel & leur nourriture.

Je n'ay iamais rien veu en ma vie de plus gentil, ny de plus artistement trauaillé, que le nid de ces petits oyseaux: ils le font ordinairement sur les petites branches d'un Oranger ou d'un Citronier, ou sur les foibles cyons des Grenadiers, & bien souvent dans les Cafes sur le moindre festu replié, qui pend de la couuerture. La femelle bastit le nid pendant que le masle va chercher les materiaux, qui sont du coton, qui n'ay iamais esté mis en oeuvre, & qu'il cueille luy-mesme sur les arbres; de la plus fine mousse des forests, & de petites escorces de gommiers. Il y a veritablement du plaisir à voir cette petite mesnagere en besogne: elle reuest premiere-ment la branche, où le festu sur lequel elle doit faire son nid, de coton, à la largeur d'un pouce, & si ferrement que tout le petit édifice ne peut estre esbranlé; puis elle élue là dessus un petit rond de coton, de la hauteur d'un doigt, qui est comme le fondement. Cela fait elle carde, s'il faut ainsi dire, tout le coton que luy apporte le masle, & le remue

quasi poil à poil avec son bec & ses petits pieds, puis elle en forme son nid, qui n'est pas plus grand que la moitié de la cocque d'un œuf de pigeon : à mesure qu'elle élève le petit édifice, elle fait mille petits tours, pollissant avec sa gorge la bordure du nid, & le dedans avec sa queue : puis elle reueft tout le dehors de ce petit édifice, de mousse, & de ces petites escorces de gommiers qu'elle colle tout à l'entour du nid, pour le garantir des iniures du temps.

Tout cela acheué elle pond dedans deux œufs, guere plus gros que de petits poix, blancs comme de la neige. Le mâle & la femelle les couuent alternatiuement l'espace de dix ou douze iours, au bout desquels les deux petits paroissent pas plus gros que des moucherons. Je n'ay iamais pû remarquer en quoy consiste la bechée que la mère leur apporte, sinon qu'elle leur donne sa langue à suc- cer, que ie crois estre toute emmiellée du suc qu'elle tire des fleurs.

Quelques-uns de nos François les tirent à coups de fusils, chargez d'une petite pincée de sable au lieu de plomb : mais cela les dépouille de leur plumage, & fait beaucoup perdre de leur lustre : mais nous auons appris des Sauvages vne methode pour les prendre vifs, faisant vne petite verge de roseau fort desliée de la longueur de deux pieds, laquelle on attache à vne baguette de dix ou douze pieds, & ayant incisé vn arbre que les François appellent *bois de soye*, on reçoit le lait qui en sort, lequel à for-

ce de le remüer sur la main, l'espoisit & deüient en gluë, plus subtile & plus tenace que celle de la France. Cela fait on engluë la petite verge, & s'estant caché sous vn arbre qui soit fleury, ces petits oyseaux viennent à voltiger autour des fleurs, & pendant qu'ils s'occupent à les succer, on les touche facilement avec le bout de la verge, à laquelle ils demeurent attachés. Les ayant pris, on les fait seicher à la cheminée dans de petits cornets de papier, de peur que la fumée ne les gaste.

De la Fregate.

§. VI.

L'Oyseau que les habitans des Indes appellent *Fregate* (ie crois à cause de la vifesse de son vol) n'a pas le corps plus gros qu'une poule : il a l'estomach extrêmement charnu. Toutes ses plumes sont noires commé celles du Corbeau : il a le col moyennement long, la teste petite, deux gros yeux noirs, & la veüe autant ou plus perçante que celle de l'Aigle : il a le bec assez gros, tout noir, long de six à sept poulces, tout droit ; mais le dessus est recourbé par l'extremité, en forme de crochet : il a les pattes fort courtes, deux griffes comme celles d'un vautour, mais toutes noires : il a les ailles si prodigieusement grandes, que de l'extremité de l'une à l'autre, il y a quelquefois sept à huit pieds : & non sans beaucoup de sujet, car ces ailles luy sont bien necessaires pour faire ce qu'il fait, s'écartant

quelquefois des terres de plus de trois cens lieües; Il a beaucoup de peine à se leuer de dessus les branches; mais quand il a vne fois pris son vol, vous luy voyez fendre l'air d'un vol paisible, tenant les ailles estenduës sans presque les remüer, ny se fatiguer aucunement. Si quelquefois la pesanteur de la pluye, ou l'impetuosité des vents l'importune; pour lors il braue les nües, se guinde dans la moyenne region de l'air, & se dérobe de la veüe des hommes. Mais quelque haut qu'il puisse estre, il ne laisse pas de reconnoistre fort clairement les lieux où les *Dorades* donnent la chasse aux poissons volans; & alors il se precipite du haut de l'air comme vn foudre, non toutefois iusqu'au raz de l'eau; car il seroit bien en peine pour s'en releuer, mais quand il est à dix ou douze thoises de l'eau, il fait vn grand caracolle, & se baisse comme insensiblement, iusqu'à venir raser la mer, au lieu où la chasse se donne, & en passant il prend le petit poisson au vol dedans l'eau, du bec & des griffes, & souuent de tous les deux ensemble.

Le masle porte vne grande creste rouge comme celle du coq, non sur la teste; mais sous la gorge. Cette creste ne paroist pourtant qu'à ceux qui sont bien vieils.

Or tout ainsi que dans l'Europe, les Herons ont des heronieres, qui sont certains petits cantons de bois qui leur sert comme de lieu de refuge où ils s'assemblent, se reposent, se conseruent, & multiplient leur espece; de mesme ces oyseaux ont eu

fort long-temps vne petite isle dans le petit cul-de-sac de la Guadeloupe, qui leur seruoit comme de domicile, ou plustost d'une fregatiere, où toutes les fregates des enuirons venoient se reposer la nuit, & y faire leur nid dans la saison. Cette petite isle a esté nommée *l'islette aux Fregates*, & en porte encore le nom, quoy qu'elles ayent changé de lieu; car aux années mil six cens quarante-trois & mil six cens quarante-quatre, plusieurs personnes leur firent vne si rude chasse, qu'elles furent contraintes d'abandonner cette isle; & moy-mesme pouffé par les auantageux recits qu'on me faisoit de l'huile qu'on tire de ces oyseaux, ie leur fus donner la dernière chasse, & en pris moy trois ou quatriéme, plus de cent en moins de deux heures. Nous surprinions les grandes sur les branches, ou sur leur nid, & comme ils ont beaucoup de peine à prendre leur vol, nous auions le temps de leur sangler des coups de bastons, (que nous auions longs comme des picques) au trauers des ailles, & elles demouroient tout court à demy estourdies. Il n'y en eut pas vne de toutes celles qui prirent le vol, qui n'eut mal au cœur en partant, & qui ne nous vomit deux ou trois poissons grands comme des harans à demy cuits. Ie crois que c'estoit pour se descharger, afin de voler avec plus de facilité.

L'huile ou la graisse de ces animaux est vn souverain remede pour la goutte scyatique, & pour toutes autres prouenantes de cause froide. On en fait cas dans toutes les Indes comme vn tresor.

Du grand Gofier.

§. VII.

IVsq'icy vous n'avez rien veu que de beau, de gentil, & de gaillard; mais vous allez voir la description d'un oyseau le plus laid & le plus triste de l'Amerique. Ce grand Gofier (que quelques-vns appellent Pelican d'eau) est un oyseau, qui quant aux pattes, au corps, à la queue, & aux ailles, est tout semblable à un oye; la couleur de ses plumes est d'un gris cendré: il a la teste deux fois grosse comme celle d'une oye, mais voutée & couverte d'un plumage blanc & raz, qui le fait paroistre de loin comme pelé & chauué. Il a les deux costez de la teste plate, dans lesquels sont enfoncez deux petits yeux, qui au lieu de luy servir d'ornement, le font paroistre plus laid. Son bec est long d'un bon pied de Roy, & plus; large de deux poulces, tout gris, & rayé depuis un bout iusqu'à l'autre. Le dessous du bec est composé de deux petits osselets, ployables, lesquels estant bien ioints par le bout, sont pourtant separez iusqu'à la teste, aux deux côtez de laquelle ils s'emboitent comme les mantibules. La peau du dessous de son col (qui est fort espoisse, sans plume, toute grize, souple & plus extensible que du chamois, & douce comme du satin) se vient ioindre à ces deux petits osselets, en sorte que le dessous de ce bec sert comme de cercle pour ouvrir & fermer la gueulle de son sac, de

la gipciere, ou de son grand gosier. Qu'on le nomme comme on voudra, ie puis assure sans hyperbole, qu'il tiendra plus de poissons, que six hommes bien affamez n'en scauroient manger en vn bon repas.

A peine le iour leur a-il fait ouurir les yeux, qu'ils se mettent en campagne, volants à raz de l'eau tout le long de la coste, iusqu'à ce qu'ils ayent trouué vn lieu où il y ayt quantité de poissons. L'ayant rencontré, ils se leuent vne picque ou deux dedans l'air, & chacun d'eux choisissant sa proye, tout à coup ils serrent les ailles, roidissent le col, dressent le bec, & se laissent tomber la teste deuant, comme s'ils estoient morts, & cela si à propos, que rarement ils manquent leur proye, laquelle ils engloutissent toute viue dans ce gouffre de Gosier. Cela fait, ils se releuent, quoy qu'avec beaucoup de peine, & tout incontinent se laissent retomber pour en faire de mesme, continuant ce petit jeu, iusqu'à ce qu'ils ayent gagné de quoy emplir leur sac, tant qu'il en regorge.

Quand ils sont bien saouls, ils se retirent à l'écart, & se vont poser sur quelque pointe de rocher, qui paroist au dessus de l'eau, & se tiennent là iusques au soir, comme tous tristes, les yeux fichez dans la mer, sans branler, non plus que s'ils estoient de marbre. Le soir venu, ils retournent à la Chasse comme le matin, & ayant bien souppé, ils se retirent dans certains petits islets qui leur seruent de retraite, comme nous auons dit cy-deuant des fre-

gattes: Quoy qu'ils ayent les pieds plats & marins comme les oyes, ils ne laissent pas de se brancher & nicher sur les arbres. La chair de cét oyseau est baueuse, & sent si fort le marescage, qu'il se faut faire violence pour en manger. Je crois que leur graisse est aussi bonne que celle des Fregates, si on en vouloit user. On se sert de leur peau pour faire des fourrures, comme de celle du Flamand.

Du Crabier.

§. VIII.

Outre les Herons communs que nous auons en France, & qui se voyent assez communément aux Indes, il y en a vne seconde espeece que les habitans appellent *Crabiers*, parce qu'ils ne viennent que de Crables. Cét oyseau est de la grosseur d'un chapon, & ne luy cede nullement en bonté: il a les pieds iaunes, le col vn peu plus court que celui du Heron commun, la teste timbrée d'un beau panache d'égrette tres-fine & de couleur d'ardoise. Il en a aussi quelques-vnes sur le dos: Cét oyseau a quatre raches iaunes, larges d'un pouce, & longues de deux, sous le ventre, & deux aux deux cuisses, qu'il faut couper soigneusement, d'autant qu'elles sont ameres comme fiel.

Des Mauues, des Foux, & des Festu-en-cul.

§. I X.

IL n'est pas necessaire de faire icy vne longue description des Mauues, dautant qu'elles sont suffisamment conuës tout le long des costes de France. Je me contenteray seulement de dire, qu'il y a quantité de petits islets qui en sont si remplis, que tous les Sauvages en passant en chargent leurs Pirogues, qui tiennent bien souuent autant qu'une bonne chaloupe. Mais c'est vne chose plaisante de les voir accommoder par ces Sauvages; car ils les jettent tout entiers dans le feu sans les vuidér ny plumer; & la plume venant à se bruller, il se fait vne croutte tout autour de l'oyseau, dans laquelle il se cuit. Quand ils le veulent manger, ils leuent cette croutte sous laquelle l'oyseau est blanc, comme neige, puis l'ouurant par la moitié, ils en tirent toute la farce, c'est à dire, tripes & boudins, & tout ce qu'il y a dedans. Cependant, l'oyseau n'en a pas plus mauuais goust.

L'oyseau que les habitans appellent *Fou*, est aussi vne espee de Mauue, il est gros comme vn Corbeau: il a le dessus du dos tout noir, & le ventre blanc, il est appelé fou, parce qu'estant vn peu trop escarté des terres, s'il voit vn nauire, il ne manquera pas de se venir percher sur les masts, & bien souuent si on alonge le bras hors du vaisseau, il se vient reposer dessus & se laisse prendre.

Le *Festu-en-cul*, est vne autre espece de Mauue, & gros comme vn pigeon ; Cét oyseau est tout blanc comme la neige, il a le bec rouge, & deux plumes blanches longues de deux pieds, & estroites, qui luy seruent de queue, & c'est ce qui luy a fait donner ce vilain nom. Il s'écarte extremément des terres, l'en ay veu moy-mesme éloignez de plus de trois cens lieuës de terre, de quelque costé que ce fut. Les Sauvages se seruent des plumes de sa queue pour se parer, & les estiment beaucoup.

De tous les oyseaux de riuere & de marests.

§. X.

IL se trouue dans toutes les riuieres des deux culs-de-sac de la Guadeloupe, dans les estangs & pays marecageux, grand nombre de Canarts, Serceilles & *Vigeons* (qui est vne autre sorte de Canard, qu'on ne voit pas en France, lesquels de nuict quittent les riuieres & estangs, & viennent foüir les patates dans les jardins, d'où est venu le mot de Vigeoner, tant vsité dans les Indes, pour dire defraciner les patates avec les doigts.

Les poulles d'eau y sont aussi fort communes, comme aussi les aigrettes & pies de mer ; mais sur tout les becassines, pluuiers, chevaliers, aloüettes de mer, & autres petits oyseaux de marine, se trouuent en telle quantité dans toutes les salines, que c'est vne chose prodigieuse.

De l'oyseau appelé Diable.

§. XI.

LE Diable est vn oyseau nocturne, ainsi nommé par les habitans des Indes, à cause de sa laideur. Il est si rare, que ie n'en ay iamais pû voir vn seul, sinon de nuict, & en volant. Tout ce que i'en ay pû apprendre des Chasseurs, est que sa forme approche fort de celle du Canard, qu'il a la veüe affreuse, le plumage meslé de blanc & de noir; qu'il repera dans les plus hautes montagnes, qu'il se ter-rit comme le lapin dans des trous qu'il fait dans la terre, où il pond ses œufs, les y couue & y esleue ses petits, ien ay pû apprendre de quelle viande il les appatelle. Quand il paroist de iour, il sort si brusquement qu'il épouuente ceux qui le regardent. Il ne descend iamais de la montagne que de nuict & en volant, il fait vn certain cry fort lugubre & effroyable. Sa chair est si delicate, qu'il ne retourne point de Chasseurs de la montagne, qui ne souhaite de bon cœur auoir vne douzaine de ces Diabes pendus à son col.

De trois sortes d'oyseaux de proye: sçauoir, du Mansfenil, du Pecheur, & des Esmerillons.

§. XII.

LE Mansfenil est vn puissant oyseau de proye, qui en sa forme & en son plumage a tant de

resemblance avec l'Aigle, que sa seule petitesse l'en peut distinguer, car il n'est guere plus gros qu'un faulcon : mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes. Quoy qu'il soit si fort & si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oyseaux qui n'ont presque point de deffense, comme aux Griues, Aloüettes de mer, & semblables petits oyfillons, & tout au plus aux Ramiers & Tourterelles. Il vit aussi de Serpens & de petits Lezards; Il se pose ordinairement sur des arbres secs, les plus hauts & qui sont esleuez au milieu des habitations, & c'est là d'où les habitans les tirent à coups de fusils, ses plumes sont si fortes & si serrées, que si on ne le prend à rebrousse plumes, le plomb n'a point de prise sur luy. La chair en est vn peu noire, mais elle ne laisse pas d'en estre excellente.

II Le Pecheur est tout semblable au Mansefenil, hormis qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles de dessus la teste, noires : Ses Griffes sont vn peu plus petites. Ce Pescheur est vn vray voleur de mer, qui n'en veut non plus aux animaux de la terre, qu'aux oyseaux de l'air; mais seulement aux poissons lesquels il espie de dessus vne branche, ou de dessus la pointe d'un roc. Et le voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, l'enleue avec ses griffes, & le va manger sur vn rocher.

L'Esmerillon ou *Grigris*, est vn autre petit oyseau de proye qui n'est guere plus gros qu'une Griue : il a toutes les plumes de dessus le dos & des ailles, rouges, tachées de noir : & le dessous du ventre, blanc,

moucheté d'hermine. Il est armé de bec & de griffes à proportion de sa grandeur. Celuy-cy ne fait la chasse qu'aux petits Lezards, & aux Sauterelles qui sont sur les arbres, & quelquefois aux petits poulets quand ils sont nouvellement esclôs. Les habitans en mangent; mais s'il n'est bien gras, il ne vaut pas vn coup de poudre, qui est assez chere dans toutes ces illes.

Des Perdrix.

§. XIII.

IL y a dans la Guadeloupe, selon la commune opinion des habitans, de trois sortes de perdrix, rouges, noires, & grizes; lesquelles n'ont iamais passé dans mon esprit que pour des Tourterelles. Voicy mes raisons.

En premier lieu, elles n'ont pas la chair courte comme celle des perdrix de France; elles ont le bec droit, branchent & nichent sur les arbres, elles ne pondent que deux œufs, elles ne couvent ny ne menent leurs petits quand ils sont éclos, mais elles les appatellent dans le nid, comme font les Tourterelles; Or est-il que toutes les Perdrix de l'Europe ont le bec crochu, ne se branchent iamais, font leur nid à terre, pondent grand nombre d'œufs, elles couvent leurs petits, apres qu'ils sont éclos, elles les menent clouffant, chercher leur vie; & que les petits perdreaux suivent leur mere, & la connoissent au son de la peau: Or tout cecy ne se pouvant verificher

des perdrix des Indes, j'ay raison d'inferer que ce sont plustost des tourterelles que des perdrix. Il en faut dire autant des Ortolans de la Martinique, qui sont de petites tourterelles, qui ne sont pas plus grandes que des aloüettes.

Il y a vn fort grand nombre de ces perdrix (apres ce que j'en viens d'écrire, qu'on les nomme comme on voudra) dans toutes les Indes, & c'est vn tres delicat manger: elles sont sujettes au changement de gouft, selon les graines qu'elles mangent.

Des Ramiers.

§. XIV.

Les oyseaux que les habitans appellent Ramiers, sont les vrais bisets de l'Europe: ces oyseaux sont passagers, & ne s'arrestent iamais long-temps en vn lieu: ils suiuent les graines qui ne meurent iamais en mesme temps en tous les endroits des isles. Ils branchent & nichent sur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année. Lors qu'ils rencontrent des graines, ou des fruiets qui leur sont propres, ils y en amasse vne si grande quantite, que les arbres en sont tous couverts; vn chacun en fait grande chere la pluspart de l'année: ils changent aussi de gouft, selon les graines desquelles ils se nourrissent.

Des Griues & des autres petits oyseaux du pays.

S. X.V.

IL y a dans toutes ces isles vne si grande quantité de Griues, qu'on ne scauroit voir vn fruit meur, qui n'en soit endommagé. Il en est de mesme d'un oyseau, que les habitans appellent gros bec, qui a toute la forme d'un moyneau, mais il a les plumes verdastres. Celuy-cy ayant le bec fort dur, fait vn signalé seruice aux autres; car il entame l'escorce des Bannanes qui est fort dure, auant qu'elles soient meures, puis tous les autres l'accompagnent à manger le dedans du fruit.

Il y a aussi dans la Guadeloupe, & non en plusieurs autres isles, vn tres-grand nombre de petits oyseaux noirs fort semblables aux Merles, les habitans les appellent, *bout de petun*, d'autant qu'ils croyent (comme les fols font dire aux cloches, & voyent dans les nuës tout ce que bon leur semble) que cét oyseau dit en son ramage, vn petit bout de petun. Il a la voix fort éclatante; quand il chante il estend les aisles, esparpille la queuë, & danse à la cadence de son chant. Il donne la chasse aux petits lezards & les mange: Il vit aussi de Cassaue qu'il vient dérober iusques dans les cases.

Il y a aussi quantité de petits oyseaux pas plus gros que des Serins, & qui ont le ramage assez semblable, mais ils ne font guere plus de bruit qu'une cygalle. Dans vne grande quantité de nids de

ces petits oyseaux, ie n'y ay iamais trouué plus de trois œufs.

Il y a aussi plusieurs beaux petits oyseaux, qui ont la teste, le dos, & le ventre noir, & les ailles mêlées de rouge, de iauine & de blanc. Ces oyseaux sont dans vn perpetual mouuement: Ils sont tousiours à la fraischeur le long des riuieres & des fontaines, sous des arbres; & là ils font mille & mille tours pour attraper vn moucheron ou vn maringoin, desquels ils se nourrissent.

L'oyseau que les habitans appellent Rossignol, est fort rare dans la Guadeloupe. Il est assez semblable au Roystelet de l'Europe; mais il est vn peu plus gros. C'est le seul de tous les oyseaux que i'aye veu dans les Indes, qui ait vn beau ramage. Il se nourrit de mouches & de petites araignées. Il est autant commun dans la Martinique, qu'il est rare dans la Guadeloupe, il niche mesme fort priuement dans les Cases. Chez vn Lieutenant de mes amis, i'en ay veu vn qui faisoit son nid dans vne callebasse pendue au dessus de sa table. Il y auoit desia trois ou quatre ans que ce petit oyseau iouyssoit de cette faueur, & payoit fort fidellement ses entrées & sorties par de petites chansons fort agreables.

Des Arondelles.

§. XVI.

Les Arondelles sont autant rares dans toutes ces isles, qu'elles sont communes dans l'Euro-

pe ; car pendant sept ou huict ans que i'y ay residé, ie n'en ay iamais veu plus d'une douzaine. Elles n'y paroissent que pendant les cinq ou six mois qu'on les voit en France, & se retirent & se cachent ie ne sçay où, pendant le reste de l'année; ce qui me confirme dans vne opinion particuliere, & contraire à la commune, qui assure que toutes les arondelles changent de climat, & vont passer les six mois de froidures dans des regions plus chaudes, ce qui est vne pure resuerie; car il est tres-certain que dans les regions les plus chaudes, elles font la mesme retraite.

Ie ne veux pourtant pas nier, que celles qui sont voisines des pays chauds ne s'y retirent, lors que le froid les presse: mais il ne faut pas croire la mesme chose de celles qui en sont éloignées, comme celles de la France, & de tout le reste des pays Septentrionaux. Aristote au liure huitième des Animaux, chapitre seizième, est de ce sentiment; Voicy les propres paroles de ce Philosophe naturaliste: *Animum complures conduntur; non, ut aliqui putant, pance; nec omnes ad loca tepidiora abeunt, sed quibus loca eiusmodi sunt vicina solita sedi, ijs eo secedere libet, ut Miluus, Hirundines agere animaduersum est. Quæ autem procul locis eiusmodi morantur, non mutant sedem sed se ibidem condunt: iam enim visa sunt multæ hirundines in angustijs conuallium nudæ atque omnino deplumes.*

Aldroüandus dans son Ornitologie, Tome second, liure dix-septième, chapitre sixième, assure; que plusieurs arondelles se cachent mesme iusques

dans la glace, & s'y conseruent iusqu'au Printemps; auquel temps elles reprennent force, vigueur, & volent comme auparauant. Conformement à cela vn homme digne de foy, m'a asseuré qu'en vn certain village de Moscouie, il luy fut apporté dans vn poëlle vne grande piece de glace, dans laquelle il y auoit plusieurs arondelles gellées, & mortes, au sentiment de tout le monde; & que la glace venant à se fondre, les arondelles sentant le chaud se r'animerent, & prirent le vol comme si elles n'eussent esté qu'endormies. Olaus Eueque de Ypsal en Allemagne, Albert le Grand, & plusieurs autres sont de cette opinion: Et si nous adioustons à cela que les regions chaudes ont beaucoup moins d'arondelles que les froides, il ne se faut pas estonner, si ie soustiens cette proposition, & si i'asseure que les arondelles ne changent point de pays, ainsi que le vulgaire croit; mais qu'elles se retirent dans des creux d'arbres, comme dit le Poëte Claudian.

Vel qualis gelidis pluma labente pruinis.

Arboris immoritur trunco brumalis hirundo.

Où dans de vieilles masures, où dans des roseaux; & que la vie & la chaleur naturelle est conseruée au cœur, sans que les autres parties s'en ressentent. Pour sçauoir maintenant comme cela se fait; c'est vne chose qui surpasse la portée de nos esprits.

Des oyseaux domestiques, comme poulles d'inde & poulles communes.

§. XVII.

LEs Poulles d'inde sont dans toutes ces isles, comme dans leurs lieux naturels: elles couvent trois ou quatre fois l'année, & multiplient à merveille, pourueu qu'on en ait vn peu de soin. Ceux qui ont des femmes vn peu mesnageres (qui est vn oyseau assez rare dans les Indes) y font de grands profits. Je sçay des meilleures familles de S. Christophe, qui se sont enrichies à ce petit mesnage. Il faut dire la mesme chose des poulles communes.

DES MOYCHES.

CHAPITRE SECOND.

A Pres auoir suffisamment traité des oyseaux, j'ay creû estre à propos de traiter icy des mouches, comme en son propre lieu; & quoy que j'aye peu de choses à dire de ces volatilles, je ferois scrupule de frustrer l'attente du Lecteur curieux en le taisant, d'autant que ce que j'en diray n'est pas commun.

Des Abeilles.

S. I.

LEs Abeilles doiuent tenir le premier rang entre les autres mouches, comme les troupes royales & celles qui sont les plus vtilés aux hommes. Mais comme se seroit sans doute m'esloigner de mon dessein, si ie décriuois des Abeilles des Indes, tout ce que les Autheurs ont laissé par écrit de celles de l'Europe; le me contenteray de dire précisément ce en quoy elles sont dissemblables.

En premier lieu, il n'y en a point du tout de priuées: elles sont toutes sauuages, & ie ne crois pas qu'on les puisse iamais appriuoiser. I'y ay fait tout ce que i'ay pû, ayant scié le tronç d'un arbre, dans lequel il y auoit vne ruche, ie la posay sur vne souche, laquelle i'environnay de cendres pour la garantir des fourmis, & y apportay tous les artifices que ie creus nécessaires pour sa conseruation, mais en vain: car quoy que les Abeilles y demeurèrent fort long-temps, ce ne fut que pour butiner & enleuer tout ce qu'il y auoit dedans: & en effet, quand elles l'eurent vidée, elles l'abandonnerent entièrement.

Ces Abeilles sont la moitié plus petites que celles de France, & n'ont point du tout d'aiguillon. Elles font leur petit mesnage dans des arbres creux, & leur miel est dans de petites bouteilles de cire, qui sont grosses comme des œufs de pigeon, dont

chacune tient vne bonne demy-once de miel fort clair, bien espuré, de couleur d'ambre, d'un goust fort aromatique, & meilleur que celuy de France. Dans les ruches les plus abondantes, il n'y a pas plus de cinq ou six liures de miel, & deux ou trois liures de cire noire, laquelle ne peut estre blanchie pour quelque diligence qu'on y puisse apporter. Elle est beaucoup plus molle que celle de l'Europe: nous nous en seruons neantmoins pour faire des cierges, mais c'est à faute d'autre.

Des Mouches luisantes.

§. II.

JE n'ay rien veu dans toute l'Amerique digne à mon iugement d'estre admiré comme les mouches luisantes. Ce sont comme de petits Astres animez, qui dans les nuicts les plus obscures remplissent l'air d'une infinité de belles lumieres, qui eclairent & brillent avec plus d'esclat, que les Astres qui sont attachez au Firmament. De iour elles rendent hōmage à ce bel Astre, duquel toutes choses lumineuses empruntent tout ce qu'elles ont de splendeur & d'éclat; car elles sçauent si bien cacher leur lumiere, que ceux qui ne les connoissent pas les prendroient pour de vils escargots: elles se retirent dans les bois pourris, iusqu'à ce que le Soleil soit couché: & alors elles prennent le vol qui deçà qui delà, & il semble que ce soient autant de chandelles allumées, portées par des mains inuisibles

le long des forefts & des habitations. Je ne ſçay ſi c'eſt l'amour ou l'enuie qui les fait courir avec tant d'ardeur, apres les choſes qui brillent ou eſclatent tant ſoit peu : mais il ne faut que poſer vne chandelle, vn tison de feu, ou vne meche allumée, pour les faire approcher & faire tant de tours aux environs de ces lumieres eſtrangeres, que bien ſouuent elles y eſteignent la leur, en s'y bruſlant comme les papillons à la chandelle.

Ces petites chandelles viuantes ſupplément ſouuent à la pauureté de nos Peres, auxquels la chandelle & l'huile manquent la pluſpart de l'année: quand ils ſont dans cette neceſſité, chacun ſe fait d'vne de ces mouches, & ne laiſſe pas de dire Matines auſſi facilement que s'ils auoient de la chandelle.

Si ces mouches eſtoient incorruptibles comme les pierreries, & que leur lumiere les ſuruéquit; Il eſt certain que les diamans & les eſcarboucles perdroient leur prix: mais cette lumiere eſt tellement attachée à la diſpoſition de l'animal, que lors qu'elles ſont en pleine ſanté, elles ſont feu de toutes parts; & quand elles ſont malades, cette lumiere s'affoiblit, & ſe perd entièrement, lors qu'elles meurent. Cela ſe remarque aiſément par ceux qui en veulent conſeruer en vie; car elles ne viuent que quinze iours ou ſix ſemaines au plus, eſtant ainſi priſes.

J'en ay veu vne autre eſpece toute differente dans la Martinique; leſquelles ne ſont pas plus

grosses que les mouches communes. Celles-cy font briller en vn moment dans l'air dix ou douze petits esclairs d'vn feu doré, le plus agreable du monde, puis elles s'arrestent & cachent leur feu tout à coup, & à vn moment de là elles recommencent, & vont ainsi voltigeant toute la nuiët, faisant paroistre à chaque démarche vn petit échantillon de leur gloire. Cette clarté est attachée à vne certaine matiere blanche, de laquelle elles sont toutes remplies, & elles la font paroistre par l'incision de leur peau quand il leur plaist.

Des Mouches cornües.

§. III.

LA mouche cornüë est vne estrange espece de mouche, laquelle quant à la forme du corps, est toute semblable au cerf-volant, ou à ces gros hanetons gris qu'on trouue sur la fin de l'Esté dans les cheminées: elles ont la teste noire, fort petite, & couuerte d'vn poil orangé, doux comme de la soye: Dans cette teste sont enchassez deux yeux ronds, gros comme des petits pois tannez, clairs, & diaphanes comme du verre. Il sont arrestez dans leurs petits chatons par deux petites pointes qui les couurent à demy. Ces yeux sont d'vne matiere si dure, que j'ay fait plusieurs fois mon possible pour les creuer, sans en pouuoir venir à bout, à moins que de mettre la teste par morceaux. Cette petite teste se termine en forme de Corne re-

trouffée & armée de quatre dents, comme la pince d'une escreuiffe. Cette Corne est noire, dure & polie comme du gayet, & longue d'environ deux poulces.

Mais ce que ie trouue de plus remarquable, & qui ne se rencontre dans pas vn de tous les animaux du monde, est qu'elle a vne ioincture & vn mouuement au dessus des yeux: car cette petite teste est couuerte d'un certain casque depuis les ailles iusques sur les yeux, où il se termine en vne autre corne longue de trois ou quatre poulces, & qui se courbant en bas, atteint la iointure de l'autre, & fait comme la pincé d'un escreuiffe. Cette corne est de mesme estoffe que la premiere, excepté que le dessous est bordé d'un poil raz & doux comme du velours: elles haussent & baissent ce casque quand bon leur semble, il n'y a que les masles qui portent ces cornes; les femelles n'en ont aucune.

Des Guespes.

S. I V.

Les Guespes font vne bonne partie des plus rudés incommoditez de la Guadeloupe: elles sont grosses comme des mouches à miel, mais deux fois plus longues: elles sont grizes, rayées de iau-ne, & armées d'un tres-dangereux aiguillon. Elles composent vne petite gaufre grande comme la main, à guise d'un rayon de miel, où il n'y a pourtant que les petites Guespes, lesquelles se forment

chacune dans leur petite cases, & toutes les grandes sont par dessus, desquelles vne partie couue & fomenté, s'il faut ainsi dire, leurs petits, pendant que les autres trauaillent à agrandir la ruche.

Ces ruches sont attachées par de petits filets, composez de la mesme matiere que la ruche, a des branches d'arbres & courtines des couuertes des maisons, lesquelles sont fort basses dans toutes ces isles: & cela en si grande quantité, qu'à peine peut-on voir deux pieds de courtines, où il ne pende vn de ces dangereux bouquets; en plusieurs endroits de l'isle, & nommément le long des riuieres, tout en est si remply qu'il faudroit auoir autant d'yeux qu'vn Argus pour les éuiter toutes.

Ces petites furies (s'il faut que ie les appelle ainsi) semblent n'estre composées que de feu, de fiereté, & de colere, elles sont tousiours prestes à mal faire; il ne faut que passer vn peu trop près d'elles pour les voir toutes fondre sur vous, comme de petites enragées, chacune vous enfonçant dans la chair son aiguillon, iusqu'au gros bout: à trauers de cét aiguillon il se glisse vn certain venin, qui cause vne si excessiue douleur, que i'aymerois mieux estre picqué d'vn scorpion du pays, que d'vne de ces Guespes. Ces picqueures sont en mesme temps suiuiues de l'enflure, qui dure trois ou quatre iours, & il n'en faut qu'vne seule pour rendre le visage d'vn homme tout contrefait. Le remede le plus prompt & le plus à main, est d'appliquer l'allu-

melle d'un cousteau toute froide sur la picqueure. Mais l'herbe aux fléches est le plus excellent remede de tous ; car sa racine pilée & appliquée sur le mal, attire le venin, fait cesser la douleur, & oste l'enflure en mesme temps. Pendant les grandes pluyes, la plupart se retirent dans la terre, & dans des creux d'arbres, où elles demeurent cachées deux ou trois mois, aussi bien que les Arondelles durant l'Hyuer dans l'Europe.

Des Maringoins & des Moustiques.

§. V.

SI nous ioignons aux incommoditez que causent les Guespes dans l'isle de la Guadeloupe, celles que causent les Maringoins & les Moustiques, (sans dire rien des chiques, qui sont les plus petits animaux, & ceux qui affligent dauantage les hommes) nous auons iuste sujet de croire que Dieu se sert des choses les plus petites & les plus infirmes du monde, pour faire admirer sa puissance, & confondre la superbe des hommes.

Les Maringoins, que quelques-vns appellent en France, *Cousins*, sont à proprement parler de petits yurogues de sang humain, & de petits larrons de la patience des hommes ; lesquels s'engendrent dans des eaux croupies. Au commencement, ce n'est qu'un petit vermisseau, guere plus gros qu'un cheueu, long comme vn grain de bled : les ailles leurs viennent ie ne scay comment, puis ils s'enuolent

lent en si grande quantité, qu'en plusieurs endroits l'air en est tout obscur, & cela principalement au matin deux heures avant le iour, & autant apres le Soleil couché.

Si-toft qu'on est arrêté, ces petits tyrans viennent bourdonner autour des oreilles avec tant d'importunité, qu'il n'y a point de patience qui n'échappe: & si-toft qu'on pense s'ommeiller, ils se rüent sur toutes les parties du corps qui sont découuertes, & chacun d'eux ajuste son petit bec (qui ne pouuant estre veu des plus clairs-voyants, se fait neantmoins cruellement sentir) dans vn des pores de la peau, & si-toft qu'ils ont rencontré la veine, vous les voyez ferrer les aisles, roidir les jarets, & succer le sang le plus pur, comme vn enfant qui tire le lait du sein de sa nourrisse; que si on les laisse faire, ils en tirent tant, qu'à peine peuuent-ils voler. Les endroits de l'isle où il y a moins de Crables, sont ceux où il y a moins de Maringoins.

Il y a encore vne autre espeece de mouche, que les habitans appellent *Moustiques*, lesquelles ne sont pas plus grosses que de petites pointes d'espingles, & qui picquent plus viuement que les Maringoins, & laissent vne marque sur la peau, comme vne tache de pourpre. Celles-cy ne se rencontrent que le long des riués de la mer, qui sont à l'abry des vents, où il n'est pas possible de se tenir arrêté au matin & au soir, sans en estre extrêmement tourmenté.

De quelqu'autres especes de Mouches qui ne se voyent point
dans l'Europe: & des Mouches communes.

§. VI.

IL y a encore dans ces isles deux autres fortes
de mouches, qui ne se rencontrent pas dans l'Eu-
rope, dont les premietes sont larges d'un bon poul-
ce, & longues d'un pouce & demy: elles sont plat-
tes, & assez semblables aux escarbos: celles-cy ont
les dents si dures, qu'elles rongent & percent iuf-
qu'au cœur les bois les plus durs, pour y faire leur
nid.

Les autres sont certains mouchetons, qui ne
font que bourdonner le long de la terre, lors qu'im-
mediatement apres la plüie, le Soleil viét à l'échauf-
fer vn peu ardamment. Cè qu'il y a de plus re-
marquable en celles-cy, est la façon de faire leur
nid: Pour cét effet, elles vont couper de petites
feüilles d'arbres qu'elles arondissent avec leurs dets,
de deux feüilles elles en forment vn petit panier
dans lequel elles en ajustent vn autre d'vne égale
grandeur, en forte toute fois qu'il ne va pas iufqu'au
fond: & dans ce qu'il y demeure d'espace, ie ne sçay
si elles y pondent vn œuf, mais il s'y engendre
vne mouche, & ainsi successiuement iufqu'à dix ou
douze.

Il y en a encore vne autre forte, longue comme la
moitié du doigt, qui en fait tout autant. Je sçay par

experience certaine, que l'une & l'autre ont vn tres-dangereux aiguillon.

Pour ce qui regarde les mouches communes, on a esté long-temps dans ces isles sans en estre beaucoup tourmenté : mais depuis que l'on a commencé à faire du sucre, & à couvrir les cases de feüilles de cannes, on en est incomparablement plus tourmenté, que dans la France au cœur de l'Esté.

CHAPITRE PREMIER.



Tit ij



III. TRAITE:

DES ANIMAUX DE LA TERRE.

DES ANIMAUX

A QUATRE PIEDS.

CHAPITRE PREMIER.

Des bestes de Labour.

§. I.

OUT ce que nous auons de moutons, de chevres, de cheuaux, de bœufs, & d'asnes, tant dans la Guadeloupe, que dans toutes les autres isles habitées par les François, ont esté aportées par ceux qui y demeurent, depuis qu'elles ont esté habitées. Les Espagnols n'y en mirent aucuns, comme ils ont fait dans les autres isles, dautant que celles-cy estant toutes couuertes de bois, le bestail n'y auroit pû subsister sans herbage. Monsieur Aubert second Gouverneur, a commencé le premier pré dans la Guadeloupe, & y a fait apporter les premiers cheuaux, & Monsieur Houël depuis quelques années, y fait rouler les chariots, & labourer la terre avec les bœufs.

Quelques gras, beaux, & potelez que puissent

estre les cheuaux, ne viuant que de verdure, de racines de manyoc, & de patates, ils sont flasques, & n'ont iamais tant de vigueur que les cheuaux de l'Europe qui viuent de bonne auoyne. Ils sont fort fujets à la pousse, & aux autres maladies des cheuaux de France.

Des Porcs qui se rencontrent dans toutes ces isles, & vne agreable description de la chasse.

S. II.

NOUS deuons aux soins des Espagnols toute l'vtilité que nous retirons aujourd'huy, non seulement des bestes de labour; mais encore des porcs desquels ils ont remply toutes les Indes. Je ne m'estonne nullement, si cettè nation a aussi heureusement reüssi dans l'establissement de ses Colonies dans l'Amérique, que dans le gouuernement de ses peuples barbares, desquels vn seul Espagnol regit vn pays assez grand & assez peuplé, pour faire vne Prouince; car il faut auouër ingenuëment qu'ils sont autant recommandables, dans la preuoyance & le soin qu'ils ont eu de remplir chacune de ces isles, selon la capacité des animaux qu'elles pouuoient nourrir, que nous sommes blasma- bles dans le dégast que nous en faisons tous les iours, qui est tel que depuis quinze ou seize années, vne petite poignée de François que nous sommes dans la Guadeloupe, nous auons destruit ce qui a seruy aux Espagnols, presque l'espace de deux sie-

cles, pour rafraischir tous les ans vne tres-puissante armée, sans qu'il y ayt paru aucune diminution iusqu'à nostre arriuée.

Nos Chasseurs, qui au commencement sans s'éloigner des habitations, mettoient en vne matinée des trente & quarante porcs par terre, font maintenant contraints de faire des dix, douze, quinze lieuës par mer, portant leurs chiens, leurs armes, & tout leur équipage dans des Canots, ramants comme des forçats de galere, mangeant du pain du país, beuuant de l'eau, & couchant sous des arbres, exposez à toutes les iniures du temps, & qui pis est, à la mercy des Maringoins & des Moustiques, qui leur tirent le meilleur sang du corps, & ne leur donnent vn seul moment de repos; de sorte qu'ils sont contrains de passer la plus grande partie de la nuict, à l'entour d'vn grand feu, assis sur leurs derrieres comme des singes, le bout de petun à la bouche, fumant commé des dragons, iusqu'à ce que la fatigue les accable, que le sommeil les charme & rende leurs corps insensibles aux picqueures de ces Maringoins & des Moustiques.

Quand ils sont arriuez au rendez-vous; ils composent promptement vn petit *Aioupa* de feüilles de Latanier ou de Balisier, qui leur sert seulement pour essuyer les plus fortes ondées de pluyes, & pour mettre à couuert leur victuailles, & leurs lits. Cela fait, dés la pointe du iour, ils donnent la huée à cinq ou six gros dogues ou mastins qu'ils ont avec eux, & se mettent en campagne, le plus souuent à

jéun, & vestus seulement d'un petit calleçon de toile, qui leur serre les fesses, & ne les empesche nullement de courir. Vn d'eux tiendra vn grand cousteau dans sa main, vn autre vn coutelas, vn autre vne lance qui est comme vne demy-picque, mais qui a le fer large comme la main : Vn autre aura vn mousqueton ou vn pistolet. En cét équipage, ils suiuent les chiens qui vont questant & esventant la venaison, brossant à trauers des halliers, grimpant des montagnes & des rochers, qui font peur à les voir, franchissant mille precipices, où il y a au moindre de quoy se rompre le col : Pour l'ordinaire, ils sont contraints de cheminer par des pays perdus, où ils enfoncent dans la bouë & dans la fange, bien souuent iusqu'à la ceinture.

Après toutes ces peines, s'ils rencontrent vne bande de porcs, il ne faut pas dire que ce soit vne chasse; mais bien vne guerre confuse d'hommes, de chiens, & de porcs: les hommes crient, les chiens aboyent, les porcs grongnent, comme si toutes les furies d'enfer les tenoient aux fesses: Les chiens mordent comme loups enragez, les porcs se deffendent, & quelquefois d'un coup de hure, font bondir les chiens de la hauteur d'un homme, & leur mettent les trippes au Soleil. Les Chasseurs secourent leurs chiens, & c'est à qui lancera plus hardiment entre le col & l'espaule, celuy qui fait plus de resistance. Les autres égorgent ceux que les chiens ont desia terrassez: mais pendant cette confusion,

garde la dent : car ces animaux ont de si furieuses deffenses, que quelquefois d'un coup de dent, ils vous décourent plus de peau, que le meilleur Chirurgien du pays n'en sçauroit guerir en trois mois.

En fin, ce massacre acheué sans que nos Chasseurs ayent pardonné aux truyes pleines, non plus qu'aux marcaffins (& c'est ce qui fait le dégast & destruit entierement la chasse) ils font promptement le deuoir aux chiens, leurs donnant toutes les fressures, lesquelles au commencement on laissoit perdre, aussi bien que la teste & les pieds, & on donnoit de la meilleure viande aux chiens, & mesme i'en ay veu qui faisoient scrupule de leur en donner de cruë. Mais ce temps là est bien passé; ie sçay certainement que ceux qui en ont fait plus de dégast, sont à present contrains d'aller chercher pour eux avec beaucoup de trauail, ce dont autrefois ils n'ont pas voulu repaistre leurs chiens.

La Chasse acheuée chacun se charge de sa beste; que si le nombre des porcs tueez excède celuy des hommes, ils en escorchent deux ou trois, & font des sacs de leurs peaux; puis separant la chair d'avec les os, composent autant de fardeaux qu'ils sont de personnes; & ainsi chargez comme des asnes qui vont au moulin, ils prennent le chemin du rendez-vous, duquel assez souuent ils sont éloignez de deux, trois & quatre grandes lieuës. De vous dire icy la peine qu'ils endurent en ce retour, c'est chose qui se peut mieux conceuoir que décrire.

Ie les ay veu quelquefois detester leur vie, maudire la chasse, & protester avec des iurements execrables, qu'ils n'y retourneront iamais. Si-tost qu'ils sont arriuez, ils jettent la charge par dépit contre terre, & la couurent de plus de maledictions, qu'il n'y a de poil sur la peau qui l'environne : ce ne sont que plaintes, que murmures & que riottes, auxquelles à moins que de vouloir estre gourmé, il ne faut point de replique. Cependant ceux qui ont gardé le boucan, qui scauent aussi bien la maladie de leurs compagnons, que le remede qu'il y faut apporter, sans dire vn seul mot, augmentent promptement le feu, mettent la marmitte haut, & si la chasse est bonne, ils vous jettent vn porc en deux pieces sur le boucan, qui est composé de quatre petites fourches de la hauteur de deux pieds, plantées aux quatre coings du feu, sur lesquelles ils ajustent des bastons en forme de gril.

A peine la viande a elle senty le feu, que tous mes compagnons (auxquels le Prouerbe, affamez comme des Chasseurs, conuient mieux qu'à qui que ce soit) tirent des éguillettes chacun de son costé, & remüent les maschoires de si bonne grace, qu'il n'y a point de desgousté qui ne prit de l'appetit à les voir faire. Le caquet leur reuiet avec le goust de la viande, & à proportion que le ventre s'emplit, le souuenir de leurs maux s'éuapore & se perd. Ils disent merueille de la generosité de leurs chiens; chacun estalle ses prouesses, raconte ses auantures, & vante l'adresse qu'il a eu à esquiuier vn

coup de dent, & à lancer le cochon. En fin, ils s'échauffent si bien par ces discours, que comme si leurs maux passez n'auoient esté que des songes & de pures imaginations, à les entendre, il semble qu'il n'y ait point de mal-heureux que ceux qui sont priuez de leur mal-heureux bon-heur: ils font de nouveaux projets d'y retourner dès le lendemain, mesme dans des lieux plus éloignez & plus difficiles: ils n'y manquent nullement, & continuent ce penible exercice, plustost qu'une chasse agreable & diuertissante, iusqu'à ce qu'ils ayent la charge de leurs Canots, ce qui leur peut valoir, quand la chasse est bonne, à chacun vn baril de viande, ou deux pour le plus.

Ayant leur charge complete, ils s'en reuiennent vent derriere, chantant, & aussi ioyeux que s'ils auoient fait vne heureuse fortune: mais comme souuent le naufrage se rencontre dans le port, il ne faut qu'une lame à l'embouchure d'une riuere, lesquelles toutes sont de tres-difficile & dangereuse entrée; ou vn mouton en passant vne pointe, pour renuerser toute la boutique, & ainsi conuertir la ioye de nos pauures Chasseurs en deuil, & les priuer d'un bien acquis avec de si penibles travaux.

Ie reuiens à mon suiet, duquel ie me suis vn peu trop écarté en suiuant nos Chasseurs. Ie dis donc que les Espagnols ayans reconnu que la Guadeloupe leur estoit la plus commode de toutes les isles Cànibales, pour le rafraischissement de leur armée, tant à raison des belles eaux, des torrens, & des ri-

uières, desquelles elle est auantageusement pourueüe, qu'à cause de la grande abondance de fruiçts qui se trouuent plus à foison, que dans toutes les autres isles; ils y ietterent en passant grand nombre de porcs, afin que par succession de temps ils se multipliasent, en sorte que pendant trois ou quatre iours que les femmes estoient occupées à blanchir le linge de l'armée, les soldats pussent chasser pour raffraischir toute la flotte fatiguée par vn si long trajet de mer.

Je ne sçay où ils ont pris les porcs, qu'ils ont mis dans toutes ces isles; car ils sont tout differents de ceux que nous auons en France. Ils sont plus courts d'vn bon tiers, ont la hure plus grosse, & sont armez de deux horribles dents, bouclées comme des cornes de belliers. Ils sont noirs comme les sangliers, & ont la peau, principalement les vieux masles, espoisse d'vn bon poulce. La chair a meilleur goust que celle des porcs de nostre France.

On nous en apporte quelquefois de l'isle de Tabac, & des autres isles voisines, vne autre sorte qui a vne chose bien remarquable, c'est vn esuent, ou vn certain trou qu'ils ont sur les reins, dans lequel on pourroit aisément fourrer le petit doigt, & qui penetre iusqu'au creux: Ils respirent par cet endroit, d'où vient qu'ils ont l'haleine plus forte, & durent dauantage à la course, & font plus de peine aux Chasseurs.

De l'Acouty.

§. III.

L'Acouty, que quelques-vns ont voulu assez mal à propos faire passer pour le Lappin des Indes, est vn petit animal, grand comme vn cochon de lait d'vn mois ou six semaines: il a la teste si semblable à celle d'vn rat, qu'elle n'en peut estre distinguée, sinon par sa grandeur. Il a le corps & les pattes d'vn cochon, & la peau toute couuerte d'vn poil noirastre semblable à celuy d'vn Blereau: il a la queuë fort courte & toute pelée. Ce petit animal repere dans des arbres creux, & se nourrit de racines d'arbres, d'où vient que rarement il s'en rencontre de fort gras, nommément entre ceux qui se prennent loin des habitations: car ceux qui en sont plus proches se nourrissent de fruiçts, de manyoc & de patates, & en sont plus gras & de meilleur goust: mais les vns & les autres sentent si fort la venaison, & ont la chair si dure, que plusieurs les méprisent.

La femelle porte deux ou trois fois l'année: Quand elle est prestee de mettre bas ses petits, i'ay remarqué qu'elle fait vn petit liçt d'herbe, ou de mouste sous vn buisson, & y fait ses petits, qui n'excedent iamais le nombre de deux. Là, elle les allaitte deux ou trois iours, puis elle les transporte, comme les chates font leurs petits, dans certains creux d'arbres où elle les nourrit, iusqu'à ce qu'ils soient

en estat de se pourvoir d'eux-mesmes. Plusieurs de nos habitans ne vivent quasi d'autre chose ; ils ont presque tous de petits chiens dressez à cette chasse, qui les éuentent, & les poursuivent iusques dans leurs arbres creux, où les chasseurs les enfument comme des renards dans leurs terriers. La plupart des chiens qui seruent à cette chasse, perdent la veüe en peu de temps, ie crois que cela vient des Lianes bruslantes, & des petites branches qui leur cinglent les yeux en courant.

Les Sauvages se seruent des dents de cét animal dans leurs ceremonies, pour s'égratigner & faire saigner par toutes les parties de leurs corps ; Comme ie diray dans ma cinquième Partie.

Des Lappins.

S. IV.

Plusieurs habitans nourrissent dans toutes les Isles où i'ay esté, aussi bien que dans la Guadeloupe, grand nombre de Lappins, lesquels ont esté apportez de l'Europe. Ils font de petites garannes, avec des pieux qu'ils enfoncent dans la terre deux ou trois pieds, où ils rencontrent infailliblement le tuf, qui est presque aussi dur que du roc, sur lequel les patres des Lappins n'ont point de prise. Ils peuplent aussi abondamment qu'en France ; mais les rats se meslent parmy eux, & mangent les petits, & bien souuent estranglent les grands ; d'où vient que si

on n'a vn grand soin, toutes ces garannes déperissent petit à petit.

Des Piloris ou Rats musquez.

§. V.

IL se trouue dans quelques-vnes de ces isles grand nombre de *Piloris* ou Rats-musquez, de mesme forme que les rats de l'Europe; mais d'vne si prodigieuse grandeur, que quatre de nos rats ne pesent pas vn *Piloris*. Ils ont le poil du ventre blanc, & le dos noir, & sentent si fort de musc, qu'ils embaument tout l'air voisin des lieux où ils reperent. Ils nichent mesme iusques dans les cafes; mais ne peuplent pas tant que les autres rats communs. Les habitans de la Martinique les mangent, mais ils sont contraints apres les auoir écorchés, de les laisser exposez à l'air vne nuit entiere, & mesme en jettent aussi le premier bouillon, pour en oster la trop grande senteur du musc.

Ces Rats sont naturels dans l'isle de la Martinique, & non les autres rats communs, qui n'y ont paru que depuis quelques années, qu'elle est fréquentée des nauires. On a creu fort long-temps que les Coulevres & les Serpens la guarantissoient des rats; mais depuis six ou sept ans les coulevres n'ont pas beaucoup diminué, & les rats y sont en aussi grand nombre que dans toutes les autres isles.

Des Rats communs.

§. VI.

JE puis avec beaucoup de raison appeller les Rats communs que nous auons dans nos isles, l'affliction commune de tous les habitans du pays : Car cette vermine peuple au de là de ce qu'on se peut imaginer, & a tellement preualu depuis deux cens ans, qu'il n'y a à present dans toute l'Amerique vn petit coing de terre, voir mesme vn petit islet dans la mer, ou vn petit rocher sterile, dans lequel il s'en rencontre vn grand nombre. Ils terrissent par tout comme des lapins, & principalement dans les habitations, lesquelles de nuit & semblent estre des garannes, où les rats fourmillent au lieu de lapins. Le tort qu'ils font dans le pays est general ; car il n'y a rien que l'on puisse garantir de la dent de ce malheureux bestail, puisque mesme ie les ay veu souuent ronger le cuivre & le fer, pour entrer dans les coffres où on auoit enfermé du pain : il semble qu'ils se plaisent plus au dégast & à mal faire, qu'à se repaistre.

Ils entament les Ananas, les Melons, les Figues, les Bananes & les autres fruiets de la terre, auant qu'ils soient meurs. S'ils attaquent vne piece de gros *Mil*, du soir au lendemain il n'y aura pas vn épy qui n'en soit endommagé. I'ay veu de grandes pieces de ris tellement bouleuersées par les rats en vne seule nuit, qu'on eut dit qu'vn Regiment de

gens de pied eut passé par dessus. Ils entament les Canes de sucre les vnés apres les autres , si bien qu'une demy douzaine de rats en gastent plus qu'il n'en faudroit , pour repaistre tous les rats d'une vile. Ils en font de mesme des pois, des febues, du manioc, des patates, & de tous les autres biens de la terre. Il n'en faut qu'un seul, qui en s'aiguissant les dents ronge la fouche d'une plante de petun, iusqu'à goustier de la moëlle, pour y faire venir tous les autres, & ruynier en trois ou quatre nuicts, toutes les belles esperances, & le traual de cinq ou six mois d'un pauvre miserable. J'ay veu des habitations entieres plantées du petun, toutes ruynées & atrestées si bas pas les rats, qu'il n'y auoit que deux ou trois ficelles à chaque plante. Ils sont si insolens qu'ils viennent ronger de cal de la planté des pieds à ceux qui dorment trop fort. J'en ay esté plusieurs fois mordu au bout des doigts en dormant. Et bien dauantage, j'ay assisté vn pauvre garçon à la mort dans la Guadeloupe, auquel ils auoient mangé les pieds plus de deux heures auant son trépas. Le plus grand mal qu'il y a en cela, est que de vingt chats, il ne s'en rencontre pas vn qui leur fasse la guerre. Ils sont si accoustumés de les voir, qu'ils se ioüent quelquefois avec eux, & permettent que les rats leur passent sous le ventre, sans faire mine de les vouloir prendre. Si bien qu'on est contraint de leur faire la guerre avec de petits chiens qu'on dresse à cet exercice. J'ay appris de nos Religieux qui sont reueus depuis peu en France, que les ha-

bians

bitans ont maintenant des chats, qui font vne assez bonne guerre aux rats, & en diminuent fort le nombre.

Des Souris.

§. VII.

I'Ay passé cinq ou six ans dans cette isle, sans que j'aye veu, ny oüï dire qu'il y eut paru aucune foury. Mais depuis ce temps, ils'en y voit vn assez grand nombre par toutes les Cases, ie crois qu'elles ont esté apportées de l'Europe, aussi bien que les rats. Elles sont beaucoup plus petites que celles de France; mais elles ne font pas moins de desordre.

Des Chats.

§. VIII.

IL y a grand nombre de chats par toutes ces isles, qui sans doute y ont esté apportez par les Espagnols. La pluspart sont marquetez de roux, de blanc, & de noir; ils ont le poil raz & fort luisant. Plusieurs de nos François apres en auoir mangé la chair, en portent les peaux en France pour les vendre. Ces chats sont tellement accoustuméz à se repaistre de Perdrix, de Tourterelles, de Griues, & d'autres petits oyseaux, que comme j'ay dit, ils ne daignent pas regarder les rats. J'ay veu vne chatte dans vne de nos maisons, qui tous les iours apportoit à ses petits plusieurs bonnes pieces de gibier;

qui nous seruoit beaucoup à nourrir les malades que nous auions pour lors au Couuent.

Des Chiens.

§. IX.

LEs Chiens ne sont pas naturels dans ces lieux, si ce ne sont certains petits chiens que j'ay veu à quelques Sauvages; ils auoient la teste & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards. Ils aboyent beaucoup plus clair que les autres chiens. Tout autant qu'il y en a d'autres, ils y ont esté apportez par les Chasseurs. Il s'en est escarté plusieurs dans les bois, qui par succession de temps ont si bien multiplié, qu'on en rencontre quelquefois des bandes de dix ou douze ensemble, & qui font beaucoup de dégast pour la chasse; on les appelle *chiens marons*.

Vne chose bien remarquable, est vne maladie à laquelle tous les chiens qui sont dans les Indes sont suiets, excepté ceux qui sont ergotez des quatre pieds. Cette maladie leur vient d'un certain ver qu'ils ont sous la langue: Quand elle commence, ils quittent le boire & le manger, sont tristes, & comme assoupis l'espace de quatre iours; puis tout à coup ils commencent à heuler & à se plaindre si pitoyablement, qu'ils font compassion à ceux qui les entendent. Quand le mal les presse, ils se leuent brusquement, & se mettent à courir sans prendre garde où ils vont, donnant de la teste con-

tre les arbres & contre les rochers, heurlant & écumant par la gueulle, comme s'ils estoient enragez, iusqu'à ce que perdant haleine, ils roidissent les jambes, roüillent les yeux dans la teste, & tombent comme morts sur la place, où ils demeurent quelquefois plus d'une heure sans se releuer; ce qui leur arrive cinq ou six fois le iour. Cela continuë quelquefois huit iours, quinze iours, trois semaines, plus ou moins; iusqu'à ce qu'en fin ils s'aillent precipiter dans quelque trou, où s'enfoncer si avant dans les bois, qu'ils n'en reüiennent iamais.

DE TOUTES LES REPTILES,

Amphibies & Vermines.

CHAPITRE SECOND.

Des Lezards.

§. I.

QVoy que le recit que ie fais de la nourriture que nous prenons des Lezards, dans toutes les isles Cannibales, choque les esprits les plus delicats; i'ose neantmoins bien asseuer qu'il n'y a point de mest plus delicieux que celuy-là dans toute l'Amerique, lors qu'il est bien assaisonné. La seule imagination fait rebuter beaucoup de choses, que l'experience met au rang des plus exquises. Tout le monde abhorre les serpens dans l'Europe,

& moy j'ay mangé dans Paris de la chair de vipere; qui m'a semblé aussi bonne que celle de poullct. Quant à moy, ie crois que la foiblesse de ces delicats, qui se laissent mourir de faim par pure phantaisie, auprès d'un bon morceau, parce qu'il est hydeux, ou à raison de son nom, n'est pas moins blasmable que l'extrauagance des femmes grosses, qui desirent desordonnément les choses qui leur sont quelquefois les plus nuisibles:

Ces lezards donc qui font vne bonne partie de la nourriture du pays, qui remplissent les plats des Gouverneurs & des plus riches habitans de leurs hydeuses testes, de leurs griffes épouuentables, & de leurs vilaines queuës: en vn mot, de toutes les parties du plus horrible serpent qu'on se puisse imaginer, sont pour l'ordinaire longs de quatre à cinq pieds, en y comprenant la queuë. Cette queuë aussi bien que les pattes, sont fort charnuës, & tout le reste du corps est assez maigre. Ils ont vne grande capacité de ventre, où se trouue vn seul boyau, qui s'esslargit, & s'espoiffit par le milieu pour luy seruir d'estomach: Vn cœur fort petit, vn grand foye, où est attaché vn gros fiel vert, extrêmement amer, & vne ratte fort longue. Depuis les costes ils ont tout le dedans du ventre reuestu de deux pannes de graisse, iaune comme de l'or, qui sert au debilitez de nerfs: on s'en sert aussi comme de vernis sur des armes, pour empescher la rouille, qui est presque inéuitable dans ces lieux.

Les males sont vn tiers plus grands & plus forts

que les femelles: ils ont vne posture hardie, vn regard affreux & épouuentable. La couleur de leur peau est grize, tirant sur le noir, & la teste est marquetée comme la gorge d'vn poulet d'inde. Les femelles sont toutes vertes, d'vn regard plus doux & craintifs. Ils se couplent au mois de Mars, & en ce temps là il ne fait pas bon s'approcher d'vne femelle, lors qu'elle a vn masse proche de soy; car le masse pour deffendre sa femelle, saute hardiment sur celuy qui l'attaque; & quoy que sa morsure ne soit pas dangereuse, il ne démord iamais, s'il n'a le cousteau dans la gorge, ou que l'on ne luy frappe bien rudement sur le nez.

C'est en cette saison qu'on leur donne la chasse le long des riuieres: car apres qu'ils se sont repeus, (vn peu auant le iour) de feüilles de *Mapou*, & de fleurs de *Mahor*, qui croissent le long des riuieres, ils se vont reposer sur des branches d'arbres, qui auancent vn peu sur l'eau, pour gouster en mesme temps l'agreable chaleur du Soleil du matin, & la fraischeur des eaux. Il faut que i'aduoüe icy ingenuëment, que cét animal passe dans mon esprit pour le plus stupide de tous les animaux du monde; car il voit approcher le Canot, entend le bruit, se laisse mesme mettre la verge sur le dos, & le las coulant sur la teste, sans s'esbranler aucunement: & bien dauantage, s'il a la teste trop ferrée contre la branche, il ne faut que luy frapper trois ou quatre petits coups sur la teste, il leue incontinent le nez, & s'ajuste luy-mesme le las dans le col. Mais lors

qu'il sent que tout de bon on le tire à bas, & que la corde luy serre vn peu trop le gosier, il embrasse promptement la branche, & la serre si bien de ses griffes, qu'il y a risque de perdre la prise: mais à cela, bon remede; car il ne faut que le saisir par le gros de la queue, le plus proche des cuisses que l'on peut, d'autant qu'il a les costes tellement disposées, qu'il ne se scauroit plier qu'à moitié, si bien qu'il ne peut mordre quand on le tient par cét endroit.

Enuiron le mois de May, les femelles descendent de la montagne, & s'approchent du bord de la mer pour y pondre leurs œufs, où la pluspart des masses les accompagnent: d'où vient que depuis ce temps iusqu'au mois d'Aoust, il s'en prend beaucoup plus que dans tout le reste de l'année. Leurs œufs sont tousiours non pairs, depuis treize iusqu'à vingt-cinq, & les pondent toute à vne fois; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais vn peu plus longs; l'escaille en est blanche & souple comme du parchemin moüillé. Tout le dedans de l'œuf est iaune sans aucun blanc ny glaire, & pour quelques boüillons qu'on leur puisse donner, ils ne durcissent iamais, principalement si on y met du beurre. Ils sont beaucoup meilleurs que ceux des poules, & donnent vn goust tres-excellent dans toutes sortes de saulces. Ils font vn trou dans le sable pour y pondre leurs œufs, & s'y fourrent entierement, & apres auoir pondu leurs œufs, ils bouchent le trou & les abandonnent; & ces œufs se couuent d'eux-

mesmes dans la terre. Ces lezards ont la vie si dure, que si on ne sçait l'inuention de les faire mourir, on a toutes les peines du monde à les tuër. I'ay veu frapper plus de cent coups de la teste d'vn lezard, tout de la force d'vn homme sur vn rocher, sans le pouuoir faire mourir. Le secret est de leur fourrer vn petit baston, où vn poinçon dans les naseaux; car ils expirent sur le champ sans se desbatre en façon quelconque. Au reste, se sont les plus beaux ieusneurs du monde: car on les peut garder viuants sans boire ny manger trois semaines entieres.

Vn bon lezard peut abondamment repaistre quatre hommes, pour affamez qu'ils puissent estre: Les femelles sont tousiours plus tendres, plus grasses & de meilleur goust que les males. On a remarqué que ceux qui sont nourriture ordinaire de lezards, ne profitent & n'engraissent iamais, au contraire, ils déperissent petit à petit, & deuiennent betiques. Ils sont aussi fort dangereux pour ceux qui ont eu la grosse verolle: car ils font reuenir ce mal, quoy qu'autrefois on en ait esté parfaictement guery.

De cinq autres especes de petits Lezards.

Il faut encore pour ne rien obmettre, faire icy mention de cinq especes de lezards, qui ne se mangent point, & desquels ie n'ay pû remarquer aucune utilité.

Des Anolis.

§. II.

LEs Anolis ne se rencontrent pas par tous les Quartiers de l'isle de la Guadeloupe, mais en certains cantons de pays qu'ils affectent, qui est vers le grand cul-de-sac; ce que ie n'ay point remarqué dans toutes les autres isles, dans lesquelles ils sont par tout vniuersellement. Ils portent vn pied ou pied & demy de longueur, les plus gros n'excedent iamais la grosseur du bras. Ils ont le ventre de couleur de gris cendré, & le dos tanné tirant sur le roux, & le tout rayé de bleu, & la teste toute marquetée comme les autres lezards; mais leur bec est vn peu plus affilé. Ils sont tousiours dans la terre, & n'en sortent qu'à la plus grande chaleur du iour, auquel temps ils viennent ronger les os & les arrestes de poissons qu'on jette deuant la porte. Ils paissent quelquefois l'herbe, principalement les potageres. Si on en tuë quelques-vns, les autres les mettent en pieces, & les mangent.

Des Gobes-mouches.

§. III.

LEs Gobes-mouches sont petits lezards, guero plus gros que le doigt, & tât soit peu plus longs. Les males sont verts, & les femelles toutes grises, &

tiers plus petites que les masses. Ils ne vivent que de mouches & de rauets, qu'ils poursuiuent avec tant d'auidité, qu'ils se précipitent du haut des arbres pour les attraper. C'est l'animal le plus patient que ie vis iamais; car il se tiendra vne demy journée entiere en embuscade, sans se remüer, pour decouvrir vne mouche, laquelle il n'a pas plustost apperceu, qu'il faute brusquement dessus & l'engloutit toute viue.

Toutes les forests sont tellement remplies de ces petits lezards, qu'à peine trouue-on vn arbre où il n'y en ait plusieurs: mesme toutes les maisons en sont si pleines, qu'on ne scauroit ietter la veüe en quelque lieu que ce soit, qu'on n'en descouure quelques-vns. Cela nous est non seulement importun, mais perilleux; car ie les ay veu sauter plusieurs fois sur le corporalier, pendant que ie disois la sainte Messe, pour y prendre des mouches.

Des Rocquers.

§. I V.

IL se trouue vne autre espeece de petits lezards dans quelques petites isles, qui sont dans les culs-de-sacs de la Guadeloupe. Les habitans les appellent *Rocquers*. Ils ont vn pied de long tout au plus: ils sont tout gris, ont l'eschine fort aiguë, & portent la queüe retrouffée sur le dos, comme des chiens. Ceux cy sont agiles, gaillards, & font milles petits catacolles autour de vous, iusqu'à venir

manger les miettes qui vous tombent des mains. Ils se fourrent aussi dans la terre, non pour y pondre leurs œufs, comme les autres lézards, mais pour manger les œufs des autres lézards & des tortues.

Des Mabouïyas.

§. V.

J'ay veu dans toutes les isles deux autres sortes de lézards, que les Sauvages appellent *Mabouïyas*, qui est vn nom qu'ils donnent communément à tout ce qui fait horreur. Je ne puis dire autre chose du premier, sinon qu'il est tout à fait semblable aux *Squinx marin*, qu'il vit comme les autres lézards de mouches & de rauets, & qu'il paroist plus rarement que les autres:

Les seconds n'arriuent iamais à la longueur d'un pied: ils sont gris, vilains, bouffis, & hideux à voir. Il semble, quand on leur a coupé la queue, que ce soient de veritables crapaux. Ils se retirent pour l'ordinaire sur des branches d'arbres, sur le faiste & sur les chevrons des cases, & descendent fort rarement en bas. Ils sont redoutez des Sauvages & des François, ie ne sçautois dire pourquoy, si ce n'est à raison de leur laideur: Car encore bien que lorsqu'on les agasse, ils se jettent hardiment sur vous, & s'y attachent si opiniastrement, qu'on a de la peine à les en retirer, ie n'ay iamais ouï dire qu'ils ayent mordu ou fait mourir quelqu'un. Pendant la

nui&t ils jettent de temps en temps vn cris assez effroyable, qui est vn pronostique infaillible du changement de temps.

Tous les autres petits lezards sifflent à qui mieux mieux tout le long de la nuit ; principalement quand il pleut, vous entendez des millions de sifflemens confus, qui ne sont pas moins importuns que le coaxement des grenouilles de l'Europe.

Des Couleuvres & autres Serpens, qui se rencontrent dans les deux terres de la Guadeloupe.

§. V I.

LA diuersité des Serpens est si grande dans toutes les Indes, qu'il n'y a pas vne seule isle qui n'ayt ses Serpens dissemblables en forme, en couleur, & en venin. Mais Dieu a regardé la Guadeloupe d'vn œil de bien-veillance tres-particuliere, en ce que de trois sortes de serpens qui s'y rencontrent, & qui s'y voyent assez rarement, il n'y en a pas vn seul qui soit veneneux, & qui ayt iamais fait mal à personne par ses morsures.

Les premiers & les plus communs sont de petites couleuvres grizes, qui ne portent iamais plus de deux pieds, ou deux pieds & demy de longueur: elles ne sont guere plus grosses que le pouce, & se trouuent par tous les endroits de l'isle, mais assez rarement. Elles fuyent tousiours deuant le monde, & les habitans du pays marchent souuent sur elles nuds pieds, sans qu'elles fassent aucun tort. On les

prend meſme à la main ſans aucun danger. Les habitans les font bouïllir pour tirer les vertebres, & ſ'en font de tres-beaux cordons.

Les ſeconds ſont certaines couleuvres, dont la peau de deſſus le dos eſt toute marquetée de noir & de iaune, & le ventre eſt griſaſtre meſlé de iaune: celles-cy ſont plus grandes que les premieres, & ont quelquefois cinq ou ſix pieds de longueur; & quoy que l'agreable varieté de leur peau recrée la veüë, elles ont vn regard affreux, qui fait quelquefois rebrouſſer chemin aux plus hardis. Elles repairent pour l'ordinaire és lieux montagneux, ſecs, pierreux, & arides; d'où vient qu'il y en a beaucoup moins à la Cabſterre de l'iſle, qui eſt la plus plate, moins pierreuſe & plus ſujete à la pluye, qu'à la Baſſe-terre. On ſe ſert de leur peau pour faire des baudriers, leſquels ſont parfaitement beaux.

Les troiſieſmes ſont toutes noires, beaucoup plus groſſes & plus longues que les deux precedentes. J'en ay veu de plus de ſept pieds: elles ſont hardies, & tant ſ'en faut, qu'elles fuyent comme les autres; au contraire, elles pourſuiuent opiniſtremment ceux qui leur font tord, & ſans doute leurs feroient du mal, ſ'ils ne ſe deſſendoient. J'ay eſté deux ou trois fois dans cette peine, non ſans de grandes apprehenſions.

Toutes ces trois eſpeces de couleuvres ſe trouvent auſſi bien dans la grande terre de la Guadeloupe, que dans la terre habitée; mais elles y ſont

beaucoup plus grandes. Tant les vnes que les autres vivent de petits lezards & de petits oyseaux, de rauets & de terre.

*Des Couleuvres de la Martinique & de sainte
Aloufie.*

§. VII.

BEaucoup de personnes s'estonnent, & non sans sujet, de ce que l'isle de la Martinique, qui n'est distante de la Guadeloupe que de trente lieues, produist des serpens dangereux, desquels les veneneuses morsures ont desia fait perdre la vie à plusieurs François. Quelques-vns croient que cela procede de l'intemperie du climat : mais avec peu de fondement, car il se trouue des terres voisines, & presque sous vn mesme degré & parallele, où neantmoins on ne voit point de semblables serpens. D'autres croient, avec plus de probabilité que cela vient du terroir qui est extrêmement pierreux, & tout semblable à celuy dans lequel les viperes de l'Europe se plaisent dauantage.

Il n'est pas hors de propos de rapporter icy l'opinion des Sauvages sur cette matiere. Quelques-vns d'entr'eux nous ont assure, qu'ils tenoient par tradition tres-certaines de leurs Peres, que cela venoit des *Arroïagues*, nation de la terre ferme, auxquels les *Karibes* de nos isles font vne tres-cruelle guerre. Ceux-là se voyans tourmentez & vexez par les continuelles incursions des nostres, s'auise-

rent d'une ruse de guerre non commune; mais extrêmement dommageable & perilleuse à leurs ennemis; c'est qu'ils amassent grand nombre de ces serpens, lesquels ils enferment dans des papiers & callebasses, les apportent dans l'isle de la Martinique, & là leur donnent liberté, afin que sans sortir de leur terre, ils puissent par le moyen de ces funestes animaux, leur faire une guerre immortelle.

Il se rencontre ordinairement dans cette isle trois sortes de serpens fort dangereux: les uns sont gris veloutés & tachetés de noir en plusieurs endroits. Les autres jaunes comme de l'or, & les troisièmes roux. Je crois fermement que les gris veloutés sont de véritables vipères, principalement les courtes, qui ne portent guère plus de deux pieds de longueur, & sont quelquefois plus grosses que le bras, & cette grosseur est égale jusque à deux ou trois pouces proches de la queue, laquelle depuis cet endroit se termine tout à coup en pointe: elles ont la teste tres-plate & large quasi comme la main, armée de quatre & souvent de huit dents longues d'un pouce pour l'ordinaire. J'en ay veu & apporté en France de longues comme la moitié du doigt, elles sont pointuës comme des esguelles, & courbées en forme de croc: elles ont un petit pertuy qui penetre depuis la racine des dents, jusques vers la pointe d'icelles, & c'est par là qu'elles font glisser le venin dans la playe, où la dent se rencontre.

Tous les autres serpens tant jaunes que roux, ont la teste en tref, & c'est par cette marque qu'on distingue les serpens dangereux d'avec ceux qui ne le sont pas, ils sont armez de dents comme celles que j'ay décrites: ils ont le corps semblable aux autres serpens, mais d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en rencontre souuent d'aussi gros que la jambe, & longs de sept à huit pieds.

Tant les vns que les autres naissent souuent d'une mesme mere; ce qui me fait croire que les males s'accouplent indifferemment avec les femelles de l'une & l'autre espee: car il fut trouué de mon temps vne de ces viperes, grosse comme la jambe, si foible qu'à peine se pouuoit-elle remüer, au milieu de plus de soixante petits de toutes sortes, qu'elle venoit de mettre bas, & qui tous estoient louuez, & prests à se jeter, & à mordre ceux qui les approchoient. J'en ay ouuert quelques-vnes, dans lesquelles j'ay trouué plus de quarante œufs, presque gros comme le pouce, & plus de cent petits œufs gros comme des lentilles, tous remplis d'un jaune assez blaffart. Tous ces œufs estoient reuestus d'une membrane faite comme vn boyau. Mais il faut remarquer que ces œufs ne sortent iamais du ventre de la mere, & que les petits s'y forment, mangent la cocque & mesme la membrane qui les environne, laquelle venant quelquefois à sortir du ventre de la mere, ils vont ronger iusques proche du nombril: ce qui n'arriue pas à toutes, car il est certain qu'elles vivent apres auoir fait leurs

petits, & que mesme elles en font plusieurs fois en vne année.

J'ay remarqué dans ces viperes trois sortes de venin differents en couleur & en qualité. Ce venin est enclos dans de petites vessies grosses comme des poix, lesquelles environnent les dents. Les iaunes ont le venin vn peu iaunastre & plus espois que les autres, & celuy-là est le moins dangereux; les grises l'ont comme de l'eau vn peu trouble; & les roux, clair comme de l'eau de roche, & ie croy que c'est le plus subtil & le plus dangereux.

Tant les vnes que les autres se rencontrent, quoy qu'assez rarement par toutes les parties de l'isle, & cela en toute saison, n'y ayant point de froid qui les oblige à se retirer dans la terre; il est vray qu'aux mois de May & d'Auril, elles paroissent plus frequemment, & les habitans croyent que ce sont les *Tourlourous* (qui sont certains petits cancrez) lesquels descendant de la montagne, se fourrent dans les creux des arbres, & les en font sortir. Les rats & les poules les attirent autour des cases, & vous voyez peu de personnes entrer dans vn poullalier, sans auoir soigneusement regardé de tous costez. Si elles rencontrent vne poule qui couue, elles se mettent sur les œufs, se font couuer par la poule, iusqu'à ce que les petits soient esclos, lesquels elles aualent tous entiers, & mordent incontinent la poule, & la font mourir. Elles ont l'industrie de clouffer & contrefaire les poules qui conduisent leurs petits, apres qu'elles ont tué la mere. Je l'ay

faire à vne, qui en ma presence, apres auoir tué la poule, aualla neuf poulets qui auoient plus de trois semaines.

C'est vn signe infallible qu'elles sont dans vne maison; lors qu'on entend piper les rats: elles les scauent aussi fort bien contrefaire pour les attraper: elles les auallent tous entiers aussi bien que les Pyloris, qui sont quatre fois aussi gros que les rats de l'Europe.

C'est encore vne marque assuree, qu'il y a vne mauuaise couleuvre en quelque lieu, lors qu'on y voit les petits oyseaux attroupez, criants comme ils font en France, apres les oyseaux de proye.

Il y a aussi quelques habitans, principalement les Negres, qui les connoissent au flairer, & les esuentent comme les chiens font la venaison: car elles exhalent dans l'air vne haleine qui sent la marée, & comme le poisson à moitié gasté.

Les habitans pour se garantir de ces couleuvres, font du feu la nuict au milieu de la case; ils disent pour raison qu'elles apprehendent le feu. Mais cela sert de peu, car elles se fourrent sous les coffres dans les recoins de la Case, dans des panniens, dans des barils, & dans autres choses semblables, dans la couuerture, & mesme iusques dedans les lits. Vn Gentil homme digne de foy m'a assuree, que disnant avec vn Prestre de l'isle, il en tomba vne du haut de la case, au milieu du plat qui estoit sur la table, mais tout cela arriue tres-rarement.

Ceux qui vont à la chasse prennent de grandes

bottes; ce qui sert de peu; car elles ne garantissent que les jambes; & ne deffendent que de celles qui sont à terre, & non de celles qui sont louuées sur les branches des arbres, ou sur l'éminence de quelque rocher; lesquelles se dardent indifferemment sur toutes les parties du corps. Les deux derniers qui furent mordus pendant mon séjour dans l'isle, le furent à l'espaule & au bras.

Il est vray que si on ne les touche point, qu'elles n'offensent iamais personne, & mesme elles passeront sur vous en dormant, sans vous faire aucun tort; mais s'il arriue qu'en passant, ou en vous remüant vous les touchiez, ou que quelque petite branche les heurte, elles se iettent incontinent sur vous & vous mordent infailliblement.

Lors qu'elles sont saouïes, elles dorment d'un si profond sommeil, qu'on les peut prendre, manier, pousser, & traiter assez rudement, sans qu'elles s'éveillent, & cela dure quelquefois 3. iours & 3. nuits.

S'il arriue qu'un homme en soit mordu fort loin dans les bois, estant seul, il est en danger de la vie; car quelque ligature qu'il puisse faire au dessus de la playe, dans vne heure ou deux de temps, le venin luy gaigne le cœur, les Syncopes le prennent, & il tombe pour ne se iamais releuer, s'il n'est promptement secouru. La premiere chose qu'on fait pour penser les personnes atteintes de ces veneneuses morsures, est de faire promptement vne ligature au dessus de la playe, prenant toutefois garde de ne pas trop serrer, d'autant que cela peut nuire au bles-

se. Puis on applique vne ventouse sur la playe, & l'ayant osté on fait trois ou quatre scarifications sur la playe, apres quoy on applique derechef la ventouse, iusqu'à trois ou quatre fois; & cela attire tout le venin. Cela fait on met vn emplastre de theriaque sur la playe. Cependant, il faut auoir soin de faire prendre du theriaque, ou quelqu'autre potion cordiale au malade, & de le tenir chaudement; car tous les esprits se retirent au cœur, & laissent toutes les parties du malade fort froides & disposées à la corruption.

Voilà les remedes ordinaires, mais la charité m'oblige pour la consolation des habitans de cette isle, & pour m'acquiter en partie des obligations extrêmes que ie leur ay, d'en coucher icy quelque autres par écrit plus faciles, & desquels vn chacun se pourra seruir sans auoir recours au Chirurgien.

Le premier est de couper la teste de la couleuvre, la broyer & l'appliquer sur la playe, sur laquelle il faut faire quelques legères incisions. Celuy-cy est pour ceux qui sont mordus dans les bois, & est si asseuré que Mathiole le tient pour le plus certain.

Vn autre tres-assuré est de plumer le derriere d'un gros poulet, (& apres auoir fait l'incision si on veut) l'appliquer immediatement sur la playe, il attirera tellement le venin par le fondement, qu'il mourra entre les mains de celuy qui l'applique. Celuy-là mort, il faut en remettre vn second, & ainsi consecutiuellement iusqu'à ce que le poulet ne

meure plus. La chaux viue meslée avec de l'huile & du miel, & appliquée en forme d'emplastre sur la playe, est encore vn tres-excellent remede: il ne faut pas neantmoins obmettre, tant en se feruant de ce remede que des precedents, de donner du theriaque ou autre potion confortatiue au malade, de peur que le venin ne gaigne le cœur auparauant que le remede opere.

Outre ces remedes, i'en ay trouué plusieurs autres, que la commodité rendra plus considerables; car ils sont tousiours presents dans toutes les Indes; comme les feüilles de petun vert pillées & appliquées sur la playe: deux ou trois gouffes d'ail pour manger, & quelqu'autres broyées & mises en forme d'emplastre sur la morsure. La cendre de sarment de vigne dissoute avec de l'huile rosat & appliquée sur le mal: le poids d'vn escu de suc de mouron pris dans du vin blanc, ou dans de l'eau, si le malade a la fièvre, empesche que ce venin ne gaigne le cœur: le suc de la Betoine pris en mesme quantité & en la mesme façon, a le mesme effet: le bouillon de toute sorte de Polliot ou de rin, est encore vn assez bon remede: les feüilles de moutarde, broyées & apliquée sur la blessure y seruent aussi beaucoup. D'Alchamps donne encore plus de cent sorte de remede.

Mais le principal & le plus excellent de tous, est vne plante que i'ay oublié de décrire dans ma troisieme partie: elle est fort commune dans toutes nos isles, & son seul nom témoigne assez les proprietéz

admirables desquelles Dieu l'a doüée. On l'appelle le *bois de Couleuvres*, d'autant que ses branches coupées par morceaux ont la forme de serpent : elle rampe sur les arbres, qu'elle enuironne comme fait le lierre : Sa feüille est toute découpée & percée de trous en diuers endroits. Tous les Autheurs qui ont écrit de cette plante, assurent qu'il y a vn telle antipathie entre les serpens & elle, qu'ils la fuyent, qu'ils ne mordent iamais ceux qui la portent en la main ou sur eux, qu'ils creuent & meurent si-tost qu'ils en sont touchez : J'ay veu dans l'isle de la Martinique proche des Magazins, vn arbre tout couuert de cette plante, & sept ou huit serpens aux pieds morts & creuez.

Le dernier & le plus efficace de tous, selon l'aduis des plus fameux Medecins de la Faculté de Paris, auxquels ie l'ay communiqué est d'vser tous les mois d'vne poudre composée des rates & des cœurs des serpens ou viperes, en prenant le poid de quinze ou vingt grains dans vn boüillon, ou dans quelque autre liqueur : S'il arriue que celuy qui vse de cette poudre, soit mordu de ces dangereuses bestes, le venin n'aura aucune prise sur luy. Pour le regard de ceux qui ne pourront ou ne voudront s'assujettir à vser de ce souverain remede tous les mois, si par mal-heur ils viennent à estre mordus, il en doivent prendre incontinent le poid d'vn escu. Et c'est le plus assuré contrepoison qui soit au monde.

Quelques vns se meslent de succer les morsures,

& en tirer le sang & le venin tout ensemble : Quoy que cela soit bon, c'est vne chose si dangereuse, que ie ne conseille à personne de s'en seruir, qu'au defaut de tout autre remede ; car si le succeur a la moindre égratigneure autour des gēciues, ou dans la bouche, ou qu'il aualle la moindre parcelle de sa saliuue enuenimée, il est certain qu'il en mourera sur le champ, comme il arriua à vn Negre de Monsieur le Gouverneur de la Martinique, qui voulant secourir vn Sauvage mordu d'vne couleuvre, en luy succant le venin de l'espaule, s'enuenima le cœur, & tomba mort à ses pieds en luy sauuant la vie.

Des estranges grenoüilles de l'isle de la Martinique.

§. VIII.

SI ce que Mathiolo assure des grenoüilles au Schapitre quarante-huitième de ses Commentaires sur Dioscoride est vray, il faut auoüer (quand il n'y auroit aucun remede, pour les morsures des couleuvres de la Martinique) que la Prouidence diuine y a suffisamment pourueu, par des grenoüilles d'vne si prodigieuse grandeur, qu'vne seule peu suffisamment & abondamment repaistre vn homme à son disner.

Cet Auteur assure, que c'est vn fouuerain remede contre les morsures de toutes sortes de serpens (horsmis l'aspic) que d'vser de grenoüilles bouillies, humainement premierement le botillon, man-

geant par-apres la chair , & appliquant les grenouïlles fraïschement ouuertes par le ventre sur la playe.

J'ay veu quelques-vnes de ces grenouïlles qui portoient plus de quatorze poulces de longueur, & larges à proportion: elles repairent non seulement le long des riuieres , mais par tout, dans les bois les plus éloignez des eaux. Elles ne coaxent pas comme celles de l'Europe , mais pendant la nuict elles aboyent comme des chiens.

Elles font leurs petits dans des fouches d'arbres à moitié pourris ; & pour ce faire , elles jettent premierement large comme la main d'escume blanche comme la neige , & dessus ce premier lict elles pondent six , huit , dix & douze œufs , tantost plus , tantost moins , lesquels sont gros comme des grains de Coriandre , & de couleur d'orange : elles font ainsi plusieurs liets , iusqu'à ce que cela soit gros comme la teste , & les couuent de temps en temps , iusqu'à ce qu'ils soient esclos.

Quelques-vns les ont voulu faire passer pour des crapaux , mais sans fondement ; car elles ont toute la forme des grenouïlles , & sautent quelquefois de la hauteur d'un homme , tous les habitans en mangent , & ie les ay trouué tres-excellentes.

Ces grenouïlles ne se rencontrent pas dans la Guadeloupe , mais seulement de petites qui ne sont pas plus grosses que le poulce ny plus larges ; & encore si rarement que ie n'y en ay veu que cinq ou six , pendant le temps que i'y ay demeuré.

De toutes sortes de Crables ou Cancres, qui se trouuent dans l'isle de la Guadeloupe, & aux environs.

§. X.

LA mesme Prouidence qui repeut l'espace de quarante ans, le peuple d'Israël de la Manne du Ciel, dans cette vaste solitude des deserts en l'Arabie, tiré avec la mesme bonté des entrailles de la terre de la Guadeloupe, & de plusieurs autres isles vne Manne viuante & perpetuelle, sans le secours de laquelle plusieurs habitans de cette isle souffriroient beaucoup : car pour ne point déguiser la verité, tout ce que j'ay dit cy-deuant du gibier, de la chasse, des animaux, & de la pesche des poissons, ne se rencontre que chez les plus aisez ; & si encore la pluspart du temps ils sont contrains de deux choses l'vne, ou de manger leur pain sec, ou d'auoir recours aux Crables, aussi bien que les plus indigents. Tous les Indiens, tant de cette isle que des autres, ne viuent presque que de cela. En vn mot, quand toutes choses manquent, ce qui arriue assez souuent, les Crables ne manquent iamais à ceux qui veulent prendre la peine de chercher leur vie.

C'est vne chose tout à fait digne d'admiration, de les voir descendre de la montagne, environ le mois d'Auril ou de May, lors que les premieres pluyes commencent à tomber ; car alors elles sortent toutes des creux des arbres, des souches pour-

rics,

ries, de dessous des rochers, & d'une infinité de trous qu'elles font elles-mêmes dans la terre. On en voit la terre couverte, en sorte qu'il se faut faire place, & les chasser devant soy pour pouvoir mettre le pied à terre, sans en escraser qu'une.

Il semble qu'elles ayent de la preuoyance à se deffier du peu de durée de la pluye; car la pluspart se range le long des riuieres, & des rauines les plus humides, pour, au cas que la pluye leur manque, se pouvoir retirer dans les lieux plus frais, & estre à l'abry des chaleurs qui leur sont tout à fait contraires.

Toute cette descente se fait avec tant d'ordre, qu'encor bien que le seul instinct naturel y agisse, il semble toutefois que la conduite d'un experimenté Marechal de Camp y soit employée. Elles se diuisent pour l'ordinaire en trois bandes; dont la premiere n'est composée que de masses, qui sont plus gros, plus forts, & plus robustes que les femelles, & consequemment obligez à s'exposer non seulement aux iniures du temps, & à frayer le chemin; mais encore à essuyer toutes les difficultez & les estranges massacres, que les habitans en font dans ce premier rencontre. Ceux-cy qui sont comme l'auantgarde de l'armée, sont souuent arrestez par le deffaut de la pluye, & contrainsts de faire halte & autant de stations & de nouueaux logemens, qu'il ya de nouueaux changemens dedans l'air.

Cependant, tout le gros de l'armée, qui n'est presque composé que de femelles, se tient clos & couuert dans les montagnes, iusqu'à ce que le temps soit entierement disposé à la pluye : Alors elles se mettent en campagne, & font comme des bataillons, longs d'une lieuë ou lieuë & demie, & larges de quarante ou cinquante pas, si serrez qu'à peine peut-on decouvrir la terre.

Trois ou quatre iours apres suit l'arriere-garde, qui est composé de males & de femelles, en mesme ordre & en aussi grand nombre que les autres. Or comme dans les armées tout le monde ne marche pas en ordre, & ne tient pas vne mesme route: de mesme, outre le grand nombre de ces bataillons qui suiuent le cours des riuieres & des rauines, tous les bois en sont remplis, mais vn peu plus clairement, que dans les lieux où passent les troupes. Elles marchent fort lentement toute la nuit, & le iour quand il pleut, & s'exposent fort rarement au Soleil. Que s'il arriue qu'elles fassent rencontre de quelque pays decouvert & sans abry, & qu'il fasse tant soit peu de Soleil; elles s'arrestent routes à la liziere du bois, & attendent que la nuit soit venue pour le passer. Si quelqu'un s'approche du gros & leur donne l'épouente, elles font vne retraite confuse & en reculon, presentant tousiours les armes en auant, qui sont deux certaines tenailles, ou mordans d'agereux, qui serrent iusqu'à emporter la piece, & faire jeter les hauts cris à ceux qui en sont atrapez: elles frappent de temps en temps ces mordans

l'un contre l'autre, comme pour menacer, & font tant de bruit, & vn si estrange tric-trac en s'entre-heurtant de leurs escailles, qu'on croyroit entendre le cliquetis des corselets & des tassettes d'un Regiment de Suisses qui marchent.

S'il arriue pendant cette descente que la pluye cesse, & que le temps se mette tout à fait au beau, (ce qui est assez ordinaire) elles font vne halte generale, & chacun prend logis où il peut, qui sous des racines, qui sous des arbres creux: celles qui ne trouuent point de logis tout fait, prennent la peine d'en faire elles-mesmes, & remüent tellement la terre, que par tout où le gros se rencontre, on y enfonce iusqu'à my-jambe. Cependant, les habitans qui ne souhaitent autre chose que de les voir arrestez en chemin, leurs font bien cherement payer les logis; car tout le monde fait bonne chere à leurs despens, & à peine se trouue-il vne case, où on n'en fasse mourir plus de cent par iour; car pour lors on jette tous les corps, & on se contente d'un amas de petits œufs quasi imperceptibles, desquels elles ont gros comme le poulce à chaque costé de l'estomach, qui sont fort nourrissans & de tres-bon goust. Il se rencontre quelques années dans lesquelles par l'interruption des pluyes, elles font deux ou trois mois à faire le voyage: mais il ne faut que huit ou dix iours de temps pluuieux, pour leur faire vider leurs œufs, se baigner dans la mer, & remonter promptement à la montagne.

Tout le corps de cét animal semble n'estre com-

posé que de deux mains tronquées par le milieu, & rejointes ensemble ; car des deux costez vous y voyez les quatre doigts , & les deux mordants qui seruent comme de poulce. Tout le reste du corps est couuert d'une escaille large comme la main , releuée en bosse, sur la déuanture de laquelle sont enchassez deux petits yeux, longs, & gros comme des grains d'orge, transparents comme du cristal, & solides comme de la corne. Vn peu au dessous est la gueulle, couuerte de quelques barbillons, sous lesquels sont deux dents larges comme la moitié de l'ongle , tranchantes & blanches comme de la neige : elles ne sont pas situées comme les machoires des autres animaux, en haut & en bas; mais aux deux costez & s'entreioignent comme des fers de ciseaux, & avec ces dents qu'elles coupent & fissent les feuilles, les fruiets, & les bois pourris, qui sont leur nourriture ordinaire.

Toute cette escaille est remplie d'une certaine liqueur espoisse, grasse, & fibreuse, de laquelle les habitans font d'assez bons saupiquets. Au milieu de cette liqueur, que les habitans appellent *Tasmaly*, est ce qu'ils nomment (à raison de son amertume) le fiel de l'animal, qui n'est pourtant autre chose que son estomach, dans lequel tout ce qu'elles mangent, se digere : Il est composé d'une peau ou membrane assez desliée, & estenduë par deux petits osselets ou cartilages, & est gros deux fois comme le poulce, & à toute la forme de l'escaille.

Les masses a les femelles , ont au dessous du corps vn certain plastron composé de diuerses piéces, ajustées comme les tassettes d'vn corcelet, sous lequel il y a cinq ou six barbillons de chaque costé. Il y a vn petit pertuis large comme le tuyau d'vne plume, qui sort immédiatement de l'estomach, & passant par le milieu de ce plastron, se vient terminer à la fin : C'est par cét endroit qu'elles voident leurs excrements. Cét animal n'a point de sang; mais au lieu de sang, il sort de leurs blessures vne eau claire, qui s'espoiffit comme de la gelée, & se caille.

Celles dont ie parle à present, sont pour l'ordinaire toutes violettes; mais il s'en trouue quantité qui sont agreablement diuersifiées & panachées de bleu, de blanc, & de violet. Voila la plus exacte description que i'en puisse faire. Retournons à ce qui se passe, lors qu'elles sont descenduës de la montagne.

On pourroit icy assureur, que la mesme necessité qui fait sortir les tortuës de la mer, pour se décharger de leurs œufs sur la rine, fait descendre les Crables de la montagne pour se décharger des leurs dans la mer, comme dans le lieu où elles prennent naissance, aussi bien que les tortuës sur la terre: mais qui voudra éplucher la chose de plus prés, & avec plus de curiosité, trouuera que les seules femelles des tortuës viennent à terre, & que les masses, ny les petits n'y abordent iamais: mais toutes les Crables de l'isle, grands & petits, masses &

femelles, viennent indifferemment tous les ans vne fois se baigner en la mer; & cela sans doute pour rendre quelque sorte d'hommage à celle qui leur a donné la vie, & puiser dans le sein de leur mere des forces & des qualitez occultes, qui les disposent à vne nouvelle renaissance, laquelle leur arriue vne fois tous les ans, ainsi que nous verrons dans la suite de cette description.

Si tost qu'elles sont arriuées au bord de la mer, elles se laissent couvrir par deux ou trois fois des premieres vagues qui battent sur la riué, & se retirent incontinent, s'en allant chercher logis pour se reposer. Cependant, les œufs des femelles grossissent, sortent du corps, & s'attachent aux barbillons qui sont sous le plastron, que nous auons décrit. Il y en a pour l'ordinaire l'espoisseur d'un gros œuf de poule, & sont semblables à la roogue des harents. Pour lors on n'en fait plus de cas, comme ayant beaucoup perdu de leur gouft. Quelques iours apres elles se vont toutes baigner pour la seconde fois dans la mer, & y secoüent leurs œufs, desquels plus des deux tiers sont à l'instant deuorez par certains petits poissons, que les Sauvages appellent *Tyri*, desquels pour lors la mer est toute noire le long de la riué.

Je ne scay ce que la mer opere sur ces animaux; mais la pluspart sortent de ce second bain si foibles & si attenuées, qu'à peine peuuent-elles marcher: elles deuiennent maigres, & leur chair mesme change de couleur, d'où vient qu'une grande

partie ne remontent pas si-tost aux montagnes, mais elles se rengraissent dans le plat-pays. Elles se couplent toutes au sortir de la mer, & après s'estre remises dans leur enbompoint, elles font des trous dans la terre, qu'elles bouchent si bien de la mesme terre & de feüilles, qu'il n'y peut entrer aucun air. Là, elles se dépoüillent de leurs anciennes escailles, & ensemble de la carcasse de leurs os, qui sont toutesfois inseparables des escailles, sans en faire aucune rupture. Cependant, elles laissent si entiere, qu'à peine peut-on connoistre le lieu par où elles sont sorties. Or cela est moins conceuable à ceux qui sçauent de combien de iointures, de coings, de recoings, & d'os entremeslez les vns dans les autres, est composé le corps d'une Crable, que de concevoir la carcasse ou squelette d'un homme dépoüillé de sa chair, sans aucune lesion, ny rupture de sa peau.

La Crable demeure donc près de son escaille sans aucun mouuement, & quoy que ie ne dise pas sans aucun sentiment, l'ose bien asseurer quelle est plus de six iours sans le faire connoistre. Pendant qu'elles sont en cét estat, elles n'ont point d'amertume dans l'estomach, le *Taumaly* en est iaune comme de l'or. Elles sont grasses, pleines & en tres bon point, & c'est bien le plus excellent & le plus delicieux manger qu'une Crable bourciere, (c'est ainsi qu'on les appelle, lors qu'elles sont en cét estat) qu'on se puisse imaginer. Elles ne sont pour lors reuestues que d'une peau extrêmement delicate, la-

quelle par succession de temps s'endurcit & se forme en escaille. Elles ont en ce temps là quatre pierres grosses comme des febues de bresil, blanches comme neige, attachées au dessous de l'estomach, lesquelles se fondent & se dissipent, à mesure que l'escaille s'endurcit, & se perdent entierement, quand elle a atteint sa perfection. On assure que ces pierres font ietter le grauiet des reins: mais elles sont fort desagréables à prendre, & excitent à vomir. l'en ay veu faire l'experience à plusieurs avec plus de peine que de profit.

Voilà à peu près tout ce qui se peut dire de cette sorte de Crable. Il y en a encore deux autres sortes; sçauoir, les Crables blanches & les *Tourlourous*, ausquels tout ce que nous auons dit cy-dessus conuient, excepté que les Crables blanches excèdent tellement les autres en grandeur, qu'une seule en vaut trois des precedentes. Elles ont vn gros mordan large comme la main, où il y a plus à manger qu'à la plus puissante Crable violette. Elles ne repaierent point aux montagnes, ne se plaisent que dans la fange & dans la bouë, le long des riuieres, des estangs, & dans les lieux marécageux, desquels elles retiennent tousiours quelque goust.

Les *Tourlourous* sont les plus petits & les moins estimez; ils sont de couleur de feu, & ont vne tache noire sur le dos, qui releue beaucoup l'éclat de cette couleur. Les habitans de la Guadeloupe n'en veulent point manger, & croyent qu'ils donnent le flux de sang; mais vn chacun en mange dans la

Martinique au deffaut des autres qui s'y rencontrent tres-rarement.

Les vnes & les autres sont sujettes à quelques maladies, dont il se faut tres-soigneusement donner de garde, parce qu'il en peut arriuer de tres-grands accidens, comme il est arriué à plusieurs habitans, qui ont presque perdu la vie pour auoir mangé des *Crables manilotées*, (c'est ainsi qu'on les nomme quand elles sont entachées de ces maladies.) Pour connoistre cela, il faut regarder au *Taumaly*; s'il est laiçteux, s'il se fond, s'il se reduit en eau blanche; en fin, si la Crable est legere, pour lors il la faut ietter comme vn dangereux venin.

Elles peuuent encore causer les mesmes accidens, quand elles mangent de la Mancenille; c'est pourquoy, il faut prendre garde aux dents & au *Taumaly*, & mesme au dedans du corps, qui deuient brulé & noir comme du charbon. Et quoy que cette noirceur leur arriue quand elles se nourrissent de pommes de Genipa, cela neantmoins se peut aisément connoistre; car celles-cy ont le *Taumaly* ferme, sont grasses, pleines, & en tres-bon point; & celles-là ont tout le contraire.

Ces animaux ont vne faculté qui ne doit estre enuiee que des coupeurs de bourse, ou de ceux que le Preuost tient desia au collet: C'est que si vous les prenez par vn mordan ou par vne patte, elles s'en deffont comme bon leur semble, les détachent de la iointure, aussi proprement que si on les auoit coupez avec vn rasoir, vous les laissez dans la

main & se sauuent, & s'il en est besoin, elles les quittent toutes les vnes apres les autres. Iugez si semblables gens ne doiuent pas souhaiter vne chose qui leur feroit si necessaire. Si elles sont blessées à vn mordan ou à vne patte, elles extirpent promptement le membre & le mal tout ensemble, sans auoir besoin de l'assistance de quelqu'expert Chirurgien. Tous ces membres coupez leur reuiennent au bout de l'an, ou au moins d'autres en leur place.

Des Soldats ou Cancellés.

§. X.

CE Soldat est vne espece de petit cancre, long de trois ou quatre poulces au plus; il a la moitié du corps semblable à vne sauterelle marine, mais reuestu d'une escaille vn peu plus dure: quatre pieds assez semblables à ceux d'une Crable: deux mordans, dont l'un n'est pas plus gros qu'un de ses pieds, & l'autre est plus large que le poulce, rond, & qui ferre estrangement. Tout le reste du corps n'est qu'un certain boudin, d'une peau assez rude & espoisse, gros comme le doigt, & long de la moitié, ou vn peu plus. Au bout il y a vne petite queuë, composée de trois petits ongles, ou trois petites escailles, comme la queuë d'une sauterelle de mer. Toute cette moitié du corps est remplie d'un *Taumaly*, semblable à celuy qui se trouue dans la coquille d'une Crable; mais rouge, & qui estant exposé au feu ou au Soleil se fond, & se resoud en

huile, qui est vn veritable baume pour les playes recentes. I'en ay fait moy-mesme l'experience sur plusieurs personnes ; avec de tres-heureux succez. Tous les habitans en font grand cas , & s'en trouue peu qui n'en fassent prouision.

Ils descendent tous les ans vne fois au bord de la mer , non pour s'y baigner & y faire leurs petits, comme les Crables , car ie crois qu'ils naissent à terre ; mais pour y changer de coquille, car la nature qui les fait naistre le derriere tout nud , leur a donné l'instinct d'y pouruoir en naissant , car à peine sont ils au monde qu'vn chacun d'eux cherche vne petite coquille , proportionnée à sa grandeur, fourre son derriere dedans, l'ajuste sur soy, & ainsi reuestu des dépouilles d'autruy , & armez comme des soldats de ces coquilles estrangeres, ils gagnent la montagne, repairent dans les rochers & dans des arbres creux comme font les Crables , & vivent comme elles de feüilles de bois pourris & de fruits ; mais sur tout de pommes de Mancenille. D'où vient (encore que nos habitans en mangent , & les estiment fort) qu'ils sont tres-dangereux. I'ay vne fois pensé rendre l'ame, pour en auoir mangé deux dans la grande terre sous des Mancenilles.

Cependant, nos soldats croissent dans la montagne, & la coquille, qui n'a pas esté expressément faite pour eux, commence à les presser & à leur ser-
rer si estroitement le derriere, qu'ils sont contraints de descendre au bord de la mer , pour changer de maison. Les curieux qui ont pris garde à ce qui se

passe dans ce changement, auoüeront ingenuë-
 ment avec moy qu'il y a vn plaisir extrême à les
 voir faire. Ils s'arrestent à toutes les coquilles
 qu'ils rencontrent, les considerent attentiuement,
 & en ayant rencontré quelqu'vne qu'ils croyent
 leur estre propre, ils quittent incontinent la vieille,
 & fourrent si promptement le derriere dedans l'au-
 tre, qu'il semble que l'air leur fasse mal, ou qu'ils
 ayent honte de le montrer à nud.

Si deux se rencontrent en mesme temps dépoüil-
 lez, pour entrer en vne mesme coquille, ils s'entre-
 mordent & se battent, iusqu'à ce qu'en fin le plus
 foible cede, & quitte la coquille au plus fort, qui en
 estant reuestu fait trois ou quatre caracoles sur le ri-
 uage; que s'il trouue que ce ne soit pas son fait, il
 la quitte & recourt promptement à son ancienne,
 & en va chercher vne autre ailleurs. Ils changent
 souuent iusqu'à cinq ou six fois, auant que d'en
 trouuer vne propre.

Ils portent dans leurs coquilles enuiron vne de-
 my cueillerée d'eau claire, laquelle est vn souverain
 remede contre les pustules & vesies, que le lait ou
 l'eau qui tombe de dessus les branches de Mance-
 nilles, fait esleuer sur la peau.

Quand il a vne fois mordu de son gros mordan,
 on le tueroit plustost que de luy faire lascher prise.
 Vn de ces soldats m'ayant vne fois pris par le bout
 du doigt, me fit par l'espace de deux heures souffrir
 d'estranges douleurs, sans que i'y püsse apporter au-
 cun remede. l'ay depuis appris qu'il ne faut que luy

chauffer la coquille : car alors non seulement il démord, & mais mesme abandonne sa maison & se sauue.

Des Scorpions de l'isle de la Guadeloupe.

§. XI.

IL y a dans la Guadeloupe vn grand nombre de Scorpions gris, & tous semblables à ceux qu'on trouue en France ; mais, graces à Dieu, les picqueures n'en sont pas mortelles. l'en ay esté picqué plusieurs fois ; entr'autres, i'en fus picqué vn iour en dormant, vis à vis du cœur, ou ayant senty la douleur, i'y portay incontinent la main, i'en fus picqué pour vne seconde fois au bout du doigt ; mais cette picqueure me fit beaucoup plus de mal, que celle que ie receu sur le cœur, laquelle ne me causa qu'une petite enflure large comme vn quart-d'escu : mais de l'autre, non seulement le doigt, mais tout le bras m'enfla iusques deffous l'aisselle, sous laquelle il se fit vne glande grosse comme vn œuf de pigeon, & le bras ne demeura tout tremblant l'espace de vingt-quatre heures, apres lesquelles tout se dissipa, sans que i'y appliquasse aucun remede. Ils sont ordinairement dans du bois pourry, dans les liures, & bien souuent dans les coffres où il y a du linge.

I'ay remarqué que les femelles pour faire leurs petits, tissent vne petite toile large comme l'ongle, d'vn fil qu'elles tirent de leurs corps comme les

araignées, & y pondent onze œufs guere plus gros que des pointes d'épingles : elles portent cela par tout avec soy, iusqu'à ce que les petits soient éclos, & aussi-tost qu'ils sont au monde, si on les effarouche, ils gagnent le dos de la mere, laquelle recourbant sa queue par dessus eux, les deffend de son aiguillon.

Je ne sçay s'ils changent de peau comme les Crabbles de coquilles, mais on trouue dans des liures quantité de peaux de Scorpions, vuides & toutes entieres.

Des Araignées & principalement d'une horrible & monstrueuse espece, que j'ay ven dans l'isle de la Martinique.

§. XII.

IL se trouue vn grand nombre d'araignez de toutes sortes dans la Guadeloupe, aussi bien que dans la France. Elles ont presque toutes de petites bourses d'une estoffe qui semble estre d'un cuyr bien delicat. Là dedans elles pondent leurs œufs, & se tiennent dessus pour les couuer : Quoy qu'il s'en trouue qui les portent tousiours avec soy, iusqu'à ce qu'ils soient éclos, comme les Scorpions. J'en ay trouué plusieurs dans les bois qui ne sont pas communes : elles sont toutes plates, & pas plus espoisses qu'un teston, larges d'un poulce, & longues d'un poulce & demy. Elles sont toutes grizes, & ont les

jambes fort courtes, dures, & heriffées comme les griffes d'un cerf volant.

Mais sur tout celles que j'ay veu dans l'isle de la Martinique, doiuent estre épluchées de plus prés. Car ie ne crois pas qu'au reste du monde, il s'en trouue de plus prodigieuses. Le corps de cette araignée est composé de deux parties, dont la partie postérieure, qui semble estre le ventre, est presque de la grosseur d'un œuf de poule, toute veluë d'un poil noir, & heriffé & assez long. La partie de deuant est vn peu plus courte, mais aussi grosse & toute couuerte du mesme poil. Au milieu du dos il y a vne petite ouuerture ronde, comme pour fouer vn pois, toute enuironnée d'un poil vn peu plus long que celui du corps. De chaque costé de cette partie sortent cinq pieds plus longs que les doigts, velus, & a quatre iointures, sans celles qui les ioignent au corps, & à chacun d'iceux vne petite pince ou mordan de corne rousse & fort dure, & deux dents dans la gueulle de la mesme estoffe, longues comme la moitié d'une épingle, courbées, & affilées comme des éguilles.

J'en ay trouué encore quelques vnes dans des Ananas, toutes semblables; mais vn peu plus petites, & qui auoient vne partie du poil de dessus le corps tout vert. Quelques habitans apprehendent cet animal, & assurent qu'il est autant ou plus dangereux que les viperes de la mesme isle. On en recherche fort curieusement les dents, & on dit que de se les froter souuent avec elles, guarantit du mal de dents.

Des Fourmis.

§. XIII.

J'Ay remarqué quatre ou cinq sortes de fourmis dans la Guadeloupe, extrêmement importuns à ses habitans; car quoy qu'il n'y ayt point d'Hyuer qui les oblige à se pourvoir pendant le temps de la recolte pour cette saison, où il semble que non seulement toutes choses leur doiuent manquer; mais qu'ils soient contraints sur peine de la vie de garder prison dans les entrailles de la terre, ou ils seroient bien milles siècles auant qu'on les secourut d'un seul grain de bled: si est-ce neantmoins que les fourmis de ces isles, trauaillent avec autant de soin & de preuoyance tout le long de l'année, à faire amas & prouision de toutes les graines qu'on seme, que s'ils estoient sujets aux mesmes rigueurs que ceux de l'Europe. Et quoy que cette incommodité ne soit pas la plus sensible de celles qu'ils causent, c'est pourtant la plus dommageable aux habitans; car qu'ils sement auourd'huy vn beau quarreau de plante de petun, si les fourmis y donnent, en vne nuit tout est enleué, sans qu'il y vienne vne seule plante à bien. J'ay veu de pauures habitans quasi reduits au desespoir à cette occasion; & cela n'arriue pas seulement au petun, mais à toute autre sorte de graine.

Ceux dont ie parle sont petits fourmis noirs, assez semblables à ceux que l'on voit le plus communément.

munément dans l'Europe : mais ils sont en si grande quantité que cela est quasi inconceuable ; de sorte qu'on ne peut garder ny confitures, ny fruitz meurs, ny viande cuitte ou cruë, ny aucune sorte d'huile ou de graisse, qu'ils n'en soient incontinent tout remplis, & cela en quelque lieu qu'on les puisse mettre, quand se seroit au dessus du feu. l'en ay veu bien souuent nos tables si couuertes, que nous estions contraints de les abandonner à leur importunité. S'ils prennent vne fois la route du liët, il faut faire estat de le changer de lieu, ou de ne iamais dormir en repos.

Il y a deux autres sortes de petits fourmis rouges, pas plus gros que des pointes d'épingles ; ils ne sont pas si communs que les autres. Il y en a vne espece qui ne mord point, mais ils se nichent pour l'ordinaire dans les coffres où il y a du linge, en si grande quantité, que bien souuent le linge en demeure tout taché, & se pourrit entierement, si on n'y prend garde.

Les autres qui sont tout semblables aux precedents, ne repairent que dans les bois, & tombent de dessus les feüilles des arbres ; il n'en faut qu'un seul pour donner bien de la pratique à vn homme ; car s'il gagne vne fois le collet de la chemise, il ne cesse de mordre en diuers endroits, & en mordant il fait glisser vn certain venin, qui s'étend, & se coule entre cuyr & chair, aussi large que la main, & cause vne démangeaison si douloureuse, qu'on auroit courage de se mettre en pieces à

force de se gratter; & cela dure quelquefois vne matinée entiere.

Vne troisiéme sorte de fourmis tres-dangereux, sont ceux que les habitans appellent *Chiens*, à cause de leurs morsures. Ils sont longs comme vn grain d'auoine, mais deux fois aussi gros: ils ont deux petites dents comme des aiguillons d'abeilles, desquelles les morsures sont plus douloureuses que celles des Scorpions; mais cela ne dure qu'vne heure au plus. Il y en a par tous les endroits de l'isle, non toutefois en si grande quantité que les autres.

Des Poux de bois.

§. XIV.

ON pourroit encore mettre au nombre des fourmis certaines petites bestioles, que les habitans appellent *Poux de bois*, à raison de ce qu'elles rongent, minent, cauent, & font pourrir le bois où elles s'attachent. Ces poux approchent assez de la forme du fourmy: ils sont blancs, si tendres & si delicats, qu'ils sont recherchez avec grande auidité des petits oyseaux, des poulets, & de tous les petits lezards, comme les plus friands morceaux qu'ils puissent rencontrer, aussi ne vont-ils iamais qu'à couuert.

Ils bastissent avec de la terre certaines petites galleries, chemins, ou conduits vn peu plus amples que le tuyau d'vne plume, ausquels ils font faire tant de milliers de tours & de destours confus,

qu'en fin ils en composent vne motte plus grosse qu'un demy baril, & ie crois que s'il y auoit vn homme assez expert pour déuider toute cette besogne, qu'il s'y trouueroit quelquefois plus d'une lieue de chemin.

Au reste, ils font là dedans comme dans vne petite Republique où ils se multiplient, & comme dans vne petite forteresse, où ils sont à couuert des embusches de leurs ennemis. Si on fait bresche à leurs murailles, ils s'interessent tous pour le bien public, & trauillent avec tant de diligence à la réparation de cette bresche, qu'en verité il y a de la satisfaction & du plaisir à les contempler dans cét ouurage. On voit auancer leur trauail à veuë d'œil, sans iamais pouuoir comprendre ny apprendre le mestier de ces ouuriers. S'estant vn peu trop multipliez, ils font vne petite galerie ou ligne de communication, tout le long de la Sole iusqu'au premier ioint qu'ils rencontrent, & y bastissent tout de nouveau, & allant ainsi de coing en coing, de ioint en ioint, pourrissant tous les lieux où ils s'arrestent, ils font en peu de temps tomber vn bastiment en ruyne.

C'est vn bon remede pour leurs couper le chemin que d'engraisser d'huile de vache de mer les lieux par où ils passent, & mesme d'en verser sur la motte; car ils la quittent incontinent.

En fin, ces petits animaux vieillissent, & les ailles leurs viennent comme aux fourmis, pour leur ruyne; car ils abandonnent leur demeure terrestre

pour se mettre dans l'air, au rang des oiseaux, où ils ne vivent qu'un iour ou deux pour le plus. Leur demeure estant abandonnée, noircit, desseiche, & brusle comme des allumettes. Les habitans appellent cette motte *teste de Negre*, à cause qu'elle est noire, ronde, & frisée comme la teste d'un Negre. J'ay veu quelques Chirurgiens qui faisoient suër des hydropiques à la fumée de cette motte ou teste de Negre, avec d'assez bons succez.

Des Chenilles.

§. XV.

Les Chenilles font icy des rafles generales deux ou trois fois l'année, & coupent les feüilles de manyoc, de patates, de petun, & d'autres herbages, aussi net que si le feu y auoit passé. Quelques habitans voyant dépouïller les jardins de leurs voisins, se garantissent du mesme dommage, faisant des lisieres de bois tout le long de leurs habitations, auxquelles ils mettent le feu, de sorte qu'il demeure vne separation de cendre large de trois ou quatre pieds: & cela arreste les Chenilles tout court, car elles se laisseront plustost mourir de faim, que de passer par dessus la cendre.

Des Rauets.

§. XVI.

CES Rauets font certains petits animaux semblables à des hannetons dépouillés de leurs plus dures ailles ; mais vn peu plus plats & plus tendres. Il y en a vne si grande quantité dans la Guadeloupe, que ie ne crois pas qu'il y ayt vne isle dans toute l'Amerique , où il s'en trouue vn si grand nombre ; au moins dans celles où i'ay esté, ie n'en ay iamais tant veu. Ces petits animaux font beaucoup de tort aux habitans , ils sont à milliasses dans les coffres, si on ne les visite quasi tous les iours. Ils mangent la cassave, la viande cuitte, cruë, & mesme salée : mais sur tout ils nous font beaucoup de tort dans nos Bibliothèques, où ils sont perpetuellement à ronger les liures, qu'ils gastent entiere-ment.

Toutes les poulles du pays sont extrêmement friandes de ces rauets, & ne vivent presque d'autre chose, aussi ce leur est vne tres-bonne nourriture, & qui les engraisse mieux que tout ce qu'elles pourroient manger.

Des Vermes : comme Poux & Pucés.

§. XVII.

Les Poux & les Pucés sont auffi rares dans toutes ces isles, comme ils sont communs dans les Hospitaux, & dans les Corps de gardes de l'Europe; car pourueu qu'on se puisse tenir nettement, on n'en voit iamais sur soy, si ce n'est quelques-vns à la teste; mais cela est extrêmement rare.

Je croy que les Sauvages & les Negres se seruent d'une huille qu'ils tirent du Ricinus, ou Figuier d'enfer, pour se garantir des poux.

Des Chiques.

§. XVIII.

JE ne sçay ce que la terre de toutes ces isles a de malin; mais il s'y engendre & se leue de la poussiere la plus volage & la plus échauffée du Soleil, certains (s'il faut ainsi dire) petits atomes animez, que les habitans appellent, *Chiques*, qui sont de petites bestes, guere plus grosses que des cirons, toutes semblables à de petites pucés, & qui sautent comme elles, & ie crois mesme que s'en est vne espece: cela se fiche dans la chair, avec vne démangeaison si douloureuse, qu'ils font perdre patience aux plus gens de bien. Ils s'attaquent pour l'ordinaire au dessous des ongles des pieds, qui est vn

endroit fort sensible , à l'entour des talons , & au costé de la plante des pieds, ils se cachent entièrement dans la chair , & y grossissent en deux ou trois iours , comme de petits pois ; de sorte que pour les tirer , il faut decerner avec beaucoup de douleur la chair tout autour avec des épingles , avec des aiguilles , ou avec vn canif ; si bien que la Chique tirée , il reste vn trou qui quelquefois s'apostume & se forme en vlcere malin tres-difficile à guarir.

Si on n'est fort diligent à les tirer , elles le remplissent de lantes , desquelles il se forme autant de chiques , qui toutes prennent place auprès du lieu où elles ont pris naissance , il s'y en amassent à centaines , & endomagent si bien les pieds qu'ils arrestent vn homme tout court , luy font tenir le liect , & aller au baston. J'ay veu mille fois maudire le pays à la pluspart des habitans , à cause des chiques , & mesme faire dessein de l'abandonner. Moy-mesme , quoy que j'aye toujours esté tres-soigneux de m'en guarantir , comme ayant trop besoin de mes pieds pour le seruice du pauvre peuple , ie confesse franchement que c'est ce qui m'a le plus desplu , & le plus incommodé dans le pays. Sur tout c'est le fleau des paresseux ; car si-tost qu'un homme se neglige , elles luy gagnent les genoux , les fesses , les coudes , les mains , & s'y entassent tellement les vnes sur les autres , qu'après s'y estre pourries , il s'y forme de vilains vlceres , qui sont quelquefois suivis de l'espian , qui est la verolle du pays.

Les remedes generaux sont, aller bien chauffé, se laver souuent, tenir la case nette & bien arroufée, & s'il se peut faire, d'eau de mer : ne point frequenter le foyer où il y a des cendres.

Les particuliers sont, se frotter les pieds avec des feüilles de petun broyées, & d'autres herbes ameres : mais sur tout le roucou, est la peste aux chiques.

Fin de la quatriesme Partie.



CINQVIESME
PARTIE,

DIVISEE EN TROIS
CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Des habitans naturels.

*Des Antilles de l'Amerique, appelez, Karai-
bes, ou Sauvages.*

CHAPITRE II.

Des François de la Colonie.

CHAPITRE III.

Des Esclaves, tant Nores que Sauvages.

CINQUIÈME

PARTIE

DIVISÉE EN TROIS

CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Des habitans naturels.
Des Antilles de l'Amérique, appelées Caraïbes,
des, ou Samoyeds.

CHAPITRE II.

Des François de la Colonie.

CHAPITRE III.

Des Blancs, tant Nôtres que Samoyeds.



CINQUIESME

PARTIE,

Diuisée en trois Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

Des habitans naturels des Antilles de l'Amérique, appellez Karaibes, ou Sauvages.



L me reste maintenant, pour ne me point départir de l'ordre que j'ay tenu iusques icy, de traiter du plus noble des Animaux, qui est l'homme : & d'autant que la condition ou estat des habitans de toutes ces isles, est fort dissemblable : l'ay (pour ne rien confondre) diuisé cette troisieme Partie en trois Chapitres. Au premier, ie traite des Sauvages naturels du pays : Au second, des Esclaves; Et au troisieme, des François de la Colonie.

Des Sauvages en general.

§. I.

COMME dans les siècles passez plusieurs ont creu, que l'air de la Zone torride n'estoit, s'il faut ainsi dire, composé que de feu, de flammes, & d'ardeurs; que la terre qui est dessous n'estoit qu'un desert affreux, si sterile, & si brulé, qu'il ne seruoit qu'à enseuelir ceux qui le vouloient habiter, que toutes les eaux y estoient chaudes, croupies & enuenimées: en vn mot, que c'estoit plustost vn séjour d'horreur & de supplices, qu'une demeure agreable & charmante. De mesme, à ce seul mot de Sauvage la pluspart du monde se figure dans leurs esprits vne sorte d'hommes Barbares, cruels, inhumains, sans raison, contrefaits, grands comme des geants, velus comme des ours: En fin, plustost des monstres que des hommes raisonnables; quoy qu'en verité nos Sauvages ne soient Sauvages que de nom, ainsi que les plantes & les fructs que la nature produit sans aucune culture dans les forests & dans les deserts, lesquelles quoy que nous appellions Sauvages, possèdent pourtant les vrais vertus & les proprietés dans leur force & dans leur entiere vigueur, lesquelles bien souuent nous corrompons par nos artifices, & alterons beaucoup, lors que nous les plantons dans nos jardins.

Or comme j'ay fait voir que l'air de la Zone torride est le plus pur, le plus sain & le plus tempe-

ré de tous les airs, & que la terre y est vn petit Paradis tousiours verdoyant, & arroufé des plus belles eaux du monde : il est à propos de faire voir dans cette cinquième Partie, que les Sauvages de ces isles sont les plus contens, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produit, c'est à dire, dans vne grande simplicité & naïfueté naturelle : ils sont tous égaux, sans aucune sorte de supériorité ny de seruitude; & à peine peut-on reconnoître aucune sorte de respect mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche, ny plus pauvre que son compagnon, & tous vnaniment bornent leurs desirs à ce qui leur est vtile, & précisément nécessaire, & méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'estre possédée.

Ils n'ont aucun autre vestement que celuy duquel la nature les a couuert. On ne remarque aucune police parmy eux : Ils viuent tous à leur liberté, boient & mangent quand ils ont soif ou faim, travaillent & se reposent quand ils leur plaist : Ils n'ont aucun soucy, ie ne dis pas du lendemain; mais du des-jeufner au dîner, ne peschant ou ne chassant que ce qui leur est précisément nécessaire pour le repas present, sans se mettre en peine de celuy qui suit, aymant mieux se passer de peu, que d'acheter le plaisir d'vne bonne chere avec beaucoup de travail.

Au reste, ils ne sont ny velus ny contrefaits; au contraire, ils sont d'une belle taille, d'un corsage bien proportionné, gras, puissans, forts & robustes, si dispos, & si sains, qu'on voit communément parmi eux des vieillards de cent ou six vingts ans, qui ne sçavent ce que c'est de se rendre ny de courber les espaules sous le faix des vieilles années, & qui à peine ont le poil de la teste mêlé, & le front marqué d'une seule ride.

Que si plusieurs ont le front plat & le nez camus, cela ne prouient pas d'un deffaut de nature, mais de l'artifice de leurs meres, qui mettent leurs mains sur le front de leurs enfans, pour l'applattir & l'élargir tout ensemble, croyant que par cette imposition de mains, ces pauures petits reçoient toute la beauté de leurs visages; & parce que cette premiere figure imprimée dès la naissance de l'enfant changeroit avec l'âge: Voila pourquoy les meres tiennent fort souuent leurs mains appliquées dessus le front de leurs petits.

Les Chassieux, les Chauues, les Boiteux, & les Bossus, y sont tres-rares. Il s'y rencontre peu de frisez, mais pas vn seul qui ayt les cheueux blonds ou roux: ils haïssent extremement ces deux sortes de poil. La seule couleur du cuyr les distingue d'auec nous; car ils ont la peau bazanée comme la couleur d'oliue, & mesme le blanc des yeux en tient vn peu.

Plusieurs ont assuré que cette couleur ne leur estoit pas naturelle, & que naisans blancs comme les Europeens, ils ne deuiennent ainsi bazanés,

neez qu'à force de se peindre & se frotter de roucou. Mais vne preuue manifeste de la fausseté de cette proposition, est que nous auons quantité d'enfans Sauvages parmy nous, sur lesquels on n'a iamais appliqué aucune de ces couleurs, neantmoins ils ne laissent pas d'estre bazannez comme les autres.

Ils ont le raisonnement bon, & l'esprit autant subtil que le peuuent auoir des personnes qui n'ont aucune teinture des lettres, & qui n'ont iamais esté subtilisez & polis par les sciences humaines, qui bien souuent en nous subtilizant l'esprit, nous le remplissent de malice: Et ie puis dire avec verité, que si nos Sauvages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne scauent de malice que ce que nos François leur en apprennent.

Ils sont grands refueurs, & portent sur leurs visages vne physionomie triste & melancholique. Ils passent des demy iournées entieres assis sur la pointe d'vn roch, ou sur la riuie, les yeux fichez en terre ou dans la mer, sans sonner vn seul mot. Ils ne scauent ce que c'est de se promener, & rient à plaine teste, lors qu'ils nous voyent aller par plusieurs fois d'vn lieu à l'autre sans auancer chemin, ce qu'ils estiment pour vne des plus hautes sorises qu'ils ayent pû remarquer en nous.

Ils se piquent d'honneur, mais ce n'est qu'à nostre imitation, & depuis qu'ils ont remarqué que nous auons des personnes parmy nous, auxquelles nous

portons beaucoup de respect, & deférons en tout. Ils sont bien aise d'en auoir de semblables pour Compères, c'est à dire, pour amis, desquels ils prennent en mesme temps le nom pour se rendre plus recommandables, & leur font porter le leur, ils tachent aussi pour cette mesme fin de les imiter en quelque chose.

Vn iour vn des plus anciens de la Dominique, nommé Amiffon, ayant veu Monsieur le Gouverneur de la Martinique, avec vn grand mouchoir à la matelote autour de son col, il creut auoir chez soy de quoy se faire considerer, en imitant son compere, c'estoit là leze d'vne vieille toille d'vne voile de chaloupe, de laquelle il se fit deux ou 3. tours au col, laissant pendre le reste deuant soy. Il vint à la Guadeloupe en cét équipage, où il appresta à rire à tous ceux qui le virent en cette posture. Le m'enquis bien serieusement de luy, pourquoy il s'estoit ainsi ajusté, il me répondit d'vn ton fort graue & serieux, que c'estoit comme son Compere du Parquet. En verité, quelques grands desirs qu'ils ayent d'estre honorez, il n'ont pas de point d'honneur que l'interest d'vn petit cousteau, d'vn grain de cristal, d'vn verre de vin, ou du brusle ventre (c'est ainsi qu'ils appellent l'eau de vie) ne leur fasse fouler aux pieds.

Ils sont d'vn naturel benin, doux, affable, & compatissent bien souuent, mesme iusqu'aux larmes, aux maux de nos François; n'estant cruels qu'à leurs ennemis iurez.

De leur Origine.

§. II.

NOs Sauvages sont remplis de tant de resueries touchant leur origine , que ce n'est pas vne petite difficulté de tirer mesme vne vray-semblance de la diuersité de leurs rapports. Toutefois, parmi tant de differentes opinions, ils ont tous cette croyance qu'ils sont descendus des Kalibis , peuples qui demeurent à la terre ferme , & qui sont leurs plus proches voisins : mais ils ne peuuent dire ny le temps, ny le sujet qui les a porté à quitter leur terre natale, pour s'espandre dans des isles assez reculées ; ils assurent seulement que leur premier pere nommé *Kalinago* , ennuyé de viure parmi sa nation, & desireux de conquerir de nouvelles terres, fit embarquer toute sa famille, & apres auoir vogué assez long-temps, qu'il s'establit à la Dominique (qui est vne isle où les Sauvages sont en assez grand nombre) mais que les enfans perdant le respect qu'ils deuoient à leur pere, luy donnerent du poison à boire, dont il mourut ; de telle sorte qu'il changea seulement de figure, & deuint vn poisson épouuentable, qu'ils appellent *Atraio-man*, & qui vit encore aujourd'huy dans la riuere. Cette metamorphose n'est approuuée que des plus simples; les autres l'estiment vne pure resuerie.

S'il est permis de tirer quelque verité d'vne fable, on peut colliger de celle-cy, que nos Barbares sont

descendus des Kalibis , parce qu'outre qu'ils ont vne conformité de langage, leur religion & leurs mœurs ne sont pas différentes : outre que la plus commune opinion des meilleurs esprits est , que ces Sauvages ne sont que des parcelles des desbris, ou bien les réchapez des horribles massacres que les Espagnols ont fait dans les isles de Cuba de l'Espagniola, de S. Jean de Port-ric, & des autres dans lesquelles les Espagnols ont fait mourir des nombres inconceuable de Sauvages , pour s'emparer de leurs terres avec plus de seureté.

Au commencement , que l'isle de la Guadeloupe fut habitée , c'estoit vn commun bruit parmy les vieux habitans qu'il y auoit dans les montagnes, outre les Sauvages naturels, vne nation estrangere appellez *Ygnoris*, qui leur faisoit beaucoup de tort, mais nos chasseurs qui ont trauersé l'isle de toute part , n'en ont iamais eu aucune connoissance.

De plus , dans le premier voyage que le Reuerend Pere Raymond fit aux Sauvages , il y auoit fort peu de temps qu'ils auoient surpris vne petite Negresse esclaué, de la peau de laquelle ils auoient reuestu vn arbre : Cette inhumaine cruauté mit les Kalibis dans la fureur, qui s'assemblant en mesme temps , & grim pant par des rochers inaccessible, arriuerent à vne case qu'ils inuestirent aussitost. Les assiegez qui estoient vn homme , vne femme , & vn petit enfant, apres quelques foibles resistances furent pris; le mary fut rosty & mangé,

& la femme faite esclave avec son enfant. Apres cinq ans que ce mesme Pere y retourna, il y eut vne descente de ces montagnards, qui mirent le feu dans quelque case de leurs ennemis, & apres s'estre chargez de butin, ils firent leur retraite dans leurs habitations. Cette nouvelle équipée fut cause que nostre Pere s'enquit de nos Sauvages, s'ils croyoient, quand leur pere auoit occupé ces terres, qu'il y eut des habitans naturels : Ils respondirent que non, & que ceux qui viuoient dans leurs montagnes estoient des esclaves fugitifs, appelez Aloüagues, qu'ils auoient pris dans la guerre, lesquels redoutant vne seruitude honteuse, & saisis d'aprehension de seruir de pasture à ces Antropophages, auoient gagné les bois & les montagnes, où ils ont multiplié, parce qu'ils auoient leurs femmes.

De la Religion des Sauvages.

§. III.

C'Est vne chose veritablement digne de compassion, de voir naistre ces bonnes gens dans l'aveuglement de l'infidelité, viure dans la brutalité, & dans les ombres de la mort, & en fin mourir sans aucune esperance de salut; en vn mot, comme dit saint Paul aux Ephesiens: *Filij ira sine Deo in hoc mundo*, enfans d'ire sans aucune connoissance de Dieu en ce monde. Car nous aurons plustost fait de couper court, & dire en vn mot, qu'ils n'ont point du tout de religion, que de faire passer leurs

badineries enfantines pour vn culte de quelque diuinité. Il est toutefois veritable que par vne crainte seruite, & non par amour, ils rendent quelques deuoirs au Diable, car ils luy offrent toutes les premices, tant des fruiets qu'ils cueillent de la terre, que de leurs plus notables actions. S'ils font vn festin, le *Matoutou* est incontinent prest (c'est vne petite table faite de joncs ou de latanier, large d'vn pied, ou pied & demy en quarré, & haute de huiet à dix poulces) sur lequel comme sur vn Autel, ils offrent à *Maboya*, c'est à dire, au Diable, deux ou trois des plus belles cassaues qu'ils ayent, & du meilleur *Ouycou* dans des Callebasses toutes neuues: Ce beau sacrifice passe toute la nuit au milieu de la Case; & quoy que le lendemain ils le trouuent en essence & au mesme lieu, ils se persuadent que *Maboya* s'en est repeu, & que s'en sont d'autres qu'il a apporté à la place, & tiennent cela pour vn signalé benefice. Tous mangent de ces cassaues, & boient de ce *Oüycou* avec reuerence, & auant que de prendre aucun aliment.

Nonobstant tous ces sacrifices, ce *Maboya* ne laisse de les inquieter, de les battre, & de les traiter avec vne seuerité épouuentable, afin de les contenir dans la crainte, & que l'apprehension de ses rigueurs les retienne dans le respect & dans la soumission. I'en ay veu qui portoient des marques & des meurtrisseures plus larges que la main, sur les bras & sur les espauls, prouenantes des coups que ce *Maboya* leur auoit donné.

Nos Sauvages croyent que leurs Dieux ont esté des hommes, & les Diabes abusant de leur credulité leur assurent que cela est veritable. Ils forgent vne nouvelle fable, quand ils adorent vn nouveau Dieu. La plus grande aussi bien que la plus meschante de leurs diuinitez est l'*Yris*: Vn de nos peres qui auoit fait connoissance avec le *Boiako* de cette *Yris*, luy demanda vn iour d'où prouenoit qu'il auoit vn tel Dieu; il répondit que son pere en auoit deux, qu'il luy en auoit laissé vn comme par heritaige, & qu'il auoit donné vne Déesse à sa femme; que son Dieu estoit vn iour entré dans le corps d'vne femme, qu'il auoit parlé par sa bouche, & qu'il l'auoit porté plusieurs fois par dessus le Soleil, sans estre esbloüye des esclatants rayons de ses lumieres, qu'il auoit veu de belles terres inhabitées, découpées par rochers, qui seruoient de sources à des claires fontaines; d'où on peut colliger que les Dieux des Sauvages sont des Diabes, puis qu'ils entrent dans les corps des femmes, & qu'ils parlent par leurs bouches.

Ils reconnoissent tous vn autre Dieu, qu'ils appellent *Chemin*, qu'ils croyent resider au Ciel: mais ils n'en tiennent aucun conte, & disent qu'il le faut laisser là, parce qu'il est bon & qu'il ne leur fait aucun tort. Mais qu'il faut appaiser le *Maboya* par des sacrifices, de peur qu'ils ne les tuë, & ne leur enuoye des *Oüragans*.

Ils croyent de plus, que ces *Maboyas* sont en grand nombre, & qu'entr'eux il y a diuersité de sexe,

& qu'ils multiplient comme les hommes. Ils ont parmy eux certains charlatans, ou plustost forciers & forcieres, par le moyen desquels ils consultent ces demons sur les éuenemens de leur guerre, de leurs combats, & des succez de leurs maladies, & recoiuent de la bouche de ces ministres de Satan les responses, comme des oracles diuins.

Ces *Boyez* ou *Boiaiko*, (c'est ainsi qu'ils appellent ces forciers) sont dédiés & comme consacrez à ce detestable ministere dès leur tendre ieunesse, par des ieufnes & des effusions de sang de toutes les parties de leurs corps, en s'esgratignant la peau avec des dents d'Acoury.

Quand ils veulent sçauoir l'éuenement de quelque maladie, ils appellent vn Boyé, apres auoir au prealable bien purifié & nettoyé la case, & préparé au milieu d'icelle vn *Matouton*, avec des cassaves, & du oïrycou, comme nous auons dit cy-dessus. Le Boyé vient la nuict, & comme il est enfant de tenebres, il a toutes lumieres en horreur, esteint soigneusement le feu dans la Case, & ne permet aucunement qu'il y en ayt aux environs d'icelle.

A ce propos, ie ne puis passer icy sous silence, ce qui arriua à nostre Reuerend Pere Raymond. Vn iour il fut auerty qu'on deuoit faire venir le Diable dans vne case, qui estoit voisine à la sienne; il prit resolution d'y aller pour contraindre le Diable de s'enfuyr, & pour desabuser ce pauvre peu-

ple. Comme il marchoit vn tison dans la main, faute de flambeau ou de lampe, dont ils n'ont pas l'usage; Voicy les femmes qui sortent toutes esperduës, & viennent au deuant de luy, entrecoupant leurs paroles de colere, disant qu'il les vouloit perdre, que leur Dieu entroit desia dans la fureur, qu'il ne se plaisoit que dans les tenebres, & auoit en horreur la clarté. Ce bon pere respond courageusement qu'il ne redoutoit aucunement sa colere, & que la puissance d'vn Dieu qu'il falloit adorer en pure verité, estoit plus fort que tous les artifices d'vn Diable qui les trompoit. Les femmes repartirent que s'il auançoit dauantage, il seroit cause que leurs maris & elles seroient mal-traitez. Nostre Pere s'en retourna, parce qu'il ne sçauoit pas encore bien la langue pour les détromper d'vne si étrange superstition.

Pour retourner à mon discours, duquel ie me suis vn peu esloigné; Apres donc que le Boyé est entré de nuit dans la Case, il prend seance au milieu de ceux qui l'ont appellé, & prenant trois ou quatre feüilles de petun seiches, il les broye dans ses mains, & les esleuant vers le Ciel, il souffle son petun dedans l'air, & aussi-tost le Diable ou le Magboya attriue, & on diroit qu'il tombe du haut de la Case dans le milieu d'icelle, faisant cliqueter leurs doigts comme les Barbiers qui secoüent l'eau de leurs mains, apres auoir laué vne barbe. Là estant interrogé, il respond d'vne voix claire & distincte à tout ce qu'on luy demande. Si le malade doit

mourir, il dit qu'il mourrera, & ne luy fait aucune chose, alors vn chacun l'abandonne comme vn homme mort. Si au contraire il doit guerir, le maistre & le valet, c'est à dire le Boyé & le Ma-boya, s'approchent du malade, tastent, pressent, & manient plusieurs fois la partie affligée, soufflant tousiours dessus; & en tirent quelquefois, ou font semblant de tirer des espines de palmiste longues comme les doigts, de petits os, des dents de serpent & des esclats de bois, persuadant au malade que que c'est ce qui luy causoit la douleur. Souuent ils succent la partie malade, & sortent incontinent de la Case pour vomir, à ce qu'ils disent, le venin; ainsi le pauvre malade demeure guery plus par imagination qu'en effet, & plus enchanté que desabusé. Toute cette ceremonie acheuée, le Diable de Medecin remuë tout ce qu'on luy a appresté, & semble qu'il fasse bonne chere, quoy que tout demeure, comme nous auons dit. Cela fait, il donne du pied contre la terre assez rudement, s'en va en secoüant les mains, & faisant cliqueter ses doigts.

S'il arriue qu'une personne inuite plusieurs Boyez, & qu'ils fassent venir chacun leur Dieu, c'est pire que la diablerie de Chaumont; car ces diables s'entredisputent, & se disent milles iniures, & mesme, au dire des Sauvages, s'entrebattent si rudement, qu'ils espouuentent si bien ces pauvres Barbares, qu'ils sont contraints de se sauuer, de peur d'estre de la partie, & d'y demeurer les plus forts en portant les coups.

Quand

Quand le malade est guery , il fait vn festin ou Maboya , & le Boyé ne manquent pas de se trouver. A la fin du festin tous deux noirçissent le malade avec des pommes de Genipa, & le font aussi beau que le Medecin.

Vn ieune garçon François, qui a esté trois ou quatre ans esclaué parmy eux , demanda vn iour à vn Boyé comme estoit fait son Dieu; & il luy respondit qu'il estoit si vieil qu'il estoit tout courbé , & que son baston estoit deuenu tout luyfant à force de le porter.

Les diables se nichent encore dans les os d'un mort , qu'on tire de son sepulchre, & qu'on enuolope dans du coton, il rend des oracles de ces os quand on l'interroge , & dit que c'est l'ame du mort qui parle.

Ils se seruent de ces os parlans pour enforcer tous ceux contre lesquels ils ont conceu quelque rancune : cela se fait en cette sorte. Ils prennent ce qui reste du boire ou du manger de leurs ennemis, ou quelqu'autre meuble qui luy appartient : Et quand ils l'ont enuoloppé avec ces os , on voit aussitost qu'il perd sa vigueur ordinaire , vne fièvre lente le mine , l'ethique le saisit , & meurt en langueur sans qu'on puisse apporter quelque remede pour le recouurement de sa santé. Nostre Pere Raymond en a veu vn, lequel se voulant vanger du meurtrier de son frere , se mesprit , & tua vn innocent pour vn coupable : Les parens de celuy qui auoit esté si mal-heureusement assassiné, sans confi-

derer qu'il y auoit eu dans cette mort plus de malheur que de malice, se resoluèrent à la vengeance; ils rougissent du coton du sang du meurtry, & le mirent avec ces os de mort, & on vit aussi tost celui qui auoit tüé descheoir peu à peu de son embonpoint; de sorte qu'apres auoir traifné vne vie langoureuse l'espace de deux ans, il mourut dans le dessein qu'il auoit de venir receuoir le baptesme à la Guadeloupe, où le Pere Raymond estoit pour lors.

Ils ont aussi de certains marmousets de coton, qu'ils appellent *Rioches*, par la bouche desquels à ce qu'ils disent, le diable leur parle. Ils les jettent dans la mer, lors qu'ils veulent faire voyage; s'ils coulent à fond, c'est signe de la tempeste, & de risque; s'ils flotent sur l'eau, c'est vn pronostique assure de beau temps.

Quand il se fait vne Eclypse de Lune, ils s'imaginent que Maboya la mange; ce qui fait qu'ils dansent toute la nuict tant les ieunes que les plus âgez, les femmes que les hommes, sautelant les deux pieds joints, vne main sur la teste, & l'autre sur la fesse, sans chanter; mais jettant de temps en temps dedans l'air certains cris lugubres & espouventables. Ceux qui ont vne fois commencé, il faut qu'ils continuent iusqu'au point du iour, sans oser quitter pour quelque necessité que ce soit. Cependant, vne fille tient en sa main vne callebasse, dans laquelle il y a quelques petits cailloux enfermez, & en la remüant elle tasche d'accorder sa voix

grossiere avec ce tintamarre importun. Cette danse est differente de celles qu'ils font quand ils s'en-yurent, parce que l'une procede de superstition, & l'autre de gaillardise.

Il faut aussi rapporter à vne sorte de superstition les ieufnes qu'ils obseruent pour diuers sujets : Quand vne fille a atteint l'âge de puberté, quand vn garçon entre dans l'adolescence ; quand les enfans ont perdu leur pere, ou leur mere ; quand vn mary a perdu sa femme, ou bien la femme son mary ; quand ils ont rié quelques-vns de leurs ennemis dans la guerre ; quand ceux qui sont nouvellement mariez ont vn garçon pour leur premier enfant, c'est icy le plus solennel de leurs ieufnes, ils passent quelquefois cinq ou six iours sans manger, ny boire : d'autres plus robustes se contentent pendant neuf ou dix iours d'un peu d'eau ; s'ils ne faisoient ces rigoureuses abstinences, ils seroient tenus pour des lasches. Je ne sçay si c'est par religion qu'ils s'abstiennent de manger quelques animaux, comme poulles, œufs, porcs, & les plus delicieux poissons.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, mais ils tiennent que chaque personne en a trois : vne au cœur, vne à la teste, & l'autre au bras. Celle du cœur, qui se manifeste par le battement d'iceluy : Va, ce disent-ils, droit au Ciel apres la mort pour y estre bien-heureuse : celles du bras & de la teste qui se manifestent par le battement des poulces, & par le mouuement des arteres, deuiennent Maboyas,

c'est à dire, esprits malins, ausquels ils impurent tout ce qui leur arriue de sinistre & de funeste.

De la naissance, education & mariage de leurs enfans.

§. IV.

Comme depuis la nature corrompuë par le péché de nos premiers peres, les loix ont esté absolument necessaires pour esclairer la raison, & la faire marcher sans erreur dans les droits sentiers de la verité; il ne se faut pas estonner si la naissance, la vie & les mœurs de nos Sauvages, qui sont priuez de ces belles lumieres, ne sont remplies que de superstition, d'erreurs & de sottises, qui en donnant matiere de risée, tirent en mesme temps les larmes des yeux de ceux qui ont de veritables sentimens Chrestiens.

Vne de leur sottise qui me choque dauantage, est cette superstition que les hommes pratiquent à la naissance des enfans. Les femmes enfantent avec peu de douleur, & si les traux sont rudes en quelques vnnes, elles les sçauent soulager par la racine d'un simple, qui a vne admirable vertu pour cet effet. l'en ay traité dans la troisieme Partie, chapitre premier, paragraphe quatriesme. Et tant s'en faut, qu'elles fassent les symagrées des femmes de l'Europe, l'enfant n'est pas plustost au monde, qu'apres l'auoir lauë & mis dans son petit liët de coton, elles traueillent dans la Case, comme si rien

ne s'estoit passé en leur endroit, & comme si le mal de la femme auoit passé iusqu'au mary, il commen- ce à se plaindre & à jeter les hauts cris, de mesme que si on luy auoit arraché l'enfant du ventre par pieces & par morceaux.

Cependant, on se met en peine de le solliciter: on luy pend promptement vn liêt au haut de la Ca- se, & là on le visite comme malade; mais on luy fait faire vne diette qui gueriroit des gouttes & de la grosse verolle, les plus replets hommes de Fran- ce. Pour moy, ie m'estonne comme ils peuuent tant jeufner sans mourir; car ils passent quelque- fois les cinq premiers iours, sans boire ny manger aucune chose, & iusqu'au dixième ils ne font que boire du oüycou, qui peut autant nourrir que de la bierre. Ces dix iours passez, ils commencent à man- ger de la cassae seulement, & boient du oüycou, & s'abstiennent de toute autre chose par l'espace d'vn mois entier: pendant ce temps ils ne mangent que le dedans de la cassae, en sorte ce qui demeu- re est comme le bord d'vn chapeau, duquel on au- roit osté la forme: ils gardent tous ces bords de cas- sae pour le iour du festin, qu'ils font au bout de quarante iours, les pendant avec vne corde dans la Case.

Les quarante iours expirez, ils inuitent leurs pa- rens & meilleurs amis, lesquels estant arriuez aupara- uant que de se mettre à manger, vous décou- pent la peau de ce pauvre miserable avec des dents d'Acoury, & tirent du sang de toutes les parties de

son corps, en forte que d'un malade par pure imagination, ils en font bien souuent vn malade réel: cela n'est encore que le poisson, il luy faut faire la faulce, & voicy comme on la luy prepare. Ils prennent soixante ou 80. gros grains de piment, ou poyure d'inde le plus fort qu'ils peuuent trouuer, apres l'auoir bien broyé dans l'eau, ils lauent avec cette eau pimentée, les playes & les cicatrices de ce pauvre malheureux; ie crois sincerement qu'il n'endure guère moins que si on le brusloit tout vif: cependant, il ne faut pas qu'il dise vn seul mot, s'il ne veut passer pour vn lasche & pour vn infame. Cette ceremonie acheuée, on le ramene à son liét où il demeure encore quelques iours, & les autres vont faire bonne chere, & se resiouyr dans le carbet à ses despens.

Ce n'est pas encore acheué, car par l'espace de six mois entiers, il ne mange ny oyseaux ny poissons, royant fermement que cela feroit mal au ventre de l'enfant, & qu'il participeroit aux deffauts naturels des animaux, desquels le pere se feroit repeu; par exemple, si le pere mangeoit de la tortuë, que l'enfant seroit sourd, & n'auroit point de ceruelle comme cét animal; si du Lamantin, qu'il auroit les yeux petits & ronds comme le Lamantin, & ainsi des autres.

Au reste, pendant tout ce temps ils gardent vne si estroite continence enuers leurs femmes, que la brutalité, mollesse, & concupiscence effrenée de la pluspart de nos Chrestiens, est suffisamment con-

fonduë par ces barbares , qui n'ont ny foy ny religion. Ils se separent auffi de leurs femmes , si-toft qu'elles ont conceu.

Les femmes ieusnent auffi pendant ce temps, non toutefois si rigoureusement que leur mary : elles s'estudient pour lors , & prennent grand soin d'applattir le front de leurs enfans , pendant qu'ils sont encore tendrelets , & de leur poulcoyer le nez , afin de les rendre camus. Il ne laisse pourtant pas d'y en auoir quantité , qui ont le nez aquilin , & auffi bien fait que celuy de nos François.

Six semaines ou deux mois s'estant passez, le pere inuite vn de ses plus intimes amis , pour estre le parain de l'enfant, ou vne maraine si c'est vne fille, lesquels apres auoir vn peu banquetez à leur mode , coupent vn peu de cheueux au deuant de la teste de l'enfant , luy percent le gras des oreilles, l'entredeux des narines, & la levre de deffous. S'ils croyent que l'enfant soit trop foible pour supporter cettedouleur, ils different iusqu'au bout de l'an, se contentant de luy couper les cheueux. Cela fait, ils luy donnent le nom qu'il doit porter toute sa vie, & en reconnoissance le pere & la mere de l'enfant oignent le col & la teste du parain ou de la maraine, avec de l'huile de palmiste.

C'est vne chose estrange de voir si peu de Sauvages contrefaits, veu que les meres ne les emmailloient iamais : & les femmes Sauvages se scauent fort bien mocquer de nos Françoises , qui dorlot-

tent tant leurs enfans. Quand les enfans font vn peu robustes par le laiçt qu'ils ont succé des mamelles, on leur donne pour nourriture quelques patates ou bananes que les meres maschent premierement que de les mettre dans la bouche de leurs petits, lesquels à peine ont-ils atteint l'âge de 3. ou quatre mois, qu'ils marchent à quatre pattes dans toute la Case, comme de petits chiens, & qu'ils se veautrent dans la poussiere, se roulant incessamment sur la terre. Quand la force leur permet, ils se leuent tout de bout; mais ils font pour lors autant de cheutes que de démarches; & ce qui est admirable, est qu'ils tombent tousiours dessus les mains ou sur leur derriere. Ils mangent tous de la terre, non seulement les enfans, mais encore les meres: la cause d'un si grand déreglement d'appetit ne peut proceder à mon aduis, que d'un excez de melancholie, qui est l'humeur predominante dans tous les Sauvages: ils semble qu'ils trouuent autant de delices & de satisfaction à manger de la craye que du sucre; ce n'est pas que les meres ne soient tousiours en allarme, pour tout ce qui peut arriuer de funeste à leurs enfans, & que leur amour ne destourne tous les accidens qui les menacent; c'est pour cela qu'elles s'en éloignent fort peu, & que dans tous les voyages qu'elles font, soit sur mer, soit sur terre, elles les portent avec elles sous leurs bras, avec vn petit liçt de coton, qu'elles ont en escharpe lié par dessus l'espaule, afin d'auoir tousiours deuant les yeux l'objet de leurs soucis.

Quand

Quand ils sont deuenus plus âgez, s'ils sont des garçons, ils suiuent le pere & mangent avec luy, si des filles, avec la mere. Tant les vns que les autres sont éleuez des peres & des meres, plustost en bestes brutes qu'en hommes raisonnables; car ils ne leur apprennent ny ciuilité, ny honneur, non pas mesme à dire bon iour, bon soir, ny remercier ceux qui leur font plaisir, d'où vient qu'ils n'honorent leurs parens ny de paroles ny de reuerence, & s'ils obeyssent quelquefois à leurs commandemens, cela vient plustost de leur caprice qui le leur persuade, que du respect qu'ils leurs portent. Le libertinage s'entretient d'autant plus facilement parmi les enfans, qu'ils sont moins corrigez, quand mesme ils mal-traitent leur pere ou leur mere, puis qu'on ne les reprend pas d'vne si execrable action.

Ils n'ont aucune vergogne de leur nudité, ils rotent, pettent, & font toutes les autres necessitez naturelles sans aucune circonspection. Les peres & les meres ne leur apprennent choses aucunes sinon à pescher, à tirer de l'arc, à nager, à faire des petits panniens, & des liëts de coton.

Quand les garçons & les filles ont atteint l'âge de puberté, on les fait ieufner trois semaines, ou vn mois, & on leur découpe la peau avec des dents d'acoutys, comme nous auons desia dit cy-dessus.

Lors qu'ils veulent faire vn de leurs garçons Capitaine, ou le mettre au rang de ceux qui peuuent aller à la guerre. Le garçon se munit quelque temps

auparavant , d'un certain oyseau de proye appellé *Mancefenil* , lequel il nourrit iusqu'au iour destiné à cette ceremonie , lequel estant venu , le pere inuite les plus signalez & les plus anciens de ses amis , lesquels estant assemblez , le pere fait seoir son fils sur vne selette , & apres l'auoir encouragé à estre genereux dans les combats , & à se vanger de ses ennemis , il prend l'oyseau par les pieds , luy brise & esclase la teste sur celle de son fils ; & quoy qu'il l'estourdisse presque des coups qu'il luy dōne , il ne faut pas qu'il fronce seulement le sourcil , s'il veut passer pour genereux soldat. Cela fait le pere broye , & froisse tout le corps de l'oyseau , le met tremper dans de l'eau avec quantité de piment ; & apres auoir découpé la peau de son fils par toutes les parties de son corps , & l'auoir laué avec cette eau pimentée , il luy donne le cœur de ce *Mancefenil* à manger à fin , à ce qu'il disent , qu'il aye plus de courage.

Cela fait , on luy pend vn liêt de coton au haut de la Case , dans lequel on le couche tout de son long , & faut qu'il demeure là iusqu'à ce qu'il n'en peuuent quasi plus , sans boire ny manger , ny remuër aucunement ; car ils croyent fermement que si dans ce téps il se courboit , qu'il demeureroit dans cette posture le reste de ses iours. Quand le fils a passé par cette estamine , qui est si rude que quelques vns en meurent , ils passent pour valeureux soldats , quoy que bien souuent ce ne soit qu'un lasche.

Quand à ce qui regarde leurs mariages, il faut remarquer que les ieunes gens ne sçauent ce que c'est que faire l'amour auant que de se marier. Quand ils veulent espouser vne fille qui ne leur est pas acquise de droit, comme sont les cousines germanes qui descendent de ligne feminines, ils la demandent au pere, & se marient rarement contre le gré de leurs parens. Ils n'ont aucun degré de consanguinité prohibé parmy eux: il s'est trouué des peres qui ont espousé leurs propres filles, desquelles ils ont eu des enfans, & des meres qui se sont mariez avec leurs fils: Quoy que cela soit vne chose tres-rare, c'est vne chose assez commune que de voir à vn mesme homme les deux sœurs, & quelquefois la mere & la fille.

Les femmes ne quittent iamais la maison de leur pere apres leur mariage, & en cela ils ont vn auantage par dessus leurs maris, qui est qu'elles peuuent parler à toutes sortes de personnes, mais le mary n'ose s'entretenir avec les parens de sa femme, s'il n'en est dispensé ou par leur bas âge, ou par leur yurogneries. Ils éuitent leur rencontre par de grands circuits qu'ils font, s'ils sont surpris dans vn lieu dans lequel ils ne s'en peuuent dédire, celui auquel on parle tourne son visage d'un autre costé, pour n'estre pas obligé de le voir, s'il est obligé de l'entendre.

La Polygamie est commune parmy eux, d'où vient qu'ils ont presque tous plusieurs femmes, & quelquefois iusqu'à six ou sept, & mesme en plu-

ieurs isles où ils ont coustume de frequenter ; sur tous les Capitaines font gloire d'auoir vne famille nombreuse, pour auoir plus de credit parmy ceux de leur nation, & se rendre plus redoutables à leurs ennemis. Vn Sauvage qui a plusieurs femmes leur bastit à chacune vne petite Case, dans laquelle le mary les visite de telle sorte que durant vn mois (qu'ils content par Lunes) il demeure avec vne femme, & vn autre mois avec vn autre : En quoy il faut remarquer qu'il n'y a aucune sorte de ialousie entr'elles. Que les femmes de l'Europe crient miracle tant qu'il leur plaira.

La femme qu'il entretient pendant ce mois, est obligée de luy apprester toutes ses necessitez, elle luy fait du pain, elle le sert comme son maistre, elle le rougit & le peigne tous les iours, & s'il faut qu'il aille en traite, elle l'accompagne inseparablement dans son voyage.

Comme l'amour de leurs femmes n'est pas egal, leurs visites ne sont pas réglées; ils laissent écouler des années entieres sans en connoistre quelques vnes. Que si elles sont trompées & abusées par les artifices & promesses d'un amant, & que leur peché qui a esté fait en cachette vienne à la connoissance du mary, il pardonne rarement à la femme, & iamais à celuy qui l'a fait tomber en faute, sans que cette cruauté luy tourne à blasme.

Ils veulent estre aussi libres dans l'abandonnement de leurs femmes, que de leur choix; c'est pourquoy ils les quittent quand bon leur semble, quoy

que les femmes ne puissent faire le mesme sans le consentement de leurs maris.

Si vn homme épouse vne esclave qu'il ayt pris en guerre, quoy qu'elle soit au nombre de ses femmes, elle est tousiours tonduë comme vn garçon, & souuent quand ils en ont pris leurs plaisirs, ils leurs donnent d'vn coup de *Bouton* (qui est vne espece de massuë, & leur arme ordinaire) par la teste, & les enuoyent ainsi en l'autre monde pour toute recompense.

De l'exercice, negoce, & trafic des Sauvages.

S. V.

TOut ce que font les hommes Sauvages, sont plustost des diuertissemens necessaires, sans lesquels la vie mesme la plus douce seroit insupportable, que de penibles trauaux; car ils passent toute leur vie dans vne si grande oyfueté, que quand on les voit mettre la main à l'œuure, il faut croire que c'est plustost la tiedeur & l'ennuy qu'ils trouuent dans cette feneantise, qui les fait operer qu'vn mouuement raisonnable. Si-tost qu'ils sont leuez, ils courent à la riuere pour se lauer tout le corps, ils allument apres vn grand feu dans leur carbet, autour duquel ils s'asseoient tous en rond, pour se chauffer. Là, chacun dit ce qu'il scait; les vns s'entretiennent avec leurs amis, les autres iouient de la fluste, de sorte qu'ils remüent

tous ou la langue ou les doigts ; cependant le des-
ieufner s'appreste.

Après ce repas , l'un va à la pesche sur la mer, l'autre à son habitation dans les bois pour y travailler ; ceux-cy s'occupent à faire des panners, ceux là des Hibichets (qui est vne espece de crible pour passer leur farine.) On en voit qui font des lignes pour pescher en haute mer , quelques autres des ceintures du coton , ceux qui sont les plus faineans coupent leur barbe avec vn cousteau, ou bien l'arachent poil à poil : les autres font des *Boutons*, des *Arcs*, des *Flèches*, des *Catolis* (qui est vne espece de hotte, dont se seruent les femmes Sauvages.) Les plus diligens s'occupent à faire des canots & des pirogues : Mais en tous ces ouurages, ils n'y employent qu'une heure le iour, & encore si laschement qu'ils semble qu'ils se moquent de la besogne. Tout le reste du temps, ils le consomment à se faire peigner & peindre par leurs femmes, à iouïr de la fluste & à resuer.

Quoy qu'on dise que les Indes sont le Paradis des femmes, cela n'a lieu que pour nos Françoises, & si ce n'est pas sans exception, comme nous dirons dans son lieu ; mais pour ce qui regarde les femmes des Sauvages, elles sont plustost les esclaves de leurs maris que leurs compagnes : car elles ne sont iamais oyssiues. Dès qu'elles sont leuées elles se vont baigner, puis se mettent à peigner & à ajuster les cheveux de leurs maris, & à les peindre de roucou. Cela acheué, elles mettent la main à la

paste, & trauailent à faire du pain pour le des ieunes (car elles n'en font qu'au iour le iour) puis elles font cuyre ce que leurs maris ou leurs enfans leur ont apporté de la chasse où de la pesche, & le leur apporte quand il est cuyt, avec de la Casfaue.

Après cela, elles s'en vont cultiuer leurs jardins & labourer la terre avec vn gros baston pointu, qui est comme vn épieu (elles ne se seruent point du tout de nos houés.) Elles ont aussi le soin de planter leurs viures, les cultiuer, d'arracher le manyoc, le gratter, presser, passer, & le faire cuyre en Cassaue, & de faire le oüycou dans leur grande assemblée. Adioustez à cela le foin & la nourriture de leurs enfans : Celles qui demeurent à la Case s'occupent à faire des liets de coton, d'exprimer des huilles de Couaheu & de Palmiste pour gresser la teste, & les cheveux de leurs maris. Remarquez que ce seroit vne infamie à vn homme d'auoir touché le trauail d'vne femme.

Elles ont encore le soin de traiter les malades, & de penser les blessez. Elles ont pour ce sujet vne connoissance merueilleuse des simples, avec lesquels elles guarissent vne infinité de maux.

Ils n'ont entr'eux aucune sorte de commerce, ne vendent ny n'achetent rien, s'entredonnant fort liberalement toutes les choses desquelles ils peuvent (sans se beaucoup incommoder) soulager leurs compatriotes : mais n'y ayant iamais eu de nation qui ayt esté plus necessiteuse dans toutes les

choses que l'art a rendu communes à toutes les nations de l'Europe : Ils ont tousiours esté fort desirieux du commerce des François, des Estrangers, & des autres Nations de l'Europe : car auant leur communication, s'il leur falloit abatre du bois pour faire vne habitation, ils n'auoient que des haches de pierres, s'ils vouloient aller à la pesche, ils n'auoient que des ameçons de Caret, s'ils auoient dessein de faire vne pirogue pour aller à la guerre contre leurs ennemis, ils souffroient toutes les peines imaginables pour couper vn arbre, pour le tailler, pour le creuser & luy donner la forme d'vne pirogue : neantmoins ils ne trafiquent pas en assurance avec les vaisseaux, à cause que quelques vns des leurs ont esté enleuez, à qui on a rauy la liberté & quelquefois la vie. Ceux qui leur font plus de mal, sont les Anglois contre lesquels ils ont la guerre, à cause qu'ils ont occupé vne de leur isle appellée Antigoa, dans laquelle ils veulent r'entrer. Ils leurs ont liurez plusieurs combats, dans lesquels les Anglois ont tousiours eu du desauantage : ceux cy en vengeance de ces mauuais traitemens, quand ils passent deuant la Dominique, ils changent de pauillon pour se rendre mesconnoissables, & pour attrapper ces pauures miserables par ce stratagemme dans leurs nauires, & les vendre comme la plus chere de leur traite, c'est à dire, marchandise.

Ces barbares voudroient bien faire avec nos François, comme avec leurs compatriotes, c'est à dire, donner quelques choses pour rien, mais comme

me nos gens ont beaucoup de marchandises , & font plus attachez à leurs interests , ils ne peuvent gouster cette façon de faire ; & ie crains qu'avec le temps nos François ne leur fassent quitter cette loüable coustume pour embrasser le trafic. Ils ont desia assez bien commencé parmy nous ; car nous n'auons plus rien d'eux, si ce n'est en donnant d'une main, & en prenant de l'autre.

Quand ils nous viennent visiter , c'est qu'ils ont affaire de nos denrées, comme des haches, serpes, cousteaux, aiguilles, épingles, ameçons, toille pour faire des voiles à leurs pirogues, du cristal, des petits miroirs, de la raffaue, & autres petites bagatelles qui font de peu de prix.

Ils nous apportent en eschange, des liëts de coton, des tortuës, des porcs, des lezards, du poisson, des poulles, des perroquets, des fruités du pays, des arcs, des flèches, des petits panniërs, & du caret, qui est la meilleure marchandise, & de plus grand prix. Ils nous apportent aussi tout ce qu'ils peuvent butiner sur leurs ennemis, qui n'est pas à leur vsage, & quelques pierres vertes. On a leur traite à bon compte, & quelques-vns de nos François y ont beaucoup gagné. Vne tortuë pour puissante qu'elle puisse estre, ne vaut qu'une serpe ou vne hache, vn beau & gros porc ne vaut pas davantage: mais où il y a plus à profiter, est sur les liëts de coton & sur le caret.

Comme nos François font plus fins & plus adroits qu'eux, ils les duppent assez facilement : ils

ne marchandent iamais vn liect au soir ; car comme ces bonnes gens voyent la nécessité qu'ils en ont toute presente , ils ne donneroient pas leurs liects pourquoy que ce fut ; mais le matin ils le donnent à bon compte sans penser que le soir venu , ils en auront autant affaire que le soir precedent ; aussi ils ne manquent point sur le declin du iour de retourner & de rapporter ce qu'on leur a donné en échange , disant tout simplement qu'ils ne peuuent coucher à terre ; quand ils voyent qu'on ne leur veut pas rendre , ils pleurent presque de dépit. Ils sont fort sujets à se dédire dans tous les autres marchez qu'ils font : c'est pourquoy il faut cacher & éloigner tout ce qu'on a acheté d'eux. En vn mot, tout leur commerce & trafic n'est qu'un jeu de petits enfans ; & bien souuent quand ils viennent parmi nous , ils coustent plus à les nourrir que le gain que l'on a aux denrées qu'on achete d'eux , ne vaut. Ils sont fort importuns à demander ce qui leur agrée : mais ie ne scay si cela procede ou d'orgueil ou de honte , de ne prier iamais d'vne chose qu'on leur a vne fois refusée.

*De leurs resiouyffances , tant particulieres que
generales.*

§. VI.

NOs Sauvages font certaines assemblées , qu'ils appellent *Ouycon* , & depuis la frequentation des François , *Vin* : ce sont des resiouyffances com-

munes, dans lesquelles hommes, femmes, & enfans s'y enyurent comme des porcs, avec du Ouy-cou qu'ils boient par excez sans rien manger. C'est dans ces desbauches qu'ils se souviennent des iniures passées, qu'ils entrent en cholere, que leur cholere passe en fureur, & que leur fureur éclatte par des vangeances horriblement funestes. Toutes ces assemblées ont plusieurs motifs differens; car ils les font quand ils ont dessein de faire la guerre, lors que les hommes sont déchiquetez avec des dents d'Acouty, apres l'accouchement de leurs femmes: Quand on coupe la premiere fois les cheueux aux enfans: Quand les peres font leurs fils soldats, ou qu'ils les mettent au nombre de ceux qui sont capables d'aller à la guerre. Ils font encore des vins, lors qu'ils veulent mettre vn canot à la mer, lequel a esté fait de nouveau dans les montagnes; pour lors ils appellent tous leurs voisins, lesquels apres auoir trauaillé pendant quelques heures, boient tout le reste du iour. En fin, lors qu'ils veulent abatre vn jardin nouveau, ou faire vne nouvelle habitation. Toutes ces assemblées sont accompagnées de gaillardises. Les vns ioüent de la fluste, les autres chantent, ils forment vne espeece de musique qui a bien de la douceur à leur goust; les vieilles tiennent la basse avec vne voix enrouée, & les ieunes gens le dessus, avec vn ton éclatant. Pendant que ces violons animez fredonnent, trois ou quatre des plus adroits des conuiez, se font frotter par tout le corps d'vne eau gommée & collante, pour

faire tenir des plumes sur eux, & paroistre comme des mascarades dans toute l'assemblée. Ils font milles postures, dansent d'une façon barbare, qui lasse plustost qu'elle ne recrée : apres avoir bien fait rire toute l'assemblée par ce boufon spectacle, on leur fait apporter par des femmes à chacun vne callebasse de oüycou, qui tient environ deux quartes de Paris, & faut, quelques saouls qu'ils puissent estre, qu'ils la vident ou qu'ils creuent : Quand ils n'en peuuent plus, vn des plus forts de la compagnie les embrasse par derriere, leur serrant si fort le ventre, qu'il leur fait vider ce qu'ils ont de trop par haut & par bas, & les contraint d'acheuer leur callebasse. Cela fait, ils recommencent à danser.

Ils ne croyent pas que l'yurognerie soit vn crime, mais seulement vn diuertissement, d'où vient que les femmes boiuent aussi hardiment que les hommes. Ils n'ont qu'un banquet plus ciuil & plus honeste, qui est que s'il arriue qu'un Sauvage ait pris vne tortuë, ou fait quelque autre bonne pesche, il prie quelque vn de ses plus proches, luy fait bonne reception & meilleure chere, apres laquelle il s'en retourne fort content.

Parmy les desordres de leurs desbauches, ils retiennent tousiours cette honnesteté, qui est qu'ils ne mangeront iamais rien, sans inuiter tous ceux qui sont dans leur compagnie, & il arriue quelquefois qu'apres le partage de la viande, il n'en reste plus pour celuy qui traite; & parce que c'est la cou-

tume, ils se sont souuent faschez contre nostre R. P. Raymond, qui refusoit son mest, de peur d'estre trop à charge.

Ces assemblées sont tres-frequentes parmy eux, en sorte qu'à peine se passe-il vne semaine, qui ne s'en fasse quelqu'vne dans la Dominique.

De leur nourriture ordinaire, & du bon traitement qu'ils font à ceux qui les vont visiter.

S. VII.

IL n'y a rien où la rudesse de nos Sauvages paroisse tant que dans leur manger : car ils sont si mal propres en tout ce qu'ils font pour le boire & pour le manger, que cela fait bondir le cœur à ceux qui le voyent apprester. Je ne dis rien icy de leur Oüy-cou & boisson ordinaire, qu'ils font avec de la Cassaue maschée par de vieilles bauardes de femmes, desquelles la bouche püst bien souuent comme vn retrait. Ils rottent, pissent, & ien n'ose dire dauantage, sans aucune honte, lors qu'ils mangent. Ils ne s'estonnent nullement de voir dans leur manger des cheueux, des pailles, des feüilles, des chenilles, & milles autres ordures; en vn mot, ils n'ont rien de bon ny de propre que le pain, qui est de la Cassaue. Ils pimentent si estrangement tout ce qu'ils mangent, qu'ils n'y a qu'eux qui en puissent vser.

Pour ce qui regarde les viandes qui leur sont le plus en vsage, elles n'ont point de conuenance avec celles qu'on mange dans l'Europe. Ils ne se nour-

rissent que de *Burgaux* (qui est vn coquillage de la mer) de Crables, de soldats, de tortuë, & de plusieurs sortes de poissons, tant de mer que de riuere. Ils ne mangent iamais de potage & point de chair, si ce n'est de quelques oyseaux qu'ils iettent dans le feu avec leurs plumes & leurs entrailles, & quand ils sont plustost grillez que plumez, ils les retirent, les boucanent & les mangent. Ils n'vsent ny de lait ny de fromage, ny de beurre, ils ont en horreur les œufs & l'huile : cela s'entend chez eux, car quand ils sont avec nous, ils s'accoustument à manger à nostre mode : il y en a pourtant qui sont plus scrupuleux que les autres, & ne veulent point du tout enfreindre leur ancienne coustume.

Ils ne se seruent point de sel pour assaisonner leurs mests ; S'ils rencontrent de la graisse, ils la iettent. Ils n'ont qu'une saulce generale qui est faite avec des arestes de poisson, grande quantité de pyment, ils y adioustent l'eau de manyoc, qui perd son venin quand elle a bouilly, ils y mellent aussi de la *mouchache*, qui est comme la plus fine farine qui a esté tirée du manyoc, puis font bouillir tout ce beau tripotage, dans lequel ils saulcent leur pain avec tant de satisfaction de leur goust, qu'ils le preferent à toute la delicatessè des viandes les plus exquises.

Ils mangent ordinairement trois fois le iour ; mais la pluspart du temps ils n'ont point de repas reglé ; car il mangent quand ils ont faim, & quand

bon leur semble. Les hommes mangent à part dans le grand Carbet, les femmes & les petits enfans, dans leurs petites cafes. Ils s'asseoient tous sur leur derriere, comme des singes autour du *Goivy*, (qui est la moitié d'une Callebasse) qui leur sert de vaisselle, dans laquelle tout ce qu'ils doivent manger est appresté. Pour l'ordinaire, les chiens & les chats sont de la partie; mais les enfans ont grand soin de les fraper avec vn petit baston sur le musle, quand ils vont trop viste au plat.

Parmy eux il y en a tousiours vn deputé, pour recevoir & traiter les hostes. Quand quelqu'un de leurs amis les vient visiter, le maistre des ceremonies l'introduit dans le Carbet, luy pend promptement vn lietz, sur lequel il le prie de s'asseoir: ce qu'il fait aussi-tost gardant ie ne scay quelle gravité & silence. En mesme temps, tout le monde se met en peine d'apporter de quoy faire bonne chere à ce nouveau venu. Vne femme luy porte à boire, vne autre du pain, vne autre de la viande. Si la cassaue est ployée, cela luy donne à connoistre que quand il aura mangé selon sa necessité, il doit laisser le reste; que si elle est estenduë, il peut apres en avoir mangé ce que bon luy semble, emporter le reste chez soy.

Quand il a bien beu & bien mangé, il avertit ses hostes qu'il est saouil; aussi-tost celuy qui l'a introduit luy ameine tout le monde du Carbet, pour luy faire tous la bien-venue; tous le saluent les vns apres les autres par vn seul mot de *Haleatibon*, c'est à

dire, soit le bien-venu. Apres cette ciuilité il parle indifferemment avec vn chacun, & apres auoir fait boire & manger à la Compagnie, ce qui reste de son repas, il dit adieu à tous en particulier & en general. Ils obseruent cette ciuilité à tous ceux qui les visitent en faisant voyage. Si c'est vn ancien ou quelqu'un vn peu considéré, outre ce que dessus, les femmes le Roucoüent & luy graissent la teste d'huile de palmier.

De leurs Ornemens.

§. VIII.

IL faut vn peu modifier icy ce que j'ay auancé dans le premier paragraphe de cette cinquiesme Partie; sçauoir, que les Sauvages n'ont aucun vestement que celuy dont la nature les a couuert: car il est tres-certain qu'ils ont presque tous les iours vn bel habit d'escarlate, lequel quoy qu'aussi iuste que la peau, ne les empesche ny d'estre veus comme s'ils n'auoient rien, ny de courir. C'est vne certaine peinture qu'ils appellent *roucou*, qui est dissoute avec de l'huile, qui seiche comme de l'huile de lin ou de noix. Les femmes ne manquent pas presque tous les matins, principalement quand ils font voyage, de leur donner au lieu de chemise blanche, vn iuste-au-corps de cette peinture, depuis la plante des pieds iusqu'au sommet de la teste. Plusieurs adioustent pour réchauffer cette couleur, de grandes moustaches noires recoquillées, & des cernes
de

mesme couleur autour des yeux, quelquefois ils se bariolent tout le corps de rayes noires; de sorte qu'ils sont autant laids & horribles, qu'ils s'imaginent estre beaux.

Nous autres Religieux qui portons des habits blancs, ne perdons iamais rien auprès d'eux, quand ils ont vn habit neuf; car nous attrapons souuent quelques pieces de leurs habits, que nous ne sçaurions cacher. Par tout où ils se frottent ou s'asseoient, ils y laissent tousiours de leurs marques.

Il me souvient à ce propos, qu'un Capitaine Sauvage vestu tout de neuf, fut repris assez aigrement par Mademoiselle Aubert nostre Gouvernante dans l'isle, de ce qu'il s'estoit assis sur son liét, qui estoit de futeine blanche, où il auoit laissé vne bonne partie de ses hauts-de-chaussés: Incontinent Monsieur Aubert son mary inuita ce Sauvage à se mettre à table pour dîner. Il eut bien de la peine à s'y resoudre, preuoyant qu'inafailliblement il rougiroit tout le banc sur lequel il s'asseroit: mais ayât ieté les yeux sur son assiete, il s'imagina que cét instrument rond, auquel il ne falloit plus que trois pieds pour faire vne selette, n'auoit esté mis là que pour poser ses fesses: il le prit & la posa sur le banc, & mit son derriere dessus; & voyant que tout le monde s'estoit pris à rire de cette action, il se mit en cholere, & nous fit dite par vn truchement, qu'il ne sçauoit en quelle posture se mettre parmy les François, & qu'il n'y reuiendroit plus de sa vie.

Ce vestement quoy que leger ne leur est pas inutile : car il les guarantit non seulement du hale, mais encore du poudrain de la mer, duquel se forme vn sel acre, qui desseiche & brusle la peau : il les échauffe aussi dans les froidures de la nuit, & sur tout les preserue des picqueures facheuses & importunes des Moustiques & des Maringoins.

Ils ne portent point de barbe, ils se l'arrachent poil à poil, comme j'ay desia dit, avec la pointe d'vn cousteau, & se razent le peu qu'ils en ont, avec vne herbe qui coupe comme vn rasoir. Ils portent tous les cheveux longs comme les femmes de l'Europe: ils en laissent pendre vne partie sur le front, qu'ils coupent en forme de garsette, & aussi deux moustaches aux deux costez des tempes : tout le reste, ils le tirent derriere, le peignent, & l'ajustent fort proprement avec des aiguillettes de coton, au bout desquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre, du cristal, de petites patenottes blanches, & autres semblables bagatelles. Ils fichent dans cette trouffe de cheveux des plumes de toutes couleurs, & quelquefois s'en font des couronnes autour de la teste.

Ils ont tous les oreilles, la levre d'en bas, & l'entre-deux des narines percez; ils passent dans l'entre-deux des narines de longues plumes de perroquet, qui leur seruent comme de moustaches : ils y pendent quelquefois de petites lames de cuyure larges comme l'ongle. Ils se passent des ameçons dans les

trous des oreilles, & des épingles dans les trous de la levre.

Ils portent à leur col de grands coliers, qui leur pendent iusques sur l'estomach. Ces coliers sont ordinairement faits des dents d'Acoutys, des dents de chats, & des dents de leopards. Ces dents sont fort proprement ajustées dans des tresses de coton : ils portent aussi pendus à leur col des siflets, qu'ils font des os de leurs ennemis.

L'ornement duquel ils font plus de cas sont le *Caracolis*, qui sont certaines lames de métal plus pur que l'airain, & moins noble que l'argent ; il a cette propriété de n'estre point susceptible du vernis ou de la rouille. C'est ce qui fait que les Sauvages l'ont en grande estime. Il n'y a que les Capitaines ou leurs enfans qui en portent.

On a creu que ces *Caracolis* prouenoient de l'isle d'Hispaniola, autrement saint Domingue ; mais les Sauvages assurent du contraire, & disent qu'ils les traitent avec leurs ennemis, qui s'appellent *Aloüagues*, par le moyen de quelques intelligences qu'ils pratiquent parmy ceux de cette nation, qui leur en font present en reconnoissance de ceux qui reçoivent reciproquement. De sçauoir d'où ces *Aloüagues* les prénent, c'est la difficulté ; ils disent que les Dieux qu'ils adorent, lesquels sont leur retraite dans des rochers sourcilleux, & dans des montagnes inaccessibles, leur donnent pour les obliger à porter plus d'honneur, & plus grande reuerence à leur souueraineté. S'il est vray ie m'en rapporte, il

peut-estre pourtant que le diable peut bien abuser les foibles esprits de ces ignorans par cét artifice. Quoy qu'il en soit ; ces *Caracolis* sont tres-rarez parmy eux, & les apportent de la terre ferme.

Il y en a de diuerses grandeurs, les plus grands le sont deux fois comme vne piastre. Ils ont la forme de croissant, & les portent pendus à leur col, en chassés dans du bois.

Ils portent des brasselets de raffaue blanche, large comme la main, non au poignet, mais au gros du bras proche l'espaule : ils en ont autant aux iambes au lieu de iaretieres.

La coiffure des femmes est semblable à celle des hommes, horsmis qu'elles ne fichent point de plumes, & ne portent iamais de couronnes. Elles se peignent de roucou comme les hommes, portent aussi des brasselets comme eux, non au gros du bras, mais au poignet. Elles portent des coliers de diuerses pierreries, comme de pierres vertes, d'ambre, de cristal, & de raffaue. I'en ay veu qui en auoient plus de six liures pendus au col.

Elles ont dans leurs grandes assemblées des ceintures tressées de fil de coton, & de chaines de raffaue blanche. Elles pendent en diuers endroits de cette ceinture de petites trouffes de six ou sept chainons de raffaue, longs comme le doigt, & grand nombre de petites sonnettes, afin de faire plus de bruit en dansant.

Toutes les filles & les femmes, excepté les esclaves, portent dès leur tendre ieunesse vne certaine

demy-chauffe , qui prend depuis la cheuille des pieds iusqu'au gras de la iambe ; & vne autre large de quatre doigts , entre le gras de la iambe & le genouil : Au haut de la chaussure d'en bas est attaché vne espece de rotonde , plus large qu'vne assiette , tissuë de jonc & de coton , & vn peu plus petite au bas de celle d'en-haut. De sorte , que ces deux rondes serrent & font si bien rebondir le molet de la jambe , qu'il semble que ce soit vn fromage de Hollande pressé entre-deux assiettes.

De leurs Carbets , Cases , Lieûs , Pirogues & Canots.

§. IX.

Quant à ce qui regarde les demeures , les cases ou les habitations de nos Sauvages : il faut dire que chaque famille compose son hameau : car le Pere de famille a sa case , où il reside avec ses enfans qui ne sont pas mariez , & avec ses femmes ; tous les autres enfans qui sont mariez , ont chacun leur ménage & leur case à part , autour de celle du Pere de famille.

Au milieu de toutes ces cases , ils en font vne grande commune qu'ils appellent *Carbet* , lequel a tousiours soixante ou quatre-vingt pieds de longueur , & est composé de grandes fourches hautes de dix-huit ou vingt pieds , plantées en terre de douze en douze pieds. Ils posent sur ces fourches vn Latanier , ou vn autre arbre fort droit qui sert de faist,

sur lequel ils ajustent des chevrons qui viennent toucher la terre, & les couurent de roseaux ou de feuilles de Latanier; de sorte qu'il fait fort obscur dans ces carbets, car il n'y entre aucune clarté que par la porte, qui est si basse, qu'on n'y sçauroit entrer sans se courber. Les garçons ont le soin de le nettoyer & baillayer, & mesme tout autour d'iceluy. Les filles & les femmes les petites cafes: Au costé de ce Carbet, il y a vne petite porte particuliere, par laquelle le Diable entre quand leur Boyé l'a appellé. Il n'y a que luy seul qui passe par cette porte,

Nos Sauvages n'ont aucun vsage de couches, mais ils ont des liéts de coton qu'ils portent par tout avec eux. Leurs femmes employent quelquefois vn an entier à faire vn de ces liéts. Lors qu'elles ont filé sept à huit liures du fil de coton vn peu gros; mais tres vny & bien tords, elles ourdissent cela sur vn mestier, comme pour faire de la toille, & puis elles tissent cela comme les Tisserans: mais en façon de creseau. Elles laissent à chaque bout de la piece vn bon pied de filets sans les tisser. Le tout porte enuiron dix à douze pieds de large, & six ou sept de longueur. Pour se seruir de ces liéts, ils prennent dix ou douze brasses de corde de pites vn peu plus grosses que du foit, & ayant lié huit ou dix de ces filets, ils font vn ply de cette corde long de deux pieds, puis repassent cette corde dans huit ou dix autres filets; & refont encore vn ply, & ainsi consecutiuellement iusqu'à la fin. Cela fait, ils pren-

nent vne autre corde de pite, grosse comme le doigt, avec laquelle ils lient les plis de cette premiere corde ensemble, & en font autant à l'autre bout. Quand ils s'en vont coucher, ils pendent ces liëts par ces deux grosses cordes à des arbres, ou à deux fourches de la case, sans toutefois le bander beaucoup, mais le laissant vn peu courbé.

Ces liëts sont assez commodes & fort sains, on y est toujours à l'air. Il y a du plaisir à se reposer pendant la chaleur du iour dans ces liëts, à la fraischeur sous des arbres. Presque tous nos François s'en seruent, principalement ceux qui ne sont pas mariez: car pour dormir à son aise dans vn liëct de coton, il ne faut ny compaignon ny compagne.

Ces liëts sont blancs comme de la neige, quand ils sont neufs: mais les Sauvages les peignent de rustiques & de morasques à leur mode, avec vne peinture noire qui ne desteint iamais; & en fin, ils les graissent d'huile & les peignent de roucou, pour les garantir de la pluye.

Les Sauvages font toujours du feu sous leurs liëts; car ils sont fort frilleux. Cela les garantit aussi des Maringoins: mais sur tout, à ce qu'ils disent, des Maboyas & des malins esprits.

Nos barbares font deux sortes de bastimens à leur mode pour nauiger sur la mer, qui sont bien differents de nos basteaux & chaloupes. Les plus grands sont ceux que nous appellons Pirogues, & en Sauvage *Canoua*; & les plus petits nous les appellons Canots, & eux *Couliala*. Or tant les vns que

les autres sont des arbres creusez avec des haches & du feu.

Les Pirogues semblent n'estre autre chose que deux grandes planches iointes ensemble par le bas, & ouuertes de six à sept pieds de large par le haut, & bouchées par les deux extremittez, avec des morceaux de planches. Or comme pour l'ordinaire elles ne sont pas assez hautes de cette premiere structure : ils les rehuuent & rehaussent tout de bout en bout, avec des planches de quinze à seize pouces de large : comme ils ne se seruent point de clouds, ils cousent & ajustent ces planches sur la Pirogue, avec des éguillettes de mahot ; Et apres auoir bien calfadé les iointures avec des estoupes faites d'écorce de mahot battuë, ils cousent par dessus cette estoupe des gaulettes, avec des éguillettes de mahot. Cela à la verité est assez estanche, mais il ne dure guère, & s'il y a toujours à refaire. Ils cousent aux deux costez d'icelle à demy pied du bord, des perches, sur lesquelles ils attachent de deux pieds en deux pieds, des bastons en trauers de la Pirogue, en dedans, lesquels leur seruent de tote ou de siege pour s'asseoir en ramant.

Ces Pirogues sont pour l'ordinaire de trente-cinq à quarante-cinq pieds de long, les plus grâdes de cinquante à soixante pieds. Elles portent quelquefois cinquante personnes & tout leur bagage. Elles vôt à la voile & à la rame, mais ils rament tout d'une autre façon que nous : car ils ont le nez tourné vers le deuant de la Pirogue, & en poussant l'eau

en arriere, ils poussent la Pirogue en auant. Les *Coulials*, que nous appellons Canots, n'excedent iamais vingt pieds de long, & trois ou quatre de large: ils sont pointuës par les deux bouts, de sorte qu'on a peine à discerner la poupe ou la proüe. Ils les re-huuent rarement; ils rament dedans comme dans leurs Pirogues. Il y en a de toutes façons & de si petits qu'ils ne peuuent porter qu'un homme: ceux là ne seruent qu'à la pesche.

Ils n'ont ny Bouffolle, ny Aymant, ny Cadrant: c'est pourquoy ils ne s'esloignent pas beaucoup de terre. Quand ils la perdent de veüe, ils se gouuernent sur les Estoiles de nuit, & de iour sur la route du Soleil.

Celuy qui entreprend de faire quelque voyage porte le nom de Capitaine, gouerne la Pirogue, & donne ordre à tout ce qu'il faut pour l'embarquement, sans pourtant qu'il en soit plus consideré des autres.

Quand ils prennent terre ailleurs que chez eux, ils font de petits toits ou auents qu'ils appellent, *Aioupa*, les couurent de feuilles de Latanier, ou de Baliziers, & pendent leurs lits dessous à couuert.

De tout ce qui se passe dans leurs guerres: & des armes dont ils se seruent.

S. X.

LEs Sauvages ont trois sortes de Capitaines qui leur commandent. Les premiers sont ceux

KKk

qui sont les maistres de quelques Canots ou Pirogues : les autres sont ceux qui ont des habitations en propre : les troisiemes ceux qui sont esleus tels par suffrages, ou bien parce qu'ils ont fait paroistre vn grand courage dans leurs guerres, ou bien pour auoir tüé plusieurs de leurs ennemis. Ils ne font iamais eslection de ieunes gens, quoy qu'ils soient fils de leurs Capitaines, de crainte que le peu d'experience qu'ils ont, & beaucoup de temerité qui les transporte, ne leur soient preiudiciables: Mais bien des personnes âgées, afin qu'elles ne soient pas moins suiues par la maturité de leurs conseils, que pour la longue connoissance qu'elles ont des armes.

Quand ces vieillards connoissent qu'ils ne sont plus capables de supporter le fardeau de leurs charges, ny des courses penibles qu'il faut faire assez souuent dans ces emplois, ils s'en déportent, & n'acquierent pas moins d'honneur par cette ingenuë confession de leur foiblesse, que s'ils auoient remporté des victoires; Afin que la pluralité de ces Capitaines ne fasse mourir le respect qu'on leur doit; il n'y en a quelquefois qu'vn seul dans vne isle. Dans celle de la Dominique, il y en a deux qui y demeurent fort éloignez l'vn de l'autre, de peur que leur autorité ne se choque, & que la ialousie ne les perde. Leur puissance est pourtant limitée en ce qu'ils ne commandent que dans les affaires qui concernent la guerre.

Comme nos Sauvages ont de vieilles guerres,

tant contre quelques nations des Europeans, que contre les nations Sauvages de la terre ferme, nommément contre les Aloüagues : ces Capitaines en tant qu'experimentez aux affaires de la guerre, ayant donné des preuues irreprochables de leur generosité & de leur courage, souleuent tout le peuple, leur font prendre les armes, & les mettent en campagne quand il leur plaist. Tous luy obeyssent en ce qui concerne la guerre seulement : car hors de là ils ne sont nullement considerz.

L'vn de ces Capitaines ayant donc fait dessein d'aller à la guerre, fait vn vin, ou vne assemblée generale chez soy, où apres s'estre bien resioüis, auoir bien dansé à leur mode, & beu iusqu'à creuer; les vieilles femmes toutes faoules qu'elles sont, commencent à se souuenir du dessein de l'assemblée: elles se mettent à raconter les outrages & les torts qu'elles pretendent auoir receu de leurs ennemis. L'vne regrette son mary tüé; l'autre dit qu'ils ont mangé son pere, vne mere plaid son fils, vne sœur son frere; bref, ils font vn *Caramemo* de plaintes confuses si estranges, qu'ils émeuent toute l'assemblée aux larmes, s'excitant vnanimement les vns les autres à la vengeance de leurs ennemis. Alors ce Capitaine qui a fait le projet de la guerre fait le hola, & cette rumeur estant appaisée, il harangue deuant toute l'assemblée; mais d'vn langage si releué entr'eux, que les femmes & les enfans ny entendent rien.

Dans cette harangue il leur represente leurs peres massacrez, leurs freres égorgez, & leurs enfans dans l'esclavage. Apres il vante hautement toutes ses proüesses, leur faisant vn grand narré de toutes les victoires qu'il a emporté sur leurs ennemis, lesquelles bien souuent sont plus imaginaires que réelles: il les exhorte à se confier en sa valeur, & à combattre genereusement. Tous vnanimement applaudissent à son discours, car il le prononce avec tant de ferueur, que le dernier de leurs ennemis passe desia pour exterminé dans leur esprit. Pour conclusion, ils leur assignent le iour du départ, & leur donne le rendez-vous. Aussi-tost tous les Capitaines qui doiuent conduire des Pirogues, donnent ordre aux viures & aux munitions de guerre. Toutes les femmes trauaillent à faire de la farine pour le voyage, laquelle elles enueloppent dans des feuilles de Balisiers, si proprement que l'eau n'y peut entrer.

Quand le Capitaine ne fait point d'assemblée, il depute vn des plus considerables dans les habitations. Celuy-cy estant arriué parle au maistre du Carbet, vne grosse demy-heure entiere. Apres cét ennuyeux discours, le Maistre répond avec autant de prolixité que l'autre, approuue ou des-approuue le dessein de la guerre, à laquelle il va si bon luy semble; car ils n'y forcent iamais personne. S'il est tout à fait persuadé, soit par la necessité, soit par l'vtilité de cette entreprise, il promet de se trouuer au rendez-vous au iour assigné pour le départ.

Cependant les soldats (qu'ils appellent parmy eux Mariniers) qui font de l'entreprise se munissent de *boutous* (qui est vne façon de massüë faite de bresil ou de bois verd, ou de quelqu'autre bois massif pesant comme plomb.) Cette massüë est longue de trois pieds ou environ, & large comme la main, iusques sur la fin où elle s'eslargit vn peu : elle est platte, espoisse d'vn poulce, & graüée à la façon des Sauvages : ils remplissent cette graueure d'vne peinture blanche faite avec de la *mouchache*, c'est à dire, la fine fleur de manyoc. Quoy que ce *boutou* ne soit pas trop en main, il n'y a bœuf qu'il ne terrasse d'vn seul coup.

Ils font vn grand amas de flèches, qu'ils ont préparées de longue main. Elles sont faites d'vn certain tuyau qui croist à la sommité des roseaux (& c'est ce qui porte la graine) cela est gros comme le petit doigt, long de quatre à cinq pieds, poly & sans aucun nœud, iaune comme de l'or, & leger comme vne plume. Dans le gros bout de ce tuyau, ils y ajustent au lieu de fer, vne verge de bois vert, où de quelqu'autre bois fort & pesant, & y font avec des cousteaux quantité de petits dardillons ou harpons, afin qu'on ne puisse les retirer sans agrandir la playe: ils empoisonnent le bout de ces flèches avec du lait de Mancenille ; de sorte que toutes les blessures, ne fussent-elles qu'au bout du doigt, en sont mortelles. Ils mettent aussi à quelques vnes de leurs flèches certaines arestes longues comme la main, lesquelles on trouue au dessus de la

queuë d'vne sorte de raze assez commune dans toutes les Indes: cette arrete porte son venin avec soy, & est aussi dangereuse sans artifice, que les autres avec le poison. Quelques-vns de leurs fleches sont enpennées au bout comme les nostres, avec des plumes de Perroquet. Leurs arcs sont tous semblables aux nostres, ils les font de bresil, de palmiste ou de bois de l'estre.

Ilz portent aussi quelquefois des Sagayes de bois de bresil ou de l'estre, qui sont comme des demy-picques, avec vn dard au bout du mesme bois: il les dardent fort adroitement.

Lors que tout est preparé, le conducteur de l'armée fait encore vn vin, ou vne assemblée, dans laquelle il determine derechef le lieu où ils doiuent aller, & l'ordre qu'on doit tenir dans le combat. Ilz consultēt dans cette mesme assemblée le diable par le moyen d'vn Boyé, touchant le succez de la guerre; & après auoir receu les oracles qu'il a à leur dire, qui au sentiment mesme de nos barbares, sont le plus souuent des mensonges, ils acheuent de boire leur ouycou, & partent tous yures, n'emmenant avec eux de femmes, que ce qui leur en faut pour les seruir & faire leur cuisine.

Estant arriuez aux enuiron des terres ennemies, ils ne vont pas les attaquer de prime-face, & à l'estourdy; mais ils se vont cacher dans quelque riuere ou dans quelque isle deserte, dans laquelle les autres Sauvages leurs ennemis ne s'aduisent pas d'aller; enuoyant cependant leurs espions dans les

terres de leurs ennemis, qui obseruent soigneusement leurs déportemens, & le temps auquel il est plus facile de les surprendre: car iamais ils n'attaquent leurs ennemis qu'au dépourueu. Si pendant qu'ils sont dans leurs poltrones embuscades, ils sont découverts de leurs ennemis, & qu'ils reconnoissent qu'ils se preparent à la deffense, dès là la guerre se termine, & sans autre forme de procez, ils plient bagagé & s'en retournent chez eux. Ils sont tous si lasches, que s'ils scauoient assurement qu'un d'eux deût perir dans le combat, ils n'iroient iamais à la guerre.

Si par malheur quelques miserables Sauvages ennemis, descendent en mer pour pescher dans vn Canot, ils les laissent passer; & lors qu'ils ne s'en peuent plus dedire, ils fondent tous sur eux, criant & meuglant comme des taureaux enragez: ils les prennent, les lient, & garottent si bien qu'ils n'ont garde de leur échapper. Avec cette infame conqueste, ils s'en retournent plus enfléz d'orgueil, que s'ils auoient rendu de grands combats, & remporté les plus glorieuses victoires du monde.

Si cette auanture ne se rencontre pas, ils apprennent de leurs espions où sont les Carbets les plus esloignez, les plus aisez à surprendre, & les plus foibles: & c'est ceux là qu'ils vont attaquer.

Ayant donc fait dessein d'attaquer vn Carbet, ils attendent ordinairement (ie ne scay pourquoy) que la Lune soit à pic, c'est à dire, dans son plain. A la petite pointe du iour ils environnent ce Carbet,

où il y aura peut-estre cinquante ou soixante hommes de deffense, quelquefois plus, quelquefois moins; pour eux ils ne sont pas moins de mille ou quinze cens hommes: ils font tout ce qu'ils peuvent pour les surprendre dans leurs lits & sans coup frapper, ce qui arriue assez souuent; que s'ils sont découuerts, & que les autres se deffendent avec ardeur; ils assiegent le Carbet, & tirent tant de coups perdus, que les jardins sont tous remplis & lardez de flèches. Si les ennemis font trop de resistance, ils taschent de les brusler dans leurs cases: pour cét effet, ils attachent gros comme le poing de coton bien cardé à vne flèche, & y mettent le feu, & tirent incontinent sur la couuerture du Carbet, laquelle pour n'estre faite que de feüilles, de roseaux, de lataniers ou de palmistes, est fort susceptible du feu, & brusle comme des allumettes; si celle là n'a pas l'effet qu'ils pretendent, ils en tirent tant d'autres, qu'en fin le feu prend au Carbet, dans lequel leurs ennemis (cela s'entend des Sauvages & non pas des Europeens) se laissent plustost brusler que de se rendre à la mercy de ces Antropophages.

S'ils se deffendent courageusement, à mesure que le Soleil se hausse, le courage de nos Sauvages se ralentit; & iamais leurs sieges ne durent que iusqu'à midy.

S'ils perdent des hommes dans le combat; iamais ils ne laissent les blesez, ou les morts, à la disposition de leurs ennemis, quand mesme la plus part

part d'eux deuroient perir en les sauuant. S'il est question de combatre en bataille rangée, ce qui arriue tres-rarement, & tousiours contre leur intention; ils se diuisent en trois bandes, sans obseruer pourtant ny files, ny rang, ny aucune forme de bataillon. Auant que de tirer vn seul coup de fléche, ils iettent des cris affreux & épouuantables, pour jetter de la terreur & de l'effroy dans le cœur de leurs ennemis: ils les redoublent de temps en temps pendant les combats. Si leurs ennemis lâchent le pied, le courage leur enfle & deuiennent des lyons; mais si on leur resiste courageusement, ils perdent cœur, font teste des talons, & bon marché de leur vie.

Quand ils ont remporté quelque victoire, ils pillent les cafes; & ce que chacun peut auoir de butin luy appartient en particulier. Ils ne s'emparent iamais des terres de leurs ennemis, toutes leurs guerres n'ayant d'autre but que de les exterminer en vengeance des iniures qu'ils croyent auoir receuës. Ils prennent hommes & femmes prisonniers, ils destinent les hommes à la mort sans aucune remission, & les femmes à l'esclavage. Quoy que bien souuent ils les épousent, elles ne portent iamais de brodequains ou chauslure, dont les autres femmes Sauvages se seruent; de plus, ils leurs font porter les cheueux courts en signe de leurs seruitudes. Mais vne cruauté estrange, & qui fait bien voir la haine implacable & immortelle qu'ils portent à leurs ennemis, c'est qu'ils tuënt & mangent les en-

fans masses qu'ils ont de ces femmes, & mesme ils mangent iusqu'aux enfans masses, qui naissent des filles de ces femmes esclaves.

S'il y a de leurs ennemis morts sur la place, ils les mangent sur les lieux apres les auoir bien boucané à leur mode, c'est à dire, rostis bien sec. Mais ceux qui sont viuants, ils les emmeinent en triomphe en leur pays; & apres les auoir bien fait ieufner, ils font vne assemblée generale, dans laquelle ils les font comparoistre tous liez, ou apres leur auoir dit milles iniures, & fait milles brauades, faisant à tout moment semblant de leur descharger le boutou sur la teste. Ce que ces pauures malheureux & victimes infortunez, endurent pour l'ordinaire d'un visage serain & constant, sans s'étonner en façon quelconque; mesme les deffient & se vantent hautement d'auoir mangé de la chair de leur pere, leur disent qu'ils ne mangeront que ce qu'ils ont mangé, & qu'ils ont des parens & amis qui sçauront bien vanger leur mort. En fin, le plus ancien leur donne vn coup de boutou par la teste, & les autres les acheuent. Ils s'abstiennent maintenant de mille cruauitez, qu'ils auoient accoustumé de leur faire auant que de les tuër, non du consentement de leurs femmes, lesquelles leur feroient endurer tous les tourmens de l'Enfer, s'ils estoient en leur puissance.

Apres les auoir tuëz, ils les demembrent, coupant la chair avec des cousteaux, & les os avec vne serpe, puis iettent tous ces membres coupez

sur vn grand boucan, sous lequel il y a vn grand brazier, qu'ils ont fait voir au patient pour le faire mourir par ce spectacle effroyable, auant que de l'assommer.

Après que cette bonne viande est cuitte, les plus valeureux font griller le cœur & le mangent : les femmes ont pour partage les jambes & les cuisses, tous les autres mangent de toutes les parties indifferemment. Ils mangent cette viande par rage & non par appetit, pour se vanger & non pour se repaître, ny pour le plaisir qu'ils trouuent en son goust; car la pluspart deuiennent malades après cét execrable repas.

Sur tout c'est vne chose prodigieuse & estonante, de voir la manie, ou plustost la rage des femmes, en mangeant la chair de leurs ennemis; elles la maschent, remaschent, la serrent entre leurs dents, & ont si peur d'en perdre quelque chose, qu'ils leschent les bastons sur lesquels il a tombé quelques gouttes de graisse.

Après qu'ils ont mangé de cette chair dans l'assemblée, chacun en remporte chez soy & la garde pour en manger de fois à autres. Du temps que j'estois dans la Martinique, vn Sauvage apporta dans vne Case vne iambe rostie, aussi seiche & aussi dure que du bois, de laquelle il mangea, & inuita vn chacun à faire le mesme, disant que s'ils auoient mangé de l'Aloüague (c'est ainsi qu'ils appellent cette viande cuitte) ils seroient tres-courageux. Ceux qui en mangent le plus d'entr'eux, sont les

plus estimez. Ils ont fans doute gousté de toutes les nations qui les frequentent. Le leur ay ouy dire plusieurs fois que de tous les Chrestiens, les François estoient les meilleurs & les plus delicats à manger, que les Espagnols estoient si durs qu'ils auoient de la peine à en manger. Quelque temps auparauant que les François habitassent l'isle de saint Christophe, ils firent vne descente dans saint Iean de Port-ric, où ils firent vn grand desordre, entr'autres choses, ils tuèrent & boucanerent vn de nos Religieux, duquel apres auoir mangé, plusieurs d'entr'eux moururent, & furent en suite affligez de tres-grandes maladies. Plusieurs Sauuages qui viuent encore, disent qu'ils n'en mangerent point du tout, mais qu'ils le laisserent tout sur le rosty boucan sans y pouuoir toucher; ie crois qu'ils ne disent cela que par vain respect, car les plus simples d'entr'eux, auoient ingenuément qu'ils le deuoreroient. Depuis ce temps là, ils n'ont plus voulu manger de Chrestiens, se contentant de les tuër & de les laisser dans le mesme lieu.

Quant à ce qui regarde leurs differents particuliers, ils les terminent par des combats singuliers à coups de boutou, & c'est bien-tost fait; car d'vn seul coup bien assené, on enuoye vn homme en l'autre monde. Celuy qui a tüé doit gagner la coline, ou s'exposer à autant de combats, que le mort a de parens, si ce n'est qu'à force de presens il les adoucisse: & si encore il n'y a point d'asseurance; car au premier vin ou assemblée qui se fera, vn

d'eux luy donnera par trahison vn coup de boutou par la teste.

De leurs maladies, mort, & funerailles.

§. XI.

Comme il n'y a point de reigle si generale, qui ne souffre quelque exception, aussi ne faut-il pas inferer de ce que j'ay dit dans le premier paragraphe, touchant la disposition de nos barbares, qu'il n'y ayt plusieurs Sauvages dans les Indes, sujets à toutes les maladies qui nous trauailent dans l'Europe: mais il faut dire qu'elles y sont aussi rares qu'elles sont icy communes, & bien leur en prend; car s'ils réchaptent de leurs maladies, il faut plustost attribuer cela aux puiffans efforts de la nature, qu'aux remedes & bons traitemens qu'on leur fait. Quant aux remedes, il est constant qu'ils en ont de tres souuerains; mais ils se seruiroient d'vn remede duquel ils ont veu vn bon succez dans vne maladie, comme d'vne selle à tous cheuaux; de sorte que ne connoissant pas les causes des maladies, non plus que les qualitez des remedes, ils leurs peuuent aussi-tost nuire que profiter & soullager. Pour le bon traitement, ils ne scauent ce que c'est que de les delicater: quand ils auroient la mort entre les dents, ils sont nourris comme ceux qui sont en pleine santé.

Si-tost qu'ils sont tombez malades, les gens mariez & leurs proches parens s'en éloignent, & se dé-

portent entierement de les visiter, disant pour leurs raisons qu'il sort de leurs corps certaine qualité capable, non seulement d'affliger & d'empirer le malade, mais de le faire mourir; quoy que plusieurs s'abstiennent de les voir par ces motifs, neantmoins la nature n'est pas tellement assoupie & pervertie en eux, qu'ils n'ayent quelque compassion & douleur de voir leurs parens & amis malades. Vn iour le Reuerend Pere Raymond demanda à vn ieune garçon Sauvage, pourquoy il ne visitoit pas son pere affligé & malade à mourir. Ce pauvre ieune homme se mit à soupirer & à verser vn ruiseau de larmes, assurant qu'il auoit le cœur si touché de compassion à l'endroit de son pere, qu'il luy estoit du tout impossible d'y penser sans s'affliger de pitié: mais que pour le voir en cé pitoyable estat, il ne le pouuoit, sans mourir aussi-tost. En quoy nous pouuons remarquer qu'ils ne sont pas d'vn naturel si barbare qu'on s'imagine.

Dans leurs maladies, ils consultent le diable par le moyen d'vn Boyé, qui les guerit ou leur prononce vn Arrest de mort, comme ie l'ay décrit au S. troisiéme.

S'ils sont peu tourmentés de maladies, ils ont en eschange & comme hereditaire cette detestable & infame maladie, qu'ils appellent Epyan, qui est en bon François, la grosse verolle, & dans le plus haut degré de sa malignité: Ils ne la gagnent pas par la luxure seulement, mais elle leur vient de ce qu'ils se veautrent dans milles ordures & im-

mondices, & des viandes dont ils se seruent. Les enfans l'apportent quelquefois du ventre de la mere en naissant. Au reste, nous sçauons de science certaine qu'ils l'ont communiquée aux soldats Espagnols, qui retournerent du premier voyage de Christophe Colomb, que de ceux-là elle passa aux Neapolitains & Italiens, & de ceux là aux François, qui l'ont porté par toute la terre. Ils nomment les pustules & les vlcères de cette maladie *Yaya*, & ne manquent point d'excellents remedes pour les guerir: car vn homme fut-il prest à tomber par pieces, est nettoyé & entierement guery en dix iours, c'est à dire, à l'exterieur; car ils ne vont iamais à la cause qui est la corruption du sang, d'où vient que la plupart d'eux naissent avec cette maladie, de laquelle ils ne guerissent iamais.

Si tost qu'ils sont decedez, les femmes prennent le corps, le lauent & le nettoient avec beaucoup de soin. Elles le peignent de roucou depuis les pieds iusqu'à la teste, luy graissent les cheueux d'huile de palmiste, le peignent, le coiffent, & l'ajustent aussi proprement que s'il deuoit paroistre dans vne assemblée solemnelle, puis elles l'enueloppent dans vn liêt de coton tout neuf, qui n'a iamais seruy à personne: ils font la fosse où il doit estre enterré, dans la mesme case où il est mort, ou bien luy en bastissent vne tout exprez, n'enterrant iamais leurs morts à decouuert, & n'obmettant iamais aucune ceremonie (qu'ils ont accoustumé de pratiquer) en quelque lieu qu'ils se puissent rencontrer.

Vn iour vn Capitaine Sauvage de la Dominique, avec sa famille composée de trente ou trente-cinq personnes, nous apportoit vn de ses enfans malade pour le faire baptiser deuant sa mort. Cét enfant ayant expiré à deux lieuës de nostre Conuent, ils arriuerent chez nous fort affligez, tesmoignant beaucoup de regret de ce qu'il n'auoit pas receu le Sacrement de Baptesme auant sa mort. Ils nous firent instance pour auoir vne petite case abandonnée, que nous auions dans vn iardin au bord de la mer, pour seruir de sepulture à leurs enfans. Nous la leur accordasmes fort volontiers : Aussi tost ils se mirent tous à traualier à cette case, & la remirent en vn aussi bon estat, que si elle eust esté toute neuue. Ils y firent la sepulture de leur enfant en cette façon, & avec ces ceremonies.

Ils firent vne fosse dans le milieu de la case, toute ronde & profonde de trois ou quatre pieds, ils y poserent l'enfant accommodé & ajusté comme ie viens de dire, & enueloppé dans son liët de coton. Ils le mirent en son seant sur ses talons, les deux coudes sur ses deux genoux, & la teste appuyée sur les paulmes de ses deux mains. Puis toutes les femmes se mirent sur leur seant autour de la fosse, & commencerent à soupirer estrangement ; incontinent apres elles entonnerent vn certain chant lugubre & fort lamentable. Cette chanson estoit entrecoupée de soupirs, & bien souuent de grands cris en leuant les yeux vers le Ciel. Elles verserent vne si grande quantité de larmes, qu'elles eussent

contraint les cœurs les plus endurcis à pleurer avec elles. Leurs maris sont assis derrières elles, fondant en larmes à leur imitation ; ils les embrassent d'une main comme pour les consoler, & les caressent de l'autre, leur passant souuent la main sur le bras. Pendant ce temps là, vn homme d'entr'eux boucha la fosse avec vn bout de planche, & les femmes jetterent de la terre dessus de temps en temps. Apres ces ceremonies (qui durent vne bonne heure) les femmes bruslent toutes les hardes du deffunct, qui consistent en certains petits panniens, coton filé, & autres petites bagatelles, sur la fosse.

Quand c'est vn chef de famille qui est decedé, ses femmes & ses enfans se coupent les cheveux, & les portent courts comme les esclaves l'espace d'vn an entier : ils ieusnent tous l'espace d'vne Lune au pain & à l'eau ; ce n'est pas qu'ils croyent que cela profite à l'ame du trespaslé, mais ils disent que s'ils ne ieusnoient à la mort d'vn de leurs parens, la veuë leur affoibliroit, ils deuiendroient tremblans, & tomberoient dans les mains de leurs ennemis. Si le deffunct a des esclaves, ses parens les tuënt, s'ils n'vsent de precaution, & ne se garantissent par la fuite ; & on ne les poursuit point.

Les parens qui ne se sont point trouuez aux funerailles, viennent par apres visiter le tombeau, & faut qu'ils pleurent comme les autres, quoy que bien souuent ils n'en ayent point d'enuie. Ils sont quelquefois vn bon quart-d'heure à soupirer, se lamenter, & faire mille grimasses auant que de jet-

ter vne larme: mais quand ils sont vne fois en train, on ne les en scauroit retirer.

Conclusion de ce Chapitre, où il est traité de quelques obstacles qui se rencontrent à la conuersion des Sauvages.

§. XII.

IVge maintenant, mon cher Lecteur, avec combien d'auantage & moins de destourbier, que les Chrestiens de ce temps, ce pauvre peuple coureroit dans la carriere du Ciel, s'il estoit esclairé des belles lumieres de la foy; Qui doute que cette generation ne se leue au iour du Iugement pour les condamner, de ce qu'apres tant de si belles connoissances, l'ambition, le luxe, l'auarice, les plaisirs sensuels, les supercheries, les trahisons, l'enuie, & milles autres vices, qui ne sont pas mesme nommés parmy eux, ils se precipitent à million dans les Enfers? que seroit-ce de ces pauvres barbares, qui n'ayant pour lumiere dans l'entendement que les tenebres & l'erreur; pour maistre, que le Demon, duquel ils reconnoissent & auoient tous les iours les fourbes & les impostures; & pour conduite, que les mouuemens d'vne nature corrompue: puis que nonobstant tous ces des-auantages, ils obseruent avec tant de promptitude & de ponctualité leurs superstitieuses ceremonies, pratiquent des austeritez effroyables, des ieunes si penibles, des mortifications si estrâges, des effusions de sang si cruelles,

que beaucoup de Saints qui possèdent aujour-
d'huy la gloire, n'en ont point exercé de sembla-
ble dans cette vie mortelle: cependant nos Sauua-
ges les obseruent tres-exactement, sans aucune
esperance de salaire, ny de posséder vn iour vne
gloire immortelle. En vn mot, si tout ce qui se
trouue de plus difficile dans la pratique de la vertu,
& qui met plus d'obstacle à nostre auancement
spirituel, n'a point de prise sur leurs esprits, quelle
coniecture auantageuse n'en deuroit-on pas tirer,
si au lieu de mille resueries qui embarassent & con-
fondent entierement leurs esprits, ils auoient la
connoissance des mysteres également ineffables
& adorables de nostre salut; si au lieu d'vn demon
qui les tyrannise, ils auoient vn Dieu incarné pour
Maistre & Prototype de leurs actions & de leurs
mœurs, & vne felicité eternelle pour recompense
de leurs traiaux.

Ces pensées nous tiennent en haleine, & nous
font reputer heureux dans des fatigues, qui ne sont
point conceuables à ceux qui ne les voyent pas;
voire mesme estimer nos vies tres-heureusement
& utilement employées à nostre mort glorieuse,
pourueu que nous puissions contribuer à l'éduca-
tion & à la conuersion de ce peuple barbare.

Si tu me demande, mon cher Lecteur, d'où vient
que depuis tant d'années, on voit si peu de progresz
parmy les Sauvages; le te respond, quoy que le
progrez ne soit pas apparent, veu les obstacles qui
se sont rencontrez, tant de la part des Sauvages,

que de diuers éuenemens , desquels l'histoire succeinte que j'ay cy deuant écrite , donnera vne assez ample connoissance , il est plus grand que nous ne l'auions esperé ; car apres que tu auras bien considéré les obstacles , qui se sont rencontrez de la part des Chefs , il faut que tu sçache qu'il y en a deux principaux de la part des Sauvages , sans autres milles petites pailles de difficultez , que le feu de la charité consume. Je laisse aussi à part ceux que tu peux bien t'imaginer , que Satan nous suscite tous les iours.

Premier obstacle , qui se rencontre à la conuersion des Sauvages.

Le premier est , que nos Sauvages qui ne sont, comme nous auons dit, que le reste des innombrables barbares , que les Chrestiens Espagnols ont exterminé , & dont vne partie des plus vieux d'entr'eux ont esté témoins oculaires des extrêmes cruautez , que les Chrestiens ont exercé sur eux & sur leurs peres, de là est venu qu'ils ont conçu vne horreur si grande du nom de Chrestien , que l'iniure la plus atroce qu'ils puissent faire à vn homme, est de l'appeller de ce nom venerable : de sorte que quelque bon mine qu'ils fassent, quand on leur demande s'ils veulent estre Chrestiens , s'ils respondent qu'oüy, ce n'est que par complaisance, & pour tirer de nous ce dont ils ont besoin ; mais en leur particulier ce seul nom de Chrestien leur fait bon-

dir le cœur & grincer les dents. De là il faut inferrer qu'encore bien que plus des deux tiers des Sauvages de la Dominique, soient instruits iusqu'à répondre qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois Personnes, qu'il a fait le Ciel & la Terre, qu'il punit d'une eternité de supplices les méchans dans les Enfers, & qu'il recompense les bons dans le Paradis, qu'ils sçachent les prieres les plus communes, comme le Symbole des Apostres, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, & que mesme ils se seruent du signe adorable de la Croix: neantmoins, iusqu'à ce qu'ils soient plus plainement informez du Mystere de nostre Redemption, & qu'ils ayent osté de leur cœur la haine qu'ils portent au saint Nom de Chrestien, ce seroit trop risquer que de leur donner le Baptême. C'est pourquoy nous nous donnons bien de garde de rien precipiter dans vne affaire de si grande importance, outre que nous sçauons tres bien qu'il n'y a point de Sauvage, qui ne recoiue le Baptême pour vn petit cousteau, ou pour quelqu'autre bagatelle, & qui ne se mocque par apres de ce Sacrement adorable, à la moindre chose qu'on luy refuse.

Second obstacle.

Le second est la langue des Sauvages, & c'est le plus grand que i'y reconnoisse; car comme nous auons tousiours esté dans vne grande disette de Religieux, n'en ayant precisément que ce qui nous

en falloit pour subuenir à l'administration des Sacremens, & soulagement spirituel des Chrestiens de cette isle, nous ne pouuons ny ne deuions quitter les domestiques de la foy pour la prescher aux Infidels, & tenir des Religieux des cinq ou six mois entiers dans l'isle de la Dominique, pour apprendre la langue des Sauuages. Tout ce que nous auons pû faire dans les occasions, a esté d'y enuoyer vn des nostres, à sçauoir le R. P. Raymond, qui s'y est comporté auectant de zele, d'affection & de courage, que sa memoire ne perira iamais dans le souuenir de ces Barbares.

C'est vne chose qui n'est pas peu difficile, que la langue des Sauuages, soit pour sa prononciation, soit pour la difette, soit en fin pour la connoissance: comme les choses se changent dans la suite des temps, aussi leur langage d'apresent n'est pas tout à fait semblable à celui de leurs Ancestres. De plus, quoy que plusieurs mots se rapportent dans vn mesme son, ils ne se rapportent pas pourtant dans vn mesme sens; plusieurs la sçauent pourtant parfaitement, & n'employent pas dauantage que sept ou huit mois à l'apprendre. Les femmes ont vn langage tout different de celui des hommes; & comme ce seroit vn crime entr'elles de parler autrement, quand elles ne sont pas obligées à conuerser parmy les hommes; aussi elles se moquent d'eux quand ils se seruent de leur façon de parler. Les vieillards aussi vsurpent vne façon de parler toute autre que celle des ieunes gens. Quand ils

ont dessein de faire la guerre, ils ont vn baragoin pour la persuader à ceux de leur nation, qui est fort difficile à apprendre.

Il n'y a pas de langue plus difetteuse que celle-là : ils n'ont point de mots pour exprimer ce qui ne tombe pas sur la grossiereté de nos sens corporels; ils ne sçauent ce que c'est que d'entendement, de volonté, & de memoire, parce que ce sont des puissances cachées qui ne se produisent au dehors que par leurs effets. Ils ne peuuent nommer aucune vertu, parce qu'ils n'en pratiquent aucune. Ils n'ont aucune connoissance des lettres, quoy qu'ils en soient capables ayant l'esprit assez subtil, ce qui paroist dans leur adresse, soit dans la structure de leurs petits panniens, qu'ils font avec tant d'artifice, soit dans toutes leurs autres vstensilles, qui regardent ou leur navigation ou leur ménage. Ils ont quelque grossiere connoissance des Astres, mais les fables qu'ils meslent avec la verité en oste toute la certitude. Il faut remarquer que le langage duquel les hommes se seruent quand ils haranguent en public, n'est pas entendu des femmes ny des petits enfans.

Ils ont composé eux-mesmes vne sorte de langue, dans laquelle il s'y rencontre de l'Espagnol, du François & du Flamand, depuis que ces nations ont eu commerce avec eux; mais ils ne s'en seruent que lors qu'ils negotient.

Notre Reuerend Pere Raymond a composé avec des peines & des soins qui se peuuent mieux

penfer qu'exprimer, vn tres-ample Dictionnaire de tous leurs mots, & vne Grammaire pour decliner & conjuguer, & vn Catechisme de leur langue; ce qui feruira beaucoup à la conuersion de ces peuples barbares, puis que fans s'exposer à tous les travaux auxquels ce bon Pere s'est soumis, on pourra sans beaucoup de difficulté apprendre leur langage, & leur enseigner les mysteres adorables de nostre Foy.

Maintenant les Sauvages l'entendent parler de la Creation du monde, de la Mort d'un Dieu, de la sainteté de nos Sacremens, de la sublimité de nos Mysteres, & de nostre Religion, avec beaucoup de satisfaction: les peres souffrent qu'on instruisse leurs enfans, & parce qu'ils s'apperçoient que quelques insolens de leur nation méprisent les ceremonies qu'ils voyent faire dans nos Eglises lors qu'ils viennent en traite à la Guadeloupe, ils ont honte d'apprendre, de peur d'estre mocquez de leurs amis. Ce n'est pas que nostre Pere Raymond n'en ayt baptisé vne grande quantité, puis que pendant son sejour parmy les Sauvages, plusieurs enfans ont receu le Baptême, & quelques vieillards ont aussi esté baptisez auant leur mort.

Sans doute, mon cher Lecteur, ces obstacles que ie viens de te mettre deuant les yeux, sont grands s'ils sont mesurez à l'aule de nos foiblesses, & de la puissance humaine; mais c'est tres-peu de chose à l'égard de la bonté de celuy qui dans son temps disposera toutes choses pour sa plus grande gloire, & pour

& pour le bien de ces pauvres mal-heureux. Il y a esperance qu'on pourra avec le temps vaincre avec la grace de Dieu, ces deux principaux empeschemens.

Quant au premier, la frequentation des Sauvages avec nos Chrestiens, la douceur avec laquelle ils les traitent, la charité qu'ils leurs témoignent, en fin le bon traitement, & l'affable reception que nos Religieux leur font, quand ils les viennent visiter, ce qui arriue presque tous les iours, & les presens qu'ils leur donnent, ioint à l'empressement & l'ardeur incroyable qu'ils leur témoignent pour leur conuersion, pourront avec le temps adoucir leur humeur barbare, & leur faire connoistre leurs erreurs.

Pour le second obstacle, le Reuerend Pere Raymond par ses soins infatigables, l'a rendu tres facile à surmonter; car outre qu'il pourra maintenant faire leçon de cette langue Sauvagesse aux nouveaux Missionnaires, ils y pourront d'eux-mesmes s'y rendre parfaits par le moyen de son Dictionnaire, & de sa Grammaire qu'il a composée. Dauantage nos Sauvages, au moins vne bonne partie commencent desia à baragoiner François; il y a apparence que tant plus ils frequenteront parmy nous, tant plus nous nous rendrons intelligibles à eux, & capables de les instruire dás les mysteres de nôtre foy.

Reste maintenant, mon cher Lecteur, que tu ioigne tes prieres aux nostres, & que tous ensemble nous supplions infiniment la souueraine Ma-

jesté de nostre Dieu , qu'il jette ses regards fauorables sur ce pauvre peuple , qu'il leur éclaire l'entendement , & le rende capable des mysteres adorables de nostre sainte Religion.

Des François de nostre Colonie.

CHAPITRE SECOND.

QVoy que j'aye bien de la peine à me resoudre à traiter vne matiere si épineuse , & qui sans doute sera épluchée de bien près , & plus exactement syndiquée que toutes celles que j'ay cy-deuant déduites , & dans laquelle ie dois auoir autant de parties aduerses, qu'il y a d'habitans dans les isles, qui tous infailliblement prendront interest dans cette affaire : il faut neantmoins pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à vne autant parfaite connoissance du pays qu'elle se peut donner, faire voir qu'els sont les habitans de la Colonie, sans toutefois interesser aucun particulier.

Il est vray que nos Colonies Françoises, ont esté composées comme toutes les autres Colonies, c'est à dire, de toute sorte de gens ramassez : De toutes les nations de la terre, de tous estats, de tous âges, & tout dissemblables en leurs religions & en leurs mœurs : l'aduoüe encore qu'il s'y est rencontré quelques impies, quelques athées, & plusieurs libertins, lesquels apres auoir fait quelques petites

fortunes qui les pouuoient mettre à leurs aises pour le reste de leurs iours, sont venus manger dans les ports, & dans les ayres de France tout leur petit fait, avec des desbauches & des scandales qui ont fait décrier & les isles & leurs habitans. Mais il faut donner ce témoignage à la verité, que i'y ay tousiours remarqué plusieurs bonnes familles, & des gens d'honneur qui viuoient dans la crainte de Dieu, & dans la pratique d'vne tres-solide vertu. Presque tout le commun peuple y vit avec beaucoup de franchise, la vertu y est estimée, & les vices, & les vicieux y sont haïs & blasms de tous. On y frequente les Eglises avec beaucoup de deuotion, & la pratique des Sacremens y est ordinaire; en vn mot, le Christianisme y est autant & aussi solidement estably comme dans la France.

C'est vne chose tres-difficile de bien décrire l'estat dans lequel a esté cette Colonie, iusques dans les années cinquante & cinquante-vn; car elle a esté affligée de tant de mal-heurs, de famines, de guerres Ciuiles & Estrangeres, d'oppressions & de delaissemens, que l'estat florissant auquel ie la vois maintenant, passée dans mon esprit pour vn grand miracle.

De tout le grand nombre d'hommes qui alloient dans ces isles pour les peupler, à peine en trouuoit on vn seul qui pretendit de s'y establir pour le reste de ses iours, aussi-tost qu'ils auoient gagné quelque peu de choses, ils se retiroient dans leurs pays natal, & en leur place il y en reuenoit des

autres qui en faisoient autant , si bien qu'ils ont toujours tiré du pays tout ce qu'ils ont pû , sans se mettre en peine de le cultiuer, ny de l'embellir. La pluspart n'ont iamais basty que pour le temps qu'ils ont eu dessein d'y demeurer, & mesme ils dédaignoient de planter vn arbre duquel ils n'esperoient pas de manger du fruit : Mais les choses ont tellement changé de face, que ceux qui connoissent maintenant l'estat de la France, s'estiment trop heureux de se pouuoir establir dans ces isles; car elles sont pour le moins autant polies & peuplées que les plus belles Prouinces de l'Europe.

Le Roy a estably en l'année mil six cens quarante-cinq, vne Iustice souueraine dans les Isles de saint Christophe, de la Guadeloupe, & de la Martinique, de laquelle les Arrests, (tant pour le Ciuil que pour le crime) sont sans appel. Le Gouverneur de chaque isle preside dans cette Iustice, & luy-mesme crée les Conseillers, & les peut changer selon qu'il le trouue à propos, si bien qu'il est non seulement sur cette iustice, mais encore sur tout le peuple de son isle, ce que le premier mobile est à l'égard des autres Cieux; de sorte que le plus grand bon-heur qui puisse arriuer dans routes ces isles, est d'auoir vn homme de bien pour Gouverneur. Car comme son exemple peut causer beaucoup de bien quand il est vertueux; il est aussi capable de causer vne infinité de maux, lors qu'il a quitté la crainte de Dieu.

Regis ad exemplum totius componitur orbis.

Les Seigneurs de la Compagnie des isles de l'Amerique, ont depuis trois ou quatre ans vendu les principales isles aux Gouverneurs qui y sont maintenant, & ie crois que c'est vn grand bien pour les habitans qui n'auront plus à faire à tant de maistres, desquels ils receuoient tres peu de soulagement, quoy qu'il leur falloit payer fort exactement les droits de cent liures de petun & plus par chacun an. Ils ont maintenant leur Seigneur present, qui ayant le soin de conseruer la terre comme son propre, & les habitans comme ses bons & veritables sujets, sera sans doute plus cordialement aymé, & plus respectueusement honoré d'eux.

Il n'y a point de garnison entretenuë dans toutes ces isles, mais les habitans sont diuisés par compagnie, & chacun d'eux fait la garde de temps en temps au logis du Gouverneur dans les forterefes, ou aux lieux destinés à ce sujet par le Gouverneur.

Les Capitaines & Officiers de ces Compagnies iouyffent de plusieurs priuileges, comme d'exemption de droit, tant pour leurs personnes que pour leurs seruiteurs & esclaves. Ils ont aussi la preference quand il arriue des Negres. Tous les habitans les honorent, & leurs obeyffent comme s'ils estoient leurs soldats.

Ie ne puis assez exalter vne loüable coustume qu'ont les habitans de toutes ces isles; car comme ils n'ont aucun vsage d'argent, aussi n'y a-il aucun cabaret ny hostellerie parmy eux; si bien que quand

ils veulent faire voyage, chacun prend son liêt de coton sur son espaule, & se mettent en chemin plus qu'en demy Apostre. Car si ce n'est, *sine virga*, c'est tousiours *sine pera*, & bien souuent *sine calceamentis*. En quelque lieu que midy les prenne, ils entrent dans la premiere case, dans laquelle on leur donne fort liberalement de quoy se substenter, & apres qu'ils ont bien beu & bien mangé, ils payent leurs hostes par vn grand mercy.

Il ne faut pourtant pas inferer de ce que i'ay dit, qu'il n'y a ny tauerne ny cabaret, que les habitans en soient plus sobres & moins sujets à l'yurognerie; car la desbauche des Allemans n'est que l'ombre des excez de vin & d'eau de vie, que font les habitans de ces isles: Il est vray que ce n'est pas souuent, mais seulement quand les nauires arriuent chargés de boiffons.

L'on ne se fert point du tout d'argent monnoyé, mais tout le negoce du commerce de nos habitans se fait par troc. Le Iuge met la taxe à toutes les denrées, lesquels on achete donnant en échange du perun, du sucre, du gingembre, du coton, de l'indigo, & autres marchandises du pays, selon que la taxe le porte.

Les Seigneurs de la compagnie se sont aduisés, pour arrester les François dans ces isles, & y affermir l'estat de leur Colonie, d'y faire passer des filles pour les marier aux habitans, & cela a merueilleusement reüssi, & y a arresté plusieurs François, qui ont peuplé le pays, en sorte que l'on y voit mainte-

nant tres-grand nombre de ieunes garçons , & de ieunes filles de douze, de quinze & de dix-huit ans, qui n'ont iamais veu la France.

Lors qu'il arriue des filles dans le pays , on a vn grand soin de les loger chez quelque personne vertueuse , en sorte qu'il ne s'y passe aucun desordre, & aussi-tost plusieurs habitans qui ne respirent que des femmes courent à l'amour & au marché tout ensemble. Chacun considere celle qui luy agrée le plus, & apres en auoir fait vn choix arresté, il conuient du prix de cette fille avec celle qui en a la conduite. Puis on passe le contract sur le champ, & dans peu de iours on les marie.

Mais comme le mot de vendre & d'acheter choque l'esprit d'vne nation libre , comme sont les François; il faut sçauoir que ce commerce prend sa source d'vne ancienne coustume , qui tient lieu de loy dans toutes les isles , & qui obligent toutes personnes, qui a passé aux frais d'autruy dans les Indes, à seruir celuy qui a payé son passage, par l'espace de trois ans entiers comme vn esclau : si bien que toutes ces filles n'ayant pas eu de quoy subuenir aux frais de leurs passages , elles demeurent obligées enuers ceux qui les ont fait passer de trois ans de seruitude, & il faut que ceux qui les veulent épouser achètent non les filles , mais leur liberté; d'où vient que c'est vn grand bon-heur pour vne fille , lors qu'elle peut trouuer de quoy payer son passage, qui n'est que cinquante liures, ou tout au plus vingt escus , elles en sont beaucoup mieux.

pourueuës , & elles rencontrent des partis assez auantageux.

Toutes ces femmes y sont autant fecondes, comme dans l'Europe , & esleuent leurs enfans avec beaucoup de facilité , iusqu'à l'âge de sept à huit ans, auquel âge la pluspart semblent estre arrestés tout court, le tin leur pâlit, ils deuiennent languifans, & plusieurs meurent en cét âge. Pour moy, ie crois que cela vient des viures du pays , & principalement des figues, Bananes, & patates qui engendrent beaucoup de vers : car i'en ay fait ouurir plusieurs dans l'estomach, desquels i'ay trouué grand nombre de vers enlassez ensemble, ausquels i'impute avec beaucoup de probabilité la cause de ce languissement, & mesme de leur mort. Quand ils vont iusqu'à l'âge de douze ou treize ans, ils se délient tout à coup & croissent à merueille.

Il y a beaucoup de chose que le Lecteur curieux pourroit souhaiter dans ce Chapitre, touchant les habitans François : mais comme ie les ay écrits en diuers endroits de ce liure, ce seroit vne chose superfluë de les repeter icy.

Des Esclaves, tant Mores que Sauvages.

CHAPITRE TROISIEME.

Platon a beau dire, parlant des serfs & esclaves; que c'est vne chose tres-difficile que la possession d'un homme; & que mesme le Christianisme se preuale tant qu'il voudra de la douce liberté des enfans de Dieu, qui rejette & abhorre tout esclavage; on persuadera plustost aux riches du monde de renoncer à leurs moyens, qu'aux habitans des Indes de ne point tenir d'esclaves, & d'abolir le honteux commerce, vendition & achapt de leurs semblables, ie dis mesme des Chrestiens, & regerez des eaux salutaires du Sacrement de Baptesme comme eux; car c'est en cela que consistent toutes les richesses du pays, & vn homme n'est puissant, riche & honoré dans ces lieux, qu'à proportion du nombre de ses esclaves & seruiteurs.

Les esclaves desquels se seruent ordinairement nos habitans, sont de deux sortes, sçauoir les Negres, que nous appellons en France, Mores ou Ethiopiens; & les Sauvages de la terre ferme, & non ceux des isles camercanes: car à moins que de leur creuer cruellement les yeux, comme a fait de mon temps vn Gouverneur de Montsarat à quelques Sauvages de la Dominique, il est impossible de les retenir.

Pour ce qui regarde les Negres, ils sont amenez dans toutes les Indes des costes d'Angole, de Guinée, ou du Cap vert, par des marchands qui les vont traiter le long de la coste, pour du fer, de l'eau de vie, des thoiles, & semblables denrées qu'on leur porte de l'Europe, & bien souuent pour rien; car s'ils les peuuent attirer dans leurs nauires à force de caresses, de boisson & de presens, ils leuent l'ancre, les emmeinent, & encor bien qu'ils soient libres, ils en font des esclaves, ayant ainsi bien souuent pour rien, les marchands & la marchandise.

Les Espagnols nous en ameynent aussi bien souuent, mais contre leur intention; car quand ils viennent à approcher des terres, rencontrant des vaisseaux plus fort qu'eux, qui les achètent à grands coups de canons, presque tous ceux cy viennent de la coste d'Angole, & sont baptizez, soit par les Espagnols (qui ne font aucune difficulté de les baptiser sans aucune instructiō, sous l'esperance qu'ils ont de les instruire avec le temps) soit par des Prêtres Chrestiens de leur nation mesme: car plusieurs d'entr'eux m'ont asseuré qu'ils ont des Prestres qui font les mesmes choses que nous.

Ceux qui viennent du Cap-vert sont Mahometans, mais si stupides & ignorans, que tout ce qu'ils ont de connoissance & d'observation de leurs loix, n'est pas à peine suffisant pour faire connoistre qu'ils en sont.

Tant les vns que les autres nous donnent beaucoup de peine à les instruire, à raison de leur igno-

rance & stupidité : mais ce qui nous console dans nos trauaux est qu'ils ne sont pas employez en vain, car la pluspart d'entr'eux, apres auoir esté instruits & baptisez, sont tres-constans en la foy, tres-bons Chrestiens, & qui bien souuent seruent d'exemple de pieté à nos François.

Nos habitans estiment beaucoup plus les Negres d'Angole que ceux du Capt-vert, tant pour la force du corps, que pour l'adresse en tout ce qu'ils entreprennent. Lors qu'ils sont échauffez, il ne faut pas estre trop bon questeur pour en éuenter le frais, & les suivre à la piste partout où ils ont passé; car ils sentent si fort le boucain, que les lieux par où ils ont cheminé, l'air en est infecté plus de demy-heure apres leur passage : les Negres du Capt-vert ne sentent pas la moitié si fort. Ils ont la peau plus noire, les membres du corps mieux proportionnez, & les traits du visage plus delicats, & il me semble qu'ils sont d'un naturel plus doux & plus sociable.

Nos habitans traitent ces pauvres miserables, ny plus ny moins que nous traitons les cheuaux en France : ils en tirent du trauail autant que la nature leur en peut permettre; s'ils les sollicitent dans leurs maladies, c'est plustost de peur de perdre ce qu'ils valent & leur seruire, que par compassion qu'ils ayent de leurs maux. Ils tiennent pour maxime excellente dans le gouuernement des Negres, de ne leur iamais témoigner l'affection qu'ils leurs portent, de ne les point frapper à tort, non plus que de

ne leur pardonner jamais aucune faute ; d'où vient qu'à la moindre qu'ils commettent, ils les battent sur la chair nuë avec des liannes, qui font plus de mal que les nerfs de bœufs, ne plus ne moins que les Turcs donnent des bastonnades à leurs esclaves. Plusieurs les battent tous pour les fautes d'un particulier. Apres qu'ils ont tout le corps meurtry & deschiré, ils les lauent avec de l'eau, du sel, & du piment, ce qui leur cause autant de douleur que les coups qu'ils ont receu.

C'est veritablement en ces mal-heureux que se verifie le dire d'un Poëte chez Platon : *Dimidium mente Iupiter illis aufert* (lib. 6. leg. cap. 6.) comme ie l'ay remarqué en mille rencontres, sçavoir que Dieu oste la moitié du iugement aux esclaves, de peur que reconnoissans le miserable estat de leur condition, ils ne se jettent dans le desespoir : car encore bien qu'ils soient grands railleurs, vains, & adroits en tout ce qu'ils font ; ils sont pourtant si stupides, qu'ils n'ont pas plus de ressentiment de leur esclavage, que s'ils n'auoient jamais eu aucune connoissance du bon-heur de la liberté. Ils font de toute terre leur patrie, pourueu qu'ils y trouuent à boire & à manger ; & bien éloignez qu'ils sont des sentimens des filles de Sion, qui disoient se voyant dans vne terre estrangere ; *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* Quand il arriue vne Feste ou vn Dimanche, ils s'oignent tout le corps d'une huile qui les fait paroistre plus noirs & plus beaux ; ils se rasent la teste, laissant des couronnes de leurs

cheueux , à la façon que nous autres Religieux la portons, ou des chaperons, ou des estoiles: les femmes se tressent les cheueux , quoy que tres-courts & crepus comme laine : ils font des assemblées où ils dansent à leur mode au son du tambourin, ou de la callebasse , avec autant d'allegresse que s'ils estoient les plus heureuses gens du monde. Ce tambourin n'est autre chose qu'un tronc d'arbre creusé, sur lequel est estendu & lié avec vne corde, vne peau de loup marin. L'un d'eux le tient entre ses jambes, & iouë avec ses doigts comme sur vn tambourin de basque; quand il a ioué vn verset , l'assemblée en chante vn autre, & ainsi ils continuent alternatiuement.

Mais si le boire ou le manger leur manquent, ils sont bien-tost reduits au desespoir, n'y ayant point d'extremité qu'ils ne choisissent pour s'en deliurer, mesme iusqu'à s'oster la vie de leurs propres mains, comme il arriua à cinq pauures Negres, l'an mil six cens quarante sept, dans l'isle de saint Eustache. Ces pauures mal-heureux se voyant dans vne terre la plus ingratte & moins feconde de toutes les isles de l'Amerique , dans laquelle ils ne pouuoient trouuer vn verre d'eau pour se rafraischir, se resolurent de s'en retourner dans leur pays par la porte de la mort, (car la pluspart d'entr'eux croyent qu'en mourant ils s'en retournent dans leur terre natale) ils se firent tous les vns apres les autres la charité de se pendre à des arbres, avec des cordes de mahot; ils commencerent par les plus ieunes, & la dernière

fut vne vieille femme âgée de plus de octante ans, laquelle apres auoir rendu ce bon seruice aux autres, prit la peine de se le faire à elle-mesme.

Puisque ce mal-heur leur arriua dans vne isle si necessiteuse; il ne sera pas desagreable au Lecteur, que i'en dise deux mots.

Cette isle donc, appellée saint Eustache, n'est à proprement parler qu'une montagne de roches, raboteuse, & couuerte d'autant de terre qu'il en faut pour nourrir les arbres qui croissent dessus, contenant enuiron trois ou quatre lieues de circuit: elle est située à seize & demy, ou dix-sept degrez de la ligne, & dépend des Estats de Hollande, lesquels y auoient desia fait eriger vn fort & plusieurs bastimens de brique, qui valent mieux que toute l'isle: elle estoit habitée, quand i'y passay & y fis vne residence de six semaines en habit seculier & inconnu, de toute sorte de nations; mais sur tout d'un grand nombre de renegats & d'apostats & de foy & de religion, de quantité de criminels, de plusieurs fugitifs de l'isle de saint Christophe, & autres circonuoisines, & de beaucoup de banqueroutiers d'Hollande: ie ne m'en estonne nullement, cette terre n'estant propre qu'à retirer semblables canailles, ou des gens qui sont las de leur vie, ou contrains d'en mener vne plus miserable que celle des Forçats & des Galériens; car dans toute cette isle il n'y a pas vne seule fontaine, riuere, ny puits, d'où on puisse tirer vne seule goutte d'eau douce. De sorte que la condition des habitans de cette isle

estoit pour lors plus mal-heureuse que celle de ces illustres Confesseurs releguez dans les solitudes de Chersone, qui estoient contraints d'acheter par vn traual de douze lieuës, dequoy se mouïller la langue. En l'an 1648. que i'y passay, les plus aisez de cette isle commençoient à y faire bastir des cisternes, ie crois que cela les aura souïlagez; au reste pendant le tēps que i'y demeuray, i'y endurey plus de faim & plus de soif, que ie n'auois fait en toute ma vie. Cela soit dit en passant, retournons à nos Negres. Ie ne puis passer sous silence vn trait bien particulier de leur brutale insensibilité. Deux sœurs Negresses du Cap-vert, vne âgée de onze à douze ans, & l'autre de quatorze à quinze, furent enleuées de leurs pays en diuers temps, & par de differents marchands & emmenées dans les Indes. Vne fut renduë dans l'isle d'Antigoa au Gouverneur, & l'autre à Monsieur le General de Thoisy dans la Guadeloupe, depuis emmenée dans la Martinique & de là en France, par Madame la Generale sa femme. Comme ie m'en retournois en sa compagnie en la France, il arriua que nous fusmes contraints par hazard de prendre terre dans l'isle d'Antigoa: nous fusmes disner & nous raffraïschir chez Monsieur le Gouverneur, où estoit la sœur de cette Negresse que nous conduisions en France. O estrange dureté de cœur & insensible stupidité, celle qui estoit avec nous ayant reconnu sa sœur, l'acosta sans s'émouuoir aucunement: elles s'entretinrent quelque peu de temps avec autant de froideur &

d'indifference, que ie ferois avec vne personne que i'aurois quitté depuis demy-heure. Leur separation fut toute semblable: Iuge, mon cher Lecteur, quelles larmes de tendresse & d'amour auroient versé nos François en semblable rencontre ? Quels sanglots & quels regrets leur auroient percé le cœur, quand il auroit fallu se separer pour ne se iamais reuoir en ce monde.

Il faut en fin que i'aduoüe ingenuëment, & que i'adore avec toute humilité les profonds & inconceuables secrets de Dieu; car ie ne sçay ce qu'a fait cette mal-heureuse nation, à laquelle Dieu a attaché comme vne malediction particuliere & hereditaire, aussi bien que la noirceur & laideur du corps, l'esclauage & la seruitude. C'est assez d'estre noir, pour estre pris, vendu, & reduit à l'esclauage par toutes les nations du monde. Mais ce qui est de plus estrange, c'est qu'eux mesmes ne se contentent pas de faire esclaves leurs ennemis pris en guerre; mais au moindre larcin que commet vn d'entr'eux, il est rendu esclave & sujet à estre vendu aux estrangers, luy & tous ses parens. Plusieurs personnes qui frequentent ces costes, m'ont asseuré qu'ils vendent iusqu'à leurs propres enfans, & ce qui est horrible, eux-mesmes pour des bouteilles d'eau de vie, s'engagent pour toute leur vie à vne dure seruitude, pour auoir de quoy s'enyurer vne fois.

Quant aux Sauvages esclaves, ils ne sont pour l'ordinaire pas gens de grand travail; mais ils sont
fort

fort adroits à la pesche & à la chasse ; en cē cas vn seul vaut bien souuent mieux que deux Negres, car il n'en faut qu'vn pour nourrir vne assez ample famille. Ils sont pour l'ordinaire si melancholiques, qu'on n'en sçauroit tirer du seruice, si ce n'est en les flatant, & c'est vn Prouerbe dans le pays, battre vn Negre c'est le nourrir; mais au contraire, crier vn Sauvage c'est le battre, & le battre c'est le faire mourir. Ils sont d'vn naturel fort bonasse, simples, & tres-constans en la foy, quand ils l'ont vne fois embrassée, pourueu toutefois qu'ils ne retournent point dans leur pays; car en ce cas ils feroient tout de mesme que les autres.

Fin de cette cinquiesme Partie, & de tout le Liure.





L'IMPRESSION DE CE LIVRE

estant acheué, j'ay heureusement rencontré la concession du Roy, touchant les Isles de l'Amérique, en faueur des Cheualiers de Malte: L'ay creu que c'estoit une piece à estre icy inserée, afin que tous ceux qui connoistront par la lecture de ce Liure l'estat de toute ces isles, apprennent en mesme temps en quelle façon elles sont tombées en la possession des Cheualiers de Malte, & pareillement le grand bien que l'on doit esperer d'une acquisition si glorieuse & si utile à toute la Chrestienté, & à l'estat de la France.



OVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre: A tous presens & à venir, Salut. L'Ordre de S. Iean de Hierusalem s'est monstré si utile à l'Eglise par ses seruices & sa continuelle resistance aux entreprises des Mahometans ennemis de la Foy, dont les victoires frequentes qu'il a sur eux remportées en tant de combats sont des marques certaines, esquels grand nombre de Cheualiers ont espanché leur sang & prodigué leur vie pour le salut commun, & les Hospitaux ont esté si dignement & charitablement administrez par iceluy depuis son institution, qu'il seroit utile qu'il eust son siege non seulement en l'Isle de Malte, mais aussi en d'autres & plusieurs endroits, afin que ce fussent autant de stations, forteresses & remparts pour la Chrestien-

té, & d'azilles aux fidels. Ces considérations & l'affection que les Roys nos predecesseurs, & nous à leur exemple auons tousiours portée audit Ordre, nous ont fait fauorablement entendre aux supplications qui nous ont esté faites de la part de nostre trescher Cousin le Grand Maistre dudit Ordre de saint Iean de Hierusalem, par nostre amé & feal Conseiller en nos Conseils Cheualier & Bailly d'iceluy, & Ambassadeur de nostredit Cousin le Grand Maistre, près nostre personne le sieur de Souvré ; Que le sieur Bailly de Poincy Grand Croix dudit Ordre, apres plusieurs beaux emplois en France, auroit esté enuoyé par le feu Roy nostre tres-honoré Seigneur & Pere, son Gouverneur & Lieutenant general és Isles de S. Christophe, & autres Isles de l'Amerique peu conuës pour lors, lesquelles depuis sous sa conduite sont habitées de grand nombre de François, en quoy ledit sieur Bailly de Poincy n'auroit rien espargné pour y maintenir nostre autorité, l'éclat & la dignité du nom François ; Mesmes auroit fait bastir plusieurs forts à ses despens, & se seroit aussi formé vn reuenu considerable par acquisitions qu'il a faites dans lesdites Isles, ayant employé pour cet effet le reuenu de plusieurs années de deux des plus belles Commanderies dudit Ordre, desquelles il iouysoit en France, lesquels Domaines par droit de pecul appartiennent à son Ordre, auquel d'abondant ledit sieur Bailly de Poincy comme bon Religieux en a donné toutes les seuretez necessaires ; En sorte que nostredit Cousin le Grand Maistre & le-

dit Ordre s'en peut dire dès à present le vray propriétaire, sans attendre qu'ils luy reuiennent apres le deceds par droict de despoüille, à quoy nostredit Cousin le Grand Maistre a desiré ioindre la propriété entiere desdites Isles de S. Christophe, par l'acquisition d'icelles, pour laquelle nostredit Cousin a enuoyé ses ordres & pouuoir audit sieur de Souvré, afin de traiter avec ceux de la Compagnie desdites Isles sous nostre bon plaisir, & sous l'esperance que nous aurions le traité agreable, & que nous y ioindrions en outre ce qui nous appartient esdites Isles, afin de pouuoir par nostredit Cousin & son Ordre y former vn establissement pour le serui- ce & la deffense de la Chrestienté, & pour la con- uersion des Sauuages à la Religion Catholique. A CES CAVSES, & apres auoir fait voir en nostredit Conseil les Lettres de concession par nous cy- deuant faites à ladite Compagnie des Isles de l'A- merique du mois de Mars 1642. L'acte de delibera- tion de l'assemblée de ladite Compagnie de l'Ame- rique, pour la cession vente & alienation de tout ce qu'ils pourroient pretendre en icelles sous nostre bon plaisir, aux charges & conditions portées par le resultat du deux May 1651. Le traité fait par ledit sieur de Souvré avec ceux de ladite Compagnie, le 24. desdits mois & an, attachez sous le contre-sel de nostre Chancellerie. De l'aduis de nostredit Conseil où estoient la Reyne nostre tres-honorée Dame & Mere, nostre tres-cher frere le Duc d'Anjou, plu- sieurs Princes, Ducs, Pairs & Officiers de nostre

Couronné, & autres grands & notables perſon-
nes de noſtre Royaume; Nous deſirans fauorable-
ment traiter noſtre dit Couſin le Grand Maïſtre &
ſon Ordre, & teſmoigner à toute la Chreſtienté
leſtime que nous en faiſons, & que comme fils ain-
né de l'Egliſe nous ne laiſſons eſchapper aucune
occaſion pour le bien & l'augmentation de la Reli-
gion Chreſtienne, & par ce moyen inuiter les au-
tres Princes Chreſtiens de faire le ſemblable, & de
contribuer de leur part ainſi que nous faiſons à la
manutention & propagation de la Foy, de noſtre
grace ſpeciale, certaine ſcience, plaine puiffance &
autorité Royale; Auons loué, agréé, ratifié, louons,
agréons, ratifions & confirmons par ces preſentes
ſignées de noſtre main la conceſſion cy-deuant fai-
te à ladite Compagnie des Iſles de l'Amerique du
mois de Mars 1642. Enſemble ledit contract du 24.
May 1651. Portant l'alienation vente & ceſſion des
droits de ladite Compagnie dans les Iſles de l'Ame-
rique, à eux concedées au profit de noſtre dit Cou-
ſin le Grand Maïſtre & dudit Ordre de S. Iean de
Hieruſalem: Et adiouſtant aux conceſſions faites
par cy-deuant, auons de nouueau donné & octroyé
à noſtre dit Couſin & à ſon Ordre, donnons &
octroyons par ceſdites preſentes ladite Iſle de S.
Chriſtophe, & autres en general en dependantes
conformement audit contract du 24. May, avec
toutes leurs confiſſances, à la reſerue des Iſles con-
tenuës & ſpecificées aux contracts de vente des 4.
Sept. 1649. & 27. Septembre 1650. Pour ladite Iſle

de S. Christophe & autres Isles de l'Amerique en general à la reserue cy-dessus, estre tenuës par nôtre dit Cousin le grand Maistre & son Ordre en plain Domaine, Seigneurie directe & vtile propriété incommutable: Ensemble les Places & Forts estans en icelles, droit de Patronage Laique de tous Benefices & Dignitez Ecclesiastiques, qui sont ou pourront estre cy-apres fondez, & qui nous peut de present & pourroit appartenir, auéc tous droitz Royaux, & pouuoir de remettre & commuër les peines, créer, instituer & destituer Officiers & Ministres de Justice, & Jurisdiction tant volontaires que contentieuses pour passer tous Actes, iuger toutes matieres tant ciuiles que criminelles en premiere instance; & par apel en dernier ressort, & en tous cas le tout à perpetuité en plain fief, & amorty, & sous tel tiltre, & y faire tels establissements que bon luy semblera, à la seule reserue de la souueraineté qui consiste en l'hommage d'vne Couronne d'or de redevance à chaque mutation de Roy de la valeur de mil escus, qui sera présentée par l'Ambassadeur dudit Ordre vers cette Couronne, ou par autre Officier d'iceluy en son absence, à la charge que nostre dit Cousin le Grand Maistre, & l'Ordre ne pourront mettre lesdites Isles hors de leur main, ny y donner commandement à autres qu'aux Cheualiers des Langues Françoises nos Sujets, sans nous le faire sçauoir & pris sur ce nostre consentement. Si donnons en mandement à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement

de Paris, Chambre de nos Comptes & autres nos
Officiers qu'il appartiendra, que ces presentes ils
fassent registrer, & du contenu en icelles faire iouir
nostredit Cousin le Grand Maistre & ledit Ordre
plainement, paisiblement & perpetuellement, sans
souffrir qu'il luy soit fait, mis ny donné aucun trouble
ny empeschement au contraire: Et dautant que
des presentes l'on peut auoir besoin en mesme
temps en plusieurs lieux, Nous voulons qu'aux co-
pies deuement collationnées, foy soit adioustée
comme à l'Original des presentes. Car tel est nostre
plaisir: Et afin que ce soit chose constante pour tou-
jours, Nous auons fait mettre nostre seel à ces pre-
sentes, sauf en autres choses nostre droit & l'autruy
en toutes. Donné à Paris au mois de Mars, l'an de
grace 1653. Et de nostre regne le dixième: Signé
LOUIS. Et sur le reply, Par le Roy DE LOMENIE,
Visa MOLE'. Et scellée du grand sceau de cire verte
sur lacs de soye.

*Collationné à l'Original, par moy Conseiller,
Secretaire du Roy, & de ses Finances.*

Fautes survenues en l'impression.

page	ligne	lisez	page	ligne	lisez
10	14	cofte	276	15	longueur
15	20	reculer	277	9	griffent
18	3	verre	279	11	frequentées
18	28	Rosley	281	21	vestie
24	20	commun	282	10	chargée
26	30	font	284	1	tant des pannes que de la graisse Super-
29	18	è nostris			flué qu'on
29	28	ex	285	1	des
30	9	vineam	288	17	sortent
31	25	à Christianissimo		21	mets
32	3	Parisienfi	292	21	remontant
77	21	trauerfées	295	1	gentilleffe
79	28	bacanale	296	5	tout de bon
80	17	dunette	333	9	labour
91	5	estanche	339	3	s'y
		Seconde Partie.	340	14	noutissant
109	30	ce.	343	8	ne
129		titre vmbilics	348	27	verniss
		Troisième Partie.	370	26	recular
153	6	la	372	16	cér
156	6	qui	373	1	&
165	4	jufques à	405	16	quel
165	9	bout	408	1	moura
168	19	l'esperge	413	2	que
170	17	ful	414	19	croyant
189	13	Illes	443	21	plaind
196	5	impossible	446	4	vnes
196	6	elle	452	15	tout rosty
224	18	bastard	457	7	jettant
229	18	cuable	459	23	&
234	13	Rayé	462	3	havres
259	10	débrouillez	467	3	passé
260	18	recherchées	469	7	salut
274	14	qu'il	474	14	Ils rencontrent
			479	17	vendué

Lisez dans la traduction du Sauvage de nous au lieu d'acause de nous, & du saint Esprit au lieu de par le, & le reuancher de la honte & malice des hommes. Le Pere Raymond a esté contraint de se seruir de ces termes pour exprimer nos mysteres auant qu'il n'en a peu trouuer de plus propre dans leur langue.

